



Œ U V R E S

CHOISIES

DU COMTE DE TRESSAN,

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

76
21
TE
L.1

Cette espèce de Traduction libre des Amadis restitués par Nicolas d'Herberay, Seigneur des Essarts, est faite d'après la belle édition in-fol. de la Bibliothèque du Roi, de 1540, imprimée chez Denis Janot, Libraire-Imprimeur, demeurant rue Neuve Notre-Dame, à l'Enseigne de S. Jean-Baptiste, contre Sainte-Geneviève des Ardens.

75487

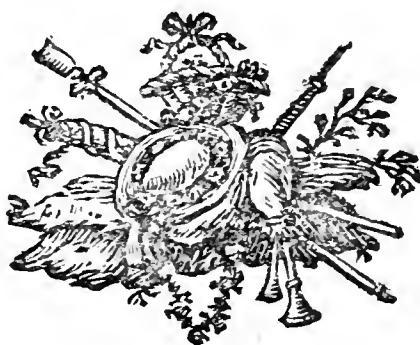
TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE,

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY

~~754876~~

UNIVERSITY OF TORONTO

AVERTISSEMENT.

L'INDULGENCE avec laquelle on a reçu quelques extraits de nos anciens Romans de Chevalerie , que j'ai donnés dans la Bibliothèque des Romans , m'avoit fait entreprendre celui d'Amadis de Gaule. J'avoue qu'entraîné par l'invention , l'abondance & la variété des tableaux répandus dans ce célèbre Roman , il m'en auroit trop coûté pour en supprimer bien des traits & des aventures que les Lecteurs auroient regrettés ; j'en étois à peine à la moitié de l'Ouvrage , lorsque je m'appergus que je faisois plutôt une traduction libre , que le simple extrait que je m'étois proposé.

C'est avec bien du regret que je me trouve forcé de faire imprimer séparément un foible ouvrage , qui par son étendue ne pouvoit plus entrer dans la Bibliothèque des Romans , & qui s'écarte peut-être quelquefois des loix sages & sévères auxquelles les Rédacteurs se sont assujettis. La jeunesse trouve dans cet immense Recueil , devenu de jour en jour plus utile , une instruction

agréable propre à former les mœurs en éclairant son esprit ; l'homme instruit y trouve de même une critique judicieuse , des anecdotes très-recherchées qu'il pouvoit ignorer , des faits , des dates précises qu'il remet sous les yeux , & un esprit philosophique qui lui fait apprécier le goût national de différens siècles , & les moyens dont nos anciens Romanciers se sont servis pour allier l'Histoire avec la Fable.

La Traduction libre de l'Amadis de Gaule , telle que je la donne aujourd'hui , paroît dans le même format que la Bibliothèque des Romans ; & si je peux espérer qu'elle soit reçue avec la même indulgence que mes premiers Extraits , j'aurai peut-être le courage de suivre l'Histoire immense des nombreux successeurs que les Auteurs Espagnols ont donnés aux trois braves & aimables fils de Perion , Roi de Gaule , & de la continuer par extraits , selon le premier dessein qui m'avoit fait commencer celui de l'Amadis de Gaule.

Ceux des Lecteurs qui connoissent l'original de ce Roman , m'excuseront peut être de ne

m'être pas assujetti à le suivre dans tous ses détails, d'en avoir retranché quelques-uns , & même d'en avoir quelquefois suppléé de nouveaux.

Plusieurs aventures de ce Roman sont écrites avec des expressions supportables à peine dans la langue Latine; il est même étonnant que des Cours aussi polies que l'étoient celles de François I & de Henri II , n'eussent pas déjà banni des Ouvrages d'agrément , des expressions grossières , des images maussades & révoltantes , dont la sécheresse ou le mauvais ton n'ont dû plaire en aucun tems.

J'ai conservé fidèlement la charpente & la marche de ce Roman plein d'invention , de noblesse & de sentiment; je n'ai ajouté dans la narration que ce que j'ai cru nécessaire pour mieux lier les événemens ; j'ai tâché de conserver aux héros de ce Roman leur vrai caractère , & (s'il est permis de se servir de cette expression) de leur conserver aussi leur physionomie & le costume de leur tems.

J'ai cru devoir mettre un peu plus de vrai-

semblance dans le récit de plusieurs actions de guerre. Je n'ai pu rien ajouter aux traits sublimes ou charmans qui caractérisent les actes, les principes & l'amour du tendre & fidèle Amadis ; & j'espère que les Graces ne feront que sourire , & ne rougiront jamais en lisant les aventures de son aimable frère Galaor , telles que j'ai cru qu'il m'étoit permis de les conter.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Nous devons à Mademoiselle de Lubert, qui mérita dès sa plus tendre jeunesse le surnom de *Muse* & de *Grace*, que M. de Fontenelle & la Société éclairée lui donnèrent, le premier Extrait que nous ayions d'une partie des anciens & nombreux Romans connus sous le nom des *Amadis*.

Il étoit impossible, qu'il n'échappât bien des aventures & bien des traits au jeune & modeste Auteur de ce premier Extrait : nous avons espéré qu'il nous feroit permis de les rappeler, & que nous pouvions ne rien soustraire de cet Ouvrage qui fit les délices de la charmante & vertueuse Reine de Navarre, sœur de François I.

L'Extrait de Mademoiselle de Lubert, très-agréable & très-digne de son succès, étant fort abrégé, nous croyons qu'un travail plus étendu sur le même objet, peut être utile pour faire connoître un Ouvrage qui dans le seizième siècle influa beaucoup sur les mœurs de deux grandes Nations, qui fit les délices des Cours éclairées de François I & des Valois ses successeurs, & dont les éditions complètes sont devenues très-rares.

Nicolas d'Herberay, fleur des Effarts, qui servit avec distinction dans les premières charges de l'artillerie sous François I & Henri II, fut le premier qui traduisit les Amadis du Castillan dans notre langue (selon la superbe édition, en quatre gros volumes in-folio, de la Bibliothèque du Roi.) On voit qu'il fit paroître la traduction du premier Livre d'Amadis de Gaule en 1540; qu'il le dédia, & ceux qu'il fit successivement imprimer, à François I; & qu'après la

mort de ce Prince, arrivée en 1547, il dédia ceux qu'il traduifit encore, à Henri II, à l'aimable & furprenante Diane de Poitiers, Ducheffe de Valentinois, & au Connétable de Montmorency.

La plus grande incertitude nous paroît régner encore fur le nom du véritable Auteur du premier Roman des Amadis. Mademoifelle de Lubert, dans fa Préface, rapporte plufieurs opinions différentes, fans fe décider. Quelques Savans attribuent la première invention de ce Roman à Vasco de Lobeira, Portugais ; mais nous croyons qu'ils lui font trop d'honneur : ce que l'on trouve de plus certain, c'eft que les Amadis furent augmentés & rédigés par Garcias Ordognès de Montalvo, Auteur Caftillan, qui les fit imprimer dans fa langue, à Salamanque en 1547, & qui dit avoir travaillé d'après des éditions antérieures qu'on peut préfumer devoir être de la fin du quinzième fiècle, fous les règnes de Ferdinand &

d'Isabelle, qui protégèrent & cultivèrent les lettres dans leur Cour que la conquête du royaume de Grenade avoit rendue également éclairée & brillante ; les débris des sciences & des lettres Grecques ayant passé dans la Cour des Zégris & des Abencérages, avant que d'être reçus dans celle des descendans & des successeurs de Pélage.

Dans un Prologue du fixième Livre des Amadis, écrit en Espagnol, & imprimé en 1526, l'Auteur Castillan dit qu'il a traduit ce fixième Livre de l'Italien ; il suppose que Féralite, disciple de Pétrarque, trouva ce manuscrit en langue grecque dans la Bibliothèque de l'amant de Laure, & que ce Féralite le traduisit dans sa langue maternelle.

-Un autre Auteur Espagnol, traducteur du quatrième Livre, répand encore sur cet Ouvrage plus de merveilleux que le traducteur du fixième ; il prétend l'avoir traduit d'un manuscrit Grec trouvé sous

une tombe, dans un Hermitage près de Constantinople.

Nous sommes sûrs que Nicolas d'Herberay ne s'est point servi du travail de Montalvo, puisque l'édition du premier Livre, qu'il dédia à François I, est de 1540; mais d'Herberay nous apprend lui-même que c'est d'après des manuscrits en langue Castillanne qu'il traduisit, & cette langue n'étoit malheureusement que trop familière alors à la Cour de France, par le séjour de François I à Madrid, & par les voyages que sa belle & savante sœur la Duchesse d'Alençon, & les grands Seigneurs François, y avoient faits.

Quoiqu'il soit donc prouvé que c'est du Castillan que d'Herberay fit sa traduction, il ne l'est pas de même que tous les livres qui composent les Amadis aient été écrits originairement en cette langue.

Plusieurs des Romans du quinzième siècle servent à prouver (à ceux qui

connoissent la littérature françoise depuis son berceau), que lorsque le goût des Romans renaquit en France dans ce siècle d'ignorance , les Romanciers de ce tems recueillirent avec soin tout ce qui pouvoit être resté de ceux du douzième & du treizième siècle. Rusticien de Puise, Auteur de presque tous les Romans de la Table ronde , Guillaume de Loris , Chrétien de Troyes , le Hérault d'armes Adenez , Rutebœuf & plusieurs autres , laissèrent des fragmens dont les Romanciers du quinze & du seizième siècle se servirent sans goût, sans invention, & qu'ils déshonorèrent par les fables grossières, la superstition & l'ignorance qui règnent dans tout ce qu'ils joignirent à ces fragmens , pour leur donner plus de confiance & de longueur. L'homme de goût qui voudra se donner la peine d'examiner attentivement la plus grande partie des Romans, depuis l'époque de ceux de la Table ronde qui sont restés presque

intacts , remarquera que le commencement de tous ces Romans montre beaucoup plus d'invention , de goût , de noblesse & de vraisemblance , que leur fin presque toujours insoutenable à lire , & qu'il est impossible que ces Romans puissent être de la même main.

Nous avouons que nous ne pouvons nous empêcher de préfumer que les Amadis ont éprouvé le même sort ; l'Amadis de Gaule nous paroît être bien supérieur à ceux qui le suivent , & voici sur quoi nous fondons nos conjectures.

Nicolas d'Herberay nous apprend lui-même qu'il se souvient d'avoir vu des manuscrits de l'Amadis de Gaule écrits en langue Picarde , & que peut-être ce sont ces mêmes manuscrits dont les Espagnols se sont emparés , pour les traduire dans leur langue , & les continuer en les accommodant au goût de leur Nation.

Cette première idée de d'Herberay

pouvoit acquérir bien de la force & des degrés de probabilité, s'il l'eût approfondie par des rapprochemens bien faciles & bien naturels à faire.

L'espèce de langage que d'Herberay désigne par le nom de langue Picarde, paroît ne s'être jamais altéré dans la Picardie; celui qu'on y parle encore aujourd'hui n'est point un patois (toujours sujet à perdre ou à s'enrichir.) Qui-conque aura la connoissance des anciens manuscrits qui nous restent écrits en ancienne langue Romance, reconnoîtra sans peine que l'idiome du paysan Picard depuis Abbeville, Péronne, Saint-Quentin, Sailly, jusqu'à Genlis, Noyon & Chaulny, est absolument le même dans lequel les Mémoires du Sire de Joinville sont écrits; il y reconnoîtra la même acception dans tous les mots d'un usage commun, & la même orthographe que dans les manuscrits qui nous restent des Moralités & des Lays, Tençons & Fabliaux

bliaux que Monsieur de Barbasan nous a restitués. J'ose dire plus encore oui, j'ose assurer que le premier Magister d'un village Picard qui sera doué de quelque intelligence , lira tout aussi facilement , entendra peut-être mieux nos plus anciens manuscrits en langue Romance, que ceux qui, sans avoir lu le catéchisme Picard & bégayé ce langage dans leur enfance, ont fait depuis une étude suivie de ces anciens écrits.

Quelque singulier qu'il soit que la langue Romance du douze & du treizième siècle se soit conservée intacte en Picardie, le fait n'en est pas moins vrai, & tous les gens éclairés de cette Province m'accorderont cette assertion.

C'est donc d'après cette observation, que je présume que les Espagnols ont pu commencer par n'être que les traducteurs de l'Amadis de Gaule, (le seul de cette nombreuse race que je prétende & que j'aime à revendiquer sur eux.) Il est

bien simple que les manuscrits Picards (selon l'expression de d'Herberay) soient tombés entre leurs mains ; Philippe le Bon & Charles le Téméraire portèrent assez souvent leurs armes victorieuses dans la Picardie , pour que ces manuscrits se soient trouvés dans la bibliothèque de Marie de Bourbon.

Si l'on rapproche l'Amadis de Gaule ; & sur-tout les quatre premiers livres , des Romans de Lancelot du Lac & de Tristan de Léonois , l'homme de goût reconnoîtra leur analogie ; il trouvera la même vraisemblance respectée , le même ton de noblesse & de galanterie qui caractérisent les ingénieux Romans qu'écrivit en latin Rusticien de Puise , dans le commencement du douzième siècle , & qui furent traduits en langue Romance sur la fin du même siècle sous Philippe Auguste.

Il faut l'avouer , Amadis , Galaor & Florestan , ces trois braves & aimables fils de Perion , Roi de Gaule , ne pa-

roissoient point occupés dans ces quatre premiers livres de la conversion des Mécréans ; ce n'est que dans l'histoire de leurs successeurs qu'on commence à voir le zèle cruel & trop intéressé de Simon de Montfort, le même qui fit lever la hache sanglante des destructeurs des Caciques & des Incas.

Je dis plus, on trouve un rapport de faits contemporains dans les Romans de Rusticien de Puise , & les quatre premiers Livres d'Amadis, tels que celui du combat d'Amadis contre Abyes, Roi d'Irlande , & celui de la victoire de Tristan sur le Morhoult d'Irlande.

On ne trouvera point dans le commencement de l'Amadis de Gaule , la superstition , les miracles & les anachronismes absurdes & révoltans qu'on voit dans la longue suite de cet ouvrage ; le costume dans les mœurs , dans les armes, dans les parures, dans les loix de la Chevalerie , & dans la manière de com-

battre , est fidèle sur-tout dans les trois premiers livres ; & l'on n'y trouve pas de ville assiégée à coups de canon , ni l'aile d'une armée à moitié détruite à coups de couleuvrines , d'arquebuse & de mousqueterie , comme on le trouve dans les livres suivans. Cette différence extrême entre le premier Roman & la suite nombreuse de ceux compris sous le titre des Amadis , n'avoit point échappé à l'ingénieux & spirituel Cervantes ; on voit toute celle qu'il met entre l'Amadis de Gaule & ses successeurs , dans la revue qu'il fait de la bibliothèque de Dom Quichotte ; l'Amadis de Gaule est conservé par le sévère Curé qui livre sans regret Esplandian à la gouvernante , pour servir de base au bûcher prêt à brûler ceux qui lui succèdent.

Tout me porte donc à présumer que nous devons l'Amadis de Gaule à l'un de nos Romanciers de la fin du règne de Louis le Jeune ou de celui de Phi-

lippe Auguste , & que ce Roman fut écrit dans le tems où la langue Romance commença d'être assez formée , assez riche , assez polie , pour que les Auteurs pussent s'en servir dans les ouvrages de pur agrément. L'éloquent saint Bernard , la tendre Héloïse , ni son malheureux amant , n'osèrent encore écrire en cette nouvelle langue sous Louis le Jeune ; elle dut sa formation aux bons Auteurs qui honorèrent le berceau de la littérature Françoise , comme aux Cours brillantes & éclairées de Philippe Auguste & des Rois d'Angleterre.

L'alliance étroite qui nous unit aujourd'hui avec l'Espagne , étoit encore bien loin de subsister lorsque les Amadis parurent ; une rivalité cruelle entre deux nations également braves , généreuses & spirituelles , étoit alors portée jusqu'à la haine. Est-il donc vraisemblable que les Espagnols eussent été choisir leur principal Héros parmi les Princes du sang

de France ? n'en faut-il pas conclure au contraire, que ce n'est qu'étant forcés par la première traduction qu'ils ont faite en Castillan de l'Amadis de Gaule écrit en langue Romance, qu'ils ont été obligés de conserver ce nom, qui me paroît être encore une raison de plus pour nous assurer la propriété de la première invention de ce beau Roman.

Je n'ose m'en fier absolument à ma mémoire ; je suis intimement convaincu d'avoir vu ces manuscrits (prétendus Piccards), écrits en ancienne langue Romance, dans la Bibliothèque du Vatican ; c'est-à-dire, dans la partie de cette Bibliothèque formée de celle que la célèbre Reine Christine avoit rassemblée, & dans laquelle presque tous nos meilleurs & nos plus anciens Romanciers François sont compris.

Plusieurs passages des trois premiers Livres d'Amadis de Gaule viennent à l'appui de notre opinion ; le savant Louis

des Mazures , secrétaire du célèbre Cardinal de Lorraine , remercie des Effarts , dans la piece de vers qu'il lui adresse , d'avoir repris sur les Espagnols la partie des Amadis due à nos anciens Roman-
ciers François *. Nous le répétons en-
core , nous en appellons au goût juste
& éclairé , au costume national ; & j'es-
père que l'examen exact , & la compa-
raison entre le commencement des Ama-
dis & leur suite , fortifiera les raisons que
nous rapportons d'ailleurs , & sur les-
quelles nous fondons notre opinion.

Depuis la première édition de cet
ouvrage , M. de Couronne , secrétaire

* Tous nobles cœurs qui desirez savoir
Ce qui vous fait gloire & honneur ensuivre,
Et vous amans qui voulez lire , & voir
Les passions telles qu'amour vous livre ,
Vous trouverez l'un & l'autre en ce Livre ,
Que détenoit l'Espagnole arrogance ;
Mais à la fin , la Françoisse élégance
Nous l'a rendu , & , en le rendant , fit
Que , le lisant dans sa langue de France ,
Vous y prendrez & plaisir & profit.

perpétuel de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Rouen, de laquelle nous avons l'honneur d'être associés, ce Savant, aussi cher à la société par les agréments de son esprit, que célèbre dans la république des Lettres par une érudition aussi choisie qu'elle est étendue, nous a fait observer que quelques Auteurs ont attribué les Amadis à la plume d'une Dame Portugaise, & d'autres à celle de Dom Pedro, Infant de Portugal, fils de Jean I.

Nous nous croyons obligés de rapporter cette observation, quoique M. de Couronne ne lui donne point une autorité qui feroit d'un grand poids, s'il favorisoit l'une ou l'autre opinion. Il termine même cette observation par montrer quelque plaisir à se rendre à l'opinion qui restitue au berceau de la Littérature Française les trois premiers Livres de l'Amadis de Gaule, que les Castillans nous avoient enlevés.

TRADUCTION

LIBRE

D'AMADIS DE GAULE.

LIVRE PREMIER.

VERS la fin du cinquième siècle, & peu de tems après qu'une partie des anciens Celtes connus sous le nom de Bretons, eurent été forcés d'abandonner la grande Isle d'Albion, de traverser la mer, & de s'établir à main armée dans la partie des Gaules nommée l'Armorique, à laquelle ils donnèrent le nom de petite Bretagne; Garinter, de l'ancienne race Royale de la grande Bretagne, donnoit des Loix à la petite qui l'avoit reconnu pour son Roi.

Garinter, Prince Chrétien, & digne du trône par ses vertus, régnoit en paix avec une épouse

Tome I.

A

d'une naissance illustre. Il venoit de marier à Languines, Roi d'Ecosse, l'aînée de deux filles qu'ils avoient : la beauté des cheveux de la Reine d'Ecosse avoit porté son père & son époux à la prier de ne les orner jamais que d'une guirlande de fleurs ; ce qui lui fit donner le surnom de Dame de la Guirlande. Ce fut de cette union constamment heureuse, que naquirent le Prince Agrayes & la Princesse Mabile. Tous deux paroîtront souvent dans cette Histoire qui célèbre le Prince comme un héros, & sa sœur comme la personne la plus spirituelle & la plus aimable.

La seconde fille du Roi Garinter se nommoit Elisène. Elle surpassoit sa sœur en beauté : mais l'amour de la solitude, une dévotion portée à l'extrême, lui faisoit rejeter les vœux d'un grand nombre de Princes qui demandoient sa main : les Bretons ne voyoient qu'à regret tant de charmes ensevelis sous les voiles qu'elle portoit sans cesse, & n'avoient pu s'empêcher de la nommer *la Dévote perdue*.

Garinter, quoique déjà vieux, aimoit beaucoup la chasse, & souvent même il y devoit sa vie, & sa fuite. Un jour qu'un cerf vigoureux l'avoit entraîné jusqu'à l'extrémité d'une grande forêt, il fut bien surpris de

voir un Chevalier combattant seul avec courage contre deux autres Chevaliers, qu'il reconnut pour être deux Seigneurs Bretons que l'orgueil & la rebellion avoient fait éloigner de sa Cour. Seul & sans armes il ne put aller au secours de celui qu'ils attaquoient avec tant d'avantage; mais ses vœux furent exaucés en le voyant bientôt renverser ses deux ennemis sur la poussière. Garinter s'avance; & l'autre, encore ému de son combat, lui demande s'il est loin de la Cour du Roi de la petite Bretagne, auquel il portera ses plaintes de l'attentat de ses deux Chevaliers: Garinter se fait connoître, & l'inconnu délaçant son casque, lui dit qu'il est Périon, Roi des Gaules, & qu'il vient exprès pour le voir, & pour admirer de plus près la sagesse avec laquelle il gouverne ses nouveaux sujets.

Garinter connoissoit la réputation brillante de Périon. Pénétrés d'estime l'un pour l'autre, les deux Rois s'embrassent & marchent ensemble pour rejoindre les Piqueurs: sur ces entrefaites, un cerf bondit à côté d'eux, ils le poursuivent; mais à l'instant un grand lion sort de l'épaisseur du bois, s'élance sur le cerf, le terrasse, & regarde fièrement les deux Rois, comme prêt à défendre sa proie. Roi des forêts,

dit en riant Périon qui sauta légèrement de son cheval, laissez-nous du moins la partager avec vous. Le lion qui le voit s'avancer contre lui l'épée nue, quitte le cerf & s'élance sur lui : Périon lui fend la tête, l'étend mort à côté du cerf dont il avoit déchiré les flancs : les Piqueurs & la suite de Garinter arrivent à temps pour voir porter le coup qui rend Périon vainqueur de ce monstre redoutable. Les deux Rois retournent ensemble à la Cour, où quelques Veneurs les avoient devancés, & rendoient compte à la Reine de l'arrivée de Périon, & de la double victoire qu'il venoit de remporter. La Reine s'avance au-devant des deux Rois, suivie de la jeune & charmante Elisène; ce moment si longtemps attendu par l'amour, fut celui de son triomphe. Périon fléchit un genou pour baiser la main de la Reine qui l'embrasse tendrement, comme le libérateur de son époux. Elle-même le présente à sa fille qui jusqu'alors avoit baissé les yeux; mais obligée de rencontrer ceux de Périon, lorsque ce Prince fut à ses genoux, & porta l'une de ses belles mains sur ses lèvres, les roses de son teint s'animèrent, la belle dévote perdue soupira, une douce chaleur lui parut s'élancer de sa main jusques dans son cœur; elle voulut en vain détourner ses regards des traits

si touchans & si nobles, & des beaux cheveux noirs de Périon; elle voulut dérober sa main à sa bouche brûlante; elle n'en eut pas le courage, le double trait étoit lancé; & Perion interdit, éperdu, & connoissant pour la première fois le pouvoir & les charmes de l'amour, eut bien de la peine à cacher son trouble, & à se relever, pour recevoir les hommages des principaux Chevaliers de la petite Bretagne, que Garinter lui présentait.

Les fêtes les plus brillantes signalèrent l'arrivée du Roi de Gaule. Elisène ne put se refuser à les partager, & la parure brillante & décente à son rang, qui jusqu'alors l'avoit peu touchée, sembla lui plaire & l'occuper par un sentiment secret, dont elle n'osoit plus démêler la cause. Périon signala son adresse & sa grace dans toutes ces fêtes; il reçut plusieurs fois le prix de la belle Elisène, & plusieurs fois à ses genoux il jouit du bonheur de sentir ses mains tremblantes s'appesantir sur sa tête, & toujours lentes, en la couronnant de fleurs. L'ame sensible d'Elisène avoit senti de bonne heure le besoin d'aimer; les idées sublimes qui, dans ses jeunes années, suffisoient à son bonheur, avoient exalté cette ame. Rien ne l'en avoit encore détournée; le vœu de la nature

avoit toujours été inconnu pour elle ; mais Périon, l'aimable Périon, lui donna bientôt une nouvelle existence. Le bonheur d'aimer & d'être aimée, & l'espérance d'être unie à l'amant qui triomphoit d'elle, firent des progrès bien rapides dans ce cœur nouvellement ouvert à l'amour : nulle réflexion ne combattit un espoir que son penchant lui faisoit paroître si légitime : bientôt, se livrant toute entière à cette nouvelle passion, la naïve & tendre Elisène ne put ni la contraindre ni la cacher à la spirituelle & complaisante Dariolette *, que depuis son enfance elle avoit toujours laissé lire dans son cœur.

Dariolette avoit aimé ; elle connoissoit par elle-même l'inutilité de ces longs combats qui tourmentent si cruellement deux jeunes amans, & qui se terminent toujours par leur défaite ; elle savoit que l'amour qui ne se nourrit que d'une légère espérance, est toujours imprudent, & ne peut se cacher ; elle avoit éprouvé que

* Dariolette fut dans la suite bien récompensée par Périon qui lui donna de grandes possessions en Touraine. Son nom devint célèbre : sa postérité fut très-étendue ; le Conseiller Bonneau, du règne de Charles VII, en descendoit par les femmes.

l'amour heureux se couvre plus facilement des voiles du mystère : il est d'ailleurs si naturel qu'une confidente donne les mêmes conseils qu'elle a pris pour elle ! Tout concourut donc à bien attendrir la bonne Dariolette , lorsqu'elle entendit la nuit suivante sa jeune Maîtresse s'agiter & se retourner mille fois dans son lit en soupirant. Tout lui suggéra le désir & les moyens de consoler Elisène, d'éprouver le cœur de Périon, & de rendre ces deux amans heureux.

Dès le lendemain matin, elle saisit le moment d'entrer dans la chambre de Perion, sans être apperçue : Seigneur, lui dit-elle, tout Roi des Gaules doit être plein d'honneur ; votre valeur éclatante vous a couvert de gloire ; l'amour peut faire votre félicité ; votre cœur pourroit-il n'être pas fidèle, & craindriez-vous de faire le serment de l'être à jamais ? Ah ! chère Dariolette, s'écria Perion (en la serrant dans ses bras, & la reconnoissant pour être la favorite d'Elisène), quel aveugle, quel monstre pourroit manquer aux sermens que l'adorable Elisène daigneroit recevoir ? Eh bien, continua-t-elle, je ne crains donc plus de vous dire que vous êtes aimé ; mais votre prochain départ ne vous permet que de laisser entrevoir au Roi de la

petite Bretagne , combien son alliance vous seroit chère ; il doit aux grands Princes qu'Elisène vient de refuser , de ne vous pas accorder sa main dans ce moment , de peur d'attirer une guerre cruelle dans ses Etats : ma Maîtresse se doit à elle-même de ne pas changer en un moment le projet de retraite qu'elle avoit formé. Ce n'est donc que de retour dans la Gaule , que vous pouvez faire demander sa main par vos Ambassadeurs ; mais si vous attestiez l'Être suprême du nœud que vous formeriez avec elle , si vous juriez en ma présence de la recevoir pour épouse , votre bonheur mutuel ne seroit pas différé ; le Ciel recevroit vos sermens , & ce seroit comme votre épouse que j'amenerois ma Maîtresse en vos bras. Perion éperdu , brûlant d'amour , plein de cette candeur antique , & de la Religion pure qui régnoit dans son ame , prend la croisée de son épée , la baise avec foi , lève sa main au Ciel , & jure qu'il reçoit & qu'il prend Elisène pour sa légitime épouse Dariolette le quitte , court chez sa Maîtresse , qui lui tend les bras , & dont le cœur palpite en la voyant. Dariolette ferme la porte , & prenant un ton presque aussi grave que celui de l'Evêque de Léon auroit pu l'être , elle exige de la jeune Princesse les mêmes sermens que Perion

venoit de proférer ; la belle dévote perdue cessa de l'être dans ce moment , & baissant la croix attachée sur son sein d'albâtre , elle prononça le serment d'être à jamais fidelle à Perion , avec un transport qu'elle n'avoit jamais éprouvé en formant le projet de ces vœux indiscrets auxquels son amour & Dariolette la faisoient renoncer pour toujours.

On croira sans peine que toute crainte & tout scrupule étant bannis de l'ame sensible & timorée de Dariolette , cette excellente confidente ne s'occupa plus que d'assurer la félicité du mariage dont elle venoit d'être le ministre. Dès le même soir , elle feint devant les femmes qui servoient Elisène , qu'une migraine cruelle tourmente sa jeune Maîtresse : elle éteint les lumières , elle les fait retirer en silence & reste seule auprès d'elle : bientôt elle prend sa main qu'elle trouve brûlante ; elle porte la sienne sur son cœur qui bat rapidement , & fait soulever son beau sein. Ah , ma Princesse ! lui dit-elle , je connois bien cette espèce de fièvre : l'amour la donne , l'amour seul peut la guérir. Elisène n'ose lui répondre ; elle garde le même silence , lorsqu'elle sent Dariolette jetter un manteau de lit sur ses épaules , la soulever , l'entraîner doucement hors de son lit , & guider ses pas

tremblans vers l'appartement de Perion. Dariolette entr'ouvroit déjà la porte de la chambre de ce Prince , lorsqu'elle est effrayée de le voir se lever brusquement & sauter sur son épée.

Dans ce moment même , Perion venoit d'être éveillé par un songe pénible ; il avoit rêvé qu'une main cruelle lui arrachoit le cœur & le jettoit dans une rivière , dont le courant rapide l'entraînoit dans la mer.

L'horreur qu'il sentoît après ce songe funeste , fut bientôt dissipée , lorsque la lumière tremblante d'une lampe que portoit Dariolette , lui fit reconnoître celle que l'hymen & l'amour conduisoient dans ses bras : il se précipite aux genoux d'Elisène , (& ces beaux genoux étoient presque nuds ,) il y renouvelle ses sermens , il reçoit ceux qu'elle prononce d'une voix tremblante. Dariolette unit leurs mains dans les siennes , les serre tous les deux dans ses bras : C'est votre épouse que je remets dans les vôtres , dit-elle à Périon ; cette nuit sera longue ; elle est bien froide , je vais me retirer dans la chambre de la Princesse , & j'aurai soin de précéder le jour dans la vôtre. A ces mots , Dariolette & la lampe disparoissent ; les aîles de l'amour , les voiles de l'hymen , les ombres de la nuit enveloppent ces amans fortunés Malheureuse

l'ame glacée qui pourroit en ce moment reprocher à l'Auteur de se taire ! plus malheureuse encore celle qui ne pourroit se former une idée de leur félicité !

Dariolette leur tint parole ; une lumière pâle éclairoit à peine l'orient , lorsqu'elle troubla des momens délicieux qu'Elisène venoit d'apprendre à regretter. Les jeunes époux se séparèrent en soupirant , & c'étoit la Reine de Gaule que Dariolette ramena dans sa chambre , & qu'elle embrassa dans son lit en fouriant.

Cette nuit heureuse fut suivie de plusieurs autres , dont aucune ne parut trop longue aux jeunes époux. Perion employoit le jour à mériter la tendresse & la confiance du Roi de la petite Bretagne : Je prévois , lui disoit-il , que le refus de la Princesse va vous attirer des ennemis ; mais de tous vos voisins , je suis le plus puissant & le plus à portée de vous secourir : plût au Ciel d'inspirer à la charmante Elisène de former un nœud qui réuniroit à jamais & notre destinée & nos deux Royaumes !

Perion n'ouvrit son cœur à Garinter , qu'au moment de son départ ; Dariolette fut seule témoin de ses larmes , de ses regrets , & des nouveaux sermens qu'il fit à sa chère Elisène , à laquelle il laissa son épée & le riche anneau qu'il portoit à son doigt.

Perion retournoit en diligence dans ses Etats, pour en faire partir une célèbre ambassade, & demander en règle la main d'Elisène ; mais plusieurs aventures qui lui donnèrent l'occasion d'exercer sa valeur, retardèrent l'exécution de ses desseins. Pendant ce temps, Elisène pénétrée d'amour, de regret & de douleur, faisoit de vains efforts pour dissimuler sa tristesse, & versoit toujours des larmes dans le sein de Dariolette : ses inquiétudes & son affliction redoublèrent lorsqu'elle s'aperçut, en frémissant, qu'elle portoit un gage de l'amour de son époux. Les loix de la petite Bretagne étoient les mêmes que celles de la grande ; elles condamnoient sans exception à la mort toute femme ou fille qui se trouvoit avoir manqué à l'honneur sévère de son état.

Elle n'avoit que Dariolette pour confidente, & cette fille courageuse ne savoit imaginer & choisir que les moyens les plus sûrs & les plus expéditifs. Vous êtes perdue sans ressource, dit-elle à la Reine de Gaule ; & vous & votre enfant vous subirez la mort, si nous ne trouvons le moyen de cacher votre état & sa naissance. Vous connoissez ce château solitaire, assis sur le bord d'une rivière qui se jette dans la mer à peu de distance ; un souterrain du château con-

duit à des bains ménagés dans le lit de cette rivière; ces bains accompagnés d'un appartement où vous ferez vos couches, sont fermés par une grille de fer; c'est-là, Madame, où nous cacherons la naissance de l'enfant que vous mettrez au jour; vos cris ne seront point entendus; un berceau fait en gondole recevra l'enfant, vous l'abandonnerez aux soins de la Providence, le courant de la rivière l'emportera, & votre honneur & votre vie seront à couvert.

Elisène répandit des torrens de larmes, & combattit en vain le projet barbare d'exposer ainsi son malheureux & cher enfant. Dariolette sçut lui démontrer avec tant de fermeté que la perte de cet enfant & la sienne étoient sûres, sans ce seul moyen qui pouvoit les sauver tous les deux, qu'Elisène enfin se rendit.

Elle obtint facilement de Garinter la permission de se retirer pour quelque temps dans ce château, dès qu'elle craignit qu'on pût avoir connoissance de son état; & suivie d'un petit nombre de femmes qu'elle sçut accoutumer à ne la servir que rarement, & à ne pénétrer jamais dans l'intérieur de sa retraite, elle s'abandonna toute entière aux soins de Dariolette. Cette adroite confidente eut l'industrie de former un coffre de cèdre, fermé parfaitement, & construit

de façon à se soutenir sur l'eau. Elle prépara dans l'intérieur de ce coffre un petit lit, de riches langes, plaça sur un de ses côtés l'épée que Perion avoit laissée en partant, & s'enfermant avec sa Maîtresse dans l'appartement des bains, dès que de légères douleurs parurent en annoncer de plus vives, elle reçut le fils qu'Elisène mit au jour, sans qu'aucune des femmes qui la servoient pût avoir connoissance de cet événement.

Elisène prend cet enfant entre ses bras, & le baigne de larmes : elle attache à son col l'anneau précieux qu'elle tient du Roi son époux ; elle lui donnoit son sein pour la première & dernière fois, lorsque Dariolette, comme si elle eût été entraînée par un pouvoir supérieur, arrache ce bel enfant de ses bras, le couche dans son berceau, met dans son sein de riches tablettes où sont écrits ces mots : *Cet enfant est Amadis, fils de Roi, qui n'a point d'âge.* Le dérobant ensuite aux yeux de sa mère éperdue, Dariolette pose, en gémissant, le berceau sur le courant de la rivière qui l'entraîne & le fait disparaître en un instant. Elle referme la porte de fer, & revient consoler sa Maîtresse, dont l'aventure reste absolument ignorée.

Le berceau porté rapidement vers la mer qui



*Cet enfant est Amadis, fils de Roi,
qui n'a point d'âge.*

n'étoit éloignée que d'une lieue , entra dans le sein de ce vaste élément , qui pour-lors étoit tranquille ; & le zéphir rasant la superficie des ondes , le porta doucement vers un cap , dans le même temps qu'un navire Ecoffois venoit de le doubler.

Le maître de ce navire se nommoit Gandales ; il possédoit un fief considérable en Ecoffe ; il dirigeoit sa route pour aborder sur les côtes de ce Royaume , & sa femme , surprise par les douleurs sur ce vaisseau , venoit de lui donner un fils.

Gandales appercevant le berceau doucement agité sur la surface des ondes , descend dans une chaloupe , enlève cette frêle barque , & voit un bel enfant qui sourit , & lui tend les bras. Attendri du sort de cet innocent , frappé de la richesse de ses langes comme de sa beauté , Gandales le porte à son épouse ; elle éprouve les mêmes sentimens que lui ; l'abondance de son lait lui permet de le partager entre cet enfant & son propre fils ; elle reçoit les mêmes caresses de tous les deux , & bientôt ils lui deviennent également chers.

Un vent favorable porte en peu de jours le vaisseau dans le port d'Antalia ; & c'est dans le château de Gandales , voisin de ce port , que

le petit Amadis fut élevé comme le frère de Gandalin son fils, & qu'il reçut le nom d'enfant de la mer, (Gandales n'ayant pu trouver le secret qui fermoit les tablettes, & n'ayant pu connoître son véritable nom).

Périon, après avoir mis à fin plusieurs aventures brillantes, étoit enfin de retour en ses Etats, & faisoit préparer l'ambassade qu'il devoit envoyer au Roi de la petite Bretagne. Pénétré d'amour & du regret d'être séparé de sa chère Elisène, le songe funeste qui précéda le plus heureux moment de sa vie, lui revint en mémoire. Le célèbre Ungan, philosophe Picard*, jouissoit de la réputation d'expliquer les songes qui paroissoient les plus mystérieux. Perion avoit beau douter de la réalité de ces sciences occultes, il ne put se défendre de le consulter. Toutes les leçons de la Philosophie ne font plus rien contre le plus léger rayon d'espérance que donne l'amour. Aimez ; & si vous êtes bien passionné, vous écouterez jusqu'à la Bohémienne qui flatte cet amour.

* Pourquoi les Espagnols eussent-ils été chercher ce Philosophe en Picardie ? Plusieurs inductions de la même force, concourent à prouver que l'Amadis de Gaule ne leur est point dû.

Seigneur, dit Ungan à Perion, je frémis en vous expliquant ce songe : celle qui vous aime vous donne un fils ; elle l'adore, mais son honneur la force à l'abandonner & à l'exposer aux flots de la mer. Perion surpris & consterné, récompense l'Astrologue, lui prescrit le silence ; il entrevoit quelque vraisemblance dans cette explication, & s'enfonce dans l'épaisseur d'un bois, en pensant à l'état & à l'embarras cruel où son épouse peut être en son absence. Tout-à-coup il voit paroître une Dame richement vêtue, & montée sur une licorne blanche : « Roi Périon, » lui dit-elle, ta perte peut se réparer un jour ; » mais ce n'est que lorsque l'Irlande perdra sa » gloire & son appui, que tu jouiras du bonheur » de tenir dans tes bras ce que tu regrettes. » A ces mots, la Dame s'enfonça dans le bois, & disparut à ses yeux.

Il se passoit aussi dans le même temps bien des merveilles en Ecosse, dans le château de Gandales ; ce vertueux Chevalier voyoit croître sous ses yeux son jeune fils, & l'enfant de la mer, qui lui étoient également chers. Il s'attachoit à leur donner de bonne heure l'idée de l'ordre de Chevalerie, qu'ils devoient tâcher de mériter ; & quelquefois il montoit à cheval armé de toutes pièces, & passoit la nuit dans la forêt,

pour leur apprendre les devoirs laborieux de celui qui se consacre à protéger l'innocence, & à secourir ses semblables.

Un jour que Gandales s'étoit écarté loin de son château, la même Dame que Perion avoit vue dans la Gaule, parut tout-à-coup à ses yeux.

» O Gandales, lui dit-elle, que de périls tu
» courrois, si tant de Chevaliers puissans en
» Etats comme en armes, favoient que tu
» nourris dans ta maison celui qui doit les
» abattre, ou leur donner la mort ! » A ces mots, elle s'éloigna rapidement ; & Gandales, étonné de ce qu'il vient d'entendre, cherche en vain l'explication de ce peu de mots. Il se préparoit à la suivre, lorsqu'il la voit revenir à lui très-effrayée, & se déroband à la fureur d'un Chevalier armé qui la poursuit.

Gandales porte son cheval en avant, la prend sous sa fauve-garde ; l'autre Chevalier, qui n'a point de lance, court vers une jeune Dame qui s'étoit arrêtée à l'entrée du bois. Elle lui donne une forte lance, avec laquelle il revient pour attaquer Gandales qui court sur lui, l'étend sur la poussière, descend de cheval, arrache son casque, & se prépare à lui couper la tête. La Dame qu'il venoit de défendre, s'élance entre eux deux ; elle arrête Gandales, & touche le

Chevaller inconnu sur le front. Tombe à mes genoux, lui dit-elle, & demande-moi pardon de ton infidélité ! Gandales surpris, s'arrête, & voit le Chevalier embrasser les genoux de cette Dame, qui lui dit d'un ton impérieux : Apporte-moi la tête de celle qui t'a séduit ; c'est à ce prix que tu peux mériter ton pardon. Ce Chevalier soumis à ses ordres, n'hésite pas à courir l'épée haute sur cette jeune personne qu'il ne peut atteindre, & qui s'enfuit en gémissant.

Le Chevalier, plus soumis que jamais, revient aux pieds de la Dame inconnue, qui lui dit : Il faut bien que je te pardonne, puisqu'un Dieu dont le pouvoir est supérieur au mien, me force à t'aimer. Gandales, admirant en effet la jeunesse & les graces de ce Chevalier, reconnoît sans peine que la Dame qui n'avoit plus qu'un reste de beauté, ne peut se l'être soumis que par la force de ses enchantemens. Puisque vous l'aimez, lui dit Gandales, c'est par ce beau Chevalier que je vous conjure de m'expliquer le sens de ce peu de mots que vous m'avez dit en m'abordant la première fois. Ah ! mon cher Gandales, lui répond-elle, ce que tu viens de faire pour moi, me force à ne te rien refuser ; apprends donc que l'aimable enfant que tu sauvas des flots, & que tu nommas l'enfant

de la mer, est fils de Roi ; que la destinée la plus brillante fera la sienne, & que sa valeur & ses grandes actions effaceront les héros les plus célèbres. Nomme-le désormais le Damoisel de la mer : c'est sous ce premier nom qu'il doit commencer à se faire connoître. Ne m'en demande pas davantage ; ce que je peux te dire de plus, c'est que tu vois en moi la célèbre Urgande la Déconnue, & que le Damoisel de la mer m'est bien cher, comme me le doit être le seul Chevalier destiné à me sauver des plus grands périls que je puisse jamais essayer.

A ces mots, Urgande & son Chevalier disparurent aux yeux de Gandales qui retourna sur le champ à son château, plein de tout ce qu'il venoit d'apprendre de celle dont il connoissoit la haute sagesse & le savoir.

Le Damoisel de la mer & le petit Gandalin accoururent au-devant de Gandales qui les reçut dans ses bras ; mais il ne put s'empêcher de sentir une espèce de respect pour le Damoisel dont il venoit d'apprendre la haute destinée & la naissance.

Gandales ne confia ce secret qu'à son épouse ; il continua d'élever le Damoisel de la mer comme son fils ; ces deux enfans s'aimoient comme frères ; mais l'autorité que le Damoisel

prenoit facilement sur tous les autres enfans de son âge , fit connoître à Gandales qu'il sembloit né pour commander un jour aux hommes. Sur ces entrefaites , Languines , Roi d'Ecosse , & la Dame à la Guirlande son épouse & sœur d'Elisène , se promenant de châteaux en châteaux , arrivèrent à celui de Gandales , qui les reçut avec magnificence. Tous les deux enchantés de la beauté & des graces naissantes du Damoisel de la mer , furent également attendris lorsque Gandales leur raconta son aventure , & lorsqu'il leur dit qu'il tenoit de la célèbre Urgande , que cet enfant étoit de race royale : l'un & l'autre le demandèrent à Gandales pour l'élever dans leur Cour ; mais le Damoisel se jettant au col du jeune Gandalin , déclara qu'il ne pouvoit s'en séparer. La Dame à la Guirlande l'embrassa tendrement , consentit facilement d'élever avec lui le fils d'un noble & valeureux Chevalier , tel que Gandales ; & appelant aussi-tôt Agrayes , Prince d'Ecosse : Mon fils , lui dit-elle , regardez ces aimables enfans comme vos frères. Une douce sympathie , dès ce premier moment , unit ces enfans , destinés à devenir des héros , par les liens de la plus tendre & de la plus constante amitié.

Le Damoisel de la mer ne fut point étonné de

se trouver dans une Cour brillante; il s'occupa & réussit, sans peine, à plaire; mais il ne s'écarta jamais de la rigidité des principes qu'il avoit reçus du vertueux Gandales; & loin de s'abandonner à la mollesse, on le vit toujours se livrer avec ardeur à toutes les espèces de jeux militaires, & aux exercices violens, par lesquels la jeune Noblesse se préparoit alors à porter les armes. Peu de temps après que le Damoisel de la mer fut à la Cour d'Ecosse, Garinter, Roi de la petite Bretagne, finit sa carrière. Elisène en ayant informé le Roi Perion, ce Prince accourut & reçut sa main.

Le Roi de Gaule ne pouvoit faire un meilleur choix; & quoique les amours de Perion & d'Elisène n'eussent plus besoin du secours de Dariolette & des ombres du mystère, ils eurent tout le feu, toute la galanterie des premiers temps de leur naissance & de leur bonheur. Perion, toujours agité par le songe qu'il avoit eu, & par l'explication que l'astrologue Ungan en avoit faite, n'osoit cependant faire de questions embarrassantes à la Reine son épouse: il est du véritable amour de craindre d'affliger ce que l'on aime; mais Perion ne pouvoit être un moment loin de celle qu'il adoroit, sans être troublé par la crainte qu'elle ne lui cachât quelque secret important.

Quelque tems après son mariage, Perion ayant fait les partages des Etats de Garinter, se sépara du Roi Languines, & retourna dans le cœur de la Gaule, avec la Reine Elisène. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'un jour se trouvant près d'un hermitage où demuroit un ancien Solitaire vivant en odeur de sainteté, il ne put résister au desir de lui raconter ses peines, & de le prier de demander au Ciel de répandre quelque lumière sur les soupçons qui l'agitoient. Je ne fais point interroger le Ciel, lui répondit humblement l'Hermite; j'attends en silence & avec respect ce qu'il daigne révéler à un foible pécheur tel que moi. Ce que je veux vous dire, Sire, c'est qu'il y a quelques mois qu'une Dame montée sur une licorne blanche, me dit: « Ecoute-moi. Il sortira de la » petite Bretagne deux grands dragons qui pla- » neront sur la Gaule d'où leur vol se portera » sur différens pays: fiers & terribles, ils dé- » truiront tous ceux qui prétendront leur résis- » ter; justes & bienfaisans, ils secourront les » opprimés, & répandront les richesses & la » splendeur sur tous ceux qui se mettront à » l'abri sous leurs ailes. » Perion ne put tirer aucun éclaircissement de cette prophétie, qu'il reconnut avoir été prononcée par Urgande la

Déconnue, au portrait que l'Hermite lui fit de la Dame à la licorne.

L'amour paisible & toujours heureux de Perion pour la belle Elisène, paroïssoit augmenter de jour en jour : une fille qu'ils nommèrent Melicie, un fils auquel ils donnèrent le nom de Galaor, occupèrent leurs plus tendres soins, & ce fils consola Perion & dissipa pour quelque tems les soupçons qui l'avoient agité. Le jeune Galaor donnoit à Perion la plus douce espérance ; ce tendre père ne pouvoit s'en séparer. Ayant été passer le printemps avec sa famille dans la ville d'Orangil, où les Rois, ses ayeux, avoient fait bâtir un palais également magnifique & agréable, sur les bords de la mer, Perion appuyé sur un balcon, s'amusoit un matin à voir le petit Galaor jouer avec des enfans de son âge, au milieu de ses Gouvernantes ; tout-à-coup une porte du jardin est enfoncée, un géant terrible entre à grands pas, saisit le jeune Galaor, le charge sur son épaule, gagne le rivage, s'élançe avec sa proie dans un brigantin, & ses voiles déployées ainsi que le vent le font bientôt disparoître. Perion vole en vain pour enlever son fils à son ravisseur, aucun vaisseau ne se trouve prêt pour le suivre ; il reste éperdu, baigné de larmes sur le rivage, où bientôt les

cris d'Elisène viennent augmenter sa douleur. Ce fut dans ce moment si cruel , qu'Elisène, n'écoutant plus que son désespoir, ne put s'empêcher d'apprendre au malheureux Perion que c'étoit le second fils qu'il perdoit.

La puissance divine veilloit cependant sur les jours du petit Prince Galaor. Le géant n'ayant point les mœurs féroces de ses semblables, n'avoit enlevé cet enfant que sur l'avis d'Urgande qui l'avoit averti que le fils du Roi Perion pouvoit seul le venger du terrible géant Albadan, meurtrier de son père; & dès qu'il fut de retour dans ses Etats, il confia le jeune Galaor à un Hermite, auquel il recommanda de l'élever dans les principes d'un Chrétien, & d'un digne Chevalier. L'Hermite, qui ne s'étoit retiré dans la solitude qu'après avoir exercé long-temps avec honneur la profession de Chevalier, remplit les intentions du géant, avec autant de capacité que de zèle.

L'Auteur d'*Amadis*, par une de ces fortes de transitions brusques, que nous avons souvent remarquées dans les Romans de la *Table Ronde*, semble s'écarter de son sujet, pour nous apprendre que le Prince Lifvard, après avoir épousé Brisène, fille du Roi de Dannemarck,

venoit de succéder à Falangris son frère , & de monter sur le trône de la Grande-Bretagne.

Lifvard , en partant du Dannemarck pour prendre possession de ses nouveaux Etats , aborda dans un port d'Ecosse , avec la Reine Brisène & la jeune Princesse Oriane , âgée de dix ans , qui se trouvoient toutes les deux incommodées de la mer. Languines les reçut avec magnificence ; & Lifvard , pressé d'aller soumettre quelques vassaux rebelles , pria la Reine d'Ecosse de garder la jeune Oriane dans sa Cour , jusqu'à ce qu'il fût maître & paisible dans ses Etats.

Le Damoisel de la mer avoit alors douze ans , & la seule Oriane pouvoit le surpasser en beauté. Ces charmans enfans ne purent se voir sans s'admirer ; une douce sympathie unit promptement deux jeunes cœurs destinés à l'être à jamais par le plus tendre & le plus fidèle amour. La Reine d'Ecosse ne se laissoit point d'admirer l'esprit & les graces de la petite Oriane & du Damoisel de la mer. Elle dit un jour en badinant à la jeune Princesse : Je vous donne le Damoisel de la mer ; je veux qu'il vous serve , en attendant qu'il mérite d'être votre Chevalier. Oriane rougit , & son timide embarras fut le premier hommage que , sans le savoir , elle rendit à

l'amour. Pour le Damoïfel , il n'hésita pas à tomber aux genoux d'Oriane : Oui , Madame , j'atteste le Ciel , s'écria-t-il , de vous servir jusqu'à la mort , de n'avoir d'autres volontés que les vôtres , & de combattre fans cesse pour votre gloire. Oriane lui répondit d'un air aussi doux que modeste , qu'elle obéissoit à la Reine , & qu'elle l'acceptoit pour son Chevalier. Ce que la Reine d'Ecosse n'avoit regardé que comme un badinage , fut l'acte le plus décisif de la vie de ces deux aimables enfans. Dès ce moment , le Damoïfel ne fut occupé qu'à se rendre digne de l'honneur de servir Oriane ; & , sentant que sa force lui permettoit déjà de porter les armes , il fit les plus vives instances au Roi Languines , pour qu'il lui conférât l'ordre de Chevalerie.

Languines lui représenta vainement qu'il n'étoit pas encore d'âge à pouvoir en remplir les devoirs. Ah ! Sire , dit le Damoïfel de la mer , les yeux baignés de larmes , si vous me refusez , permettez-moi donc d'aller trouver le Roi Perion , qui peut-être exaucera mes vœux. Languines le consola , lui prescrivit ce qui devoit le préparer à recevoir l'ordre de Chevalerie ; & le bruit en étant parvenu jusqu'à Gandales , ce sage Chevalier envoya promptement au Damoïfel les signes de reconnaissance , & la

belle épée qu'on avoit trouvée dans son berceau.

Ces signes furent portés au Damoisel, dans un moment où il étoit près d'Oriane. On vint lui dire qu'une Demoiselle demandoit à lui parler de la part de Gandales, & il se préparoit à sortir, lorsqu'Oriane lui dit : Avez-vous donc des secrets pour moi ? Ah ! que ce peu de mots fit d'impression sur le cœur du jeune Damoisel ! Non, dit-il, je n'en aurai jamais d'autres que celui que peut-être vous ne daignerez pas pénétrer. Oriane fit entrer la personne qui le demandoit, & que le Damoisel reconnut pour être une nièce de Gandales. Elle lui présenta les tablettes & l'anneau, qu'il porta sur-le-champ à la belle Oriane ; & s'emparant de l'épée, il fut la poser à ses pieds, en lui jurant qu'il la consacroit à jamais à son service.

Oriane consentit à lui conserver l'anneau, & fit avec bien du regret des tentatives toujours inutiles pour ouvrir les tablettes, dans lesquelles elle desiroit bien vivement de trouver des éclaircissens sur la naissance du Damoisel de la mer. Déjà le cœur d'Oriane avoit besoin que cette naissance fût illustre ; il palpitoit, il étoit ferré par la douleur, lorsqu'elle formoit quelque soupçon contraire à son espérance.

Peu de jours après cet événement , Languines & la Dame à la Guirlande furent surpris par l'arrivée inattendue de leur beau-frère , le Roi Perion. Ce Prince étoit accouru pour demander du secours à Languines , contre le redoutable Abyes , Roi d'Irlande & des Orcades , qui , traversant la mer à la tête d'une armée formidable de Montagnards & de Pictes , venoit de faire une incursion dans la Gaule.

Le jeune Prince d'Ecosse , Agrayes , ne perdit pas un moment pour se jeter aux pieds du Roi son père , & lui demander l'ordre de Chevalerie & le commandement de l'armée qu'il enverroit au secours de Perion. Languines n'hésita pas à le lui accorder , un fils unique n'étant alors , aux yeux du père le plus tendre , que le premier tribut qu'il devoit à l'honneur & à la patrie. Le Damoisel de la mer , moins âgé de deux ans , & n'ayant pas les mêmes droits qu'Agrayes , eut recours à la seule protection qui lui fût chère & sacrée. Permettez-moi , divine Oriane , dit-il tout bas à la Princesse de la grande Bretagne , permettez-moi d'offrir mon bras au Roi Perion ; un secret attachement m'entraîne à la suite de ce Prince ; mais vous devez croire que je n'ai plus de volonté.... j'attends vos ordres souverains.... Quoi ! lui

dit Oriane, vous n'iriez pas au secours de Perion, si je ne vous l'ordonnois ? Non, Princesse, dit-il avec émotion ; mais je gémirois sans cesse que vous m'eussiez laissé perdre une occasion d'acquérir de la gloire.

L'ame d'Oriane étoit aussi élevée que tendre : touchée de la soumission du Damoisel de la mer, elle ne balança pas à s'avancer vers Perion, avec autant de noblesse que de grace. Seigneur, lui dit-elle, j'ose vous requérir un don. . . . Ah ! Madame, répondit ce Prince, quelle ame assez farouche pourroit vous refuser ? Ordonnez. . . . Eh bien, lui dit-elle, je vous prie d'armer Chevalier ce Damoisel, que la Reine d'Ecosse m'a fait accepter. C'est après vous avoir servi contre vos ennemis, en suivant le Prince Agrayes qu'il aime comme son frère, qu'il peut mériter d'être avoué par une Princesse de mon rang pour son Chevalier. Perion n'avoit pu voir le Damoisel de la mer, sans en ressentir la plus tendre émotion. Il n'hésita pas à dire à la princesse qu'elle pouvoit lui annoncer de se préparer pour le lendemain matin, & qu'après la cérémonie il l'emmeneroit avec lui.

Oriane, entraînée par l'élévation de son caractère, n'avoit pas réfléchi dans les premiers momens sur tout ce qu'il en alloit coûter à son

cœur, en se séparant du Damoisel de la mer, & en le sachant, dans un âge encore si tendre, exposé aux périls d'une guerre longue & cruelle. Après ce premier effort, son ame troublée par de tristes réflexions, eut besoin d'aide. Elle courut retrouver l'aimable Princesse Mabilles, sœur d'Agrayes. Elle la trouva donnant des larmes au départ d'un frère tendrement aimé : Oriane attendrie laissa bientôt couler les siennes ; mais celles que Mabilles versoit pour un frère, étoient bien moins amères que celles qu'Oriane versoit pour un amant.

Pendant ce temps, le jeune Gandalin, apprenant que le Damoisel de la mer étoit près de recevoir l'ordre de Chevalerie, & de passer dans la Gaule, court le chercher, le trouve, l'arrête, & le serre dans ses bras. Seriez-vous assez cruel, lui dit-il, pour m'abandonner & partir sans moi ? Non, mon cher Gandalin, dit le Damoisel ; je ne me séparerai jamais de celui dont j'ai partagé le lait, & que j'aime comme mon propre frère : viens avec moi partager aussi les hasards que je vais chercher ; & bientôt, en méritant l'ordre de Chevalerie, tu deviendras l'égal de ceux qui suivent cette profession avec gloire. Gandalin, dès ce moment, jura de ne le point quitter & de lui servir d'Ecuyer.

Nous passons sous silence la splendeur de la cérémonie où Perion donna l'accolée au Prince Agrayes, & au Damoïsel de la mer. Lorsqu'il vit ce charmant Damoïsel à ses genoux, il le regarda fixement, & les larmes coulèrent de ses yeux en se disant tout bas : Hélas ! je pourrois avoir un fils de cet âge. Revenant enfin à lui, Perion lui demanda, selon l'usage : Voulez-vous être reçu Chevalier ? Au son de la voix de Perion, l'ame du Damoïsel est émue, il embrasse ses genoux, & s'écrie : Oui, Seigneur, je le veux recevoir ce caractère auguste, & je desire encore plus répandre mon sang pour vous. Perion lui donne l'accolée, l'embrasse, le relève, & le conduit aux pieds d'Oriane. Madame, lui dit-il, je vous amène votre Chevalier, pour que vous lui fassiez l'honneur de lui ceindre vous-même l'épée. Oriane ne répondit rien ; il fallut le plus grand effort de son ame élevée, pour cacher le trouble qui l'agitoit. Elle ceignit l'épée du Damoïsel, d'une main tremblante, & Perion fut obligé de le relever des genoux de la Princesse, où son amour & sa reconnoissance le faisoient rester éperdu.

Perion partit dès le même jour avec Agrayes, pour retourner dans ses Etats ; & Languines retint encore quelques jours auprès de lui le
Damoïsel

Damoïfel de la mer , pour l'envoyer porter à Perion des nouvelles certaines du temps où l'armée qu'il faisoit rassembler , pouvoit passer à son secours. Le rang de Chevalier que le Damoïfel de la mer venoit d'acquérir , lui donnoit de nouveaux droits dans la Cour de Languines ; il fut admis à sa table & dans la société de la Reine , non plus comme un enfant , mais comme le Chevalier qui donnoit les plus hautes espérances. Il ne quitta presque point la belle Oriane pendant le peu de jours qui lui restoient , & ne manqua pas un seul moment de l'assurer qu'il ne respiroit que pour elle. La Princesse Mabilie , pénétrée des mêmes sentimens que son frère Agrayes , lui prouvoit souvent le zèle empressé de la sœur la plus tendre , & croyoit ne pouvoir en donner des marques plus touchantes qu'en lui ménageant quelques instans de s'approcher seul de la charmante Oriane. Celle-ci s'en apperçut , gronda sa cousine ; mais ce fut d'un ton si doux & si charmant , qu'elle avoit plutôt l'air de lui dire alors : Vous lisez dans mon cœur , je vous aime trop pour craindre qu'il vous soit ouvert.

Le Damoïfel ayant reçu les derniers ordres du Roi d'Ecosse , & devant partir le lendemain matin , chercha le moment de prendre congé

d'Oriane; il lui fut facile de le trouver. Oriane avoit une question bien importante à lui faire. Damoisel, lui dit-elle en baissant les yeux, êtes-vous bien le fils de Gandales, comme on l'a cru jusqu'ici? Non, Madame, Gandales n'est point mon père: je l'aime & le respecte comme s'il l'étoit; mais c'est de lui-même que Languines sçait que votre Chevalier est né fils de Roi. A cette réponse, Oriane leve ses beaux yeux, les attache sur ceux du Damoisel, & lui dit d'un air aussi noble que tendre: Rendez-vous digne de votre naissance & du titre de Chevalier; mais n'oubliez jamais que vous êtes le mien. Ah! Madame, s'écria-t-il, ce n'est qu'en pensant à vous, ce n'est qu'en m'en occupant sans cesse, que mon ame peut s'élever aux actes les plus héroïques. A ces mots, il mit un genou en terre pour baiser le bas de sa robe; Oriane baissa ses mains pour l'en empêcher; un heureux hasard les approcha des lèvres du Damoisel, & l'amour les y fixa pendant un moment bien doux, & dont le souvenir fut bien durable.

Gandalin ayant eu soin de tout préparer, le Damoisel de la mer partit de la Cour d'Ecosse, & dirigea sa marche vers un port du Royaume, pour s'embarquer & passer dans la Gaule. Vers la fin de cette première journée, des cris plain-

rifs qui partent d'un bois, lui font connoître que quelque malheureux peut avoir besoin de son secours. Le Damoisel court vers le lieu d'où partent ces cris: bientôt il apperçoit un Chevalier percé de coups, renversé mort sur la poussière; il en apperçoit un autre étendu sur le dos, baigné dans le sang qui sortoit de ses blessures: mais ce qui l'étonne davantage, c'est de voir une femme cruelle agenouillée sur lui, s'efforcer d'agrandir ses plaies, & de faire couler le reste de son sang. Barbare, retirez-vous, lui dit le Damoisel, ou craignez que je ne vous punisse. Cette femme confuse obéit, & se retire à quelques pas. Le Damoisel & Gandalin descendent, secourent le blessé, & le portent dans un hermitage. Chemin faisant, le blessé leur raconte qu'ayant eu le malheur d'épouser la plus méchante de toutes les femmes, elle l'a mis dans le cas de ne plus douter de son déshonneur, & que la nuit passée, l'ayant surprise dans son château avec un Chevalier qui violoit les droits de l'hospitalité, il avoit forcé ce traître à combattre; qu'il en avoit reçu de grandes blessures en lui donnant la mort; que la perte de son sang l'ayant fait tomber sans force, sa barbare épouse avoit profité de sa foiblesse pour lui arracher un reste de vie de ses propres mains,

A peine le Damoisel avoit-il remis à l'Hermitte le Chevalier blessé, qu'il se vit brusquement attaqué par trois Chevaliers bien armés, qui fondirent sur lui la lance en arrêt, en criant : Traître, meurtrier, tu mourras. A peine le Damoisel a-t-il le temps de se mettre en défense, il soutient l'atteinte des trois lances sans en être ébranlé ; il renverse, sans connoissance, celui qu'il frappe de la sienne ; & mettant l'épée à la main, il blesse, il met les deux autres en désordre, & les force à lui crier merci. Aussi généreux que redoutable, il leur pardonne : il entre en explication avec eux, il apprend qu'ils sont tous trois frères du Chevalier blessé, & que, sur le rapport de leur belle-sœur qui leur a dit qu'il venoit de tuer un de ses parens, & de blesser à mort son mari, ils ont pris le parti de l'attaquer. Pendant cette explication, Gandalin voyant cette femme s'évader entre les arbres, l'arrêta ; & la conduisit à ses beaux-frères. Le Damoisel leur dit : Chevaliers, le motif de votre vengeance a pu vous paroître légitime, & mérite d'être excusé ; mais venez apprendre de la bouche de votre malheureux frère jusqu'où cette furie a osé porter la sienne, & le mensonge qui vous a séduits. A ces mots, il les conduit à l'hermitage où le blessé qui

commençoit à reprendre un peu de force , confirma devant ses frères le rapport qu'il avoit fait au Damoisel. Ces trois frères se jettent à ses genoux , lui crient de nouveau merci. Tout ce que j'exige , leur dit-il , c'est qu'un de vous reste auprès du blessé , & que les deux autres conduisent cette méchante femme à la Cour du Roi d'Ecosse , comme Souverain qui doit décider de la punition qu'elle mérite , & vous direz à ce Prince que c'est le nouveau Chevalier qui vous envoie à ses genoux : les Chevaliers jurèrent de lui obéir.

Après avoir passé la nuit dans l'hermitage , les Chevaliers partirent pour se rendre près de Languines , & le Damoisel reprit son chemin , en traversant la forêt.

Au moment d'arriver dans une étoile formée par plusieurs routes , il vit approcher deux Demoiselles bien montées , dont l'une portoit une forte lance qu'elle vint lui présenter de bonne grace. Jeune Chevalier , lui dit-elle , prenez cette lance qui bientôt vous sera nécessaire pour sauver la maison dont vous tirez votre existence : apprenez que vous m'êtes parfaitement connu , & que vous m'êtes bien cher , comme un défenseur dont je dois recevoir du secours dans les plus grands périls de ma vie. Le Damoisel

eût bien désiré la faire expliquer un peu plus clairement; mais à peine eut-il reçu la lance, que la Demoiselle le salua d'un air riant, & partant à toute bride, elle disparut à ses yeux comme un éclair.

L'autre Demoiselle lui dit: Seigneur, sur le rapport que la Demoiselle à la lance m'a fait, en me disant qu'elle la destinoit au meilleur Chevalier du monde, permettez-moi de vous suivre jusqu'à ce que je voie l'accomplissement de ce qu'elle vient de vous annoncer. Le Damsel étoit trop poli pour n'y pas consentir, & rien n'étoit plus commun alors que de voir des Princesses & des Demoiselles du plus haut parage se mettre sous la garde des Chevaliers, & passer souvent la nuit avec eux au fond des forêts, sans qu'aucune eût jamais occasion de se plaindre d'eux: l'amour & le silence, le respect, ou la fidélité pour leur Dame, mettent toujours à couvert l'honneur des belles voyageuses.

Le tendre & toujours présent souvenir d'Oriane, troubla bien le repos du Damsel pendant la nuit suivante; mais il assura pleinement la tranquillité de celle que la Demoiselle passa près de lui.

Dès que l'aube du jour parut, ils se remirent en marche: au bout de quelques heures, ils s'ap-

perçurent qu'ils s'étoient égarés; & la Demoiselle qui croyoit connoître la forêt qu'elle avoit plusieurs fois traversée, s'étant avancée seule vers un carrefour où elle espéra reconnoître la route, elle fut tout-à-coup arrêtée par six rustres couverts de corselets, de brigandines, & armés de haches, qui voulurent lui faire jurer de renoncer à l'amant qu'elle aimoit, ou de forcer cet amant à passer au service du Roi Abyes, pour le secourir dans la guerre qu'il faisoit au Roi des Gaules. Le premier mouvement de cette Demoiselle, fut d'appeler le Chevalier son conducteur, à son secours; & celui du Damoisel fut d'y voler, & de renverser sur la poussière ceux qui vouloient lui faire violence. Il achevoit de la rassurer, lorsqu'il fut lui-même troublé par un bruit d'armes & de combattans, qui paroissoit venir d'un château voisin. Le Damoisel s'en approche en diligence; il en voit sortir un jeune Ecuyer couvert de sang, qui s'écrie: Se peut-il que la fleur de la Chevalerie périclisse sans secours, pour n'avoir pas voulu prêter un serment qu'il lui feroit impossible de pouvoir tenir? Le Damoisel ne balance pas à se jeter dans la porte du château, & le premier objet qui le frappe, c'est le Roi Perion, entouré de morts & de mourans tombés sous sa redoutable épée; mais

épuisé par les coups qu'il a portés, & ne se défendant plus qu'à peine contre plusieurs Chevaliers, à la tête d'un grand nombre de gens armés qui l'attaquent de toutes parts. Le Damoisel fond sur eux comme un faucon, armé de la lance qu'il a reçue; il fait mordre la poussière à ceux qui lui résistent, il met les autres en fuite, & dégage le Roi Perion qui, reprenant sa première vigueur, achève la défaite de ces brigands, & les poursuit avec le Damoisel dans les détours du château qu'ils parcourent pour se dérober à la mort.

Le hasard conduit les deux braves Chevaliers à l'appartement du Maître du château: ils le cherchent, & trouvent en lui le vieillard le plus décrépité, & dans l'impuissance de sortir d'un lit où il paroît près de sa dernière heure: cependant l'amour de la vie le porte encore à leur crier merci. Perion l'interroge, & le vieillard lui apprend que ne pouvant plus porter les armes, & secourir son petit-neveu Abyes, dans la guerre qu'il vient de commencer, il a dressé cette embuscade pour forcer tous les Chevaliers qui passeront près de son château, de marcher à son service.

Perion se fait donner les clefs des prisons, & délivre plusieurs Chevaliers que le vieillard y

tenoit dans les fers , pour les punir de n'avoir pas voulu prêter le serment qu'il en exigeoit : il reconnut plusieurs de ses fidèles sujets ; & son premier soin , après les avoir délivrés , fut d'aller avec eux pour remercier le Chevalier qui l'avoit secouru. Perion le pria vainement de se faire connoître , le Damoisel s'en défendit long-temps avec modestie ; mais la Demoiselle , qui le suivoit depuis trois jours , l'arrêta comme il paroissoit prêt à s'éloigner : Sire Chevalier , lui dit-elle , la Demoiselle à la lance ne m'a point trompée ; j'en ai assez vu depuis que je vous suis , pour être sûre que vous êtes un des premiers Chevaliers du monde : je pars pour aller remplir ma mission , & vous devez du moins me laisser voir celui dont le souvenir doit être à jamais gravé dans ma mémoire. Le Damoisel ne put lui refuser d'ôter son casque , & Perion le reconnoissant , courut pour le serrer dans ses bras : le Damoisel fit tous ses efforts pour baiser la main qui l'avoit armé Chevalier , & lui renouvela le serment de l'aller servir , & de le suivre dans peu de jours.

Le Damoisel , par un secret pressentiment , pria la Demoiselle de lui dire quelle étoit la mission dont elle étoit chargée. Je vais , dit-elle , à la Cour du Roi d'Ecosse , de la part de Lis-

vard, Roi de la Grande-Bretagne, pour le remercier d'avoir gardé la Princesse Oriane dans sa Cour, & le prier de la renvoyer dans sa fienne.

Au seul nom d'Oriane, le Damoisel fut si faisi, que tout son sang se retira vers son cœur; une pâleur mortelle altéra les beaux traits de son visage; il chancela, & seroit tombé, si le Roi Perion ne l'eût retenu dans ses bras.

Quelques instans après, revenu & honteux de sa foiblesse, il dit à la Demoiselle avec un profond soupir: Puisque vous avez voulu malgré moi me connoître, mettez aux pieds de la divine Oriane celui qui n'ose encore se nommer son Chevalier, mais qui conserve à jamais ce titre glorieux dans son ame.

La Demoiselle partit: elle arriva dès le lendemain à la Cour de Languines, où les deux Chevaliers qui conduisoient la méchante femme, l'avoient précédée d'un jour; ils venoient d'y célébrer la valeur & la générosité du Damoisel de la mer, & la jeune Oriane avoit éprouvé les émotions les plus douces en les écoutant; mais elles redoublèrent bien vivement, lorsque la Messagère du Roi son père raconta les derniers exploits du Damoisel, & sur-tout lorsqu'elle dit en particulier à cette Princesse, le trouble

que le nom seul d'Oriane avoit excité dans son ame.

La méchante femme expia son crime dans les flammes ; & les deux Chevaliers offrirent leurs bras à Languines , pour passer en Gaule avec l'armée qu'il préparoit. Ici l'Auteur s'interrompt pour parler du jeune Galaor , que le géant Balan avoit enlevé ; il nous apprend que cet enfant croissoit en force & en beauté , & que le géant l'ayant jugé en état d'être bientôt armé Chevalier , le retira des mains de l'Hermite , & le garda pendant un an près de lui , pour l'exercer à manier un cheval , & à se servir de ses armes avec adresse.

Perion s'étant séparé du Damoisel de la mer avec regret , marcha vers la côte , & fut assez heureux pour trouver un vaisseau prêt , & pour repasser dans ses Etats où sa présence étoit bien nécessaire. Abyes avoit déjà pénétré dans le centre de la Gaule à la tête d'une armée formidable , & s'approchoit de la Capitale où la Reine Elisène & la Princesse Mélicie s'étoient renfermées. Perion avoit laissé le Prince Agrayes , avec une partie du secours qu'il devoit conduire , près du port d'Aberdour. Agrayes avoit établi , près de cette ville , un camp dans lequel il attendoit le second détachement qui devoit le

joindre ; & le Damoisel de la mer , instruit du temps où ce détachement devoit arriver , se promettoit bien d'y rejoindre à temps son ami ; mais , enflammé par le desir de mériter le titre de Chevalier de la belle Oriane , il profitoit de ce délai , pour chercher des occasions d'acquérir de la gloire *.

Le Damoisel ne fut pas long-temps sans en trouver une ; à peine se fut-il séparé de Perion , qu'il apperçut de loin le donjon des tours d'une forteresse ; il suivit une des avenues de ce château , d'où bientôt il vit sortir une femme échevelée , dont les habits étoient en désordre , & qui jettoit de grands cris. Le Damoisel court au-devant d'elle , & lui dit qu'il est prêt à la secourir. Ah Dieux ! s'écria-t-elle par un premier mouvement , il vous est impossible de réparer le tort que l'indigne Galpan , maître de ce château , vient de me faire : vous ne pourriez que me venger ; mais ce feroit bien vainement que vous oseriez l'entreprendre. A ces mots , elle s'arrache les cheveux , & continue à

* Je dois avertir une fois pour toutes , que je me suis permis de changer quelquefois la suite de la narration , lorsque j'ai cru pouvoir y mettre plus d'ordre , & amener les événemens avec plus de vraisemblance & d'intérêt.

montrer un désespoir, qui fit juger au Damoisel qu'il devoit avoir la discrétion de ne la pas questionner sur l'espèce d'injure qu'elle avoit reçue. Le temps des grands Saints & des Héros fut presque toujours aussi celui des grands criminels : & peut-être avons-nous à nous consoler d'être un peu dégénérés des sentimens sublimes qui exaltoient les ames des premiers, en vivant dans un siècle où des mœurs plus douces & des loix plus sages nous mettent à couvert des attentats des seconds.

Galpan, en effet, s'étoit rendu bien coupable ; & le Damoisel, dont l'ame vertueuse étoit épurée par son amour pour Oriane, se sentit enflammé de courroux, & du desir de punir le plus lâche & le plus atroce de tous les crimes. Suivez-moi, cria-t-il, & venez voir laver votre injure dans le sang de ce monstre. A ces mots, il s'avance vers la porte du château, d'où soudain une troupe en armes lui défend l'entrée : le Damoisel, animé par la colère comme par son courage invincible, fond sur cette troupe, l'enfonce, en fait un massacre affreux ; & bientôt, achevant de la dissiper, il pénètre dans la grande cour du château.

Le coupable Galpan avoit eu le temps de s'armer, pendant que ses soldats avoient fait quel-

que résistance : doué d'une force prodigieuse & d'un courage féroce, il crut triompher facilement d'un adversaire épuisé par un combat sanglant ; il fondit comme la foudre sur le Damoïsel, brisa sa lance sans l'ébranler ; & soudain, se frappant l'un & l'autre à coups d'épée, en peu d'instans la cour fut couverte du débris de leurs armes : le combat fut long & opiniâtre, & le Damoïsel vit couler son sang ; mais enfin, portant le coup le plus terrible sur le casque de son ennemi, l'acier brisé ne peut en ralentir la force, Galpan tombe sanglant & sans connoissance sur l'encolure de son cheval, & d'un revers le Damoïsel fait rouler sa tête sur la poussière : sur le champ il descend de cheval, relève cette tête, & la présente à la Demoiselle outragée. La Demoiselle rejetta cette tête avec horreur, mais elle conserva précieusement le casque enfoncé du traître ; & pénétrée de reconnoissance pour le Damoïsel, elle crut ne pouvoir rien faire de mieux, pour sa gloire, que de partir sur le champ pour la Cour de Languines, & d'y porter ce casque, comme le gage de la nouvelle victoire que le Damoïsel venoit de remporter sur le redoutable Galpan. Cette Demoiselle étoit envoyée par la Princesse Olinde, fille du Roi de Danemarck, au Prince Agrayes, qu'elle ai-

moit & dont elle étoit adorée. C'est cette même Demoiselle, connue sous le nom de la Demoiselle du Danemarck, qui s'attacha depuis au service de la belle Oriane. Elle dissimula sa cruelle aventure, & fut assez heureuse pour n'être pas forcée à la découvrir.

Oriane fut plus émue que jamais, par le récit que lui fit cette Demoiselle; mais elle auroit eu peine à cacher son trouble & sa douleur, lorsqu'elle lui dit que le Damoisel avoit été légèrement blessé, si la Princesse Mabilie qui l'avoit vue pâlir, & prête à s'évanouir, ne l'avoit prise dans ses bras, & ne l'avoit soutenue jusqu'à son appartement : c'est-là que, donnant un libre cours à ses larmes, elle ne put s'empêcher d'ouvrir son cœur à Mabilie; & cette charmante amie, digne de sa confiance, apprit ainsi à quel point le Damoisel de la mer étoit aimé.

Que ce tendre amant eût été heureux, s'il eût osé le croire ! mais, loin de former le plus léger espoir, toutes les réflexions qu'il faisoit sur son état présent, étoient désespérantes. Qui suis-je, hélas ! se disoit-il, pour oser élever mon amour & mes vœux jusqu'à l'héritière de la grande Bretagne ? moi, malheureux abandonné dès ma naissance, & qui suis peut-être destiné à ne jamais connoître ceux à qui je dois le jour !

Oriane ! divine Oriane ! ah ! vous ne pourriez entendre mes plaintes fans en être offensée , & je dois condamner mon malheureux amour au silence.

Le sang qui couloit des blessures que le Damoïsel avoit reçues , l'obligea de rester pendant huit jours dans le château d'un des Chevaliers qu'il avoit délivrés des prisons de Galpan. Dès que ses forces lui permirent de porter les armes , il prit le chemin d'Aberdour , pour y rejoindre le Prince Agrayes , qu'il prévoyoit devoir arriver vers ce port dans le même temps : il marchoit lentement , toujours occupé de son amour , & se plaignant du fort malheureux qui mettoit une barrière insurmontable entre son état & celui de la beauté qu'il adoroit. Le Damoïsel , dans sa rêverie profonde , ne s'étoit point apperçu qu'un Chevalier sorti du camp d'Agrayes , dont il approchoit , avoit marché doucement à côté de lui , fans chercher à le distraire de ses plaintes. A la fin , ce Chevalier croyant se faire un jeu du trouble & de l'état douloureux où le Damoïsel étoit plongé , l'arrête , & lui dit : Vraiment , Chevalier , il se peut bien que vous vous rendiez justice ; mais puisque vous aimez une Dame si parfaite & de si haut parage , nommez-la donc ; peut-être s'en trouvera-t-il

vera-t-il un autre plus digne que vous de porter ses chaînes. En tout cas, lui répondit le Damoisel avec dédain, je ne crois pas que ce fût vous qui puissiez l'être. A ces mots, ce Chevalier ébranle sa lance, s'affermit sur ses étriers, & semble menacer le Damoisel : tous les deux d'un même temps s'éloignent, mettent leurs lances en arrêt, fondent l'un sur l'autre, & le Damoisel de la mer lui fait vider les arçons, & l'étend sur l'herbe. Un autre Chevalier du camp d'Agrayes, voit la chute de son compagnon, & s'avance en défiant le Damoisel, qui lui fait éprouver le même sort. Le Prince Agrayes qui se promenoit alors à la tête de son camp, voyant la défaite de ses deux Chevaliers, se faisit d'une forte lance, & court au-devant de leur vainqueur qu'il défie ; mais le Damoisel, reconnoissant le Prince d'Ecosse son frere d'armes & son ami, baisse jusqu'à terre le fer de sa lance ; &, délaçant son casque qu'il arrache de sa tête, il se fait reconnoître par Agrayes, & vole dans ses bras. Agrayes plaïsante beaucoup les deux Chevaliers qui revenoient à pied, bien honteux d'avoir été si facilement vaincus ; mais ils s'en consolèrent en reconnoissant le Damoisel de la mer, dont la renommée étoit déjà si brillante. Agrayes qui n'attendoit plus que son ami pour

s'embarquer , fit partir son armée , des ports d'Aberdour & de Palingues ; le vent le plus favorable le porta dans trois jours dans la Gaule où son armée débarqua sans obstacle , au port du Havre de Galfrein , au moment où le Roi Perion avoit le plus besoin d'un prompt & puissant secours.

Agrayes & le Damoisel apprirent avec douleur , en débarquant , que le Roi Perion , après plusieurs échecs , avoit été forcé de se retirer dans la forte ville de Baldaen , avec l'élite de ses Chevaliers , pour y veiller à la sûreté de la Reine Elisène & de la jeune Princesse Melicie , qui s'étoient renfermées dans cette place ; & que l'armée d'Abyes , fortifiée par celle de Galin , Duc de Normandie , & par un renfort que le Duc Aganil , neveu d'Abyes , avoit amené , formoit déjà la circonvallation de cette place.

Agrayes ne perdit pas un moment pour marcher avec ses braves Ecoffois au secours de Perion ; & , forçant un des quartiers de l'armée d'Abyes , il entra dans Baldaen avec les drapeaux & la dépouille des premiers ennemis qu'il avoit combattus. Perion se crut invincible avec Agrayes & le Damoisel de la mer ; il les conduisit à la Reine qui reçut son neveu Agrayes

dans ses bras. Perion lui présenta le Damoisel de la mer, comme son libérateur : le jeune Chevalier fléchit le genou pour baiser la main d'Elisène qui fut surprise de sa beauté, & surtout de ce que dans un âge si tendre, il se fût illustré déjà par les actes les plus héroïques. Émue jusqu'au fond de l'ame, en fixant ses yeux sur le jeune Chevalier, elle ne put s'empêcher de se dire en elle-même : Hélas ! le fils que j'ai perdu feroit de son âge, & peut-être il eût acquis déjà une aussi brillante renommée. Un mouvement involontaire lui fit passer ses bras autour du col du Damoisel. De quels heureux parens, lui dit-elle, avez-vous reçu le jour ? Hélas ! Madame, répondit-il, je l'ignore encore ; mais si j'osois en croire une Demoiselle inconnue, qui prétend en être instruite, je n'aurois pas à rougir de ma naissance. Perion remarqua l'attendrissement de la Reine pour le Damoisel, & ne l'attribua pour-lors qu'à la reconnoissance qu'elle avoit des grands services qu'il en avoit reçus.

Il voulut que le Damoisel logeât dans son palais ; & l'on remit au lendemain matin à délibérer sur les moyens d'attaquer & de repousser les assiégeans avec avantage.

Le Damoisel parut au Conseil, les yeux

rouges & humides encore de larmes ; il avoit passé presque toute la nuit à réfléchir sur son état incertain , la question de la Reine lui rappelant celle que la belle Oriane pourroit en tous les temps lui faire ; & , quoique résolu de perdre la vie , ou de se rendre digne du nom de son Chevalier , nulle espèce d'espérance ne flattoit son cœur , que jamais cette charmante Princesse daignât lui en faire porter un plus glorieux & plus doux encore.

Oriane , de son côté , n'étoit pas plus tranquille ; sa seule consolation étoit de cacher souvent ses larmes dans le sein de sa tendre amie , la Princesse Mabilie : elle frémit en apprenant qu'elle touchoit au moment d'en être séparée.

Le Roi Lifvard son père , ayant dompté les rebelles & pacifié la grande Bretagne , ne put se priver plus long-temps d'une fille si chère ; il fit partir trois grands vaisseaux de guerre avec cent Chevaliers , commandés par Galdar de Rascuit , célèbre & ancien Chevalier , pour servir d'escorte à la Princesse sa fille , que Galdar avoit ordre de redemander au Roi Languines , après l'avoir remercié de l'asyle agréable dont elle avoit joui dans sa Cour , & lui avoir présenté de sa part cent chevaux & cent

chiens, les plus beaux que la grande Bretagne eût produits.

Galdar s'acquitta de sa commission avec noblesse. Languines y répondit en montrant le plus grand attachement pour Lifvard ; il fut bientôt à même de lui en donner la preuve la plus touchante : les cris de quelques femmes, qui partoient de l'appartement d'Oriane, l'y fit entrer avec précipitation. Il trouva cette jeune Princesse & sa fille Mabilie sans connoissance, se ferrant dans leurs bras & baignées de larmes. Languines & Galdar partagèrent leurs soins entr'elles ; ils parvinrent à les faire revenir ; & les premiers mots que ces deux tendres amies proferèrent, furent que c'étoit leur arracher la vie que de les séparer. Galdar attendri, proposa de lui-même à Languines de confier la Princesse Mabilie à sa garde, l'assurant que son maître la recevrait comme une seconde fille, & que Mabilie seroit traitée dans sa Cour comme l'égale d'Oriane. Languines consentit sans peine à laisser partir sa fille, & Oriane voulut se jeter avec elle à ses genoux, pour l'en remercier. Le vent se trouvant favorable, le départ des Princeses fut marqué pour le lendemain : Oriane s'occupait le reste du jour à mettre en ordre ce qu'elle avoit de plus précieux. Les tablettes & l'anneau

que le Damoisel de la mer lui confia lorsque Gandales les lui fit remettre , tombèrent les premiers entre les mains d'Oriane. Saisie en les voyant par la passion qui maîtrisoit son ame , elle les serre dans ses mains ; elle sent la cire qui s'écrase ; un billet que cette cire renferme s'offre à ses yeux ; son cœur palpite ; elle ouvre ce billet en frémissant ; elle a peine à en croire ses yeux lorsqu'elle lit : *Cet enfant est fils d'un grand Roi , & se nomme Amadis.....* Ah ! s'écria-t-elle , mon cœur ne m'a point trompé. Ah ! cher Amadis , je peux donc t'aimer sans avoir à rougir de mon choix. Le second mouvement d'Oriane fut de voler chez son amie , & de lui faire part de son bonheur & de sa découverte.

Lorsque les premiers momens de surprise furent passés , Mabilie fit sentir à son amie combien il étoit important de cacher ce secret aux deux Cours d'Ecosse & de la grande Bretagne , & combien il l'étoit également que le Damoisel de la mer en fût informé , & reçût ces marques authentiques , propres à lui faire reconnoître ceux dont il tenoit le jour.

Mabilie connoissoit l'adresse & la fidélité de la Demoiselle de Danemarck , qui , depuis le message important qu'elle avoit fait au Prince

Agrayes son frère, étoit restée auprès d'elle. Ce fut cette Demoiselle que ces Princesses choisirent pour aller promptement dans la Gaule chercher le Damoisel de la mer, lui porter ces signes précieux, & une lettre de la main des deux Princesses, dans laquelle elles lui faisoient savoir leur départ pour la grande Bretagne.

La vertu la plus pure, la prudence, la modestie, ont beau retenir une main que conduit l'amour ; il est impossible qu'il ne la force à tracer quelques traits qui le caractérisent. Oriane ne put s'empêcher d'écrire : « Puisse Amadis » retrouver son père, & revenir bientôt victorieux à Vindisilore, faire partager sa joie & ses triomphes à ses fidèles & anciens amis ! » La Demoiselle de Danemarck s'embarqua dès le lendemain pour la Gaule ; & le même vent qui portoit les vaisseaux que montoient ces Princesses à l'embouchure de la Tamise, lui étant favorable, elle fit en trois jours le trajet, & arriva sans accident en la ville de Baldaen où la valeur des assiégés tenoit toujours une porte libre, pour recevoir des vivres & des secours.

De grands événemens étoient arrivés en ce siège, depuis qu'Agrayes & le Damoisel de la mer avoient joint le Roi de Gaule.

Abyes, fier de sa puissance, du nombre de Chevaliers renommés, & de l'armée qu'il avoit sous ses ordres, n'apprit qu'avec une forte de dédain que Perion venoit de recevoir du secours. Il ne suffira pas (dit-il aux Princes & aux Chevaliers qui l'entouroient) pour donner l'audace à Perion de sortir de ses murs, & de nous combattre. Les Ducs de Normandie & d'Aganil, desirant flatter son orgueil, le confirmèrent dans cette opinion; mais, lui dirent-ils, votre armée est assez nombreuse pour la partager, & notre seule ressource est de tromper les Gaulois, pour les attirer au combat; dès demain nous nous présenterons près des murs de la ville avec un assez petit nombre de troupes pour les encourager à nous attaquer. Après un léger combat, nous feindrons de vouloir nous dérober à leurs coups, & nous nous retirerons avec un désordre apparent jusqu'à la forêt voisine, où vous pouvez vous cacher avec le gros de votre armée; alors, nous ralliant & faisant ferme, il vous sera facile d'envelopper les Gaulois, de couper leur retraite, & de vous emparer des postes de Baldaen. Abyes approuva ce projet, dont l'exécution fut remise au lendemain. Pendant ce temps le brave Agrayes & le Damoisel de la mer formoient celui de faire une vigoureuse sortie à la

pointe du jour, & de battre les quartiers des assiégeans.

Les troupes commandées des deux côtés, s'étant portées à leur destination avant l'aurore, Agrayes fut surpris de trouver celles des ennemis sous les armes, & de leur voir porter quelques échelles, comme si les Irlandois eussent osé se disposer à l'escalade de la place qu'ils défendoient : indignés de cette audace, ils font ouvrir les portes, & fondent, la lance en arrêt, sur les ennemis qui s'ébranlent en même temps pour charger. Ce premier choc fut terrible. Le Duc de Normandie & Aganil, qu'Agrayes & le Damoisel avoient choisis, comme étant les plus apparens, furent renversés, & leurs Ecuyers ne purent les remonter qu'avec peine : Agrayes & le Damoisel perçant jusqu'aux derniers rangs, renversèrent de même tout ce qui s'opposoit à leurs efforts : la mêlée devint bientôt si furieuse & si générale, que Galin & Aganil ne furent plus à temps d'exécuter leur premier projet, & de se retirer vers Abyes. Furieux d'avoir été abattus, ils rallient autour d'eux leurs plus braves Chevaliers, & cherchent les adversaires qui leur ont fait essuyer ce premier affront ; ils les reconnoissent bientôt aux grands coups qu'ils portent, & que les Irlandois ne peuvent plus

soutenir ; ils fondent sur les deux redoutables Chevaliers , avec l'avantage du nombre , & leur auroient fait courir le plus grand risque , si , dans ce moment , le Roi Perion ne fût accouru à leur secours , à la tête de quelques escadrons. Perion arrive à temps pour soutenir les deux Chevaliers ébranlés par le choc d'un grand nombre de lances ; alors l'un & l'autre s'attachent au combat avec les deux Ducs du parti d'Abyes ; mais la victoire n'est pas long-temps incertaine : le Damoisel fend le casque & la tête d'Aganil , neveu d'Abyes , le jette mort entre les pieds des chevaux ; & d'un même temps , trouvant sous sa main le Duc de Normandie , qui reculoit aux coups qu'Agrayes lui portoit , il lui fait voler la tête , du revers de son épée.

La fuite qui , dans le projet , ne devoit qu'être simulée , devint alors générale dans les troupes que les deux Ducs avoient conduites au combat : le plus grand nombre court vers la forêt. Un Chevalier blessé arrive des premiers près d'Abyes , & lui apprend la mort du Duc de Normandie & de son neveu. Abyes , outré de douleur & de rage , sort à la tête des troupes fraîches & nombreuses embusquées dans la forêt ; il fond sur les Gaulois qu'il surprend dans

le désordre d'une armée victorieuse, qui croit n'avoir plus qu'à poursuivre un reste de fuyards : le Roi Perion soutient, en pliant un peu, ce premier effort ; &, commandant ses troupes en général expérimenté, il fait retirer son armée par échelons sur la ville, en présentant toujours un front impénétrable à son ennemi.

Le Chevalier blessé, par qui Abyes avoit appris la mort d'Aganil & du Duc de Normandie, après avoir fait bander sa plaie, avoit eu le courage de rejoindre son Roi, & combattoit aux premiers rangs à ses côtés. Ce fut lui qui fit connoître à ce Prince le Damoisel de la mer, comme le Chevalier dont le bras venoit de le priver de son neveu & du Duc de Normandie : plusieurs fois Abyes s'élança contre le Damoisel, ils se portèrent des coups terribles ; mais des flots de combattans les ayant toujours séparés, & Abyes voyant le Damoisel prêt à rentrer dans la place avec une des dernières troupes de cette arrière-garde : Arrête, Chevalier, s'écria-t-il d'une voix terrible ; tu m'as privé des deux têtes qui m'étoient les plus chères : si ton cœur est sensible à l'honneur, défends la tienne contre moi, & ne refuse pas le combat mortel que je te propose, à la tête de tel nombre de Chevaliers de ton parti que

tu voudras choisir. Roi Abyes, lui répondit le Damoisel, il n'a déjà coulé que trop de sang dans l'injuste guerre que tu fais à Perion : tu me hais pour t'avoir privé de deux Chevaliers qui t'étoient chers ; je te hais pour les ravages que tu fais dans la Gaule, & pour avoir attaqué Perion, Prince aussi loyal que brave : si tu veux accepter un combat seul-à-seul, qui décide du fort de cette guerre, donne-moi ta parole, & reçois la mienne : dès demain la seconde heure du soleil éclairera notre combat, & décidera du destin de cette ville & du reste de la Gaule.

Abyes étoit trop présomptueux, & se croyoit trop supérieur à son adversaire, pour le refuser : les paroles mutuelles furent reçues. Abyes à l'instant fit retirer ses troupes, & laissa le Damoisel de la mer rentrer librement dans Baldaen.

Quelque confiance que Perion eût dans la force & dans la valeur du jeune Damoisel, il ne put s'empêcher de ressentir quelque terreur, en apprenant que son sort & celui de la Gaule dépendroient de l'événement de ce combat ; mais réfléchissant à la justice de sa cause, & pénétré de confiance & d'admiration pour le Damoisel, il accepta les conditions proposées,

& sur-le-champ il envoya un Hérault au Roi d'Irlande, pour les confirmer de sa part.

Perion & Agrayes avoient conduit le Damoisel en triomphe, & comme ayant acquis le prix de cette grande journée, dans la chambre de la Reine Elisène. Cette Reine sentit la même émotion que la première fois ; cet attendrissement augmenta lorsqu'elle apprit le combat qui devoit se faire le lendemain ; une pâleur mortelle parut sur son visage, & tous ses sens affoiblis la firent tomber presque sans connoissance.

Sur ces entrefaites, on vint dire au Damoisel qu'une Demoiselle inconnue, arrivée en toute diligence, demandoit à lui parler sur-le-champ : il passe seul dans son appartement, c'est la Demoiselle de Danemarck qu'il y trouve : il la reconnoît. . . . Éperdu de crainte & d'amour, il étend ses bras vers elle. . . . Ah ! Dieux, dit-il, m'apportez-vous ou la vie ou la mort ? l'une & l'autre dépendent du sort & de la volonté de la divine Oriane. Rassurez-vous, lui dit la Demoiselle en souriant : hélas ! on étoit aussi vivement émue en me faisant partir, que vous me paroissez l'être en recevant les bonnes nouvelles que je vous apporte : ouvrez cette lettre & ce paquet, & remerciez la fortune &

l'amour qui semblent également occupés de votre bonheur.

Qui pourroit exprimer les transports du Damoisèl, en voyant sur cette lettre les traits chers & sacrés pour lui de la main de la divine Oriane ? Il les baise mille fois, ses larmes coulent ; ce n'est qu'à la longue qu'il apprend enfin que sa naissance royale est confirmée aux yeux de celle qu'il adore, & qu'il lit l'ordre charmant de revenir victorieux auprès d'elle. Il ouvre enfin les tablettes, il sçait quel est son véritable nom ; mais il ignore encore quels sont ceux qui le lui ont donné : tout ce qu'il lui suffit de sçavoir en ce moment, c'est qu'Oriane ne le dédaigne plus, & qu'il pourra porter avec gloire le nom de son Chevalier.

On imagine sans peine à quel point cette idée & cette première faveur d'Oriane élève encore son courage ; à peine pense-t-il un instant au combat qu'il doit livrer le lendemain ; il est trop sûr qu'Oriane vaincra le téméraire Abyes par sa main : il ne s'occupe que de mille questions précipitées qu'il fait sans ordre à la Demoiselle de Danemarck ; il ne les interrompt que pour baiser la lettre d'Oriane : il attache cette lettre sur son cœur ; il serre précieusement les tablettes ; il met à son doigt l'anneau qui

les accompagne ; il apprend enfin à la Demoiselle de Danemarck quelles sont les conditions du combat avec Abyes ; il la conjure d'en attendre le succès , & lui promet de partir trois jours après avec elle , pour se rendre aux ordres d'Oriane , à Vindislore. La Demoiselle de Danemarck ne voulant se faire connoître que du Damoisel , se retira secrètement après avoir rempli sa mission , & lui laissa malgré lui la liberté de retourner près du Roi & de la Reine des Gaules.

La joie qui brilloit dans les yeux du Chevalier , ajoutoit à sa beauté quelque chose de céleste qui lui donnoit l'air d'un demi-Dieu ; & tous ceux qui l'admiroient , crurent trouver dans son air & dans ses regards , des présages certains de la victoire.

Le Damoisel renferma son secret dans son cœur ; mais dans les douces distractions dont il ne pouvoit se défendre , il élevoit tour-à-tour les vœux les plus ardens au Ciel & à sa chère Oriane ; la pureté de son amour lui permettoit d'en faire hommage à l'Être suprême , & de lui demander de le couronner par de nouveaux bienfaits. Le Roi Perion & le Prince Agrayes le forcèrent à prendre quelque repos , & préparèrent les armes dont il devoit se cou-

vrir pour combattre Abyes. Le lendemain le Damoisel, selon le respectable usage de ce temps, se prépara par la prière à défendre une cause que la justice & son attachement pour Perion lui rendoient chère : ce Prince se revêtit d'armes étincelantes, & voulut sur-tout conserver la bonne épée qu'il avoit déjà si glorieusement éprouvée.

Le son des trompettes annonçoit dans le camp & dans la ville, que l'heure du combat approchoit, lorsque le Damoisel sortit de Baldaen, monté sur un superbe cheval blanc, nourri dans les belles prairies de la Neustrie. Perion portoit son casque, Agrayes portoit son écu, sur lequel deux lions d'azur rampans l'un contre l'autre, étoient peints; & le fidèle Gandalin portoit sa forte lance. Le redoutable Abyes sortoit en même temps de son camp, monté sur un puissant cheval noir. Surpris de la jeunesse & de la beauté du Damoisel qui n'avoit point encore lacé son casque, & dont les cheveux blonds flottoient au gré du vent sur ses épaules, il dédaignoit dans son cœur un si foible ennemi; mais, animé par la colère & la douleur que lui causoit la perte de Galin & de son neveu, il sentit une barbare joie en pensant qu'il le sacrifieroit bientôt à sa vengeance.

Le

Le signal du combat fatal est donné par les trompettes; un profond silence succède à ce son terrible; les deux Chevaliers courent impétueusement l'un sur l'autre, & se rencontrent au milieu de la carrière; leurs lances volent en éclats sans qu'ils soient ébranlés; mais les deux courriers, ne pouvant résister à l'impétuosité de ce choc, roulent tous les deux sur la poussière. Les deux Chevaliers se relèvent avec la même légèreté, & tirant leurs redoutables épées, ils s'attaquent avec une égale fureur. La vengeance & l'importance du combat animoient le courage d'Abyes: mais que ces sentimens étoient foibles en comparaison de celui qui pénétoit le Chevalier d'Oriane! L'heureux & brave Damoisel sentoît qu'il avoit la lettre d'une maîtresse adorée, attachée sur son cœur; les coups qu'il recevoit lui paroïssent légers, ceux qu'il portoit étoient terribles; le sang des deux combattans commençoit à rougir la terre; mais l'amour, animé par l'espérance, est une source de vie qui sembloit renouveler celui du Damoisel. Abyes fut le premier à sentir qu'il perdoit haleine, & que son bras s'appesantissoit: Le jour qui nous reste, dit-il au Damoisel, nous permet d'interrompre pendant quelque temps ce combat; ta valeur me force à t'estimer; & si tu ne

m'avois pas privé de celui qui m'étoit le plus cher, je regretterois d'être obligé de te donner la mort. Roi Abyes, regrette plutôt de t'être exposé follement aux hafards d'une guerre injuste, dit le Damoisel, & songe à défendre ta tête que je dois à Perion & à la Gaule opprimée. A ces mots, ces deux combattans se chargent avec plus de fureur que jamais ; à peine leur reste-t-il quelques fragmens de leurs écus pour se couvrir : le Damoisel reçoit sur son casque un coup qu'il ne peut parer ; ses yeux étincellent, se ferment un instant ; mais en les rouvrant, il reconnoît la Demoiselle de Danemarck, qui s'étoit cachée parmi les spectateurs ; il voit celle qui racontera son combat à la belle Oriane ; cette idée lui rend toutes ses forces : sa légéreté, l'impétuosité de ses coups eussent fait croire, en ce moment, qu'il ne faisoit que de commencer à combattre. Abyes, perdant son sang par une infinité de blessures, fait un dernier effort pour porter un coup que le Damoisel pare avec son épée dont en même temps il frappe le jarret découvert d'Abyes qui tombe presque sans force sur la poussière. Le Damoisel court sur lui, lui arrache son casque : Tu es mort, lui crie-t-il, si tu ne te reconnois vaincu. Oui, je le suis, répondit Abyes d'une

voix mourante, & je reçois la punition de mon injuste entreprise : mais tu dois être aussi généreux que vaillant : procure-moi la consolation d'un Chevalier Chrétien, avant que j'expire. Je vais donner ordre à mes Généraux de fortir de la Gaule ; pour toi, brave Chevalier, fais honneur à la victoire que tu remportes sur moi, par de nouveaux exploits : je te pardonne ma mort, & te prie de me conserver dans ta mémoire.

A ces mots, le Damoisel attendri relève Abyes entre ses bras ; il appelle ses Généraux & le leur remet, en versant des larmes. Abyes exécute ce qu'il a promis, & ce qu'il desiroit avant que d'expirer ; & le Damoisel, vainqueur, est reçu dans les bras de Perion & d'Agrayes, qui le font rentrer triomphant dans la cité qu'il vient de délivrer.

On arrête son sang ; Elifene fait visiter en sa présence ses blessures qui se trouvent légères : les soldats & les peuples s'attroupent ; ils demandent à voir leur libérateur ; on le porte sur un balcon, & toutes les voix s'élèvent en criant : Que béni soit le vainqueur d'Abyes ! vive, vive le libérateur de la Gaule !

Peu de jours suffirent pour fermer les blessures du Damoisel de la mer ; & l'impatience

qu'il avoit de partir avec la Demoiselle de Danemarck, pour se rendre auprès de sa chere Oriane, le pressoit d'essayer ses forces. Un matin qu'il prenoit l'air dans une riche galerie, voisine de son appartement, il y trouva l'Infante Melicie toute en larmes. Qu'avez-vous donc, charmante petite Princesse, lui dit-il tendrement ? Ah ! Damoisel, je suis perdue. Ah Dieu ! que va dire papa Roi ? Il m'a prêté par complaisance un anneau d'or, qui lui est bien cher. Hélas ! je viens de le perdre en jouant, & je ne fais où me cacher.

Mais, dit en souriant le Damoisel, cet anneau feroit-il donc si précieux qu'il ne pût être remplacé ? voyez si vous pourriez rendre celui-ci pour l'autre. A ces mots, il tire celui qu'Oriane lui avoit envoyé, & le lui présente. La petite Melicie le regarde : Ah ! méchant que vous êtes, s'écrie-t-elle, pourquoi me le faisiez-vous chercher ? où l'avez-vous donc trouvé ? A ces mots, elle le quitte en sautant de joie, & court le porter à Perion, qui le remet à son doigt. Quelques momens après, Perion vient se promener dans cette même galerie d'ou le Damoisel venoit de se retirer ; il apperçoit quelque chose de brillant sous un tabouret ; il le ramasse, & voit, avec une surprise extrême, que c'est un anneau

absolument semblable au sien. Il fait appeller Melicie , il lui demande quel est celui qui a fait retrouver l'anneau qu'elle avoit égaré. Eh ! vraiment , dit-elle , c'est ce malicieux Damoisel de la mer , qui s'est levé de son lit tout exprès pour me le faire chercher.

Perion ne répondit rien , mais il courut se renfermer dans son cabinet , où , comparant les deux anneaux , il reconnut qu'ils étoient parfaitement semblables , & que l'un des deux ne pouvoit être que celui qu'il avoit donné à Elisene , lorsque la bonne Dariolette s'étoit occupée des premières cérémonies de son mariage avec cette belle Princesse.

Pour la première fois , la tête si sage de Perion conçut quelque ombrage ; & l'on tient qu'il en est peu d'assez forte pour résister aux soupçons inspirés par la jalousie. Le Damoisel de la mer étoit charmant , & Perion ne put s'empêcher de se rappeler que la plus tendre émotion agitoit la Reine toutes les fois qu'il paroissoit à ses yeux ; le vif intérêt qu'Elisene avoit pris à ses blessures , que souvent elle avoit visitées elle-même , tout concourut à redoubler ses inquiétudes : mais si dans les ames communes ou coupables , la jalousie réalise les soupçons , les cache , & les aggrave elle-même , une ame généreuse

ne peut les dissimuler, & s'en explique bientôt avec celle qu'il estime & qu'il aime.

Perion, plein de candeur, va trouver la Reine dans son cabinet : De grace expliquez-moi, Madame, lui dit-il, comment il est possible que le Damoisel ait un anneau semblable en tous points à celui que je vous donnai pour gage de ma tendresse. Ah ! Seigneur, dit-elle, cela n'est pas possible. Mais, reprit Perion, qu'est donc devenu celui que j'espérois qui vous seroit cher, & que depuis ce temps-là je ne vous ai plus vu porter ? La Reine ne lui répond rien, se saisit des deux anneaux, les considère longtemps ; ses yeux se couvrent de larmes, & tout-à-coup, se jettant à genoux, elle s'écrie : O grand Dieu ! daignez confirmer mes soupçons, rendez-moi ce fils si regretté, qui m'a tant coûté de larmes. Perion, surpris & attendri, s'écrie à son tour : Ah ! poursuivez, Madame, expliquez-moi ce mystère. Il faut donc vous rappeler, Seigneur, ce secret fatal que je cachai quelque temps à votre tendresse. Hélas ! ce fils qui fut le gage de nos premières amours, nous l'avons perdu tous les deux. A ces mots, elle raconte une seconde fois à Perion toute l'histoire du petit Amadis, & lui jure que c'est ce même anneau qu'elle pendit à son col, avant que Dario-

lette l'exposât au courant de la rivière ; & elle lui apprend en même temps qu'elle mit dans le même berceau, des tablettes qui annonçoient sa naissance , & la riche épée qu'il avoit laissée dans sa chambre en la quittant.

Perion se rappelle à l'instant qu'il fut en effet frappé de la forme de cette épée, dont le Damoisel voulut se servir pour combattre contre Abyes, quoiqu'il n'eût fait que l'entrevoir ; & son cœur s'ouvrant alors aux sentimens impétueux que donne une vive espérance : Ah ! courons, chère Elifene, s'écria-t-il, allons éclaircir nos doutes. A ces mots, ils volent tous les deux à la chambre du Damoisel de la mer, qui s'étoit recouché, & qu'ils trouvèrent endormi. Le premier objet qui frappe les yeux de Perion, c'est l'épée pendue au chevet de son lit ; il la prend, la tire & la reconnoît : pendant ce temps, la Reine apperçoit les tablettes & le billet que Dariolette avoit écrit. Ah Dieux ! s'écria-t-elle, le Damoisel est notre fils. Eperdue par les transports qui l'animent, elle le réveille, & lui crie d'une voix tremblante : Ah ! Sire Chevalier, un seul mot ; Gandales est-il votre pere ? Le Damoisel, voyant la Reine les yeux baignés de larmes, la bouche entr'ouverte, & comme entraînée par la passion la plus violente, lui ré-

pond en frémissant : Non , Madame , il ne l'est pas ; je ne suis qu'un malheureux enfant , qu'il trouva dans un berceau flottant sur la mer. Ah ! mon fils , ah ! grand Dieu , s'écrie la Reine , qui dans ce moment va se jeter à son col , & qui tombe évanouie entre ses bras : Perion s'écrie à son tour , & se précipite sur le lit , en les serrant tous les deux dans les siens. La voix de la nature parle également à tous les trois , & l'heureux Damsais ne doute déjà plus que ce ne soit son père & sa mère qu'il trouve.

Quels momens pour Amadis , qui dès - lors perdit le nom de Damsais de la mer ! Toute l'étendue de son bonheur se peint à la fois à ses yeux , & remplit son ame : mais bientôt un seul sentiment la fixe , & la transporte. Amadis le fils du Souverain des Gaules , devoit digne de la main d'Oriane : l'espérance enfin naissoit dans son cœur.... Les transports d'Elisene & de Perion , sans être aussi impétueux que ceux d'un amant , étoient aussi tendres : Perion trouvoit un héros dans son fils ; ce héros avoit sauvé sa vie , il venoit de triompher du redoutable Abye , & de délivrer la Gaule. Eh ! quel sentiment plus délicieux que celui de l'heureux père qui doit de la reconnaissance à ses enfans ! Les aimer , les secourir , ce n'est pour lui que

l'exercice des droits respectifs entre un père & ses enfans ; en être secouru lui-même , c'est les voir s'élever à côté de lui , c'est trouver en eux des amis aussi généreux que tendres ; & la reconnoissance que ce pere doit sentir est un sentiment si doux , qu'il doit avoir pour lui la force & la valeur d'un bienfait.

Le nom d'Amadis , reconnu par son père , retentit dans le palais : on accourt de toutes parts , & les Chevaliers Gaulois (qui furent de tous les temps , & qui seront toujours si fidèles & si passionnés pour le sang de leurs Maîtres) entrent en foule , pour baiser les mains victorieuses du fils aîné de leur Souverain.

Agraves & Gandalin furent reçus par Amadis comme deux freres. La Demoiselle de Danemarck trouva l'instant de lui dire en secret : Ah ! Seigneur , laissez-moi repartir ; vous vous devez quelque temps à la tendresse de vos proches , & je regrette tous les momens qui retardent le bonheur dont la belle Oriane va jouir. Ce nom adoré fit couler les larmes d'Amadis : Partez , chère amie , lui dit-il ; assurez la Princesse que je ne perdrai pas un moment pour aller à Vindisfilore ; & , desirant y rester inconnu de toute la Cour pendant les premiers jours , dites-lui que je monterai le même cheval , & que

je porterai les mêmes armes que vous avez vues lorsque j'ai combattu contre Abyes : à ces signes, vous pourrez me reconnoître.

La reconnoissance d'Amadis rappella bien douloureusement à Perion la perte de son second fils , & le peu d'espérance qu'il avoit de le retrouver , à moins que le Ciel ne fît encore un miracle en sa faveur. Amadis partagea ses regrets, & jura sur le champ de chercher son frère dans toute l'Europe , dès qu'il seroit libre de partir.

Agrayes voyant la guerre finie , & ne pouvant plus résister à l'amour qui le pressoit de voler en Danemarck auprès de sa belle Olynde dont la Demoiselle de Danemarck avoit porté la lettre peu de jours après qu'Amadis l'eut délivrée des attentats de Galpan , ce Prince confia son amour & son départ à son cousin , & lui jura de venir bientôt le rejoindre pour l'aider dans la recherche qu'il devoit faire de son frère.

Amadis commençoit à se remettre de ses blessures , & à se promener à cheval avec le Roi son père. Un jour , ayant été visiter cette forêt où l'embuscade d'Abyes avoit été dressée , une Demoiselle , montée sur un grand palefroi , s'avance d'un air libre , & saisissant la bride du

cheval de Perion : Roi des Gaules, lui dit-elle, souviens-toi de celle qui te dit que tu retrouverois ta perte lorsque l'Irlande perdrait la fleur de sa Chevalerie ; apprends qu'elle ne la recouvrera que lorsque le brave frère de la Dame couronnée , assujettira ses voisins à lui rendre de richés & honteux tributs ; mais ce frère périra bientôt lui-même par la main de celui qui doit mourir à son tour pour l'amour de celle qu'il aimera le mieux. Urgande est ton amie , & t'annonce encore un nouveau bonheur. A ces mots, la Demoiselle, sans attendre de réponse, tourna bride & disparut dans l'épaisseur de la forêt.

» *C'est ici que l'ancien Auteur de l'Amadis*
» *de Gaule, nous a fait présumer que ce Roman*
» *est relatif & presque contemporain avec ceux*
» *de Rusticien de Pise ; l'Auteur expliquant ainsi*
» *cette dernière prédiction d'Urgande la Dé-*
» *connue.*

On vit bientôt après, dit-il, cette prophétie accomplie , lorsque le fier & brave Morhout, frère de la Reine d'Irlande, assujettit le Royaume de Cornouailles , & lui imposa la loi du tribut : mais le brave Tristan de Léonois, neveu du Roi

Marc de Cornouailles, en délivra son oncle & ses Etats. Tristan combattit & tua le Morhout, & ce fut le premier des exploits de ce tendre & valeureux Chevalier qui termina sa glorieuse vie, en mourant de douleur & d'amour pour la charmante Reine Yseult.

» *Il est plus que vraisemblable qu'un Auteur*
 » *Espagnol n'eût point rappelé le Roman de*
 » *Tristan, écrit en latin, & en France, au com-*
 » *mencement du douzième siècle; il est facile aussi*
 » *de distinguer dans l'Amadis de Gaule, le ton*
 » *& la marche des Aventures & des récits des*
 » *premiers Romans François; comme il est fa-*
 » *cile de reconnoître la tournure & le caractère*
 » *national des Espagnols, dans les derniers livres*
 » *de la suite des Amadis.* »

La Demoiselle de Danemarck étoit partie pour la grande Bretagne; &, quelque sensible que fût Amadis à la tendresse de Perion & d'Elisène, il comptoit & regrettoit tous les jours qu'il passoit éloigné de sa chère Oriane; une mélancolie profonde commençoit à s'emparer de lui, lorsque Perion lui en demanda la cause. Amadis lui répondit qu'il ne pouvoit jouir d'un moment de tranquillité, jusqu'à ce qu'il eût re-

trouvé son frère , & Perion fut forcé de consentir au départ d'Amadis pour la grande Bretagne & l'Ecosse. Un vent favorable porta ce Prince au port de Bristoie , ville célèbre de la grande Bretagne. Il y débarqua comme il avoit promis à la Demoiselle de Danemarck , monté sur le même cheval blanc , & couvert des mêmes armes dont il s'étoit servi contre Abyes.

A peine étoit-il éloigné de deux lieues du port , qu'il rencontra sur une haquenée très-vîte une Demoiselle qui lui demanda si elle pouvoit espérer de trouver à Bristoie un vaisseau prêt à mettre à la voile pour la Gaule. Amadis lui ayant demandé quelle raison pressante l'y appelloit , elle lui dit qu'elle y alloit de la part d'Urgande pour y chercher un Chevalier , nommé Amadis , dont elle avoit le plus pressant besoin , & qu'elle appelloit à son secours. Malgré l'amour qui l'entraînoit à Vindislore , la reconnoissance qu'il devoit à la célèbre Urgande , ne le laissa pas hésiter à se faire connoître , & à suivre la Demoiselle , qui , bien satisfaite , se mit à marcher devant lui pour le conduire à sa maîtresse.

L'Auteur retourne au jeune Galaor , frère d'Amadis , que le géant Gandalac avoit retiré depuis un an des mains de l'Hermite , pour l'instruire dans tous les exercices de la Chevalerie.

Le jeune Galaor, qui regardoit le géant comme son père, le pressoit avec instance de le conduire à la Cour du Roi Lifvard, pour y être armé de la main de ce Prince qui jouissoit également de la réputation d'être un grand Prince & un très-brave Chevalier. Gandalac se rendit à sa prière, & se mit en chemin avec lui.

Trois jours après leur départ, ils arrivèrent à la vue d'un château très-fort, tout entouré de marécages, & qui n'étoit abordable que par une chaussée étroite sur laquelle ils apperçurent deux Demoiselles, un Ecuyer, & un Chevalier monté sur un cheval blanc, dont l'écu d'or portoit deux lions d'azur rampant l'un contre l'autre. Bientôt Galaor, appercevant un Chevalier armé fortir la lance en arrêt du château, pria le géant Gandalac de lui permettre de s'avancer pour qu'il pût être à portée de voir de plus près le premier combat qui se fût offert à ses yeux.

Ce combat ne fut pas long, le Chevalier du château fut renversé sans connoissance par celui qui s'avançoit sur la chaussée. Un autre le remplaça, sortit du château d'un air furieux, & attaqua celui qui portoit deux lions sur son écu; mais celui-ci le renversa d'une telle force, qu'il le précipita dans l'eau, où la pesanteur de ses armes le fit noyer à l'instant. Le Chevalier des

Lions s'avançoit toujours sur la chauffée , & il étoit déjà près de la porte du château , lorsque trois autres Chevaliers en sortirent & l'attaquèrent tous les trois à la fois.

Celui qu'il attaqua de droit fil fut percé d'outre en outre : les deux autres , le chargeant à coups d'épée , le blessèrent légèrement : bientôt il fit tomber mort l'un des deux , & saisissant l'autre , il lui arracha son casque , & lui mit la pointe de son épée sur la gorge. Les deux Demoiselles s'étant avancées aussi-tôt , le Chevalier des Lions demanda quel sort elles destinoient au vaincu. Qu'il me rende sur-le-champ celui qui m'est cher , s'écria l'une , ou tranchez-lui la tête. Ah ! pour Dieu , merci , s'écria le malheureux , prêt à recevoir la mort , & sur le champ vous ferez obéie : le Chevalier des Lions suspend le coup mortel , & les ordres du maître du château font amener un Chevalier d'une figure charmante qui court se précipiter aux genoux de la Demoiselle qui l'embrasse tendrement. Une personne assez belle l'avoit suivi , comme entraînée par une force supérieure : Téméraire , lui cria la Demoiselle , oses-tu te jouer à moi ? la mort la plus cruelle va punir ta noire trahison. A ces mots , cette malheureuse créature se jette à terre , & se roule dans une marre d'eau ,

en poussant des cris affreux ; elle étoit prête à se rouler jusques dans les profonds fossés du château, lorsque le Chevalier des Lions intercédâ pour elle, en disant : Madame, soyez aussi généreuse que puissante : pardonnez à ces deux misérables, & abandonnez-les à leur malheureux sort. Eh bien, dit la Demoiselle, je leur pardonne, mais que désormais ils soient forcés de vivre ensemble. Celle dont les cris furent à l'instant arrêtés, ainsi que le Chevalier vaincu, vinrent se jeter aux pieds du Chevalier des Lions, qui ne put s'empêcher de demander à cette Demoiselle quelle avoit été la cause de l'état cruel où il l'avoit vue ? Ah ! Seigneur, à l'instant qu'elle a parlé, il me sembloit que des flammes me dévoreroient de toutes parts, & c'est en me roulant dans l'eau que j'essayoies d'en modérer l'atteinte. Tu méritois cette punition, lui dit la Demoiselle triomphante, pour celle dont tu brûlois si témérairement.

Le couple puni s'étant retiré dans le château, le Chevalier des Lions dit à celui qu'il venoit de délivrer : Vous devez aimer bien constamment cette Demoiselle, après ce qu'elle vient de faire pour votre délivrance. Seigneur, dit-il, je l'adorerai toujours, & je sens autant d'amour pour mon aimable Fée, que d'horreur pour l'infâme

Âme forcière dont les enchantemens m'avoient fait perdre la raison & la liberté.

Le jeune Galaor avoit été spectateur de tous ces événemens ; & plein d'admiration pour le Chevalier des Lions , il court vers le géant Gandalac , & lui dit : Père , je desirois d'être armé Chevalier par le Roi Lifvard , sur sa réputation ; mais , frappé de la valeur héroïque du Chevalier des Lions , permettez que je le préfère , & que je le prie de m'armer Chevalier.

Le Géant approuva son jeune élève , qui courut fléchir un genou devant le Chevalier des Lions , en le conjurant de lui accorder un don. Vous êtes si beau , lui répondit-il , un air si noble règne dans toute votre personne , que je ne peux me refuser à vous l'accorder. Eh bien Seigneur , reprit le jeune Galaor , j'allois à la Cour de Lifvard pour lui demander l'ordre de Chevalerie ; mais ce que je viens de voir , me porte à vous préférer à tous les Rois de la terre. Le Chevalier des Lions , à ces mots , regarde la Demoiselle (qui fourioit) & lui dit : A Dieu ne plaise que je laisse ce charmant Damoisel donner la préférence à si pauvre Chevalier que moi , sur le brave & puissant Roi de la grande Bretagne. La Demoiselle prit aussi-tôt le jeune Galaor par la main , & le présentant au Chevalier :

N'hésitez plus, dit-elle, d'accorder au Damoisel ce qu'il vous demande, & croyez que l'ordre de Chevalerie & votre bras ne peuvent jamais être employés plus dignement que pour lui, ce que vous connoîtrez encore mieux dans la fuite : fachez qu'il est d'un sang royal, & déjà digne de la grace qu'il vous demande.

Le Chevalier des Lions n'hésita plus ; & le Damoisel ayant assisté le matin aux saints Offices, ce qui pouvoit remplacer la veille des armes dans un lieu saint, il lui donna l'accolée, & l'embrassa tendrement : aussi-tôt il appella le fidele Gandalin, & lui demanda une épée pour le ceindre au nouveau Chevalier ; mais la Demoiselle lui dit : Prenez plutôt l'épée qui pend à cette branche ; elle est plus belle & d'une meilleure trempe que celle que vous pourriez lui donner. Les deux Chevaliers & Gandalin portent les yeux de tous côtés, & n'apperçoivent rien ; la Demoiselle qui les leur desfile à l'instant, leur dit : Il y a déjà plus de dix ans que je la pendis à cette branche, ayant prévu l'usage que vous en allez faire. A ces mots, le Chevalier des Lions appercevant une riche épée, courut la détacher, & la ceignit au nouveau Chevalier, qu'il ferra tendrement dans ses bras, en lui disant : Qui que vous soyiez, je sens que vous me devenez bien cher ; & c'est

avec fatisfaction que je vois le Ciel vous favoriser. Galaor , très-attendri par ces careffes , lui jura de le servir & de lui être à jamais attaché ; & , prenant congé de lui , le fuplia de lui dire où il pourroit le rejoindre. A la Cour de Lifvard , lui dit-il , où je compte me rendre en peu de temps.

Galaor s'étant éloigné , courut rejoindre le géant Gandalac qui s'étoit tenu caché entre des rochers : ils s'éloignèrent , & ce ne fut que fur la fin de la journée , qu'un Ecuyer de la fuite de Galaor , les rejoignit , & leur apprit qu'étant refté avec l'une des deux Demoifelles de l'aventure du château , il avoit fçu d'elle que le célèbre Amadis , fils de Perion , Roi de Gaule , étoit celui qui l'avoit armé Chevalier.

Nos lecteurs ont facilement deviné que la Demoifelle , en détournant Amadis de fon chemin lorsqu'il venoit de débarquer , & qu'il prenoit le chemin de Vindiſilore , l'avoit conduit à fa maîtrefſe. Urgande , qui ne pouvoit tirer que par la force des armes le jeune Chevalier qu'elle aimoit , & qu'une enchanterefſe retenoit dans un fort château , fous la garde de quelques Chevaliers qu'elle s'étoit affujettis par ſes enchantemens ; c'eſt cette grande & belle aventure qui occaſionna la rencontre d'Amadis & de Galaor , qui ſe ſeparèrent ſans s'être connus.

Urgande, quand elle vit Galaor éloigné, se plut à demander si le cœur d'Amadis n'avoit point été vivement ému en donnant l'accolade à ce charmant Damoïsel. Ah ! Madame, dit-il, elle n'eût pas été plus forte, quand j'eusse tenu dans mes bras le jeune frère que nous avons perdu, & dont j'ai entrepris la découverte. Connoissez donc ce nouveau Chevalier, lui dit-elle ; son courage digne du vôtre, rendroit toute rencontre entre vous deux trop dangereuse, si vous ne vous connoissiez pas ; sachez que ce Damoïsel se nomme Galaor, qu'il est votre frère, que c'est l'enfant que le Géant enleva des mains de ses gouvernantes, & que ce sera l'un des meilleurs & des plus redoutables Chevaliers de la terre. Ah ! Madame, s'écria-t-il, les larmes aux yeux, pourquoi m'avez-vous caché que c'étoit mon frère ? De grace, apprenez-moi du moins où je pourrai le retrouver. Non, lui dit-elle, vous ne pouvez le savoir maintenant ; & avant que vous le retrouviez, il faut que ce que le destin ordonne s'accomplisse. A ces mots, Urgande embrassa, remercia tendrement Amadis ; & cette bonne Fée étant partie avec son jeune amant, Amadis reprit le chemin de Vindisfilore.

Galaor, enchanté d'avoir reçu l'ordre de Chevalerie par la main du brave Chevalier des Lions,

revint promptement près du géant Gandalac : Mon père , lui dit-il , viennent à présent les aventures ; plus elles feront périlleuses , plus je me sens le desir & la force de les éprouver. Mon fils , lui dit Gandalac , d'un air tendre & soumis , j'ai pris soin de votre enfance , & vous avez surpassé tout ce que j'attendois du sang dont vous êtes né ; j'espère en recevoir le prix , & je vous requiers un don. Ah ! dit le jeune Galaor , les larmes aux yeux , ordonnez ; & croyez que tel que je puisse être , je vous regarderai toujours comme mon père. Eh bien , mon fils , dit Gandalac , vous m'avez souvent vu pleurer la mort de mon père , que le traître & féroce géant Albadan tua en trahison , pour s'emparer de la roche de Galtares qui m'appartient ; je vous demande sa tête , & de me remettre en possession de la seigneurie qu'il m'a usurpée.

Conduisez-moi , répondit fièrement Galaor , & que mon premier exploit puisse être consacré par la reconnoissance ! Marchons.... Gandalac qui voit briller dans les yeux de Galaor tout le courage & tous les sentimens de son ame élevée , se met en chemin avec lui vers la roche de Galtares ; l'un & l'autre furent arrêtés en chemin par Urgande qui les avoit suivis par des chemins détournés. Galaor , dit-elle , apprends

qu'elle est ton illustre origine; le Roi Perion est ton père, la Reine Elisène est ta mère; le Chevalier qui t'arma Chevalier, est le célèbre Amadis, ton frère; adieu, je ne te perds pas de vue, vole à la gloire, & rends-toi digne de ton sang. Galaor, plus animé que jamais par les paroles d'Urgande, marche & brûle d'impatience d'en venir au combat avec Albadan. Il trouve deux jeunes Demoiselles en chemin qui s'arrêtèrent, surprises de sa jeunesse & de sa beauté. Galaor, quoique bien jeune, trouve l'une de ces deux Demoiselles fort jolie; & sans trop savoir encore à quel point une jeune demoiselle peut être utile lorsqu'un nouveau Chevalier passe la nuit dans les bois pour chercher des aventures, il entre en propos avec elles, & leur demande quel est le but de leur voyage. On dit, répondit celle qui lui plaisoit le plus, qu'un Chevalier se prépare à combattre le redoutable Géant de la roche de Galtares; il faut qu'il soit bien téméraire de courir à une perte certaine, & nous allons voir quel sera l'événement de ce combat. J'y vais comme vous, répondit en riant Galaor; & en ce cas, j'espère que nous ne nous quitterons pas: les Demoiselles y consentirent.

Rien n'établit plus promptement la familia-

rité, que de voyager ensemble ; celle dont usa Galaor fut très-galante : sa candeur, son éducation sauvage & sa jeunesse, ne lui avoient point encore donné l'espèce de galanterie qui fait voiler les desirs : les deux Demoiselles cependant ne purent en être choquées, & parurent le trouver de très-bonne compagnie.

Elles furent bien surprises & bien effrayées, lorsqu'étant arrivées près du fort château de Galtares, elles virent leur jeune compagnon de voyage voler au sentinelle du château, & lui crier : Cours avertir ton maître, qu'un Chevalier se présente pour le combattre & pour le punir de ses forfaits. Ah ! Seigneur, dit la plus jolie, que prétendez-vous faire ? Dix Chevaliers tels que vous, ne viendroient pas à bout d'un pareil monstre ; vous me faites frémir. . . . Rassurez-vous, belle & jeune amie, répondit Galaor ; retirez-vous dans cette cabane voisine, & croyez que l'ardeur de triompher d'Albadan à vos yeux, augmentera mes forces & mon courage.

Les deux Demoiselles se retirent les larmes aux yeux ; & le Géant sortit bien-tôt du château, le corps tout couvert de fortes lames d'acier, & tenant dans sa main une pesante massue, hérissée de longues pointes.

Que viens-tu faire ici, demi-homme ? s'écria

le Géant, d'un air insultant; le lâche qui t'envoie devoit emprunter ton audace, ou te prêter sa lourde & difforme structure. Tais-toi, grand vilain, lui répondit Galaor; te crois-tu plus redoutable que le Philistin Goliath ? pense à te défendre. A ces mots, il court sur lui, & lui donne un si furieux coup de lance, qu'il lui fait plier les reins. Albadan veut en vain lui porter un coup de sa massue, il ne peut le frapper; & la force de ce coup terrible ne trouvant rien qui l'arrête, la massue retombe sur les flancs du cheval du Géant, & l'un & l'autre tombent ensemble. Le Géant fait de vains efforts pour se relever; Galaor le renverse à chaque fois, le blesse, l'étourdit, & se jettant à temps de son cheval, il lui tranche la tête; il la prend & la porte à Gandalac qui, dans son premier transport, baise ses mains victorieuses.

Les gens du château descendent; ils voient sans regret le corps du Géant sur la poussière; &, reconnoissant leur légitime Seigneur dans Gandalac, ils s'empresent à lui rendre hommage.

Galaor très-content d'avoir prouvé sa reconnoissance à celui qui l'avoit élevé, desiroit un second prix de sa victoire; il court à la jeune Demoiselle qu'il trouve encore tremblante :

bientôt il lui voit baisser les yeux, elle soupire & lui dit : Ah ! Seigneur, un prix plus glorieux & plus doux doit être celui de votre victoire. A ces mots, elle entre dans une route de la forêt ; Galaor, quitte envers Gandalac, le laisse jouir de sa conquête, & la suit. C'est en vain, lui dit-elle, que vous tenteriez la fidélité que je dois à ma maîtresse ; attendez-moi trois jours dans cette forêt, & vous aurez de mes nouvelles. Après ces mots, elle s'échappe au travers des buissons ; Galaor la perd de vue, la cherche en vain pendant plus d'une heure, & ce n'est qu'en l'entendant pousser des cris perçans, qu'il parvient à la retrouver.

Galaor la voit entre les mains d'un nain suivi de cinq Chevaliers armés ; ce nain la tenoit par les cheveux, & l'accabloit de coups. Galaor furieux frappe le nain du gros bout de sa lance, & le jette de son cheval, en-lui criant : Monstre abominable, oses-tu donc outrager la beauté ! A l'instant même il est attaqué par les cinq Chevaliers, dont l'un lui tue son cheval ; Galaor en tue deux, remonte sur l'un de leurs chevaux, en tue un troisième, & met les deux autres en fuite. La Demoiselle, plus reconnoissante que jamais, lui dit : Seigneur, nous n'avions à craindre que ce méchant nain, dont la maligne curiosité

semble avoir pénétré le secret de ma maîtresse ; il est en fuite , & dès ce moment je peux lui conduire le héros vainqueur d'Albadan. A ces mots , elle marche devant Galaor , & le conduit à la porte d'un beau château qui dominoit sur la ville de Grandares. Elle le laisse seul un moment ; elle entre , & revient bientôt suivie d'une autre Demoiselle , qui demande à Galaor s'il est en effet le fils de Perion , Roi de Gaule. Galaor l'en assure avec serment. Suivez-moi donc , lui dit la Demoiselle. A ces mots , elle le prend par la main , lui fait traverser de riches appartemens , l'introduit dans une chambre plus brillante encore , & le présente à une jeune personne telle que l'on peint les Graces , assise sur le bord de son lit , & peignant alors ses beaux cheveux blonds , qui couvroient à moitié sa gorge d'albâtre.

De toutes les vertus qui caractérisent un héros , il ne manquoit à Galaor que celle de la fidélité. L'amour sembloit l'avoir formé pour plaire , pour séduire , & pour être léger ; il oublia facilement la Demoiselle de la forêt , & ne fut plus occupé que des charmes de la Demoiselle du château , qui se leva pour prendre une couronne de fleurs , qu'elle posa en rougissant sur sa tête.

Je vous avois bien promis , dit alors la De-

demoiselle de la forêt à Galaor, que vous recevriez un prix plus glorieux & plus doux que votre victoire, que celui que vous aviez l'air de désirer; sachez que ma maîtresse est la Princesse Aldène, fille du Roi de Serolis, & nièce du Duc de Bristoie; & vous, Madame, sachez que vous avez près de vous le vainqueur d'Albadan, & le fils de Perion, Roi de Gaule, qu'Urgande vous a si souvent annoncé: vous êtes tous les deux charmans, & faits pour vous aimer. A ces mots, les deux Demoiselles sourient aux deux jeunes amans, & se retirent.

O charmant embarras, précieuse ignorance de la jeunesse innocente, quand elle est troublée par les premiers desirs! Qui pourroit exprimer les charmes que tu répandis sur les premiers momens qu'Aldène & Galaor passèrent ensemble?... Nous savons qu'Aldène reprit sa première place, nous savons bien aussi que Galaor se mit à ses genoux; mais si ce brave Chevalier fut quelquefois volage, il fut toujours discret; il n'a rien dit du reste de l'aventure, & nous devons l'imiter.

L'aube du jour en fut la fin, & les deux Demoiselles vinrent séparer deux heureux amans que l'amour avoit trouvés bien intelligens, bien dociles, en écoutant sa première leçon: ils en

eussent désiré vivement une seconde ; mais quelques précautions que les deux Demoiselles eussent prises pour se cacher du méchant nain , le traître avoit découvert qu'elles avoient fait entrer Galaor dans le château ; & , lorsqu'elles voulurent faire sortir l'heureux Chevalier par une poterne détournée , pour aller attendre la nuit prochaine dans un bois voisin , à peine y fut-il qu'il fut attaqué par une troupe de satellites que le nain animoit à lui arracher la vie. Cette vile troupe fut bientôt détruite par l'épée de Galaor qui fit de vains efforts pour punir le nain de sa trahison ; mais ce traître s'enfuit le premier de ceux qui purent échapper à sa vengeance , courant avertir le Duc de Bristoie de ce qu'il avoit découvert. Ce Prince commanda que cent Chevaliers prissent les armes pour s'emparer du coupable , & le ramener vif ou mort. Galaor , qui s'étoit rapproché du château pour attendre le nain , apperçut à une fenêtre la belle Aldène toute en larmes , qui lui faisoit signe avec son mouchoir de s'éloigner promptement. La seule crainte de la compromettre , en justifiant le rapport du méchant nain , le força de s'éloigner à toute bride ; & les Chevaliers du Duc étant rentrés après une recherche inutile , le Duc fit enfermer les deux Demoiselles de sa nièce , dans une tour , en atten-

dant qu'il eût assez de preuves pour les faire condamner au dernier supplice.

Pendant ce temps, Amadis, s'étant séparé d'Urgande, avoit repris le chemin de Vindislore. Occupé de son amour, ouvrant son cœur à l'espérance de voir bientôt la divine Oriane, il s'égara dans un bois où la nuit le surprit : bientôt la pluie, le froid & l'obscurité lui firent chercher un asyle ; il espéra d'en trouver un, en voyant au milieu de ce bois un château très-éclairé. Le son des instrumens & l'espèce de bruit agréable qui accompagne les festins, lui firent connoître que les maîtres du lieu doivent être à table. Amadis frappe long-temps sans que personne réponde ; à la fin on ouvre une fenêtre ; une voix rauque lui dit : Qui peut te porter à me venir troubler à pareille heure ? Je suis, répondit Amadis, un Chevalier égaré de sa route, qui demande à être reçu dans le château jusqu'au jour. Un Chevalier ! reprit la même voix : parbleu ! tu me parois avoir de bonnes raisons pour fuir la lumière ; & peut-être, de peur d'être forcé à combattre, tu n'oses marcher le jour. Amadis indigné d'une pareille réponse : Qui que tu sois, dit-il, je crois que tu ne mérites pas en effet l'honneur que je voulois te faire en entrant dans ton château ; mais oserois-tu bien me dire ton

nom ? Oui , répondit la voix , mais à condition que lorsque tu me trouveras , tu ne refuseras pas de me combattre. A cela ne tienne , répondit Amadis , & je te le jure. Frémis donc , malheureux , repartit la voix , & saches que je suis Dardan , & que le jour que je te trouverai fera plus fâcheux encore pour toi , que la méchante nuit que tu vas passer. Sors , malheureux , repartit Amadis furieux de cette insolence , fais apporter des flambeaux , & je t'apprendrai quelle est la réception que tu dois aux Chevaliers. Ah ! ah ! s'écria Dardan , avec un ris moqueur , Dieu me préserve de faire brûler des flambeaux pour punir une espèce de chat-huant , tel que toi. Bon soir ; la pluie augmente , & je vais me remettre à table.

Amadis se promet bien de ne pas tarder à se venger de l'insolente gaberie de cet indigne Chevalier , & , suivant une des avenues du château , il prit le parti de s'en éloigner : heureusement quelques momens après , il trouva deux Demoiselles qui hâtoient leurs palefrois pour arriver à des tentes qu'elles avoient fait dresser dans la forêt , où leurs gens les attendoit. Surprises de trouver un Chevalier couvert d'armes brillantes au milieu de cette forêt , elles se doutèrent qu'il s'étoit égaré , & le prièrent avec politesse , de

venir passer la nuit sous leurs tentes. Amadis leur conta son aventure avec Dardan. C'est le plus insolent de tous les hommes , lui répondirent-elles ; c'est aussi le plus présomptueux & le plus injuste. Hélas ! continuèrent-elles , son audace s'est augmentée depuis qu'il est amoureux d'une Demoiselle assez lâche pour l'écouter , sous la condition de la mettre en possession des biens d'une riche veuve sa parente , & qu'il se présenta à la Cour du Roi Lisvard , pour soutenir la justice de cette usurpation , & offrir le combat à celui qui voudra soutenir les intérêts de cette veuve. Dardan est très-redouté ; la veuve est peu connue , & personne ne se soucie de combattre Dardan pour elle.

A ce récit, Amadis se mit à rêver un moment ; & l'une des Demoiselles lui ayant demandé ce qui l'occupait : Je pense , leur dit-il , que voilà la meilleure occasion de faire un acte de justice , & de punir une insolence ; je vous prie de me garder un secret inviolable , & je jure de combattre Dardan. Ces Demoiselles admirèrent sa générosité ; mais elles ne lui cachèrent point que Dardan étoit redoutable , & combien elles craignoient la suite de ce combat.

Amadis eut bientôt une occasion de les rassurer. Dès le lendemain matin , tous les trois s'étant

remis en marche , deux Chevaliers très-discourtois osèrent insulter les deux Demoiselles sous sa garde , & voulurent les enlever. Amadis les corrigea de leur audace , si promptement , & avec si peu d'effort , que les deux Demoiselles bien touchées de ce service , & admirant sa force & sa valeur , n'hésitèrent plus à lui dire que toutes deux parentes & amies de la veuve , elles s'étoient mises en quête pour lui trouver un défenseur. Amadis leur fit promettre de nouveau de tenir son entreprise secrète , leur dit d'être tranquille , & les avertit qu'il ne se montreroit qu'à l'instant que Dardan paroîtroit dans la lice , où , selon la loi de ces sortes de combats , il devoit attendre pendant trois heures , pour combattre celui que la veuve pourroit présenter pour lui servir de champion.

Amadis s'étant avancé vers la cité de Vindiflore , resta sur le bord d'un bois qui couronnoit une montagne d'où l'on découvroit en entier la ville & la plaine voisine où l'on avoit dressé la lice que Dardan devoit occuper comme tenant. Amadis , suivant la promesse qu'il en avoit faite à la Demoiselle de Danemarck , étoit couvert des mêmes armes , & montoit le même cheval blanc dont il s'étoit servi pour combattre Abyes. Son écu seul étoit fort endommagé par
ses

ses derniers combats, & l'on distinguoit à peine les deux lions d'azur.

Le Roi de la grande Bretagne, les Princesses Oriane & Mabilie, avoient déjà pris place sur des échafauds, & desiroient que quelque Chevalier se présentât pour défendre les droits de la veuve qui versoit un torrent de larmes, tandis que Dardan, suivi de sa maîtresse, se promenoit fièrement dans la lice, insultoit à son malheur, & tiroit vanité de ce que personne n'osoit se présenter pour la défendre.

Amadis ne l'eût pas laissé jouir plus long-temps de l'avantage qu'il en tiroit, s'il n'eût pas alors distingué la belle Oriane près du Roi son père. Cette vue si désirée le rendit comme immobile, quoiqu'il ne pût distinguer de si loin les traits charmans de celle qu'il adoroit ; mais il jugeoit que c'étoit elle, au trouble qui l'agitoit. Il ne pouvoit en détourner la vue ; & si Gandalin ne l'eût pas retiré de cette douce rêverie, lorsque le son des trompettes annonça la seconde heure de la station que Dardan devoit faire, il eût peut-être oublié & les intérêts de la veuve, & la gloire qui l'appelloit à combattre le Chevalier discourtois qui l'avoit outragé. Sur le champ il descend de la montagne, il vole vers la lice dont les barrières s'ouvrent pour le recevoir : il s'approche

de l'échafaud un peu plus avancé que les autres, qu'occupoit la veuve. Madame, lui dit-il, m'acceptez-vous pour votre défenseur ? Ah ! Seigneur, répondit-elle, je vous avoue du combat que votre générosité vous fait entreprendre, comme un ange tutélaire que l'Être suprême daigne envoyer à mon secours.

Amadis, poussant son cheval avec grace vers le balcon où le Roi Lifvard & les Princesses étoient assises, le salua respectueusement, sans oser lever les yeux sur Oriane, connoissant l'impression qu'une vue si chère pouvoit faire sur tous ses sens. Il joignit bientôt son adversaire : Dardan, lui dit-il, j'ai la parole de la veuve qui m'avoue pour son défenseur, & je viens te tenir celle que je te donnai de te combattre de jour à notre première rencontre. Oh ! parbleu, reprit Dardan, je crois te reconnoître à la voix ; mais tu risques beaucoup plus ici que lorsque je m'amusai si bien de ta vaine colère, & je te tins exposé toute la nuit au mauvais temps. A l'instant, chacun d'eux retourne joindre les poteaux marqués par les juges du camp ; les trompettes sonnent ; ils s'élancent, s'atteignent, & Dardan est renversé ; mais ce Chevalier, d'une adresse & d'une force peu communes, n'avoit point abandonné les rênes de son cheval ; &, avant qu'A-

Amadis eût fourni sa carrière, il se remit légèrement en selle, & vint, l'épée haute, au devant de lui. Ce combat, l'un des plus mémorables qui se fût donné jusqu'alors dans la Cour de Lifvard, dura près de deux heures : à la fin Dardan, sentant son cheval hors d'haleine, proposa de descendre & de le terminer à pied ; il comptoit sur sa force, mais il ne connoissoit pas quelle étoit celle du redoutable Amadis : bientôt celui-ci le fit reculer & se battre en retraite jusques sous l'échafaud qui portoit le balcon royal. Quelques-unes des femmes s'écrièrent : L'orgueilleux Dardan est perdu. Amadis distingua parmi ces voix celle de la Demoiselle de Danemarck ; il lève la vue sur le balcon, il voit Oriane, & cette vue lui devient si fatale, qu'elle suspend en lui tout autre sentiment que celui du bonheur de la voir : son épée tombe de sa main. Dardan profite de cet avantage ; mais les coups qu'il porte sur les armes d'Amadis, presque sans défense, font revenir ce héros qui s'élance sur lui, le terrasse, lui arrache son casque & son épée, & le menace de lui trancher la tête, s'il ne tient la veuve quitte, & s'il ne se tient pour vaincu. Dardan fut obligé de lui crier merci ; & les Juges du camp s'étant approchés, Dardan déclara qu'il renonçoit à ses prétentions sur les seigneuries de la veuve.

Au moment où Dardan prononça ces mots , la Demoiselle pour laquelle il venoit de combattre s'étoit avancée , & , les ayant entendus , elle lui cria durement : Dardan , tu peux aussi renoncer pour toujours à moi ; je ne veux aimer ni voir de ma vie le foible Chevalier , qui vient de si mal défendre mes droits. Ah , cruelle ! s'écria Dardan , qu'Amadis venoit de relever en lui rendant son épée , est-ce là le prix de tant d'amour , de mon honneur & de ma vie , que je viens d'employer pour vous ? La Demoiselle ne lui répondit que par un regard méprisant & de nouvelles offenses. Alors Dardan , transporté de fureur , s'écria : Ingrate , fers d'exemple à ton sexe perfide , & que ta mort effraye ceux qui s'attacheront à celles qui te ressemblent ! A ces mots , & sans qu'on fût à temps de l'arrêter , il fait voler la tête de cette Demoiselle , & se jettant aussi-tôt sur la pointe de son épée , il tombe expirant sur elle , & mêlant des flots de son sang avec le sien.

Amadis fut vivement touché de cette mort cruelle ; mais , ne voulant pas être connu , il profita de la rumeur qu'elle excita parmi les spectateurs , pour s'échapper du lieu du combat , & remonter dans le bois où Gandalin lui avoit dressé une des tentes que les Demoiselles lui avoient laissées.

Le Roi Lifvard, touché de la fin funeste des deux amans qui venoient de périr sous ses yeux, voulut que leur histoire fût conservée dans les fastes de la grande Bretagne, & leur fit élever un superbe monument.

Ce Prince s'occupa vainement à faire chercher le vainqueur de Dardan, personne ne put en donner des nouvelles : il regretta de ne pouvoir lui rendre tous les honneurs qu'il méritoit, & célébra hautement, en la présence de sa Cour, & sa valeur & la générosité avec laquelle il en avoit usé vis-à-vis d'un ennemi superbe, dont les propos arrogans l'avoient vivement offensé.

Oriane, émue du spectacle cruel qu'elle venoit de voir, s'étoit retirée dans son appartement avec Mabilles & la Demoiselle de Danemarck : cette dernière avoit soupçonné que le vainqueur de Dardan étoit Amadis, elle avoit cru reconnoître son cheval & ses armes ; mais elle n'avoit pu distinguer les deux lions qui devoient être peints sur son écu, la multiplicité de coups portés sur cet écu les ayant absolument effacés. Ce soupçon augmenta lorsqu'elle sçut que le vainqueur de Dardan avoit disparu d'abord après le combat, & que la veuve ignoroit elle-même, quel étoit son défenseur.

La Demoiselle de Danemarck fit part de son

espérance aux deux Princesses : Ce qui la confirme , dit-elle à la belle Oriane , c'est que , quelque soit votre beauté , il n'y a que l'amant le plus passionné qui puisse éprouver un trouble assez violent pour laisser échapper son épée , & rester comme immobile au moment le plus décisif d'un combat , après avoir seulement élevé ses yeux sur vous. Oriane rougit ; elle avoua qu'elle l'avoit remarqué , & que dans ce moment le plus vif intérêt l'avoit fait frémir , craignant que Dardan ne profitât du moment de désordre où son vainqueur paroïssoit être.

Amadis venoit de voir Oriane , dont la guerre de Gaule l'avoit long-temps séparé. Plus éperdu que jamais pour elle , mais trop tendre & trop timide pour espérer , il n'osoit se présenter devant elle que de son aveu. Gandalin lui reprocha vainement de ne s'être pas fait connoître. Ah ! cher ami , dit Amadis , lis dans mon cœur ; apprends qu'un seul regard d'Oriane où je croirois reconnoître le courroux ou le dédain , me coûteroit la vie. Cours , cher Gandalin , trouve quelque prétexte pour t'introduire dans la Cour de Lifvard : tâche de la voir , de la toucher , de m'obtenir la permission de paroître devant elle , & reviens m'apporter ou la vie ou la mort.

Gandalin, touché d'avoir entendu toute la nuit les plaintes & les soupirs d'Amadis, partit dès l'aurore pour se rendre au palais ; il feignit d'arriver d'Ecosse, & d'être chargé de quelques commissions de la Reine de ce pays, pour la Princesse Mabilie sa fille, & pour Oriane qui, comme on le fait, avoit assez long-temps demeuré près de cette Reine.

Le Roi de la grande Bretagne, dont Gandalin étoit connu, lui demanda des nouvelles d'Amadis ; & le fidèle Ecuyer lui répondit, que l'ayant cherché vainement depuis dix mois, & que n'en ayant pas eu de nouvelles en Ecosse, il étoit venu dans l'espérance de le trouver dans sa Cour.

Lisvard l'envoya lui-même chez les Princeses, auxquelles il fit entendre que la Reine d'Ecosse l'avoit chargé de quelques commissions pour elles. Oriane rougit ; elle n'osoit avoir l'air de deviner que Gandalin cherchoit le moment de lui parler d'Amadis : Mabilie, cette bonne & fidèle amie, le devina pour elle, & le menant dans le cabinet d'Oriane, en lui faisant mille questions sur la Reine sa mère, Oriane y fut bientôt appelée par elle ; & Gandalin, sûr de la discrétion de Mabilie, ne craignit plus de leur apprendre à toutes les deux qu'Amadis, après avoir vaincu Dardan, s'étoit retiré dans le bois voisin,

& qu'il l'avoit laiffé tout en larmes, & dans l'incertitude mortelle de favoir fi elle lui permettroit de paroître à fes yeux. Une pareille crainte, dit Oriane avec un air doux & modeste, eût pu convenir au Damoifel de la mer ; mais le fils de Perion, cet Amadis couvert de gloire, ne peut qu'honorer la Cour des plus grands Rois, par fa présence. Ah ! Madame, n'aurai-je rien de plus à répondre à ce Prince, dit Gandalin ? Oriane baiffa les yeux, quelques larmes coulèrent fur fes joues de roses ; elle n'eut que la force de tirer un anneau de fon doigt, en difant à Gandalin : Portez-le à votre maître, & parlez à la Princeffe Mabilie ; elle connoît les plus fecrets fentimens de mon cœur.

Transportons-nous à ces temps où la fimplicité des mœurs fe rapprochoit bien plus qu'aujourd'hui de la loi naturelle, où le don du cœur entraînoit celui de la main, où l'amour pur juroit d'être fidèle, & manquoit rarement à fes fermens, où la loi la plus refpectée dans les mariages, étoit celle de l'égalité des conditions. Oriane trouvoit dans Amadis tout ce qui pouvoit attacher à jamais une ame noble & fenfible ; elle le regardoit déjà dans fon cœur comme l'époux que le Ciel lui deftinoit : elle aimoit trop pour craindre de n'être pas aimée ; & , sûre du refpect

d'un amant jaloux de la réputation & de la gloire de la Dame souveraine de son cœur, elle eût regardé comme un déguisement coupable, de feindre un éloignement ou des rigueurs qui l'eussent rendu malheureux. Mabilie, quoique son cœur n'eût point encore été sensible, n'avoit imaginé aucun conseil sévère qui pût combattre l'amour d'Oriane pour Amadis ; elle connoissoit d'ailleurs tout l'intérêt que son cousin & son amie avoient de convenir ensemble des mesures qu'ils avoient à prendre pour cacher leur amour à la Cour du Roi Lisvard , & pour ménager les moyens d'obtenir son consentement à leur union. Ce fut Mabilie elle-même qui détermina la belle Oriane à permettre que son cousin vînt la nuit prochaine se cacher dans un verger, sur lequel un cabinet de l'appartement de bain d'Oriane avoit une fenêtre grillée. Gandalin reçut de Mabilie la clef de ce verger , & l'ordre d'y conduire Amadis vers le milieu de la nuit.

On imagine sans peine quels furent les transports de ce Prince en recevant l'anneau d'Oriane, avec un ordre si cher à son cœur : il attendit la nuit avec la plus vive impatience, & , suivi du fidèle Gandalin, se rendit dans le verger, où bientôt son cœur tressaillit de joie & d'amour, en entendant ouvrir la fenêtre grillée, sur la-

quelle ses yeux étoient attachés : il a beau se rappeler les jeux de son enfance avec Oriane , lorsqu'ils étoient élevés ensemble dans la Cour de Languines , Roi d'Ecosse ; l'idée de la douce familiarité dont il avoit joui dans ce temps trop cher à son souvenir , ne pouvoit rassurer cet amant trop passionné pour n'être pas timide ; il fléchit un genou vis-à-vis la fenêtre , & n'osa s'exprimer que par ses soupirs.

Oriane , intérieurement bien pénétrée de voir le vainqueur d'Abyes & du superbe Dardan à ses pieds , dans ce respect & ce silence , signes certains de son embarras & de son amour , ne parla la première , que dans la crainte que Mabilille ne la soupçonnât de partager le trouble d'Amadis. Seigneur , lui dit-elle , l'amitié qui nous unit dans notre enfance , ne s'est point éteinte en mon cœur : j'ai cru , sans manquer à mes devoirs , pouvoir jouir la première du plaisir de revoir le Damoisel de la mer , de le féliciter sur son bonheur d'avoir retrouvé son père dans un grand Roi , & de lui dire toute la part que je prends à la gloire dont il s'est couvert. Ah ! Madame , lui répondit Amadis , c'est par vous , c'est pour vous seule que je respire : le premier sentiment que je formai , quoique enfant , fut de vous adorer & de vous être soumis : si je desirai

d'être né dans un rang qui m'approchât du vôtre, c'est pour que vous n'eussiez point à rougir de votre conquête. Quant aux combats que j'ai livrés , ah Ciel ! pourrois-je en tirer quelque gloire en présence de celle qui dirigeoit mon bras , & qui , toujours présente à mon idée , remplissoit mon ame de force , d'élévation & d'audace ? Seigneur , dit Oriane , si j'ai toujours quelque pouvoir sur vous , j'espère que vous vous attacherez au Roi mon père , & que vous paroîtrez à sa Cour , où votre aimable cousine Mabilie & moi nous desirons vous voir plus souvent & plus librement que pendant les ombres de la nuit. Dans ce moment , Amadis & Oriane , presque aussi troublés l'un que l'autre , voulurent en même temps s'appuyer sur les barreaux de la grille : leurs mains se rencontrèrent : le respectueux Amadis eût cru profaner la belle main d'Oriane en la touchant avec la sienne , & l' amoureux Amadis crut ne lui rendre qu'un culte , en la pressant avec ses lèvres brûlantes.

Il est même douteux si la belle Oriane crut accorder une faveur , & si son amant crut en recevoir une. Ce que Mabilie connut de plus certain , c'est que ce moment les rendit aussi distraits qu'heureux , & qu'elle fut obligée de reprocher en riant à son cousin , qu'il ne lui

disoit rien qui pût lui prouver qu'il eût quelque plaisir à la revoir. Amadis lui répondit avec la galanterie & la grace qui lui étoient naturelles : ils convinrent tous les trois qu'Amadis ne s'éloigneroit point de la Cour de Lifvard , fans les ordres d'Oriane. L'enjouement de Mabilie mit plus de liberté dans les propos de ces jeunes & timides amans ; mais ils ne s'en tinrent aucun qui ne portât l'empreinte de l'état présent de leur ame. Cette nuit heureuse étoit déjà prête à finir. Gandalin apperçut les premières couleurs de l'aurore à l'horizon : il en avertit Amadis qui , jaloux de la gloire d'Oriane , ne balança pas un moment à se retirer ; mais il eut encore le bonheur de retrouver les mains d'Oriane , de les baiser , de les mouiller de quelques larmes ; & Mabilie apperçut après , qu'Oriane n'avoit pu se résoudre à les effuyer.

Amadis , de retour dans ses tentes , y trouva les deux Demoiselles , parentes de la veuve qu'il avoit défendue contre Dardan : selon la loi de ces sortes de combats , elle étoit restée prisonnière , & ne pouvoit profiter de la victoire de son champion , qu'en le représentant. Amadis les suivit à Vindisilore , monté sur le cheval blanc , & couvert des mêmes armes avec lesquelles il avoit combattu. Il alla chercher la

veuve dans le palais qu'on lui avoit donné pour prison ; & , délaçant son casque , il marcha vers le palais de Lifvard , au milieu des trois cousines.

Reconnu bientôt par les Chevaliers & le peuple qui l'avoient vu combattre , ce fut au milieu de leurs acclamations qu'il s'avança vers le palais : chacun admiroit sa beauté , & l'on s'étonnoit que dans un âge si tendre encore , il eût pu vaincre un des meilleurs Chevaliers de la grande Bretagne.

Lifvard accourut au-devant de lui , le releva quand il voulut se mettre à ses genoux : Seigneur , lui dit Amadis , cette Dame ignore encore quel est son défenseur ; je viens vous supplier de la tenir quitte , & de lui faire restituer ses seigneuries. Je lui dois tant de reconnoissance , lui répondit le Roi , de m'avoir procuré le plaisir de voir un aussi bon Chevalier dans ma Cour , que je joindrai de nouveaux bienfaits aux seigneuries que lui rend votre victoire.

Amadis feignit de vouloir prendre congé de Lifvard & de se retirer. Ah ! Chevalier , lui dit-il , je ne peux me résoudre à vous perdre sitôt sans vous connoître ; & , si ma prière ne suffit pas pour vous retenir dans ma Cour , j'espère que vous ne résisterez pas à celles de la

Reine & de ma fille. A ces mots, il le prend par la main & le conduit à ces deux Princesses, devant lesquelles il fléchit le genou en baissant les yeux ; son ame agitée en ce moment lui faisoit trop sentir le danger d'oser les lever sur la belle Oriane.

Ce fut aussi dans ce même moment que Gandalin, qui se trouvoit à la suite des Princesses, fit un grand cri, comme s'il eût trouvé son maître après une longue & vaine recherche ; il courut embrasser ses genoux. Sire, dit-il, ce Prince voudroit en vain vous déguiser son nom ; sachez, Sire, que c'est Amadis, fils du Roi Perion, & que vous avez dans votre Cour le vainqueur d'Abyes, & le libérateur de la Gaule. Lifvard, à ces mots, embrassa tendrement Amadis ; la Reine voulut lui faire le même honneur, & voyant Oriane embarrassée, & n'oser lui faire quelque prévenance : Quoi ! ma fille, avez-vous oublié le Damoisel de la mer, & la fidélité de votre ancien Ecuyer à la Cour d'Ecosse ? Mabile, pour les aider à sortir de l'embarras où ils étoient tous deux, vint se jeter au col d'Amadis, en lui disant : Mon cousin, dites-moi des nouvelles de mon frère Agrayes ?

Vous aurez tout le temps de causer avec votre cousin, interrompit Lifvard ; car j'espère que la

Reine le retiendra dans une Cour , où le Roi Perion & son fils ont acquis des droits qui nous sont si chers. La Reine , se joignant à Lifvard , dit : Seigneur Amadis , me refuserez-vous de devenir mon Chevalier ? Madame , répondit-il , je me fais un si grand honneur de l'être , que je jure de ne plus quitter cette Cour sans votre permission. A ces mots , Lifvard l'embrassa de nouveau & fut suivi de ses Courtisans , qui ne cessoient d'applaudir à la promesse qu'Amadis venoit de faire ; il rentra dans l'intérieur de son palais , où la belle Oriane jouit du bonheur de voir traiter Amadis comme s'il eût été son propre frère.

Quelle fut la douce & charmante agitation de l'ame de ces jeunes amans , en se trouvant habiter le même palais ! Vous l'éprouverez encore vous-mêmes , cœurs insensibles , si vous vous rappelez combien il est doux de se dire le soir : Je reverrai demain matin ce que j'adore..... Eh ! quelle plus charmante idée peut occuper à son réveil , que de penser qu'on habite sous le même toit , qu'on respire le même air , & qu'on va passer le jour près d'un objet aimé !

Amadis , le plus tendre & le plus fidèle des amans , étoit bien plus capable de s'occuper délicieusement de ces charmes connus par les ames

passionnées, que son aimable & galant frère Galaor : celui-ci ne se souvenoit déjà presque plus des plaisirs dont il avoit joui pendant la nuit qu'il avoit passée avec la nièce du Duc de Bristoie, que pour en goûter de semblables. Amadis, dans un jardin émaillé de fleurs, n'eût désiré qu'une seule rose ; Galaor eût cueilli toutes celles qu'il eût trouvées sous sa main, & la rose qu'il tenoit, lui paroïssoit alors être la plus agréable de toutes. Amadis fut mieux aimé..... Galaor le fut plus souvent.... Nous craindrions de blesser quelqu'un de nos lecteurs, si nous osions décider lequel de deux dut être le plus heureux.

Ils se souviendront que Galaor s'étoit heureusement échappé du château de Bristoie, & que, courant à l'aventure, il s'étoit égaré dans une grande forêt, qu'il traversa toute entière avant qu'il apperçût une habitation. Sur la fin du jour il découvrit un château ; il ne douta point d'être bien reçu par le Seigneur Châtelain, selon l'usage de ces temps, où la Chevalerie étoit trop honorée pour qu'un Chevalier égaré ne fût pas bien accueilli par tous ceux dont la naissance les faisoit jouir du droit de girouettes & de donjon ; mais à peine Galaor fut-il sur le pont, qu'il fut attaqué brusquement par une troupe de gens armés, & l'un d'eux le blessa
dans

dans ce premier choc. Il en tira bientôt la vengeance la plus complete ; le dernier qui résista quelque temps à ses coups , ce fut le Seigneur du château : une voix douce & plaintive qui demandoit du secours , anima tellement Galaor , que , se jettant sur son adversaire , il l'enleva , & courut le précipiter dans les fossés du château. Son premier soin fut de voler au secours de celle qui se plaignoit ; il fut bien vivement ému lorsqu'il vit une jeune Demoiselle , telle que l'on peint les Graces , & vêtue aussi légèrement qu'elles , mais le col attaché par une grosse chaîne de fer. Dans un instant cette chaîne fut brisée. Galaor n'ayant plus d'ennemis , ôta son casque , & la jeune Demoiselle fut éblouie par sa jeunesse & sa beauté. Ce Chevalier eût dès ce premier moment oublié sa blessure ; mais la jeune Demoiselle , voyant couler son sang , le repoussa doucement , & le conduisit dans un appartement du château , où ses belles mains s'occupèrent à le désarmer & à étancher son sang. Ce soin , dont elle s'occupoit d'un air tendre , lui donna le temps d'apprendre à Galaor qu'elle étoit fille du Comte de Clare , & que le Châtelain n'ayant pu l'obtenir en mariage , l'avoit enlevée d'un monastère voisin où sa mère l'avoit conduite , & qu'il l'avoit amenée dans une pri-

son, où, par ses mauvais traitemens, il espéroit la contraindre à l'épouser. Galaor lui tint les propos les plus galans sur cet enlèvement; il excusa presque l'attentat du Châtelain, en lui disant que rien ne pouvoit résister à ses charmes, & qu'il craignoit de devenir lui-même presque aussi coupable; mais on ne l'est guères que lorsqu'on déplaît. Galaor étoit si beau! ses yeux brilloient d'un feu si vif & si doux!.... Son sang ne couloit plus. La jeune Demoiselle occupée de sa blessure, étoit toujours restée aussi légèrement vêtue..... Ils étoient seuls. Elle voyoit en lui son libérateur, & ce libérateur étoit charmant..... Ah! peut-on avoir de meilleures excuses pour céder à l'amour & à la reconnoissance! Galaor, pendant trois jours, en reçut les preuves les plus tendres; &, quoiqu'il eût l'air de vouloir s'en assurer sans cesse, elle ne lui reprocha point d'être trop exigeant.

Cependant le bruit commençant à se répandre de la punition du Châtelain, la jeune Demoiselle de Clare pria Galaor de la conduire au monastère où sa mère étoit restée dans les regrets & dans les larmes. Le vif, mais loyal Galaor, sentit avec regret la justice de cette demande, & ce fut avec plus de regret encore qu'il la prit en croupe, & la conduisit dans les bras de sa mère.

Le monastère que la Comtesse de Clare habitoit , n'étoit pas une de ces prisons cruelles , où la nature gémit en attendant la mort : c'étoit une abbaye de Chanoinesses , bien enceinte de murs à la vérité , mais ces murs avoient bien des portes ; les maisons qu'habitoient ces deminonnains , avoient chacune la leur : quelquefois les clefs de ces portes se perdoient , & les Amours savoient bien les retrouver.

On imagine sans peine quelle fut la reconnaissance de la Comtesse de Clare ; les soins que les Chanoinesses prirent de Galaor , les questions multipliées qu'elles lui faisoient toutes à la fois , la curiosité que chacune eut de voir en particulier la blessure qu'il avoit reçue dans le sein , pour le service de leur compagne , enfin , l'Auteur que nous nous plaçons à suivre fidelement , trouve sans doute Galaor si bien établi dans cette Abbaye , qu'il l'y laisse pour quelque temps , & qu'il s'occupe des aventures d'Agraves , Prince d'Ecosse , depuis la fin de la guerre de Gaule , & sa séparation d'avec Amadis.

Agraves , conduit par son amour près de la belle Olinde , Princesse de Norvège , s'avançoit à grandes journées vers le nord ; étant arrivé sur une haute montagne , dont la mer venoit battre le pied , il y fut assailli par une espèce

d'ouragan, qui, dans peu de temps, souleva les vagues jusqu'aux nues. Bientôt il apperçut un vaisseau qui luttoit contre les flots, & qu'il craignit à chaque instant de voir submergé; la nuit étoit prochaine. Agrayes, craignant que ceux du vaisseau ne perdissent la terre de vue, fit allumer des feux; & les mariniers, dirigeant leur vaisseau vers cette clarté, furent assez heureux pour aborder sur le rivage. Agrayes qui les observoit de loin, vit descendre plusieurs femmes auxquelles les gens de l'équipage dressèrent deux riches tentes; ils allumèrent aussi plusieurs feux, autour desquels ces femmes s'assirent pour sécher leurs habits mouillés par l'orage & par les lames d'eau qui les avoient couvertes. Agrayes ne voulut point les troubler dans ces premiers momens; mais, vers le milieu de la nuit, le silence qui régnoit autour des tentes lui faisant croire que, fatigués de la tempête, ceux du vaisseau s'étoient livrés au sommeil, il s'approcha sans faire de bruit, pour reconnoître de quelle nation ils étoient, & pour leur offrir de nouveaux secours. Qui pourroit exprimer la surprise & les transports d'Agrayes, lorsque, parmi ces femmes abattues par la peur & par la fatigue, il reconnut sa chère Olinde? Il fit un grand cri, & courut se jeter à ses ge-

noux : c'étoit la première fois de sa vie qu'il jouissoit du bonheur de les embrasser. Olinde , loin de l'en arracher , ne put s'empêcher de passer ses bras autour de son cou , & de pencher sa tête sur son front. Quoi ! c'est vous , cher Agrayes , dit-elle , que le Ciel envoie à mon secours ; c'est vous que je retrouve au moment même où nous avons été prêts d'être séparés pour toujours ? Agrayes trop ému , trop saisi pour lui répondre , crut aussi fortement qu'Olinde , que le Ciel avoit dirigé cette rencontre imprévue pour les unir à jamais ; l'une & l'autre le prirent à témoin de leurs sermens ; les Dames de la suite d'Olinde les leur ayant entendu prononcer , crurent devoir leur laisser le temps de se raconter leurs aventures ; elles se retirèrent sous l'autre tente , celle d'Olinde se ferma jusqu'au jour. Le soleil brilloit d'une lumière pure , les vents étoient apaisés , & la mer étoit déjà calme lorsque cette tente se rouvrit , & qu'Olinde & Agrayes reparurent aux yeux des Dames Norvégiennes , qui ne purent s'empêcher d'admirer à quel point une seule nuit avoit embelli la jeune Olinde , & fait renaître les roses de son teint. Nous ignorons ce que ces heureux amans avoient pu se dire pendant le cours de cette nuit ; mais Olinde n'avoit pas encore eu le temps d'appren-

dre au Prince d'Ecosse que la Reine de Norvège, ancienne amie & proche parente de Brissène, Reine de la grande Bretagne, l'envoyoit à cette Cour, pour y être élevée avec la belle Oriane. Agrayes n'ayant plus rien à desirer que la continuation du bonheur inespéré dont il venoit de jouir, perdit toute idée de poursuivre son voyage, & ne fut occupé que de celle de rejoindre promptement Olinde à la Cour de Lifvard.

Trop jaloux de l'honneur de celle avec qui ses derniers engagements étoient devenus si sacrés, il n'osa s'embarquer avec elle sur le même vaisseau; il la vit partir les larmes aux yeux, & longea la côte pour trouver un port & un autre vaisseau qui pût le conduire dans la grande Bretagne. Chemin faisant, il délivra les deux Demoiselles de la nièce du Duc de Bristoie, que ce Duc vouloit faire brûler; il enleva sa nièce qui avoit si bien reçu Galaor; il la mit sous une autre garde; & défiant l'oncle, comme ayant usé d'un pouvoir tyrannique contre sa nièce, dont il avoit usurpé la principale seigneurie, il l'appella à la Cour de Lifvard, son seigneur suzerain, pour y terminer ce différend. Galvanes & Olivas, deux célèbres Chevaliers, ayant encore de plus fortes raisons de se plaindre du Duc

de Bristoie , joignirent leur défi à celui d'Agreyes , & tous les trois partirent ensemble , & se rendirent à Vindisilore.

Nous avons laissé l'heureux Amadis jouissant du bonheur de voir sans cesse la belle Oriane ; & la Reine Brisène , qui l'avoit choisi pour être son Chevalier , partageoit avec Lisvard le soin de lui rendre sa Cour agréable. Un jour que la Reine se plaisoit à lui faire répéter les aventures de son enfance , une Demoiselle inconnue entra dans sa chambre , se mit à ses genoux , & lui demanda de parler en particulier à son Chevalier : l'ayant obtenu , cette Demoiselle conduisit Amadis assez loin pour n'être pas entendue. Souvenez-vous , Seigneur , lui dit-elle , du beau Damoisel que vous armâtes Chevalier , le jour que votre bonne amie Urgande vous dut la liberté de son amant ; apprenez qu'il est digne de vous , qu'il est temps que vous vous réunissiez ensemble. A ces mots , elle lui fit le récit de la victoire que Galaor avoit remportée sur le redoutable géant Albadan , & les autres aventures qui l'avoient couvert de gloire. Amadis ne put entendre parler de son frère , sans être attendri ; & la jeune Oriane , lui voyant les larmes aux yeux , & n'ayant rien entendu des propos de la Demoiselle , craignit qu'elle ne lui eût fait

quelque message plus intéressant que celui de lui parler d'un frère. Elle rougit & pâlit tour-à-tour ; & , ne pouvant cacher à la Princesse Mabille le trouble & l'inquiétude qui l'agitoient : Appelez de grace votre cousin , lui dit-elle ; que peut il apprendre qui le touche au point de faire couler ses larmes ? Mabille sourit : elle connoissoit trop la loyauté d'Amadis , pour former des soupçons injurieux à son amour ; mais , ayant pitié du trouble de son amie , elle se fit rendre compte par lui du message de la Demoiselle , & revint , en riant , raconter à la jalouse & tendre Oriane ce qu'Amadis venoit d'apprendre de son frère Galaor.

Oriane confuse d'avoir pu soupçonner Amadis , se plut à l'en dédommager par le regard le plus tendre ; & lorsqu'il vint rendre compte du message de la Demoiselle à la Reine sa mère , & qu'il leur demanda la permission à toutes les deux d'aller chercher son frère , elle crut ne devoir point s'y opposer.

Dès le lendemain matin , Amadis partit avec le seul Gandalin pour aller à la recherche de son frère : à peine étoit-il éloigné d'une lieue de Vindiflore , qu'il trouva dans une litière un Chevalier de la Cour de Lisvard , cruellement blessé ; il apprit de sa femme qui l'accompagnoit

toute éplorée, qu'il venoit de combattre des parens du superbe Dardan, mécontens des honneurs dont Lifvard combloit celui qui l'avoit vaincu, & ayant juré de s'en venger sur tous ceux qui se diroient attachés à son service. Amadis, indigné de l'audace & de l'injustice de ces Chevaliers, courut les attaquer, & leur fit mordre la poussière assez près de la litière, pour que le Chevalier blessé pût jouir du plaisir d'être vengé.

Quelque temps après, Amadis sortit de la forêt; il entra dans une grande plaine parée de cette espèce de richesse que la nature prodigue au printemps, & qui fut toujours plus précieuse aux yeux du sage, & plus agréable à ceux d'un amant, que celle dont se pare le luxe des Cours. Le chant des oiseaux, l'émail & le parfum des fleurs, tout lui rappelloit Oriane. Un amant bien épris peut-il jouir d'une sensation agréable, qu'elle ne lui fasse sentir qu'il est privé de la plus touchante pour son ame, lorsqu'il ne peut ni voir ni entendre celle qu'il adore? La rencontre d'un nain bien vêtu, monté sur un beau courfier, le tira de cette douce rêverie. Le nain, frappé de l'air noble d'Amadis, s'arrêta pour l'admirer, & ne put s'empêcher de dire : Je crois que ce beau Chevalier surpasse encore celui du Val-du-pin,

Amadis, depuis qu'il avoit entrepris la découverte de Galaor, ne perdoit pas une occasion de prendre des informations sur les Chevaliers que leurs actions rendoient célèbres. Au portrait que le nain lui fit du Chevalier du Val-du-pin, il se flatta que ce pouvoit être le frère qu'il cherchoit; il le pria de le conduire au Val-du-pin: le nain y consentit, à condition qu'il l'accompagneroit jusques dans le château d'un traître de Châtelain, qui l'avoit outragé, & qui retenoit plusieurs bons Chevaliers dans les chaînes. Amadis n'hésita pas à le lui promettre; & le nain, retournant sur ses pas, le conduisit vers une des extrémités de la plaine, terminée par une chaîne de montagnes, où l'on appercevoit une gorge plantée de pins qui s'élevoient jusqu'aux nues. Chemin faisant, le nain lui conta que le passage de cette grotte étoit défendu par un brave Chevalier, que sa maîtresse avoit obligé de soutenir sa beauté contre celle de toutes les maîtresses des Chevaliers qui se présenteroient pendant six mois pour le combattre. Ah! dit Amadis en lui-même, ce Chevalier n'a donc jamais vu la belle Oriane; un seul de ses regards le forceroit à ne combattre que pour elle: c'est à moi de le punir de sa témérité.

Plein de cette idée, il s'avance vers le pin

qui soutenoit l'écu du Chevalier, & frappe cet écu de sa lance; le Chevalier sort de sa tente, monte à cheval, s'approche d'Amadis avec un air poli: Sire Chevalier, lui dit-il, pourquoi me refuseriez-vous d'avouer une vérité que tant de Chevaliers ont été forcés de reconnoître? Ce jour est le dernier de ceux pendant lesquels je me suis engagé à la soutenir; il vous en coûtera peu pour me laisser jouir du prix des combats que j'ai livrés, & votre Dame n'en sera pas moins agréable à vos yeux, en confessant que la mienne, qui vous est inconnue, peut la surpasser en beauté. Ah! s'écria vivement Amadis, Vénus même ne triompheroit pas de celle que j'adore; &, tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, nulle Dame de Chevalier ne pourra se vanter d'avoir remporté le prix sur la mienne.

En ce cas, répondit son adversaire, d'un air tranquille, le sort des armes en va décider. A ces mots, ils s'éloignent tous deux, ils reviennent l'un sur l'autre, brisent leurs lances sans s'ébranler, & mettant aussi-tôt l'épée à la main, ils s'attaquent avec la même valeur. Le combat fut très-long, & Amadis n'en avoit point essuyé de pareil depuis celui qu'il eut contre le Roi d'Irlande; mais la force d'Amadis sembloit

s'augmenter à chaque coup qu'il portoit, en pensant à sa chère Oriane: son adversaire, le bras appesanti par le sang qu'il répandoit, & par les coups qu'il avoit portés, se laisse tomber sur l'herbe rougie de son sang; son épée échappe de sa main, son casque se délace, & c'est Angriote d'Estravaux, un des meilleurs Chevaliers de Lifvard, qu'Amadis reconnoît dans son ennemi.

En toute autre occasion, Amadis eût exposé sa vie pour sa défense; mais les intérêts d'Oriane lui étoient trop chers & trop sacrés pour qu'il n'achevât pas de la faire triompher d'une rivale; il saute légèrement à terre, court au Chevalier: Reconnoissez votre erreur, lui cria-t-il, & ne regrettez point de faire un aveu, que vous feriez bientôt de vous-même, si vous connoissiez celle qui m'a fait remporter la victoire. Prends ma vie, s'écria d'une voix foible le malheureux Angriote; j'aime mieux mourir de la main du meilleur de tous les Chevaliers, que de la cruauté de celle qui s'est fait un jeu d'exposer aussi long temps la vie de l'amant le plus fidele. Non, brave & loyal Chevalier, lui répondit Amadis, je n'abuserai point de votre malheur; reprenez cette épée dont vous vous servez avec tant de courage; espérez plus de la justice qui vous est due,

& foyez sûr que je vais employer tous les moyens possibles pour vous la faire obtenir de celle qui vous est chère. A ces mots, il enleva lui-même Angriote, le remit entre les mains de ses écuyers, & s'éloigna sans se faire connoître.

Angriote d'Esttravaux ne fut pas long-tems sans savoir qu'il avoit été vaincu par Amadis. Lifvard & la Reine Brisène, à la prière de ce dernier, trouvèrent facilement le moyen de convaincre la Demoiselle dont Angriote étoit amoureux, qu'elle ne pouvoit faire un meilleur choix.

Amadis, content d'avoir fait triompher la beauté d'Oriane, mais affligé de voir son espérance trompée dans la recherche de Galaor, suivit pendant quatre jours le nain auquel il avoit promis un don; ils arrivèrent à la vue d'une forteresse qui paroissoit déserte: Où m'as-tu conduit, dit-il au nain? Seigneur, répondit-il, ce château se nomme Valderin, & celui qui le possède est le plus redoutable que je connoisse. Hélas! j'avois un maître aussi brave qu'aimable; il m'avoit élevé, j'aurois donné ma vie pour lui: son mauvais sort l'ayant conduit près de ce château, le traître qui l'habite vint l'attaquer, suivi de plusieurs satellites, dont l'un d'eux tua son cheval entre ses jambes: ce fut en vain qu'accablé du poids de son cheval, mon maître lui

cria merci ; le barbare Seigneur du château sembla se plaisir à le percer de coups , & lui arracha la vie. Depuis six mois , je lui cherche en vain un vengeur ; tous les Chevaliers que j'ai conduits ici pour punir son lâche meurtrier , ont perdu la vie ou la liberté. Tenez-vous sur vos gardes , & défiez-vous des ruses & des enchantemens du traître Arcalaüs , car je ne peux plus vous cacher que c'est ce redoutable enchanteur que vous avez à combattre.

— Animé par le récit du nain , & par la certitude que la Cour de la grande Bretagne n'avoit point de plus mortel ennemi que l'enchanteur Arcalaüs , Amadis n'hésite pas à pénétrer jusques dans la seconde cour du château : nul être vivant ne s'offre à sa vue : il prend le parti d'attendre que quelqu'un se présente ; mais le même silence régna dans le château jusqu'à deux heures avant la nuit. Le nain qui commençoit à s'effrayer , lui crioit vainement : Seigneur , sortons d'ici ; je vous rends votre parole. Non , répondit Amadis , je ne sortirai point sans avoir connu l'intérieur de ce château ; & se défiant un peu du nain , cette espèce de créature passant pour être très-discourtoise , il chargea Gandalin de s'en assurer , & de l'obliger de le suivre. Etant descendu de cheval , il parcourut les deux cours :

on ne pouvoit entrer dans le château que par deux portes de fer, qu'il étoit impossible de forcer; mais voyant l'entrée d'une voûte obscure ouverte, le courageux Amadis n'hésita point à descendre l'escalier qui conduisoit dans ce souterrain: il n'y marcha pas long-tems sans entendre les cris lamentables de quelques malheureux qui secouoient leurs chaînes, en appelant la mort à leur secours. Amadis s'avançoit vers le lieu d'où partoient ces cris, autant que l'obscurité pouvoit le lui permettre; tout-à-coup, il entendit la voix rauque d'un homme qui crioit à son camarade: Leve-toi, prends ces fouets, & va-t-en faire crier d'une autre sorte ces misérables qui troublent notre sommeil. Amadis tire son épée, & s'avance; la lumière d'une lampe lui fait découvrir une troupe de gens armés, dont quelques-uns sommeilloient: mais ceux qui veilloient appercevant Amadis, dont la lumière faisoit briller l'épée, crièrent aux armes, & cette troupe l'assaillit armée de haches & de hallebardes. La force prodigieuse d'Amadis & le tranchant de son épée, lui firent terrasser en peu de temps cette vile troupe; &, voyant un troufseau de clefs à la ceinture du plus apparent d'entr'eux, il s'en empara, & réussit à mettre en liberté les malheureux dont il avoit entendu les cris. Parmi

les prisonniers qu'il délivra , Amadis apperçut une jeune personne , belle encore , quoique pâle & défaite , couverte de haillons , & attachée par le col à un poteau. Dès qu'il l'eut délivrée , elle embrassa ses genoux. Elle lui apprit qu'elle étoit fille de Roi , qu'elle se nommoit Grindaloia , & qu'Arcalais l'avoit enlevée pour se venger d'Arban de Norgales , avec lequel elle étoit accordée depuis son enfance , & dont elle étoit tendrement aimée.

Arban de Norgales étoit parent & l'intime ami d'Amadis ; ce qui le détermina à se faire connoître de Grindaloia. Madame , dit-il , j'ai vu souvent couler les larmes qu'il donne à votre perte , & je regarde comme un des jours le plus heureux de ma vie , celui qui vous rend à votre amour. Amadis étant sorti du souterrain avec les prisonniers qu'il venoit de délivrer , fut frappé d'un bien étrange spectacle en entrant dans la cour ; il vit le pauvre nain suspendu par un pied à une potence , au-dessus d'un feu plein de poix-résine & de tourbe , dont la fumée l'avoit déjà presque étouffé : le fidèle Gandalin étoit aussi couvert de chaînes , à portée de souffrir également de l'épaisse & noire fumée que ce feu exhaloit. Son premier soin fut de les délivrer tous les deux.

La nuit s'étoit presque écoulée pendant tous ces événemens , le jour étoit prêt à paroître ; Amadis n'attendoit plus que le lever du soleil pour sortir de ce château, lorsque tout-à-coup il vit ouvrir une fenêtre ; un grand homme y parut, & lui dit d'un ton menaçant : Est-ce toi, malheureux, dont l'audace s'est portée jusqu'à massacrer la garde de mon château ? Descends, si tu l'oses, lui répondit Amadis, & je vais te rendre compte de ce que j'ai déjà fait, & de ce que j'ai dessein de faire. Attends-moi donc, si tu l'oses toi-même, lui dit l'autre d'un air furieux. A ces mots, la fenêtre se referme, & peu de temps après la porte s'ouvre avec fracas, & le Chevalier du château vient attaquer Amadis. Malgré la taille gigantesque & la force d'Arcalaüs, les coups terribles qu'il reçut d'Amadis, dont le dernier lui fit tomber son épée, le forcèrent bientôt à prendre la fuite : il rentre dans le château, franchit l'escalier avec vitesse, Amadis le suivant toujours, & le menaçant de la mort. Arcalaüs se sauve vers une chambre, où soudain une femme lui donne une nouvelle épée : alors il se présente à la porte de cette chambre, & semble vouloir recommencer à combattre. Amadis, par respect pour la Dame qui paroissoit éplorée & vouloir les séparer,

s'étoit arrêté sans oser suivre plus loin son ennemi. Arcalaüs ordonne à cette Dame de se retirer , insulte Amadis par les plus grossières injures , & le défie de passer le seuil de la porte. Fût-ce aux enfers , s'écria le héros , j'irois attaquer un monstre tel que toi. A ces mots , il veut s'élancer dans la chambre ; mais à peine a-t-il fait un pas , qu'il perd l'usage de ses sens , & tombe sans connoissance.

Arcalaüs aussi-tôt le défarme , rappelle la Dame , & lui dit : Je laisse mon ennemi sous votre garde ; il m'est facile de lui donner la mort ; mais je ferai mieux vengé par la prison cruelle à laquelle je le condamne , & par le projet que je vais exécuter. A ces mots , Arcalaüs ôtant ses armes , se couvre de celle d'Amadis , prend sa redoutable épée , & montant son cheval qu'il trouve attaché dans la cour , il sort du château , & prend le chemin de Vindisilore pour se rendre à la Cour de Lifvard. La Dame de ce château étoit femme d'Arcalaüs , mais ses mœurs douces & son humanité la rendoient digne d'un meilleur sort : elle fut attendrie par les gémissemens de Gandalin , de Grindaloia & des autres prisonniers qui ne doutoient plus de la mort d'Amadis étendu sans donner aucun signe de vie : elle pleuroit avec eux , & blâmoit

la barbarie de son époux , lorsque tout-à-coup elle vit entrer deux Demoiselles chargées de douze flambeaux qu'elles allumèrent , & qu'elles placèrent autour de la salle : bientôt une troisième Dame, d'une taille élevée, tenant un petit brasier d'une main & un livre de l'autre, arriva dans cette chambre, suivie de six Demoiselles qui portoient des flûtes & des harpes , & qui formoient ensemble un concert harmonieux : cette Dame brûla quelques parfums autour d'Amadis, lut dans le livre qu'elle tenoit ; & plusieurs voix parurent répondre dans la langue inconnue qu'elle parloit en lisant ce livre. Tout-à-coup elle s'approcha de celui que l'on croyoit mort ; elle le prit par la main , en lui criant : Réveillez-vous, Amadis ; la gloire, Oriane, & votre amie Urgande vous rappellent à la vie. A ces mots, Amadis se relève , reconnoît Urgande, se jette à ses genoux. Ah ! Madame, lui dit-il , que ne vous dois-je pas ? Ne perdons point de temps , lui répondit Urgande, & tâchons de prévenir la suite funeste de la noire trahison d'Arcalaüs ; il a pris vos armes, il se flatte de paroître comme votre vainqueur : couvrez-vous des siennes , & volez pour démentir le faux récit qu'il va faire de sa victoire & de votre mort.

Amadis obéit à la sage Urgande ; & ne voulant pas porter sa vengeance plus loin, en considération de la femme d'Arcalaüs, il prit les armes & le cheval de ce dernier, & sortit du château, suivi de Grindaloia & des captifs qu'il avoit délivrés ; le plus apparent s'étant fait connoître à lui pour être le célèbre Chevalier Brindaboias, dont Lifvard & sa Cour regrettoient depuis trois ans la perte, & ayant retrouvé ses armes dans le château, fit choix du meilleur cheval des écuries, & se mit en état de combattre, au cas qu'Amadis essuyât de nouvelles attaques. Amadis le chargea de veiller sur la Princesse qu'il avoit délivrée, & de la conduire à la Cour de Lifvard, si quelque nouvelle aventure les séparoit.

Il fut très-heureux qu'Amadis eût pris une précaution aussi sage, car à peine eurent-ils marché pendant une heure, que les cris d'une Demoiselle, qui couroit dans la forêt, appellèrent Amadis à son secours : il pria Grindaloia de continuer sa route ; &, reconnoissant que la Demoiselle qui crioit étoit une de celles qu'Urgande avoit menées avec elle, elle vola sur ses traces, & la joignit au moment où il demandoit à un Chevalier de lui rendre une cassette qu'il venoit de lui ravir, & de lui apprendre

ce qu'étoit devenue sa compagne. Amadis fut indigné de la réponse que le Chevalier fit à la Demoiselle : Croyez-vous , ma mie , lui disoit-il en se moquant d'elle , que je vous aie pris cette cassette pour vous la rendre ? Sachez que chacun a son goût , & que ce butin m'est aussi cher que l'autre Demoiselle peut l'être à mon compagnon , quoique je croie dans ce moment même , qu'il l'a force à le rendre heureux. Amadis vit bien qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Défier le Chevalier larron , le renverser , le percer d'outre en outre , rendre la cassette à la Demoiselle , voler aux cris étouffés que pouffoit sa compagne , ce fut pour lui l'affaire d'un moment : il étoit temps pour la pauvre Demoiselle , prête à devenir la proie de son lâche ravisseur. Amadis dédaigna de le combattre ; il eût cru ses armes souillées s'il en eût frappé l'indigne Chevalier qui déshonoroit son ordre : il lui fit passer plusieurs fois son cheval sur le ventre , & ce fut sous les pieds de cet animal qu'il fut puni de son crime.

Echauffé par cette course , il ôta son casque & fut reconnu par les deux Demoiselles d'Urgande ; les voyant en sûreté contre de nouveaux attentats , il ne s'arrêta près d'elles que pour les prier de répéter à leur maîtresse à quel point il

étoit reconnoissant des services essentiels & multipliés qu'il en avoit reçus : il prit congé d'elles, & chercha vainement à rejoindre Grindaloia ; s'étant égaré dans la forêt, il s'éloigna du chemin de Vindisilore, & la nuit survint sans qu'il pût trouver la route qu'il devoit suivre.

Pendant ce temps, le traître Arcalaüs occupé de son projet, & connoissant tous les détours de la forêt, avoit fait une si grande diligence, qu'il étoit arrivé dès le matin du second jour de marche, à Vindisilore. Les Princesses Oriane & Mabilie prenoient l'air à leur fenêtre pendant cette belle matinée, & le cœur de la première fut bien vivement ému, en voyant accourir de loin, vers la cité, un Chevalier couvert d'armes brillantes qu'elle reconnut pour être celles d'Amadis ; elle le fit remarquer à Mabilie, & cachant sa belle tête dans son sein : Ah ! ma cousine, s'écria-t-elle, qu'on est heureux de revoir ce qu'on aime ! Les Princesses occupées de cette douce idée, se contentèrent de relever & de nouer leurs beaux cheveux, & passèrent dans l'appartement de la Reine, ne doutant point que son Chevalier n'y vînt dès qu'il auroit rendu ses premiers respects à Lisvard. Elles étoient dans l'attente de le voir paroître, lorsque la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit, & qu'elles vi-

rent entrer le Roi tout en larmes , qui s'écria d'une voix entre-coupée : Ah ! Madame , quel coup affreux ! le brave Amadis n'est plus. La Reine Brisène aimoit son Chevalier , comme s'il eût été son fils : elle jeta le cri le plus douloureux , & tomba sur son fauteuil sans connoissance. Oriane & Mabilie voulurent s'avancer pour la secourir ; mais la tendre Oriane , cédant au désespoir qui s'empara de son ame , s'évanouit & tomba sur ses genoux : heureusement son état présent pouvoit s'attribuer à celui dans lequel elle voyoit sa mère ; & Mabilie , quoique désespérée de cette fatale nouvelle , eut la présence d'esprit de relever Oriane , & de la porter dans sa chambre , avec l'aide de la Demoiselle du Danemarck.

Les soins de Lifvard & des Dames du palais ayant fait revenir la Reine Brisène , elle apprit du Roi son époux , qu'Arcalaüs venoit de lui rendre compte en ces termes , de son combat contre Amadis. « Sire , m'a-t-il dit , Amadis » m'est venu défier dans mon château de Val- » derin , avec cet air impérieux & offensant qu'il » conserve depuis son combat contre Dardan : » l'honneur ne me permettoit pas de souffrir un » pareil affront. Les conditions de notre combat » ont été que le vainqueur , après avoir arraché

» la vie à son adverfaire, se couvriroit de fes
 » armes, & viendroit à votre Cour vous rendre
 » compte du combat, & vous apprendre la mort
 » de son ennemi. Amadis eft tombé fous mes
 » coups, & je viens remplir les conditions pref-
 » crites, felon les loix de la Chevalerie. »
 Lifvard n'eut rien à répondre ; mais pénétré
 d'horreur contre Arcalaüs dont il connoiffoit la
 perfidie, & qui le privoit du meilleur Chevalier
 de fa Cour, il lui tourna brusquement le dos fans
 lui rien dire ; & dans fon premier mouvement,
 étant accouru tout en larmes chez la Reine, le
 traître Arcalaüs profita de ce temps pour fe
 retirer : il remonta promptement à cheval, &
 fortant du palais, chargé des imprécations de
 tous ceux qui regrettoient Amadis, il s'éloigna
 promptement, & s'enfonça dans la forêt voifine
 pour regagner un de fes châteaux, par des che-
 mins détournés.

La Princeffe Mabilie & la Demoifelle du Da-
 nemark firent, pendant plus de deux heures,
 d'inutiles efforts pour rappeler Oriane à la vie :
 elles l'agitoient vainement quand elles la voyoient
 frémir, Oriane retomboit à tous momens dans
 un état approchant de la mort ; mais un torrent
 de larmes, qui commençoit à couler de fes yeux,
 leur donna quelque efpérance. Ah ! chère Oriane,

s'écria Mabilie , revenez à la vie , & rappelez votre raison. Non , il n'est pas possible qu'Amadis ait pu succomber sous les coups du lâche & perfide Arcalaüs. Ce ne feroit pas la première fois que ce traître auroit osé se parer d'une fausse gloire ; rendez-vous maîtresse de ces premiers momens qui peuvent découvrir le secret de votre ame ; il n'est pas encore temps de vous livrer au désespoir ; non , je ne peux rejeter le rayon d'espérance qui me fait croire que le lâche Arcalaüs n'a fait qu'un faux récit , & que nous reverrons Amadis. Ah ! chère amie, s'écria la tendre Oriane, que me fert-il de me contraindre , lorsque je ne desire & n'attend plus que la mort ? Elle alloit poursuivre , lorsqu'elle fut interrompue par la Reine sa mère , qui accouroit à sa chambre , la joie peinte dans ses yeux , & suivie par une jeune Dame & un chevalier , qui tous les deux lui étoient inconnus. Grace au Ciel ! s'écria la Reine, Amadis respire ; il est toujours victorieux , & le lâche Arcalaüs n'a fait qu'un faux rapport. A ces mots , elle lui fit connoître Brindaboias & la Princesse Grindaloia ; l'un & l'autre lui racontèrent le combat d'Amadis & son enchantement , & le secours qu'il avoit reçu de la sage Urgande. A ce récit , les roses du teint d'Oriane se ranimèrent ; presque aussi peu maîtresse de cacher sa

joie que sa douleur : Ah ! Madame , dit-elle à la jeune Princesse de Sorolis , vous faites renaître le bonheur dans cette Cour , par votre présence & par les bonnes nouvelles que vous nous apportez. A ces mots , elle l'embrasse & lui jure l'amitié la plus tendre.

Ce fut dans la chambre , & presque dans les bras d'Oriane , que le Roi Arban de Norgales revit sa chère Princesse : averti de son arrivée au moment où il montoit à cheval pour poursuivre Arcalaüs & venger Amadis , il la cherchoit dans le palais , & la présence de Brisène & d'Oriane ne put l'empêcher de se jeter à ses genoux. Grindaloia lui raconta comment Arcalaüs l'avoit enlevée , lorsque le Roi son père la fit partir pour Vindisilore ; elle lui répéta ce qu'on avoit fait pour sa délivrance , & tout ce qu'elle venoit de dire en présence d'Oriane. La Reine ayant appris d'elle que la jeune Aldène , dont nous connoissons l'aventure avec Galaor , étoit de Grindalois , & que le Duc de Bristoie son oncle en usoit mal avec elle , fit envoyer l'ordre à ce Duc , vassal du Roi son époux , de remettre Aldène en liberté , & de la faire partir sur-le-champ pour venir trouver sa sœur qu'elle fit rester dans sa Cour , après avoir mandé , par un courrier , au Roi de Sorolis , que sa fille étoit délivrée & sous sa garde.

Lifvard , enchanté de l'espérance de revoir bientôt Amadis, ne desiroit plus que d'apprendre qu'il avoit retrouvé son frère Galaor ; mais il devoit se passer encore bien des événemens avant qu'il pût jouir du plaisir de les voir ensemble. Amadis, tranquille sur la supercherie qu'Arcalaüs s'étoit proposé de faire à la Cour de Lifvard , & jugeant que l'arrivée de Brindaboias & de la Princesse de Sorolis suffisoit pour en empêcher l'effet , s'occupoit plus vivement que jamais de la recherche de son frère , & il n'imagina point de le chercher dans un couvent de Chanoinesses. Galaor cependant s'y trouvoit si bien , celles qui l'habitoient trouvoient tour-à-tour de si bonnes raisons pour l'y retenir, le jeune & vif Galaor en avoit si facilement de nouvelles pour y rester, que, depuis plus d'un mois , il s'oublioit bien doucement avec elles : l'amour de la gloire fut l'emporter enfin sur celui des plaisirs. La Doyenne du Chapitre , jeune & belle Comtesse de l'Empire , avoit brodé de sa main une écharpe pour Galaor. Madame la Secrette , dont la naissance & les charmes ne cédoient en rien à ceux de la Doyenne , avoit tissé de même un riche baudrier. Toutes les deux avoient choisi les ombres de la nuit pour porter leurs présens : toutes les deux ayant pris la même heure , se rencontrèrent,

se devinèrent, s'observèrent, & nuisirent mutuellement à l'accomplissement de leur dessein. Galaor, assez étonné de se trouver seul pendant cette nuit, eut le temps de faire quelques réflexions : se souvenant alors qu'il étoit frère d'Amadis, qu'il avoit été fait Chevalier de sa main, il saisit ce temps de s'armer, de monter à cheval, & de s'éloigner avant l'aube du jour de cet aimable Chapitre, qu'il ne quitta cependant qu'avec regret, & qu'il laissa dans les larmes.

Galaor étoit déjà fort loin de l'Abbaye, lorsque le soleil fut monté sur l'horizon : il s'arrêta sur le bord d'une fontaine, il ôta son casque, & descendit pour faire rafraîchir son cheval : le moment d'après, il vit accourir un Chevalier à pied, sans casque, sans bouclier, & dans le plus grand désordre. Galaor lui demanda par quel accident il se trouvoit en cet état ? Depuis trois jours, dit-il, je cherchois en vain cette fontaine dont les eaux très-salutaires pour la santé, ont de plus la vertu de réparer dans un moment la fatigue & les forces : m'étant endormi dans ce bosquet voisin, un brigand vient de m'enlever une partie de mes armes & mon cheval. Galaor offrit au Chevalier de poursuivre ce brigand ; l'autre lui répondit : Seigneur, vous me paroissez fatigué, & je ne veux ni ne dois accepter

vosre offre , qu'après que vous aurez éprouvé l'effet merveilleux des eaux de cette fontaine. Le bon Galaor , qui se ressentoit un peu dans ce moment de son ancienne blessure des nuits précédentes , & de la longue course qu'il venoit de faire à jeun , s'approcha de la fontaine , & se mit à genoux pour puiser de l'eau plus facilement. Pendant ce temps , le prétendu Chevalier s'étant emparé de son casque , de son bouclier & de sa lance , sauta légèrement sur le cheval de Galaor , & s'enfuit en lui criant : Damp , Chevalier , rafraîchissez-vous à votre aise ; mais ne croyez plus si légèrement aux eaux miraculeuses , & conservez mieux votre cheval & vos armes.

Galaor furieux d'avoir été si lâchement trompé , & d'essuyer encore cette mauvaise plaisanterie , courut vainement après lui : l'autre disparut promptement à ses yeux. Accablé du poids de ce qui lui restoit de ses armes , il suivoit tristement à pied la route qu'il vit la plus battue , dans l'espérance de trouver des lieux habités , lorsqu'une Demoiselle montée sur une belle haquenée vint à sa rencontre , & s'arrêta comme paroissant surprise de le voir en cet état. Galaor lui conta son aventure , à laquelle la Demoiselle eut l'air d'être sensible : elle lui proposa , sous la condition de lui accorder un don , de le con-

duire où l'homme qu'il venoit de lui désigner se retiroit ; & Galaor, une seconde fois la dupe de sa bonne-foi , monta sur la haquenée de la Demoiselle, la prit en croupe, & se laissa guider par elle. Le brigand qui l'avoit déjà volé , n'avoit pu voir sans regret , que Galaor avoit un baudrier étincelant de pierreries ; desirant s'en emparer , il avoit envoyé la Demoiselle , sa complice & son amie , au-devant de lui , pour tâcher de l'attirer dans sa retraite , où ce traître comptoit facilement tuer un Chevalier à moitié défarmé , & s'emparer du reste de ses armes. Elle conduisit, en effet, Galaor au bout d'une avenue qui aboutissoit à la tour où ce brigand , lui dit-elle , avoit caché son larcin ; & feignant de craindre sa vengeance, elle pria Galaor de descendre , pour lui laisser la liberté de se sauver , si celui qu'il cherchoit avoit l'avantage.

A peine Galaor fut-il descendu , que la porte de la tour s'ouvrit. Le brigand armé de toutes pièces & monté sur son cheval , fondit sur lui la lance en arrêt : Galaor , sans bouclier , n'eut que le temps de tirer son épée ; & se dérochant légèrement à l'atteinte de la lance , il saisit adroitement une des rênes du cheval , l'arrêta d'un bras vigoureux , & saisissant le brigand par la cuisse , il l'entraîna de la selle & le terrassa sous

ses pieds. Ah ! donnez-lui la vie , s'écria la perfide Demoiselle , c'est le don que je vous demande. Galaor trop en colère pour l'entendre , avoit déjà levé sa redoutable épée , & le coup mortel étoit porté , lorsqu'elle réclama le don qu'il avoit promis.

Chevalier félon & sans foi , lui cria la Demoiselle , c'est donc ainsi que tu remplis le serment sacré du don octroyé ? Vas , je te poursuivrai sans cesse , pour manifester ton déshonneur , & pour obtenir vengeance de la mort de celui qui m'étoit si cher. Malgré l'horreur & le mépris qu'inspira ce propos à Galaor pour la perfide Demoiselle dont il reconnut la trahison , il fut très-affligé de n'avoir pu lui donner la vie de son complice ; il crut se débarrasser de ses cris & de sa poursuite , en sautant sur son cheval , après avoir repris ses armes ; mais il ne put échapper à la Demoiselle , qui , montée sur une haquenée très-vite , le suivit en l'accablant d'injures , & lui protestant qu'elle ne le quitteroit pas qu'il ne lui eût accordé un autre don. Ah ! j'y consens , s'écria-t-il pour se délivrer d'elle. Eh ! quel est-il ce don que vous me demandez ? Ta vie , barbare , lui cria-t-elle ! je n'en veux point d'autre , & je saurai bientôt la mettre dans un si grand péril , que je jouirai du plaisir de te la voir perdre

à mes yeux. Galaor plia les épaules, & poursuivit son chemin, toujours harcelé par la poursuite importune & par les injures de cette méchante femme. Ils marchèrent ainsi pendant trois jours pour arriver jusques dans la forêt d'Angadeuse, sans éprouver aucune aventure.

Nous sommes obligés (pour suivre l'Auteur) de laisser l'aimable & brave Galaor en cette mauvaise compagnie, & de nous occuper d'Amadis qui continuoît ses recherches pour le trouver.

Ce brave Chevalier venoit d'éprouver l'aventure la plus périlleuse : il avoit rencontré dans cette forêt un grand chariot couvert, dont il avoit cru qu'il partoît des plaintes ; il avoit demandé poliment au Commandant de l'escorte nombreuse dont ce chariot étoit entouré, ce qu'il renfermoit : non-seulement le Commandant n'avoit répondu qu'avec arrogance, mais il avoit ordonné qu'on le fît prisonnier. Amadis, obligé de se défendre, avoit livré le combat le plus inégal & le plus sanglant, qui s'étoit terminé par la mort de ce Commandant, d'une partie de l'escorte, & par la fuite du reste ; s'approchant alors du chariot, & levant un côté des draperies qui le couvroient, il vit un riche cercueil surmonté d'une couronne, deux femmes

en deuil qui pleuroient , & un vieux Chevalier , dont la barbe blanche descendoit jusqu'à la ceinture. Ayant interrogé celui-ci sur ce convoi funèbre : Vous ne pouvez l'apprendre , lui répondit-il , que de la Dame du château voisin ; voyez si vous osez m'y suivre. Amadis , après un pareil propos , n'eût pas balancé d'entrer dans le château , quand même la curiosité ne l'eût pas déterminé ; il y suivit le chariot qu'il avoit laissé reprendre sa marche : mais à peine y fut-il entré , que la porte du château fut refermée , qu'on arrêta Gandalin & le nain qui l'avoient suivi , & qu'on l'assaillit de toutes parts.

Quoique fatigué du premier combat qu'il avoit livré , Amadis se fit bientôt un rempart du corps des plus audacieux qui l'attaquèrent ; mais le nombre des assaillans augmentant sans cesse , il eût peut-être succombé , si dans ce moment une jeune Demoiselle en deuil , presque aussi belle qu'Oriane , suivie d'une Dame plus âgée , n'eût ouvert le balcon de la fenêtre , & n'eût , par son autorité , fait cesser ce combat inégal. Que vous ai-je fait , seigneur Chevalier ? lui dit cette jeune personne d'une voix douce ; pourquoi me venir attaquer jusques dans mon château , lorsque les loix de la Chevalerie & votre honneur devroient plutôt vous engager à m'accorder votre appui ?

Amadis, touché de la jeunesse, de la beauté & de la grace avec laquelle cette jeune personne s'exprimoit, lui raconta son aventure en peu de mots, l'attaque brusque de l'escorte du chariot, & celle qu'il venoit d'essuyer en entrant chez elle. Le vieux Chevalier paroissant alors sur le balcon, confirma la vérité du récit d'Amadis. Ah ! Seigneur, s'écria la jeune personne, que j'ai de regret de la brutalité de mes gens ! heureuse encore de l'avoir arrêtée, puisque je vois à votre courage invincible, que vous êtes un des Chevaliers dont je pourrois espérer le plus puissant secours. Mettez-moi, je vous prie, à portée de reparer cet attentat ; descendez sur ma parole, & venez apprendre de moi-même qu'elle est la cause de ma douleur, & de ce que vous avez vu dans la forêt.

Amadis ne balança point à se fier à la parole de la jeune Demoiselle dont la candeur lui paroissoit égaler la beauté : il délaça son casque ; & l'abordant avec l'air le plus respectueux, il s'excusa de nouveau sur la nécessité où ses gens l'avoient mis de se défendre. La jeune personne frappée de l'air noble & de la charmante figure d'Amadis, parut interdite en le voyant ; & la Dame plus âgée prenant alors la parole : Seigneur, lui dit-elle, ce qui vient de se passer sous

nos yeux, nous prouve qu'aucun Chevalier n'est plus capable que vous de soutenir les intérêts de ma nièce; mais il seroit inutile de vous raconter nos malheurs, si vous ne nous promettez de vous porter à les adoucir. Ah ! Madame, répondit Amadis, quel seroit le Chevalier assez lâche pour refuser de prendre la défense de l'innocence & de la beauté? Oui, Madame, je m'engage à vous servir : puisse la parole que je vous en donne me mériter votre confiance !

Celle que vous voyez, lui dit-elle, est fille d'un Roi puissant, adoré de ses sujets, qu'un frère, aussi barbare qu'injuste, a massacré de sa main, pour s'emparer de ses Etats ; c'est le corps de ce malheureux Prince que vous avez vu dans le chariot que vous avez rencontré. Depuis sa mort, un vertueux & ancien Chevalier de sa Cour, dont la valeur & la puissance nous sauva de la barbarie du tyran, fait promener deux fois par mois ce chariot avec une escorte, dans l'espérance de trouver quelque brave Chevalier qui veuille prendre la défense de ma nièce; mais le traître Abiseos, ce lâche meurtrier de son propre frère, est d'autant plus redouté par sa force & sa férocité, qu'il est soutenu par ses deux fils, Dorison & Dramis, aussi méchans & tout aussi renommés par leurs victoires que par leurs forfaits ; tous les

trois ont juré de se soutenir mutuellement, & de combattre ensemble : votre bras seul ne pourroit même nous suffire , & nous ne pouvons nous flatter de trouver trois Chevaliers qui prennent notre querelle, & qui puissent vaincre Abiseos & ses deux fils.

Madame, répondit Amadis, jamais querelle ne fut plus juste que la vôtre & celle de cette belle Princesse, & je m'engage de trouver deux autres Chevaliers aussi disposés à combattre pour vous ; tous les deux me sont assez proches pour oser vous en répondre : je ne veux que le temps nécessaire pour me joindre à eux. Amadis leur ayant demandé le nom du Royaume dont la jeune Princesse étoit légitime héritière, il fut que c'étoit celui de Sobradise, & qu'elle se nommoit Briolanie.

La tante & la nièce enchantées d'Amadis, & reconnoissantes des offres qu'il venoit de leur faire, lui demandèrent à leur tour, quel étoit celui qui venoit d'embrasser si généreusement leur défense. Qu'il vous suffise de savoir, leur répondit-il avec modestie, que je suis, ainsi que les deux Chevaliers dont je vous répons, de la maison du Roi Lifvard, & que la Reine Brisène, son épouse, m'a honoré du titre de son Chevalier.

Les deux Dames, plus touchées que jamais, reconnurent à ces mots, comme elles l'avoient déjà jugé par son dernier combat, que leur défenseur devoit être un des plus illustres Chevaliers de la grande Bretagne : elles voulurent absolument l'aider elles mêmes à se désarmer ; & le jeune & charmant Amadis, couvert d'un riche manteau, leur parut être le plus parfait Chevalier qu'elles eussent vu de leur vie.

On apporta les tables, qui furent couvertes avec magnificence ; & la jeune Briolanie se fit admirer autant par son esprit que par sa modestie, pendant le festin.

Quoique Amadis, toujours occupé de la belle Oriane, fût insensible aux charmes de Briolanie, il ne put s'empêcher de lui rendre justice en parlant d'elle avec Gandalin, lorsqu'il fut retiré dans le riche appartement qui lui avoit été préparé. Le nain crut sans doute qu'un jeune Chevalier n'avoit pu voir la charmante Briolanie sans en être épris ; & l'entendant louer avec feu par Amadis, il l'en crut amoureux : cette fausse persuasion fut bientôt la cause de la douleur la plus violente qu'Amadis ait jamais effuyée.

Le lendemain matin Amadis ayant repris ses armes, alla prendre congé des deux Dames, &

leur renouvella sa promesse; la jeune Briolanie lui présenta, d'un air qui fut remarqué par le nain, une belle épée du feu Roi son père. Amadis la reçut d'un air galant, & jura de l'employer à son service. S'étant éloigné d'elle quelques instans, le nain toujours curieux, comme ceux de son espèce, cherchant à pénétrer ce qui se passoit dans le cœur de Briolanie, s'approcha d'elle, & lui dit tout bas : Madame, vous avez acquis aujourd'hui le meilleur & le plus aimable Chevalier qui soit en Europe. Briolanie rougit & ne répondit rien. Le nain, se confirmant dans son opinion, ne douta plus que le même trait ne les eût blessés tous les deux.

Amadis en sortant de ce château, suivi du même nain & de Gandalin, marcha sans éprouver aucune aventure jusqu'à l'entrée de la forêt d'Angaduse; il longeoit une grande route de la forêt, lorsqu'il aperçut venir à sa rencontre un Chevalier bien armé, suivi d'une Demoiselle; ils n'étoient plus qu'à vingt pas les uns des autres, lorsqu'Amadis vit ce Chevalier tirer son épée, fondre sur le nain, & lui porter un revers qui lui eût fait voler la tête, si le nain ne l'eût évité, par la promptitude avec laquelle il se précipita entre les jambes de son cheval, en

criant au secours. Amadis arrêta le Chevalier qui vouloit encore frapper le nain, & lui demanda ce qu'une aussi chétive créature pouvoit avoir fait pour qu'il se portât à cette violence. Hélas ! rien du tout , lui répondit le Chevalier ; mais la méchante créature qui me fuit , vient de me demander sa tête ; je suis assez malheureux pour lui avoir accordé ce don , & je suis forcé de la lui remettre. Certes , répondit Amadis , ce ne sera pas du moins tant qu'il sera sous ma défense. Il ne fallut point d'autre défi pour les déterminer à courir l'un contre l'autre , & l'atteinte fut si violente , que tous les deux en furent également renversés.

Tous les deux s'étant relevés , se chargèrent à coups d'épée , avec une égale fureur ; mais surpris de la résistance qu'ils trouvoient , ils suspendirent un moment leur combat pour se considérer mutuellement. Brave Chevalier , dit celui de la Demoiselle , laissez-moi remplir mon serment , & prendre la tête de ce misérable nain. Parbleu , dit Amadis , vous prendrez plutôt la mienne , ou vous y perdrez la vôtre. Après ce peu de mots , le combat , devenu plus terrible & plus dangereux que jamais , recommença : déjà le sang de tous les deux s'écouloit par une infinité de blessures , lorsqu'un Cheva-

lier, attiré par le bruit des armes, arriva sur le lieu du combat, & demanda d'abord à la Demoiselle quel en étoit le sujet. Dieu merci, dit-elle, c'est moi qui les mets aux mains; j'espère que tous les deux y périront, j'aurai du moins la vie de l'un des deux. Le Chevalier, surpris de la méchanceté de la Demoiselle, s'informa promptement d'elle, quel sujet assez grave l'obligeoit de desirer leur mort. Vraiment, répondit-elle, je suis nièce d'Arcalaüs; puis-je lui rendre un meilleur service que d'avoir mis aux mains les deux frères, ses plus mortels ennemis, & de le défaire d'Amadis ou de Galaor que j'ai déjà le plaisir de voir prêts à perdre la vie? Ah! malheureuse, s'écria le Chevalier, vit-on jamais une aussi cruelle trahison! mais ce sera la dernière que tu feras. A ces mots, il tire son épée, fait tomber la tête de la Demoiselle, vole entre les deux combattans, & crie : Amadis ! Amadis ! c'est Galaor, votre frère. A ces mots, l'un & l'autre jettent leur épée, se précipitent dans les bras d'un frère; & Galaor s'échappant de ceux d'Amadis, tombe à ses genoux. Mon frère, mon ami, que faites-vous, s'écrioit Amadis ? ah ! pourrois-je me plaindre des blessures que j'ai reçues d'une main qui m'est si chère, lorsque ce combat me

fait retrouver le frère que je cherchois, & me prouve qu'il est le plus brave Chevalier dont jusqu'ici j'aie éprouvé la force ?

Le Chevalier qui les avoit séparés, voyant leur sang couler plus abondamment, se hâta de leur dire qu'il étoit Balais, seigneur du château de Carfantes, dont on entrevoyoit le donjon entre le sommet des arbres; il les emmena promptement dans son château où son premier soin fut de faire mettre un appareil à leurs blessures, dont heureusement aucune ne se trouva dangereuse. Il leur apprit qu'il étoit l'un des Chevaliers qu'Amadis avoit délivrés des prisons d'Arcalaïs; que le jour le plus heureux de sa vie étoit celui qui l'avoit mis à portée de les séparer, & de punir l'horrible trahison qui leur avoit été faite.

Le sang que les deux frères avoient répandu, & leurs blessures ne leur permettant point encore de s'armer, Amadis crut devoir envoyer le nain à Vindifilore, présenter ses respects à la Reine Brisène & à la Princesse sa fille, & leur dire qu'ayant trouvé son frère, il le meneroit à la Cour, dès qu'ils seroient l'un & l'autre en état de monter à cheval.

Lisvard cherchoit à procurer des amusemens à ces Princesses, par de grandes chasses & des

fêtes de toute espèce; cette Cour devint encore plus brillante par l'arrivée d'Agraves, Prince d'Ecosse; mais si son aimable sœur Mabilie sentit du plaisir à revoir un frère si tendrement aimé, il ne put égaler celui de la belle Olinde qui retrouvoit l'époux qu'une rencontre imprévue, une nuit heureuse & des sermens sacrés lui avoient donné. Oriane, en amie & en bonne parente, partagea leur joie autant que l'absence d'Amadis put le lui permettre. Le faux récit d'Arcalaüs avoit fait une impression si profonde & si douloureuse sur elle, que la seule présence de son amant pouvoit dissiper un reste de mélancolie qui quelquefois s'emparoit de son ame. Elle fut cependant bien sensible à l'arrivée du brave Angriote d'Estravaux qui vint à ses pieds avouer sa défaite, & qui lui dit, en la voyant, qu'il n'étoit plus surpris qu'Amadis l'eût vaincu lorsqu'il avoit soutenu contre lui qu'elle étoit la plus belle Princesse de l'Univers. Quelques jours après l'arrivée d'Angriote que Lisvard reçut dans sa Cour comme un parent du Roi de Norgales & comme un Chevalier de haute renommée, le nain Dardan arriva près de Brisène, & s'acquitta de la commission dont Amadis & Galaor l'avoient chargé; ce qui fut une augmentation de joie pour la Cour, & d'espérance pour Oriane.

Amadis & Galaor partirent en effet, dès qu'ils furent en état de monter à cheval: Balais de Carfantes ne put se résoudre à les quitter, & tous les trois prirent ensemble la route de Vindisilore, où ils espéroient se rendre en peu de tems; mais de nouvelles aventures retardèrent leur marche.

Tous les trois étant arrivés dans un carrefour de la forêt, furent très-surpris d'y trouver un Chevalier mort, dont un tronçon de lance traversoit la gorge. Galaor, touché de ce spectacle, se douta bien que quelque personne de la famille du Chevalier l'avoit exposé dans ce lieu, pour animer ceux qui le verroient en cet état à le venger, & son premier mouvement fut de le promettre. Pendant qu'il cherchoit dans les environs quelqu'un qui pût l'instruire de la cause de ce meurtre, Amadis apperçut une jeune Demoiselle qu'un autre Chevalier faisoit marcher devant lui, en la frappant du gros bout de sa lance. Balais vit en même temps une seconde Demoiselle qu'un autre homme armé avoit entraînée dans l'épaisseur du bois; il ne la battoit pas, mais d'une main il la tenoit par les cheveux, & la pauvre Demoiselle commençoit à ne plus faire que de vains efforts pour se défendre. Amadis & Balais s'écartèrent chacun de leur côté

pour secourir ces deux Demoiselles; mais leurs lâches agresseurs n'ayant livré qu'un léger combat, & ayant pris la fuite, l'un & l'autre se trouvèrent si séparés de Galaor, qu'ils ne purent se rejoindre avant la nuit.

Galaor étant constamment resté près du Chevalier dont il s'étoit promis de venger la mort, apperçut enfin une jeune personne suivie de quelques domestiques, qui s'avançoit avec crainte entre les arbres, & paroissoit prête à s'enfuir à chaque instant. Il fit de son mieux pour la rassurer, & lui jura sur son honneur de la prendre sous sa garde. La Demoiselle moins tremblante, commença par répandre des larmes, en lui montrant le corps du Chevalier. Hélas! Seigneur, vous voyez ici l'un des plus vertueux Chevaliers de cette province; c'est le corps du malheureux Anthebon mon père. Galaor qui avoit souvent entendu parler de sa naissance & de sa valeur, plaignit son sort, & pria sa fille de lui dire quel étoit celui qui lui avoit arraché la vie. Ah! Seigneur, lui dit-elle, un lâche Châtelain de nos voisins, nommé Palinques, après s'être déshonoré par mille actions lâches & criminelles, a rassemblé dans sa forteresse plusieurs misérables aussi scélérats que lui: rien n'égale les horreurs qu'ils ont commises depuis un an, & plu-

leurs filles de qualité qu'ils ont enlevées, sont encore les victimes de leur brutalité. Mon père Anthébon ayant excité plusieurs Gentishommes voisins à se joindre à lui pour prendre les armes, & faire le siège de la forteresse de Palinques, ce scélérat leur a tendu différentes embûches, & les surprenant l'un après l'autre avant qu'ils se fussent rassemblés, il les a lâchement assassinés; mon père est l'une de ses dernières victimes. Palinques s'étant caché dans la forêt, l'a surpris par derrière, avant qu'il ait pu se mettre en défense, & l'a tué d'un coup de lance dont vous voyez encore le tronçon dans sa gorge. Nos parens & nos amis, s'étant rassemblés pour venger sa mort, Palinques & les scélérats de sa suite n'osoient descendre de sa forteresse. Tous les matins j'allois avec deux de mes cousines & mes gens exposer le corps de mon père dans ce carrefour, pour exciter la pitié des Chevaliers, & les engager à se joindre à ceux qui ne se trouvent pas encore assez forts pour l'attaquer. Ce matin nous étions venues, à notre ordinaire, apporter le corps de mon père, & nous nous croyions à l'abri des insultes de son lâche meurtrier, lorsque tout-à-coup nous l'avons vu sortir de l'épaisseur du bois, suivi de deux scélérats tels que lui. J'ai été assez

heureuse pour me dérober à sa poursuite ; mais mes malheureuses cousines sont devenues la proie de ses compagnons.

Pendant le récit de la jeune fille d'Anthebon, Galaor ne pouvoit s'empêcher de la regarder avec des yeux bien tendres ; ses longs voiles noirs s'étoient déchirés dans les épines pendant sa fuite, un col d'albâtre qui faisoit deviner ce qu'il ne pouvoit voir de sa gorge naissante, rappelloit au vif Galaor toutes celles que les guimpes n'avoient pu dérober à ses yeux ; mais il pensa que ce n'étoit pas le temps de dire à cette jeune personne qu'il la trouvoit charmante ; il lui fit relever le corps de son père, la reconduisit à son château, & la pria seulement de lui donner un homme pour le conduire à la vue du château de Palinques.

Il eut le temps d'y arriver avant la nuit ; & profitant du reste du jour pour en examiner les avenues, Galaor, qui ne jugeoit rien d'impossible à son courage, observa qu'un chasseur chargé de gibier montoit à ce château par un chemin tournant, & rentroit dans son enceinte par une poterne, dont il jugea qu'il étoit possible de s'emparer.

Dès que la nuit fut venue, il ne balança point à suivre le chemin qu'il avoit vu tenir au chaf-

feur; il se coucha dans le sentier tournant, hors de vue de la poterne, & attendit patiemment qu'au lever du soleil quelqu'un sortît du château par cette issue, qu'il avoit bien remarquée, comme la seule qui fût abordable.

Son espérance ne fut point trompée; Palinques inquiet de n'avoir pas vu rentrer les deux compagnons qui l'avoient suivi la veille, fit sortir le matin un Sergent & quelques Satellites pour aller à la découverte. Galaor se levant aussitôt, précipita les deux premiers qui se présentèrent, & terrassant ceux qui les suivoient, il se jeta dans la poterne, & pénétra dans l'intérieur du château; il lui fut assez facile de défaire ceux qui se présentèrent à moitié désarmés pour lui résister; il n'essuya quelque obstacle qu'en approchant de la chambre de Palinques, où les cris des blessés avoient fait rassembler le reste des scélérats de sa suite; il les eut bientôt renversés, & saisissant Palinques : Traître, lui dit-il, mon épée seroit souillée si je la trempe dans le sang d'un lâche tel que toi. A ces mots, l'étreignant dans ses bras, il l'enleva, & l'alla jeter dans le précipice dont la citadelle étoit entourée. Galaor descendit du château sans trouver d'obstacles; un de ceux que Palinques y tenoit dans ses fers, ayant couru sur le champ

au château d'Anthebon, la Demoiselle & quelques-unes de ses proches accoururent au-devant de Galaor, célébrèrent sa victoire, & l'emmenèrent triomphant dans le château où bientôt sur un épieu, la tête de Palinques fut apportée & posée aux pieds du cercueil du brave & malheureux Anthebon. Galaor, animé par sa victoire, n'en parut que plus beau lorsqu'il ôta son casque ; on étoit surpris de trouver un héros dans un Chevalier qui sortoit à peine de l'adolescence. Il s'approcha d'un air galant de celle qu'il venoit de venger, & voulut lui baiser la main ; mais que ne devoit-elle pas faire pour celui dont le bras avoit puni Palinques ? Elle crut devoir l'embrasser. Lorsque leurs joues s'approchèrent, on auroit eu peine à distinguer les roses de leurs teints : Apelle eût pu saisir ce moment pour peindre l'Amour embrassant Pŷché ; l'Amour en effet n'eût pu donner un baiser avec plus de feu, Pŷché ne l'eût pu recevoir avec plus de tendresse.

Ce seul baiser fut bien décisif pour tous les deux ; c'étoit le premier que la jeune Anthebon recevoit ; l'heureux & volage Galaor, oubliant ceux que reçut Aldène, crut n'en avoir donné jamais un aussi doux. Le premier baiser qu'elle donnoit à la reconnoissance, fut bientôt suivi de
ceux

ceux qu'ils donnèrent à l'amour. A quinze ans, l'innocente Anthebon ignoroit qu'il y eût du danger de rester seule avec un Chevalier qui n'en avoit que dix-sept, & qu'elle trouvoit assez beau pour pouvoir le regarder comme une de ses compagnes. Galaor étoit doux, caressant, mais toujours respectueux, jusqu'au moment qu'un amant bien vif & bien tendre fait souvent naître, & qu'il ne perd jamais. Elle ne craignit donc point de se trouver seule avec lui; tous deux parcoururent un jardin émaillé de fleurs; ils s'amusèrent quelque temps près d'une volière de tourterelles, qui leur inspirèrent de les imiter. Galaor, appercevant des moineaux dans un bosquet, les trouvoit aussi d'un bien bon exemple; il courut vers eux, & fut suivi par sa jeune amie. Au fond de ce bosquet, ils trouvèrent une grotte semblable à celle de Didon; &, quoiqu'il ne fût pas d'orage, ils y restèrent long-temps, & n'en sortirent qu'à regret.... O charmes de la jeunesse, que le plaisir embellit encore, que vous parûtes brillans sur le front céleste & dans les yeux de la jeune Anthebon, lorsqu'en soupirant elle sortit de ce bosquet! Hélas! dit-elle à Galaor, en lui serrant tendrement la main, peut-être vais-je vous perdre bientôt? Vous m'oublierez, & le souvenir de ce moment m'occupera le reste

de ma vie. Il voulut la rassurer par de nouvelles caresses..... Eh ! ce sont ces mêmes caresses, dit la tendre Anthébon, qui me font trembler. Je ne peux penser sans frémir, que vous les prodiguerez peut-être à d'autres qu'à moi. Non, chère & charmante amie, dit Galaor qui, dans ce moment, lui juroit de la meilleure foi du monde qu'il l'aimeroit toujours. L'Amour qui le connoissoit mieux qu'il ne se connoissoit lui-même, écoutoit, en riant, ses sermens ; mais il lui permit de les répéter bien souvent encore, pendant les trois jours qu'il s'arrêta près de la jeune Anthébon.

Galaor n'étoit pas du nombre de ces Chevaliers qui feroient prêts à remercier celui qui les retireroit au bout de trois jours d'une pareille aventure ; Galaor toujours vif, toujours amusant, n'ennuyoit ni n'étoit ennuyé près de la charmante Anthébon ; il avoit toujours de nouvelles choses à lui dire, & ce ne fut pas sans regret qu'il apprit l'arrivée d'Amadis & de Balais avec les deux cousines qu'ils avoient délivrées, & dont aucune n'avoit d'aussi bonnes raisons pour regretter son Chevalier, que celle dont Galaor étoit obligé de se séparer.

Amadis, en effet, n'avoit rien de plus pressé que de se remettre en chemin pour Vindislore :

il ne resta donc plus qu'une nuit à ces jeunes amans; tous les plaisirs de l'amour, toutes les larmes que peut faire couler une séparation si douloureuse, les sermens les plus tendres les occupèrent pendant cette nuit; & tous les deux, au moment où les trois Chevaliers montèrent à cheval, avoient également les yeux battus & remplis de larmes.

Amadis sourit en voyant son frère en cet état; mais le moment d'après il tressaillit, en pensant qu'il alloit bientôt revoir la charmante Oriane. Cette jeune Princesse & celle d'Ecosse étoient le principal ornement de la Cour magnifique que Lisvard tenoit alors à Vindisilore. La ville étoit trop petite pour contenir le nombre de Dames & de Chevaliers qu'il vouloit bientôt rassembler pour un dessein qu'il avoit formé, ce Prince fit publier qu'il tiendrait Cour plénière à Londres le mois de Septembre prochain, & que toutes les Dames & Chevaliers étrangers y seroient reçus avec honneur. Lisvard, l'un des plus braves Chevaliers de son temps & l'un des plus puissans Princes de l'Europe, se proposoit de donner de grandes fêtes, & de tenir une espèce de chapitre général de l'ordre de la Chevalerie, pour consulter sur les moyens de rendre de plus en plus cet ordre aussi célèbre

que florissant. En attendant, il amusoit les Dames de sa Cour par de grandes chasses, des bals & des carrouseis. Olivas, selon le dessein qu'il avoit pris d'accuser de trahison le Duc de Bristoie, oncle de la jeune Aldène, vint porter sa plainte à Vindislore; & Lisvard envoya sommer le Duc de Bristoie de comparoître dans deux mois à Londres, pour se laver de l'accusation d'Olivas.

Toute cette Cour tranquille jouissoit du bonheur que des Souverains sensibles au plaisir d'être aimés répandent dans les cœurs de tout ce qui les environne, lorsqu'une Demoiselle étrangère se présenta pour parler au Roi; elle étoit richement vêtue, un Ecuyer lui donnoit la main, & l'on ne douta point que ce ne fût une Dame de haut parage.

Prince, dit-elle à Lisvard, votre puissance, votre renommée, votre Cour brillante, annoncent un grand Roi; mais les apparences sont quelquefois trompeuses; votre ame est-elle bien capable de soutenir tout ce que promet cet extérieur imposant? Damoiselle, répondit Lisvard un peu piqué de ce doute, essayez de l'éprouver; ne vous arrêtez point à ce que vous voyez, vous en jugerez seulement par mes actions. Cette réponse, reprit la Demoiselle, est bien digne

d'un grand cœur ; mais elle renferme de grandes promesses , & j'en prends votre Cour à témoin. Par saint George ! repartit Lifvard , je vous le répète , mettez-moi à l'épreuve , & vous verrez si j'avance rien que je ne veuille tenir. Sire , dit-elle d'un ton un peu plus respectueux , cette parole me suffit : je fais que vous aurez Cour plénière à Londres ; c'est dans ce temps-là que je reviendrai , pour voir si vous ferez dans la volonté de me la tenir. A ces mots , elle fit une simple révérence à Lifvard ; & , sans regarder ni saluer la Reine & la belle Oriane , elle se retira , & sortit de Vindifilore sans s'y arrêter.

Les Princesses & toute la Cour remarquèrent ce procédé malhonnête : elles en tirèrent un mauvais augure , & furent très-fâchées de l'engagement que Lifvard avoit eu l'imprudence de prendre avec elle. Dans le temps qu'elles parloient encore de cette aventure , on vit entrer trois Chevaliers , dont deux étoient armés & portoient la visière de leur casque baissée ; le troisième étoit un vieillard sans armes , dont la barbe blanche tomboit jusqu'à la ceinture , & qui portoit un petit coffre de bois de sandal , enrichi de pierreries.

Ce vieux Chevalier , mettant un genou à terre : Dieu garde de mal , dit-il au Roi , l'ex-

cellent Prince qui travaille à faire fleurir la Chevalerie, & qui fait librement les plus grandes promesses qu'aucun Souverain puisse accomplir ! C'est sur votre renommée, Sire, que je vous apporte une couronne digne de briller sur votre tête. A ces mots, il ouvrit le coffre, dont il tira la plus superbe couronne qui fût jamais sortie des mains de l'ouvrier : la Reine & toute la Cour l'admirèrent, & convinrent que l'excellence du travail étoit supérieure encore aux pierreries éclatantes dont elle étoit ornée. Cette couronne, dit le vieux Chevalier, a de plus la vertu d'augmenter sans cesse le pouvoir & la gloire du Souverain qui la possédera. Alors, se tournant du côté de la Reine : Et vous, Madame, continua-t-il, vous dont les vertus égalaient la gloire du Roi votre époux, je ne vous ai point oubliée, & je vous apporte un manteau qui réunit les richesses orientales avec le travail exquis des ouvriers les plus habiles de l'Occident. Le manteau déployé excita de nouvelles admirations, & les desirs de Lifvard & de Brisène. Les ans, ajouta le même Chevalier, ne pourront altérer la douce union qui règne entre vous, tant que la Reine portera ce riche manteau.

Lifvard & Brisène lui demandèrent à l'envi

quel prix il vouloit mettre à ces deux ouvrages précieux : J'ignore moi-même, répondit-il , ce qu'ils peuvent valoir ; je crois qu'il vaut mieux que dans ce moment je vous les laisse pour en faire l'épreuve , je reviendrai lorsque vous tiendrez votre Cour plénière à Londres : alors, Sire, vous me les rendrez , ou vous m'en donnerez le prix que je vous en demanderai. Ah ! Chevalier, répondit le Roi, votre confiance part d'un grand fonds de générosité ; mais je serois fâché qu'elle surpassât la mienne , & je jure , en présence de cette Cour , que lorsque vous viendrez à Londres , je vous remettrai la couronne & le manteau , ou je vous en donnerai tout ce que vous en voudrez. Mesdames & Messieurs, dit le vieux Chevalier à toute la Cour , vous avez entendu la parole royale que je viens de recevoir ; elle me suffit. Alors laissant la couronne & le manteau , le vieillard entre les deux Chevaliers armés se retira sur-le-champ, avec l'air le plus respectueux.

Ce fut le soir même du départ de ces Chevaliers, qu'Amadis, Galaor & Balais arrivèrent à la Cour de Lisvard, qui serra tendrement dans ses bras le Prince de Gaule, qu'il n'avoit pas revu depuis que le traître Arcalaüs avoit apporté les fausses nouvelles de sa mort ; il le

conduisit dans un appartement pour le faire désarmer avec ses compagnons, & voulut ensuite les présenter lui-même à la Reine, qui parut l'instant d'après, suivie d'Oriane & de Mabilie.

Qui pourroit exprimer quel fut le saisissement des deux tendres amans, au moment heureux de se revoir ! Oriane ne put retenir ses larmes, en voyant celui pour lequel le traître Arcalaüs les avoit fait si long-tems couler. Amadis ne put cacher son trouble, qu'en se précipitant aux pieds de la Reine, à laquelle il présenta son frère Galaor ; la Reine les embrassa tous les deux. Ce Chevalier, Madame, lui dit Amadis, desirer partager avec moi l'honneur de vous servir. A ces mots, Lisvard s'emparant, d'un air doux & riant, du bras droit de Galaor : Ah ! Madame, dit-il à Brisène, je compte trop sur votre justice & votre amitié, pour craindre que vous me fassiez le tort de l'accepter : que vous reste-t-il à desirer, quand vous avez Amadis pour Chevalier ? ne m'ôtez pas la gloire & le bonheur d'acquérir Galaor pour le mien.

Les deux frères, vivement touchés de cette dispute si flatteuse & si honorable, exprimèrent leur reconnoissance par le serment qu'ils firent de leur être à jamais fidèles ; & depuis ce mo-

ment , Galaor , déclaré le Chevalier de Lifvard , ne se départit plus du service de ce Prince , même dans l'occasion la plus cruelle pour son cœur , ainsi que nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

Durant ces propos , Oriane , Olinde & Mabilie s'étoient écartées , causoient entr'elles , & desiroient vivement de pouvoir à leur tour voir Amadis plus près d'elles. Lifvard & Brisène ayant prié Galaor de leur raconter ses premières aventures , ce jeune Chevalier leur obéissoit avec modestie , & fourioit peut-être en lui-même de toutes celles qu'il avoit à leur cacher. Amadis , profitant du récit de Galaor , s'étoit approché de son cousin Agrayes , & tous deux , se tenant les mains , jouissoient du bonheur de se revoir. Mabilie , toujours ingénieuse , & dont l'umeur gaie n'étoit point encore troublée par tout ce qui fait le tourment & les plaisirs des amans , eut pitié de l'état d'Oriane & d'Olinde ; elle appella son frère Agrayes , qui s'approcha suivi d'Amadis , & les fit asseoir tous deux entr'elles. Mabilie , l'instant d'après , leur dit en riant : Quoique je sois à présent entre les quatre personnes du monde que j'aime le mieux , il faut que je les quitte un moment ; j'espère qu'elles me pardonneront de les laisser ensemble.

Ces tendres amans eurent donc la liberté de s'exprimer mutuellement tout ce qu'ils sentoient si vivement dans leur ame. Agrayes & Olinde ne purent craindre qu'Amadis & Oriane pussent être attentifs à les écouter, & ceux-ci n'étoient pas en état d'avoir cette espèce d'inquiétude sur les autres. L'Auteur croit même être sûr que la charmante Oriane, coulant adroitement la main sous son manteau, prit les doigts d'Amadis, & qu'elle les lui ferra tendrement, en lui disant: Ah! cher Amadis, que le perfide Arcalaüs m'a fait verser de larmes! Sans votre aimable cousine Mabilie, depuis long-tems je n'existerois plus. Ah! Madame, lui répondit Amadis, sans votre idée charmante, qui ne sort jamais ni de ma pensée ni de mon cœur, j'aurois succombé dans les périls que j'ai souvent essuyés; mais, hélas! que me sert de vous revoir, & ne vais-je pas mourir chaque jour de mille morts, me voyant toujours aussi loin de la seule espérance qui puisse m'attacher à la vie?... Il faut bien en convenir avec l'Auteur, quelque modeste, quelque réservée que fût la jeune & tendre Oriane, l'amour parloit en maître dans son ame: elle étoit pénétrée du même sentiment, elle étoit agitée par la même crainte, elle étoit troublée par la même flamme qui brû-

loit Amadis. L'Auteur dit donc qu'elle répondit en baissant les yeux , & que ses joues brilloient de ce feu dont l'amour se sert pour embellir la jeunesse. Ah ! mon ami , le tems de notre bonheur ne sera peut-être pas si éloigné ; je sens que je ne peux plus vivre sans m'assurer de votre amour par le don mutuel de notre foi. Oui, je me sens capable de tout braver , & jusqu'à la colère du Roi mon père , pour trouver l'occasion de recevoir vos sermens, & votre main. En disant ces mots , l'Auteur ajoute qu'elle lui marcha doucement sur le bout du pied ; & c'est sans doute depuis cet heureux moment, que ce charmant usage s'est introduit dans ces occasions si douces , où l'on craint également de parler , ou de ne pas être assez bien entendu.

L'heureux Amadis reçut cet aveu favorable dans son cœur qui palpitoit alors comme son pied trembloit sous celui d'Oriane ; il alloit lui répondre , lorsqu'il apperçut que Galaor avoit fini son récit , & bientôt Lifvard appelant Oriane : Quoi ! ma fille , lui dit-il , ne m'aidez-vous pas à bien recevoir le nouveau Chevalier que je viens d'acquérir ? Oriane s'avança sur-le-champ avec grace ; & Galaor , fléchissant un genou , lui baïsa la main : il ressem-

bloit trop à son frère par la figure & par la valeur , pour ne pas devenir cher à cette Princesse. Galaor la trouva charmante ; mais guidé par l'espèce d'amour dont il étoit capable, à ne s'arrêter qu'à des conquêtes plus faciles , il devina dès ce moment qu'Amadis ne s'étoit arrêté dans la Cour de Lifvard que par son amour pour Oriane ; & dès cet instant , loin de former d'inutiles vœux , il en fit un de la servir à jamais , comme le frère & l'ami le plus tendre.

De tous les tems, il est en usage dans les Cours d'examiner à toute rigueur , ceux que leur naissance ou leurs charges y appellent pour la première fois : cet examen fut en général très-favorable à Galaor ; sa ressemblance frappante avec Amadis , sa brillante renommée décidoient en sa faveur : les Dames de la Cour cependant , dont le tact est bien supérieur à celui des grands Officiers de la Couronne , pour bien apprécier un Chevalier de dix-huit ans , crurent reconnoître quelque différence entre les deux frères : celles qui par un maintien sérieux affectoient de montrer une ame paisible , étoient pour Amadis ; & quand Galaor leur rappelloit qu'il avoit l'honneur de leur appartenir , quoique jeunes encore , elles le traitoient de neveu. Les autres de meilleure foi , voyant

briller dans ses yeux le feu pétillant de la jeunesse & des desirs , le préféroient à son aîné , rioient, causoient, badinoient avec lui , & l'appelloient mon cousin. La différence de ces espèces de degrés de parenté, détermina l'amour toujours actif de Galaor ; il ne valoit rien du tout pour filer le parfait amour ; il eût plutôt entrepris les travaux d'Hercule les plus incroyables , que de se résoudre à tourner un fuseau près d'Omphale ; aussi respecta-t-il toujours ses nouvelles tantes ; mais il aima bien vivement un grand nombre de ses jolies cousines.

Le tems que la Cour Bretonne passa dans Vin-disilore , fut animé par toutes ces espèces de fêtes qui parent & rendent une Cour brillante quand les Dames y président. Le tems étant arrivé où cette Cour alloit habiter Londres pour s'occuper d'objets plus sérieux , elle s'y transporta ; & bientôt les bords de la Tamise furent habités & couverts par des tentes brillantes : la famille royale occupa seule pendant les premiers jours le palais de Londres ; & le nombre prodigieux des vassaux de Lisvard & des étrangers qui arrivoient dans sa Cour, ainsi que la chaleur de la saison , leur fit abandonner le séjour de la ville pour camper sur les bords de la Tamise. Les tentes que l'on y dressa pour

la famille royale, avoient une grande enceinte que l'on avoit enrichie de fleurs, de bosquets & d'arbres chargés de fruits : les jardiniers s'aperçurent bientôt qu'Amadis y cueilloit souvent des guirlandes pour Oriane, & se plaignoient quelquefois de trouver leurs gazons foulés, lorsque Galaor y caufoit avec ses cousines. Des illuminations, des fêtes sur la Tamise, des carroufels furent le prélude des tournois & des banquets royaux qui devoient leur succéder.

Peu de jours après l'arrivée de la famille royale, Barfinan, seigneur d'un pays voisin, nommé Sanfuègue, se fit annoncer à la Cour de Lifvard : ce Barfinan avoit tous les vices qui peuvent déshonorer un Souverain ambitieux & trop foible pour entreprendre des conquêtes. Il ne formoit aucun projet qu'il n'espérât le faire réussir par quelque trahison : parent & ami d'Arcalaüs, c'est avec ce perfide enchanteur qu'il avoit arrêté de profiter du tems des grandes fêtes, pour se rendre le maître du Royaume de la grande Bretagne. Arcalaüs lui avoit promis de trouver les moyens d'enlever Lifvard & Oriane : Alors, dit-il, je vous donnerai la tête de ce Roi ; vous épouserez Oriane, héritière de ses Etats, & vous monterez sur le trône en le partageant avec elle.

Plein de ce noir projet, Barfinan étoit arrivé, suivi d'un grand nombre de scélérats dévoués à ses volontés. Sire, dit-il à Lifvard, ce n'est point comme votre vassal que je me rends à votre Cour, ne tenant mes Etats que de Dieu & de mon épée : c'est comme bon voisin & comme ami que je viens partager cette fête.

Lifvard étoit un Chevalier trop loyal & trop généreux pour être défiant : prévenant & affable, il combla Barfinan de politesses, & lui fit rendre les plus grands honneurs.

Lorsque le traître Barfinan vit de près quelle étoit la puissance de Lifvard, & la quantité de Chevaliers de haute renommée qui l'entouroient, le lâche se repentit d'avoir formé son noir complot avec Arcalaüs ; la crainte d'en devenir la victime l'eût déterminé à le rompre s'il en eût été le maître ; mais, n'étant plus à portée de faire part de ses craintes, il fut obligé d'attendre l'événement de ce qu'Arcalaüs devoit exécuter.

Ce fut le lendemain de l'arrivée de Barfinan, que la charmante, mais cruelle maîtresse d'Angriote d'Estravaux se rendit à la Cour, pour se plaindre de l'espèce de violence qu'Amadis vouloit lui faire, en l'obligeant d'épouser son ami. Elle exposa ses raisons avec grace ; mais elle ne put

trouver d'objection à faire contre un Chevalier que sa naissance, ses exploits, ses richesses & tous les dons de plaire rendoient digne de sa main. Toute la Cour s'empressa de plaider la cause d'Angriote : cet amant respectueux fut le seul qui ne fit point valoir les droits qu'Amadis lui avoit acquis par ses armes ; il n'employa près de celle qu'il adoroit, que les larmes que sa rigueur lui faisoit verser ; & l'orgueil de sa maîtresse fit place à l'amour, lorsque Lifvard & le Prince de Gaule conduisirent Angriote à ses genoux : elle lui tendit la main pour le relever, & pour lui dire qu'elle l'acceptoit pour époux, & souffrit sans peine que l'Evêque de Salerne bénît les sermens que tous les deux proférèrent ensemble.

La journée du lendemain étoit marquée pour tenir le premier conseil relatif au projet de Lifvard de discuter en présence des Chevaliers les plus renommés, ce qu'il étoit le plus à propos de faire pour maintenir, & même illustrer encore plus l'ordre de la Chevalerie. Lifvard, voulant mettre le plus grand appareil à cette fête, pria Brisène de se revêtir du riche manteau, & de lui remettre la couronne que le vieux Chevalier avoit laissée entre leurs mains, deux mois auparavant cette fête : la

Reine

Reine Brisène fit apporter le coffre dont Lifvard avoit la clef; mais leur surprise & leur douleur furent extrêmes, lorsqu'ils virent que le coffre étoit vuide. Ah! Sire, s'écria Brisène, ce que j'ai cru n'être qu'un songe, seroit-il donc une réalité? Hélas! ne sachant ce matin si je révois ou si j'étois éveillée, j'ai cru voir la même Demoiselle à laquelle vous avez fait une promesse peut-être trop indiscrette; elle me paroissoit entrer dans ma chambre, ouvrir le coffre, en tirer la couronne & le manteau; & lorsque j'ai voulu m'écrier pour en demander la raison, il m'a semblé qu'une eau glacée me tomboit sur les yeux, & l'assoupissement le plus profond a succédé jusqu'au moment où mes femmes ne m'en ont tirée qu'avec peine. L'affliction de Lifvard fut d'abord très-vive; mais il espéra contenter le vieux Chevalier, à force de présens, quand il reviendrait réclamer son dépôt.

Le Conseil s'étant assemblé le lendemain matin, & les intérêts de la Chevalerie ayant été suffisamment discutés, Lifvard défera l'honneur à Barfinan de dire le premier son avis; il fut relatif à la bassesse de son ame; ce fut celui d'amasser de grands trésors, à quelque prix que ce fût. Celui du Comte de Ciare fut de rendre

ses fujets heureux, & d'élever la jeune noblesse à la vertu ; il représenta même qu'elle négligeoit trop de s'instruire, & motiva son avis en disant que les sciences utiles & la connoissance des arts que possédoient Phocion, Alcibiade & Jules César, ne les avoient pas empêchés d'être les plus braves & les plus renommés Chevaliers de leur tems. L'illustre assemblée fut forcée de convenir de cette vérité, & l'on arrêta d'appeler les Savans échappés aux ruines de la Grèce, pour instruire la jeunesse de la patrie qui devoit produire un jour le grand Roger Bacon, & celui qui devoit fonder l'école Newtonienne.

La Reine Brisène se présenta suivie des Dames de sa Cour, au sortir de cette assemblée : Il ne seroit pas juste, dit-elle à Lisvard, que vous fassiez tout pour vos Chevaliers, & que je ne m'occupasse point des Dames & Demoiselles de ma Cour. A ces mots, elles allèrent prendre les places que les Chevaliers venoient de quitter : on discuta d'abord quels étoient les vrais moyens de plaire ; on finit par ceux qui rendoient dignes d'attacher à jamais un cœur sensible & vertueux. L'Auteur prétend que c'est dans cette assemblée qu'il fut décidé que la coëffure la plus noble & la plus élégante étoit d'élever de beaux cheveux sur son front, entre-

facés avec des plumes & quelques fleurs; que de toutes les couleurs, celle que l'on nomma *Puce*, comme étant la plus sombre, formoit le contraste le plus agréable avec la blancheur du teint; mais qu'il falloit que celle qui portoit cette couleur eût des yeux célestes, la taille & les graces d'une Nymphé, la douceur & la gaieté d'une divinité bienfaisante. Toute la Cour reconnut sa charmante Reine à ce portrait.

Quant aux moyens d'attacher un cœur sensible, on convint qu'après la nécessité de s'attacher soi-même, rien n'étoit plus agréable & plus sûr de plaire que l'amour & la connoissance des beaux-arts, & que d'acquérir le goût qui les juge & qui les embellit en les perfectionnant sans cesse.

On remit à la séance suivante à discuter quelques intérêts plus graves, tant pour les Chevaliers que pour les Dames; mais les grands événemens qui commencèrent dès le jour suivant, interrompirent des assemblées que nous devons bien regretter: elles nous auroient procuré sans doute les leçons les plus sages, & peut-être les aurions-nous toujours suivies.

Le lendemain étant un jour de fête, la jeunesse la plus brillante, & parée des ornemens & des graces de son âge, commençoit à se ras-

sembler près des tentes royales , avec cet air riant & animé que donne l'attente du plaisir , lorsque toute la Cour fut troublée par une Dame qui se présenta couverte de voiles & d'habillemens lugubres , & qui vint se jeter aux pieds de Lisvard. Sire , lui dit-elle en pleurant , ferai-je la seule malheureuse dans vos Etats , quand il vous est si facile de mettre fin à mes peines ? Lisvard , ému par ses pleurs , lui promit de faire pour elle ce qu'il pourroit selon l'honneur & l'équité. Sire , dit-elle , une Dame de mes voisines avoit chez elle un Chevalier arrogant & superbe , dont mon père & mon oncle n'ont pu supporter l'audace & les injures : appelé par mon père au combat à outrance , il a succombé sous ses coups ; & la Dame qui le protégeoit étant puissante en vassaux , elle a fait arrêter mon père & mon oncle , & les retient dans une affreuse prison. Tout ce que j'ai pu par les larmes obtenir d'elle , c'est de me les rendre , si vous permettez que votre Chevalier & celui de la Reine viennent lui demander leur grace , & lui nommer un autre Chevalier propre à remplacer celui qu'elle a perdu. A ces mots , la Dame en deuil quittant les genoux du Roi , pour embrasser ceux de la Reine , répéta la même prière en redoublant ses sanglots , &

levant ses yeux couverts de larmes sur la belle Oriane , comme pour exciter sa pitié.

Amadis craignoit trop de s'éloigner d'Oriane , pour répondre le premier à la demande de la Dame éplorée : pour le jeune Galaor , il étoit prêt à demander si la Dame qui desiroit un nouveau Chevalier , étoit jeune & jolie. Après quelques momens de silence , Lifvard , consultant les yeux de Brisène qui lui parut fort attendrie , répondit à la Dame en deuil , qu'il ne s'opposeroit point à la bonne volonté des deux Chevaliers s'ils vouloient librement la suivre. A ces mots , Amadis regarda la belle Oriane , dont le cœur sensible n'avoit pu tenir contre les pleurs de la Dame. Elle laissa tomber un de ses gants ; c'étoit le signe dont elle étoit convenue avec Amadis , pour lui faire connoître ce qu'elle approuvoit. Un signe d'Oriane étoit trop décisif , pour qu'Amadis balançât un seul moment ; il offrit sur-le-champ à la Dame de la suivre ; & Galaor étoit trop attaché , trop soumis à son frère , pour l'abandonner un seul moment. Partons à l'instant , Madame , lui dit-il ; car je brûle de dégager votre parole , & de revenir promptement prendre part aux fêtes que vous nous obligez de quitter. La Dame en deuil , bien satisfaite d'avoir obtenu sa demande ,

fit son remerciement, & partit aussi-tôt avec eux.

Ils marchèrent ensemble le reste du jour, & n'arrivèrent qu'à nuit fermée, à de riches tentes que la Dame leur dit avoir fait dresser pour les recevoir, ayant toujours espéré de leur générosité qu'ils ne lui refuseroient pas leur secours.

Dès qu'ils furent descendus sous les tentes, un grand nombre d'Ecuyers & de jeunes Demoiselles que Galaor lognoit déjà, s'empresèrent à les servir & à les désarmer. Peu de tems après, on servit un superbe festin où les meilleurs vins de la Grèce furent prodigués; vers la fin du dessert, vingt hommes armés de pied en cap entrèrent brusquement dans la tente, en criant aux deux frères : Rendez-vous, ou vous êtes morts. Quoique Amadis & Galaor fussent sans armes, ils s'élancèrent sur les premiers, pour se saisir de leurs épées; & les autres les auroient tués bien facilement, sans l'ordre positif qu'ils avoient de ne les point frapper. Pendant ce premier débat, l'un des assaillans alla demander à une autre Dame, qui n'avoit point encore paru, s'ils tueroient ces deux Chevaliers qui refusoient de se rendre. Gardez-vous-en bien, répondit-elle, je me charge de leur parler.

Cette Dame étoit jeune & très-belle. Elle parut tout-à-coup dans la tente : Rendez-vous mes prisonniers , leur cria-t-elle , & ne me forcez point à vous faire donner la mort. Par saint Denis ! dit Galaor à son frère , cette Dame est trop belle pour être méchante ; il vaut mieux se rendre à la beauté qu'à la force ; donnons-lui notre parole. Amadis y consentit , & les deux Princes de Gaule lui dirent qu'ils se rendoient à elle comme ses prisonniers.

Cette jeune Dame ignoroit encore le nom des deux Chevaliers que la Demoiselle avoit amenés avec elle : à peine cette dernière fut-elle arrivée avec eux , que son père , ancien & loyal Chevalier , vint au-devant d'elle lui faire des reproches sanglans de s'être prêtée à la supercherie de cette Dame , nommée Madafime ; il en fut encore bien plus alarmé , quand il fut que les deux Chevaliers étoient Amadis & Galaor. Ah ! malheureuse , s'écria-t-il , ne fais-tu pas que tu les conduis à leur perte , si Madafime qui brûle de venger la mort de son cousin Dardan , peut savoir qu'elle tient Amadis en sa puissance ?

La Demoiselle se repentit trop tard d'avoir conduit une si noire trahison ; elle chercha du moins à la réparer en disant à Madafime qu'elle

ignoroit leur nom, & qu'elle avoit cru remplir ses ordres, en lui amenant les deux premiers Chevaliers de la Cour du Roi Lifvard, qui s'étoient proposés pour la suivre.

Cette jeune Dame, en effet, leur déclara qu'elle n'avoit employé cette ruse que pour enlever deux Chevaliers de Lifvard, sous ses propres yeux, & pour se venger, en les retenant prisonniers, de l'asyle & des honneurs qu'il accordoit dans sa Cour au meurtrier de Dardan. A ces mots, elle voulut les faire charger de chaînes; mais Amadis & Galaor lui jurèrent qu'ils périroient plutôt mille fois, que de souffrir que ses soldats osassent porter la main sur eux. Ce n'est que de votre main, Madame, lui dit Galaor, que nous pouvons recevoir des chaînes. A ces mots, il remit ses mains dans les siennes, en la regardant avec des yeux si tendres & si vifs, que Madasime un peu troublée les retint, fut prête à les serrer, & se contenta de les attacher légèrement avec un des rubans de ses cheveux. Amadis à son tour vint lui présenter les siennes, il reçut le même traitement que son frère. Madasime s'étant écartée pour donner ses ordres à l'escorte des deux Chevaliers, la Demoiselle saisit ce moment pour avertir Amadis qu'il lui seroit facile d'obtenir sa

liberté de Madafime , s'il vouloit lui promettre de la servir lorsqu'elle lui demanderoit son secours , & s'il vouloit feindre d'en être amoureux. L'amant d'Oriane rejetta cette seconde proposition avec horreur ; mais l'amant de toutes celles qui pouvoient inspirer des desirs , crut ne pas devoir balancer à l'accepter. Qu'il est doux , Madame , de vous être soumis , dit-il à Madafime , quand elle vint à reparoître ! Ce foible ruban , un seul de vos regards suffissent pour enchaîner à jamais un cœur sensible ; mais , hélas ! que peuvent espérer de malheureux Chevaliers que , jusqu'à ce moment , vous avez l'air de regarder comme vos ennemis ? Il ne tiendrait qu'à vous , répondit Madafime , de cesser bientôt de l'être ; mais je vous crois trop attachés à l'injuste Lifvard , pour ne pas craindre de vous voir bientôt les armes à la main pour l'aider à me déposséder des Etats dont je suis prête d'hériter. Ah ! Madame , quoique Chevaliers de sa Cour , dit Galaor , nous ne sommes point à sa solde , & nous ne prêterons jamais notre bras à l'injustice. Ce n'en est point assez , répondit Madafime que Galaor continuoit à regarder avec des yeux de dix-huit ans qui pétilloient d'un feu dont l'ardeur continuoit de même à la troubler ; non , dit-elle , vous ne pouvez espérer

vosre liberté qu'en me jurant tous deux de me secourir contre Lifvard même s'il m'attaque, & si je vous rappelle auprès de moi. Amadis eut bien de la peine à se résoudre à prêter ce serment contre le pere d'Oriane ; mais la crainte d'être séparé d'elle par une longue captivité, les instances de Galaor qui prévoyoit & qui desiroit la fin de cette aventure, le déterminèrent enfin à prêter le serment qu'elle exigeoit. Pour Galaor, il prêta le sien avec tant de grace & de feu, il baïsa si tendrement les belles mains qui dénouoient lentement le ruban qui tenoit les siennes attachées, que Madafime abandonna toute idée de vengeance, pour se livrer à celle dont son ame étoit alors si doucement occupée. Il étoit déjà tard ; Madafime leur fit rendre leurs armes & leurs chevaux ; &, très-fatisfaite de s'être assurée du secours de deux Chevaliers d'une si haute apparence, elle les conduisit au château d'une de ses parentes pour y passer la nuit.

La Dame du château leur en fit les honneurs avec autant de grace que de magnificence. Elle félicita Madafime sur l'acquisition qu'elle venoit de faire de deux Chevaliers qui, s'étant défarmés, lui parurent charmans ; elle sourit en voyant le jeune Galaor ne pas perdre une occa-

sion de lui dire des choses agréables ou de toucher sa main ; & bientôt elle lut dans les yeux de sa cousine que ces soins pressés n'étoient point perdus pour le Chevalier.

Le souper fut magnifique ; & le faisan , la piece d'honneur des festins de ce tems , ayant été servi , Amadis renouvela le serment de secourir Madasime. Galaor , qui s'étoit mis à table à côté d'elle , s'écria vivement : Non , ce n'est point assez d'un seul vœu ; puissent s'accomplir tous ceux que je fais pour elle ! En disant ces mots , il cherchoit , il trouvoit , il pressoit doucement un joli pied qu'on ne retira pas ; un coup-d'œil charmant , accompagné d'un sourire & d'une légère rougeur , furent la réponse à ce vœu. Ce fut en vain que la Dame du château desira de trouver Amadis moins distrait & plus galant ; l'idée de la divine Oriane étoit encore plus présente à son cœur , que celle du plaisir dans celui de Galaor. Il s'en tint toujours avec elle à l'offre de son bras & de son épée , quoiqu'elle l'assurât qu'elle n'avoit point d'ennemis , & quoiqu'elle lui fît remarquer assez finement que son compagnon n'avoit point l'air de penser à se battre. La Dame du château , piquée de l'indifférence d'Amadis , & peut-être jalouse de tout ce qu'elle prévoyoit pour Madasime , sei-

gnit d'avoir mal à la tête & besoin de repos. Elle pria sa cousine de faire les honneurs de son château, lui fit ouvrir plusieurs appartemens; & l'amour ne permit pas que Madafime pût se méprendre dans le choix de ceux qu'elle destina pour Galaor & pour elle.

Nous avons déjà parlé de la discrétion de Galaor; le tendre & fidèle amour d'Amadis pour Oriane, est connu; & tout ce que nous pouvons dire de plus certain sur la nuit que les deux frères passèrent dans ce château, c'est qu'Amadis ne s'occupa que du bonheur d'avoir la liberté de partir au lever du soleil pour retourner près d'Oriane, & que Galaor, toujours enchanté d'un bonheur présent, regretta que la clarté naissante vînt si-tôt l'interrompre. Quoique les deux frères eussent très-peu dormi pendant cette nuit, ils s'armèrent promptement, montèrent à cheval, & reprirent le chemin de Londres avant que les Dames fussent réveillées, Amadis craignant qu'elles ne cherchassent quelque prétexte pour les arrêter plus long-tems auprès d'elles.

Pendant le peu de tems qui s'étoit écoulé depuis qu'Amadis & Galaor avoient quitté la Cour de Lifvard, il s'y étoit passé des événemens bien sinistres. Deux jours après leur dé-

part, le vieux Chevalier dont la Reine avoit reçu la couronne & le riche manteau, parut tout-à-coup, & vint se jeter aux pieds de Lifvard : Je m'étonne, Sire, lui dit-il, que dans ces grands jours de fête, vous ayiez dédaigné de porter la couronne brillante que j'ai déposée entre vos mains. Et vous, Madame, dit-il à Briséne, comment n'êtes-vous pas parée du plus beau manteau que jamais Reine puisse porter ? L'un & l'autre également embarrassés, baissèrent les yeux sans rien répondre. Ah Dieux ! s'écria le Chevalier, que signifie ce silence ? ma tête dépend de ces deux riches joyaux ; il faut que je parte, que je les rende, ou que j'en rapporte le prix ; & ce prix peut-être fera tel que vous refuserez de me le donner, malgré la parole royale que j'ai reçue. Ne craignez rien, Chevalier, lui répondit Lifvard ; j'atteste le Ciel que je perdrois plutôt ma couronne & la vie, que de manquer à la parole que je vous ai donnée ; dites donc hardiment quel prix vous demandez de la couronne & du manteau qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous remettre ?

Pendant cette espèce de débat, une grande partie de la Cour s'étoit rassemblée autour de Lifvard & du Chevalier ; celui-ci lui baïsa les

pieds, avec l'air de la plus grande reconnoissance : Sire, dit-il , je ne parlerai point que je n'aie parole que personne de votre Cour ne mettra d'obstacle à l'effet de celle que vous m'avez donnée. Lifvard ne balança pas de le faire promettre à ceux qui l'entouroient , & fit publier hautement que personne n'eût à s'opposer à tout ce qu'il étoit obligé, par son serment, d'accorder au vieux Chevalier. Celui-ci se mit aussitôt à verser un torrent de larmes. Sire, dit-il , puisque le sort a voulu que vous ayiez perdu la couronne & le manteau , il faut que vous me remettiez votre fille aînée, la Princesse Oriane, ou que je perde la tête , & que vous manquiez à votre parole. A ces mots , la Reine & toute la Cour élevèrent un cri de surprise & d'indignation. Lifvard appuyant sa main sur ses yeux , resta dans la consternation & dans le silence : un murmure général s'éleva , & passa dans un instant jusqu'au fond du palais , lorsqu'on apprit la demande téméraire & barbare qu'on avoit osé faire.

Le vieux Chevalier , après avoir attendu quelques momens , se leva d'un air ferme , & dit à Lifvard : Quelle réponse , Sire, recevrai-je de vous ? votre réputation & ma tête en dépendent. Elle n'est pas douteuse , répondit Lif-

vard en se faisant le plus grand effort ; vas , barbare , prends Oriane. Ah ! que ne m'as-tu plutôt demandé ma vie ? La Reine Brisène , entendant cette réponse , jetta le cri le plus douloureux , s'évanouit , & fut emportée par ses femmes.

La Demoiselle de Danemarck & la Princesse Mabilie , accourant pour savoir la cause de la rumeur qui s'élevoit dans le palais , l'eurent bientôt apprise ; & leur premier mouvement fut de courir à l'appartement d'Oriane , de la ferrer dans leurs bras en criant qu'on leur arracheroit plutôt la vie que de la laisser enlever. Le premier sentiment d'Oriane , en apprenant son affreuse destinée , ne fut point pour elle. Ah ! cher Amadis , s'écria-t-elle douloureusement , on va donc nous séparer ; tu vas donc perdre ton Oriane pour toujours !

Dans ce moment , Lifvard arriva chez Oriane , suivi du vieux Chevalier : Monseigneur , dit-elle d'un ton assez ferme , au Roi son père , que voulez-vous faire de moi ? Ah ! ma fille , s'écria Lifvard en la ferrant entre ses bras , & en versant un torrent de larmes , que puis-je , hélas ! si ce n'est de tenir ma promesse , & d'en mourir de douleur ? A ces mots , la constance & le courage d'Oriane succombèrent ; elle tomba sans

connoissance aux pieds de son père. Prends ta victime, dit-il au vieux Chevalier d'un air plein de désespoir ; mais permets du moins , pour la décence , que cette Demoiselle l'accompagne. J'y consens , dit celui ci ; & de plus , elle fera , comme Princesse qu'elle est , escortée par deux Chevaliers & deux Ecuyers. Lisvard , détournant les yeux d'Oriane & de Mabilie qui toutes deux étoient sans connoissance , & ayant ordonné à la Demoiselle de Danemarck de suivre sa fille , se retira dans l'intérieur de son appartement.

Le vieux Chevalier enleva promptement la Princesse , la posa sur un fort cheval , avec un Ecuyer en croupe pour la soutenir : bientôt il la remit sous la garde de deux grands Chevaliers , couverts d'armes noires & la visière baissée ; hélas ! c'étoit entre les mains du cruel enchanteur Arcalaüs que le perfide vieillard favoit bien qu'il la remettoit.

Dans ce fatal moment , Mabilie étant revenue de son évanouissement , apperçut Ardan , le nain d'Amadis , monté sur un bon coureur : Ah ! vole à ton malheureux maître , lui cria-t elle , fais tout au monde pour le trouver : apprends-lui qu'on enlève Oriane ; lui seul peut la secourir. Le fidèle Ardan , à ces mots , vola sur le chemin qu'il savoit que son maître avoit pris
avec

avec Galaor ; & pendant ce tems , ceux qui s'étoient emparés d'Oriane , marchèrent en diligence & s'enfoncèrent dans la forêt.

Dans ce même tems , Lifvard ayant appris que plusieurs Chevaliers de sa Cour , indignés de l'enlèvement d'Oriane , s'armoient & se préparoient à suivre ceux qu'ils regardoient comme ses ravisseurs , ce Prince scrupuleux à tenir fidèlement sa parole , monta sans armes à cheval , pour empêcher ses Chevaliers de les poursuivre ; après les avoir arrêtés , il vit de loin Oriane disparoître dans le fond de la forêt , & il revenoit au petit pas , les yeux baignés de larmes , lorsqu'il fut joint par la Demoiselle qu'il reconnut pour être celle à laquelle il avoit promis un don quelque tems avant qu'il partît de Vindiflore. Cette Demoiselle portoit à son col un écu d'acier poli , avec une riche épée , & tenoit une lance dorée dans sa main : Sire , lui dit-elle , je viens voir si vous savez exécuter d'aussi bon cœur vos promesses , que vous avez l'air de les faire. Ah Dieux ! répondit Lifvard , quel tems prenez-vous pour me demander de les accomplir ? mais n'importe , je veux que vous soyiez sûre que mon courage & ma fidélité sont au-dessus de mes malheurs : parlez , qu'exigez-vous de moi ? Sire , dit-elle , je ne me suis point

trompée, en m'adressant à vous, comme au plus loyal des Chevaliers : apprenez qu'un traître & barbare Châtelain d'une forteresse voisine a massacré mon père qui s'opposoit à la violence qu'il vouloit me faire; depuis ce tems, il reste impuni sans rien craindre, Arcalaüs son parent, l'ayant assuré qu'il ne pouvoit périr par la main d'aucun Chevalier, à moins que le plus vertueux de la grande Bretagne ne le frappe de cette lance ou de cette épée que j'ai trouvé le moyen de lui ravir, & que je remets en vos mains : il ignore que l'une & l'autre lui soient dérobées; &, pour avoir l'air de braver ceux que j'engagerois à venger mon père, il se promène souvent dans cette forêt, où je viens de l'appercevoir à peu de distance.

Lifvard, aussi brave que généreux, reçut les armes que la Demoiselle lui présentoit, en lui disant de le conduire; elle lui fit prendre la même route que les ravisseurs d'Oriane avoient suivie. A peine eut-il fait cinq cents pas, qu'il apperçut un Chevalier couvert d'armes vertes : Ah ! Sire, s'écria la Demoiselle, voilà le meurtrier de mon père, hâtez-vous de venger sa mort. Lifvard ayant défié ce traître, mit la lance en arrêt & fondit sur lui; il fut très-surpris de voir sa lance se briser jusqu'à la poi-

gnée en le touchant, fans qu'elle eût effuyé de résistance; & son étonnement redoubla, lorsqu'ayant tiré son épée, elle se brisa jusqu'à la garde au premier coup qu'il porta. Lifvard s'apercevant qu'il étoit trahi, n'eut d'autre ressource que de saisir ce traître qu'il enleva de la selle, mais qui l'entraîna dans sa chute. Quoique Lifvard n'eût aucune arme dont il pût le frapper, il étoit prêt à coups de gantelet de lui briser la tête, lorsque la perfide Demoiselle s'écria : Accourez vite, Seigneur Arcalaüs, ou votre cousin est mort. A ces mots, Arcalaüs fond à cheval sur Lifvard, le renverse d'un coup de lance, & dix satellites le saisissant en même tems, ils le couvrent de chaînes, l'attachent sur un cheval, & l'enlèvent. Conduisez ce méchant Roi dans mes prisons de Daguanel, dit Arcalaüs à la moitié de sa suite, tandis qu'avec le reste je vais conduire Oriane dans mon château du Mont-Aldin; & vous, dit-il à l'un de ses gens, courez à Londres, & dites à Barfinan que je tiens Oriane & Lifvard sous ma puissance, & qu'il est tems qu'il agisse pour l'exécution du projet que nous avons arrêté.

Nous avons appris à nos Lecteurs comment Amadis & Galaor s'étoient échappés des mains de Madatime. Amadis jouissoit du bonheur d'être

tre hors de ses fers, & Galaor conservoit un souvenir assez tendre du peu qu'il lui en avoit coûté pour s'en faire une bonne amie.

Les deux frères étoient déjà dans la grande route qui traversoit la forêt, & qui conduisoit à Londres, lorsqu'ils apperçurent Ardan le nain, qui, pressant son cheval, accouroit vers eux à toutes jambes : tous les deux volent au-devant de lui ; mais qui pourroit exprimer la douleur & la colère d'Amadis quand il apprit l'enlèvement d'Oriane ? Son désespoir augmenta, quand il sçut d'Ardan que les ravisseurs d'Oriane étoient sortis de Londres par la porte opposée à celle par laquelle ils devoient entrer. Amadis & Galaor coururent avec plus de vitesse que jamais, & traversèrent Londres à toute bride sans s'arrêter. Gandalin, qui ne pouvoit les suivre que de loin, fut reconnu par la Reine Brisène en passant sous sa fenêtre ; &, sachant de lui qu'Amadis voloit sur les traces des ravisseurs d'Oriane, elle lui remit pour ce Prince l'épée que Lifvard avoit malheureusement oubliée de prendre en sortant de son palais.

Le cheval d'Amadis s'étant embourbé dans une route marécageuse, Gandalin eut le temps de le rejoindre, & de lui apprendre que la Reine étoit aussi dans la plus vive inquiétude sur le

compte de Lifvard, qu'une Demoiselle avoit emmené dans la forêt à sa suite, & dont elle n'avoit aucune nouvelle.

Les deux frères continuant leur poursuite, retrouvèrent enfin des traces assez récentes de la marche de ceux qu'ils desiroient si vivement de pouvoir joindre; ayant vu sur la terre les tronçons d'une lance fraîchement brisée, & trouvant dans le même lieu quelques pâtres qui paroissent étoient épouvantés, ils les questionnèrent sur ce qu'ils pouvoient savoir: les pâtres leur apprirent qu'un grand Chevalier, qu'ils avoient entendu nommer plusieurs fois Arcalaüs, avoit attaqué dans ce bois un ancien Chevalier mal armé, qu'il avoit fait entourer & lier sur un cheval par ses gens, & qu'il avoit donné l'ordre de le conduire dans la prison de l'un de ses châteaux, tandis qu'il enlevoit lui-même deux femmes, dont l'une étoit d'une grande beauté, & dont les yeux étoient baignés de larmes.

Amadis avoit observé que près de l'endroit où les tronçons de la lance se trouvoient, la route se partageoit en deux; il pria Galaor de choisir celle de la droite, & il continua de suivre celle de la gauche avec la même vitesse: vers la fin du jour, il arriva près d'une forteresse, où le bruit des valets qu'il entendit, lui

fit connoître que le maître du château venoit d'arriver.

Amadis ayant reconnu que ce château n'avoit qu'une seule porte impossible à forcer, prit le parti de se retirer sur une colline couverte de bois, d'où l'on découvroit la porte du château; c'est dans ce bois qu'il passa la nuit, dans l'espérance que l'on ouvreroit cette porte au lever du soleil: il ne fut point trompé dans son attente. Dès le point du jour, il vit sortir Arcalaüs, accompagné de plusieurs hommes armés, & de deux Ecuyers qui tenoient fortement embrassés la belle Oriane & la Demoiselle de Danemarck.

Amadis se cacha dans l'épaisseur du bois, pour donner le temps au perfide Arcalaüs de s'éloigner du château, de gagner la plaine; & cette troupe passa si près de lui, qu'il put entendre Oriane s'écrier: Ah! cher Amadis, aurions-nous pu craindre de nous dire adieu pour toujours, lorsque j'eus l'imprudence de te prier moi-même de suivre l'infâme émissaire de ce noir enchanteur? Amadis ne put demeurer plus long-temps caché; le désir de délivrer Oriane l'emporta sur la prudence; & dès qu'Arcalaüs l'eut dépassé de cinquante pas, il fondit sur lui la lance en arrêt, en s'écriant: Traître, tu n'i-

ras pas plus loin. Arcalaüs crut en vain pouvoir lui résister, il fut renversé de son cheval; & trois de ses gens avoient déjà perdu la vie, avant qu'il fût revenu de son étourdissement.

L'Ecuyer qui tenoit Oriane, entendant la voix terrible d'Amadis, qui crioit, Gaule! Gaule! se jetta promptement à terre, & se sauva dans l'épaisseur du bois. Oriane se laissoit couler doucement à terre, lorsqu'Arcalaüs, voyant Amadis entouré par le reste de ses gens armés, courut la saisir entre ses bras, & l'enleva sur les arçons de son cheval; mais Amadis en quatre coups de sa redoutable épée s'étant défait de ceux qui lui résistoient encore, joignit bientôt le ravisseur d'Oriane, sans oser toutefois lui porter aucun coup, de peur de la blesser; cependant il frappe assez vivement Arcalaüs à l'épaule, pour le forcer à ne pouvoir plus soutenir Oriane qui s'échappe de ses bras, & saute légèrement à terre. Le lâche Arcalaüs prit aussitôt la fuite, & Amadis qui venoit de lui faire une nouvelle blessure, fut plus occupé de mettre Oriane en sûreté, que de le poursuivre. La Demoiselle de Danemarck, que l'autre Ecuyer venoit d'abandonner, ramassa la belle épée qu'Arcalaüs avoit laissé tomber au moment de sa seconde blessure, & qu'Amadis reconnut être

celle que le traître lui avoit prise lorsqu'il l'enchantâ dans son château, & la même que Dariolette avoit mise dans son berceau, lorsqu'elle l'exposa sur la mer.

Amadis, éperdu de plaisir & d'amour d'avoir délivré sa chère & divine Oriane, courut se jeter à ses genoux; &, voyant tous ses ravisseurs baignés dans leur sang & expirans autour d'elle, il l'enleva dans ses bras pour la dérober à cet affreux spectacle. Oriane, pendant qu'il la portoit, délaça son casque, &, le donnant d'une main à la Demoiselle de Danemarck, elle passa son autre bras autour du col d'Amadis, & ne put s'empêcher d'appuyer sa bouche charmante sur le front brûlant de son défenseur. Amadis, éloigné du lieu du combat, déposa doucement Oriane sur l'herbe fleurie, dans une clairière du bois, à l'abri du soleil.

Qu'ils furent touchans, précipités, interrompus l'un par l'autre, tous les propos que se tinrent ces heureux amans! Quoique ces propos fussent sans ordre & sans suite, qu'ils s'entendoient bien! & même dans les momens de silence, que de douces larmes couloient de leurs yeux! Ces larmes s'unissoient sur leurs joues vermeilles & jusques sur leurs lèvres brûlantes. Gandalin & la Demoiselle de Danemarck les regardoient

& parurent les entendre aussi. Gandalin les fit souvenir que quelques vivres leur étoient nécessaires , & la Demoiselle de Danemarck se plaignit de la fatigue qu'elle avoit essuyée & d'une cruelle migraine: elle s'enveloppa la tête de son couvre-chef, & s'enfonça dans le bois pour dormir pendant quelques heures , tandis que Gandalin montant à cheval , alla chercher des provisions.

Amadis & la tendre Oriane baissèrent les yeux, & gardèrent le silence en les voyant s'éloigner: ni l'un ni l'autre ne pouvoient imaginer alors aucune bonne raison pour les retenir.... Le tendre & fidèle Amadis, la sensible & fidèle Oriane restèrent seuls... le Ciel reçut leurs sermens; & depuis ceux que nos premiers parens préférèrent dans le jardin d'Eden, jamais deux cœurs plus unis & plus loyaux n'en élevèrent à l'Eternel.... O vous, dont les ames pures & soumises à la foi sacrée du serment, n'ont pas besoin de loix pour la garder, & qui n'avez pas même l'idée du parjure, vous qui conservez la lumière & la candeur de votre céleste origine, non vous ne pourrez condamner la charmante Oriane d'avoir cru voir dans Amadis le protecteur, le compagnon, l'époux que le Ciel lui destinoit.... Que les voiles de la

pudeur & que les aîles de l'hymen cachent aux regards profanes le bonheur de ces deux tendres époux ! Heureux ceux & celles qui pourront s'en former une idée approchante ! plus heureux mille fois encore ceux & celles qui pourront en jouir & le mériter !

Nous aimons à croire que la Demoiselle de Danemarck fut long-temps à s'éveiller, & que Gandalin fut lent à rapporter des provisions ; & nous profiterons de ce temps avec l'Auteur pour suivre Galaor dans la recherche des scélérats qui s'étoient emparés du Roi de la grande Bretagne.

Galaor suivoit la route qu'il avoit choisie, aussi vîte que les forces épuisées de son cheval pouvoient le lui permettre. Il rencontra dans son chemin un Chevalier qui le voyant presser son cheval des éperons, crut qu'il s'enfuyoit, & se mit à le suivre, en lui proposant de rompre une lance ; mais Galaor, uniquement occupé de sa poursuite, la continua, sans avoir l'air de l'entendre. Ce Chevalier, mieux monté que lui, le devança jusqu'à trois fois, & courut sur lui la lance en arrêt : Galaor aussi léger & adroit qu'il étoit brave, lui fit manquer les trois atteintes, & se contenta de le plaifanter sur sa mal-adresse : l'autre piqué contre lui, jura de le suivre jusqu'à

ce qu'il en eût tiré raison. Chemin faisant, ce Chevalier rencontra l'un de ses cousins, courant après son cheval; après l'avoir repris, il lui demanda par quelle aventure il l'avoit trouvé dans cet état. Mon cousin, lui dit l'autre, on n'a que trop raison de me nommer Guilan le Pensif. Uniquement occupé de la Duchesse de Bristoie, que le traître Souverain de ce pays m'enleva, à peine me suis-je apperçu qu'un Chevalier courroit contre moi, que je me suis vu désarçonné par un coup de lance, & m'étant relevé furieux l'épée à la main: Apprenez, m'a dit ce maudit gabeur, à répondre à ceux qui vous saluent & qui vous parlent. A ces mots, il s'est éloigné sans répondre à mon défi que par un éclat de rire. Vraiment, lui dit le Chevalier, vous méritiez bien cette petite correction; mais j'aurois mieux aimé trouver le mauvais plaisant qui vous a renversé, que l'insigne poltron qui m'évite depuis trois heures: je n'ai jamais vu d'homme armé, moins sensible aux injures, & plus adroit à esquiver l'atteinte d'une lance; j'ai juré de le suivre jusqu'à ce que je l'aie connu: amusons-nous de sa terreur; son cheval paroît trop fatigué pour qu'il ne nous soit pas facile de le rejoindre.

Guilan le Pensif y consentit, bien résolu, pour

maintenir l'honneur de la Chevalerie Bretonne, de faire désarmer un Chevalier assez lâche pour refuser la joute. Tous les deux étant arrivés sur le sommet d'une colline, apperçurent celui qu'ils cherchoient & qui la descendoit sur son cheval prêt à tomber à chaque pas; ne doutant pas qu'ils ne l'atteignissent facilement dans la plaine, ils descendirent au pas cette colline escarpée par une route tournante & battue. Bientôt ils entendirent un bruit d'armes qui les fit courir vers le lieu du combat; tous les deux furent très-surpris de voir le Chevalier dont ils avoient soupçonné la valeur, entouré par une grosse troupe de gens armés, dont quatre étoient déjà tombés à ses pieds, & que les autres avoient la lâcheté d'attaquer tous ensemble. Guilan & son cousin Ladafin n'hésitèrent pas à le secourir; &, se lançant comme la foudre sur ses lâches ennemis, au moment que son cheval tomboit percé de coups, ils lui donnèrent la facilité de remonter sur un autre, & le suivirent à l'attaque d'une seconde troupe, au milieu de laquelle paroissoit un homme de bonne mine, lié sur un méchant cheval de fuite. Ce qui restoit de la première troupe s'étant joint à la seconde, ce nouveau combat fut encore plus vif & plus opiniâtre que le premier: mais la valeur

des trois Chevaliers & le grand nombre de leurs ennemis tombés sous leurs coups, commençant à donner de la terreur aux autres, l'un de ces brigands s'écria : Massacrez ce prisonnier, de crainte qu'il ne nous échappe. Deux hommes de cette lâche troupe se détachèrent pour obéir à cet ordre ; mais dans ce moment même le prisonnier ayant brisé ses liens , avoit ramassé le bouclier & l'épée d'un de ceux qui mordoient la poussière, & fendit la tête du premier qui s'avança contre lui. Guilan le Pensif considérant alors le prisonnier avec plus d'attention : Ah ! c'est le Roi, s'écria-t-il à son cousin ; & dans l'instant, volant à son secours , il le couvrit contre une nouvelle attaque, pendant que Galaor terrassoit le Commandant de cette troupe, dont le reste prit la fuite à l'instant. Lifvard cria promptement de ne pas ôter la vie au traître dont il pouvoit apprendre les détails de cette conjuration, & lui ayant enlevé son casque, il le reconnut pour être le neveu d'Arcalaüs.

La crainte de la mort arracha bientôt la vérité de la bouche de ce misérable ; le complot de son oncle avec Barfinan, tout ce qu'Arcalaüs avoit fait pour enlever Oriane, & forcer Lifvard à se livrer à ses plus cruels ennemis, fut découvert par son aveu. Lifvard vit bien qu'il n'avoit

pas un moment à perdre pour voler au secours de la Reine Brisène, & sauver Londres du pillage & de l'incendie; &, se couvrant des meilleures armes qu'il put trouver, il marcha vers sa capitale, suivi de Galaor & des deux Chevaliers qui venoient de lui rendre la liberté.

Le château de Ladafin, compagnon de Guilan le Pensif, se trouvant à portée, Lifvard, Galaor & les deux Chevaliers y conduisirent le neveu d'Arcalaüs, couvert de chaînes, & furent y passer la nuit: l'Ecuyer de Galaor les ayant rejoints, ce Prince l'envoya promptement à Brisène, pour la rassurer sur le sort du Roi son époux, & pour lui dire qu'Amadis suivoit de près les ravisseurs d'Oriane.

Brisène, lorsque l'Ecuyer de Galaor arriva, se trouvoit dans la situation la plus affreuse & presque sans nul espoir; non-seulement elle avoit appris par des bûcherons de la forêt, qu'Arcalaüs enlevait Oriane & Lifvard; mais elle se trouvoit sans Chevaliers, & presque sans défense dans Londres, tout ce qui portoit les armes étant parti pour voler à leur secours. Dans ce moment, Barfinan, suivi des scélérats que jusqu'alors il avoit tenus cachés, venoit de s'emparer de la citadelle, & n'attendoit plus que les troupes

qu'Arcalaüs lui devoit envoyer pour attaquer la ville & s'en emparer.

Arban, Roi de Norgales, étoit heureusement resté près de Brisène, & ce brave Prince fit en peu de tems tout ce qu'elle pouvoit attendre de son courage & de son attachement pour la défendre. Barfinan osa demander une entrevue au Roi de Norgales, & fit de vains efforts pour le séduire. Arban rejetta ses propositions avec horreur : Barfinan lui représenta que toute défense étoit inutile ; &, se croyant bien sûr de la mort de Lifvard & de l'enlèvement d'Oriane, il eut l'imprudence de proposer au Roi de Norgales de capituler avec lui, sous les conditions qu'il lui rendroit la ville de Londres & le palais, si Lifvard ne se présentoit pas dans trois jours pour défendre l'une & l'autre.

Arban qui venoit d'être informé par l'Ecuyer de Galaor que Lifvard étoit en liberté, & comptant que rien ne pouvoit empêcher Amadis de délivrer sa chère Oriane, accorda ces conditions à Barfinan qui se promettoit bien d'attaquer la ville dès qu'il auroit rassemblé des forces suffisantes.

L'heureux Amadis, en ce moment, eût oublié toute la terre aux genoux de la divine Oriane qui de son côté, croyoit n'exister que

de ce moment qui les avoit rendus les plus fortunés de tous les époux ; mais le retour de Gandalin troubla les charmes dont ils jouissoient ; ils apprirent par lui la trahison de Barfinan, l'extrémité du péril que couroit la Reine Brisène : Gandalin n'étant pas encore instruit de la liberté de Lifvard, Amadis fut forcé de voler à Londres ; & sa chère Oriane tremblante pour sa mère, fut obligée de l'en presser elle-même. L'un & l'autre soupirèrent en laissant relever ces gazons plus chers pour eux que la pourpre de Tyr, montèrent à cheval, & prirent en diligence le chemin de Londres.

Ils ne furent pas long-temps sans rencontrer un assez gros détachement, commandé par le vieux Chevalier Grumedan qui parcouroit la forêt en s'informant de tout ce qui pouvoit l'instruire sur le sort de Lifvard. Amadis connoissant toute l'importance de ne pas perdre un instant, mit sa chère Oriane sous la sûre garde du vieux Grumedan, & courut vers Londres avec le seul Gandalin : il y arriva dans le moment même où l'Ecuyer de Galaor venoit de rendre compte à Brisène de l'heureuse délivrance de son époux. Amadis arrive près d'elle, jette son casque, embrasse ses genoux, la rassure sur le sort d'Oriane ; & Brisène éperdue, reste
immobile

immobile d'attendrissement & de joie en l'appellant son fils , & le ferrant entre ses bras.

Amadis ne put jouir que quelques instans du bonheur d'être traité comme un fils par la mère de sa chère Oriane ; une rumeur soudaine , excitée par la fuite & par les cris d'un grand nombre de citadins effrayés, l'obligea de reprendre son casque, & de voler où ces cris l'appelloient : il écarte la foule des fuyards , il arrive avec peine à la principale porte de Londres, où le Roi de Norgales , entouré de morts & couvert de sang, s'opposoit presque seul à l'effort de Barfinan qui venoit de s'emparer de la première barrière.

Ce traître Comte de Sanfuègue , malgré la trêve & la capitulation jurées , avoit craint le retour des Chevaliers fortis de Londres pour chercher les ravisseurs de Lifvard ; & sachant qu'Arban n'étoit point en état de lui résister , il avoit pris le parti d'attaquer Londres , avec le renfort qu'il venoit de recevoir. Il reconnut bientôt Amadis aux coups qu'il lui vit porter ; & le Prince de Gaule couvrant de son bouclier Arban de Norgales dont le bras appesanti ne portoit plus son épée qu'avec peine , il s'élança contre la tête de la colonne qui s'efforçoit de s'emparer de cette porte ; & portant l'épouvante

& la mort dans les premiers rangs, il fit reculer ceux qui l'attaquoient. Cependant, malgré ses efforts, le nombre d'ennemis excités par Barfinan, l'eût peut-être accablé, si, dans ce moment, le Prince Agrayes, suivi de plusieurs Chevaliers de la Cour, ne fût arrivé de la recherche de Lifvard qu'il favoit être en sûreté, & n'eût attaqué brusquement la troupe que Barfinan commandoit : cette attaque imprévue décida sur le champ du sort de cette conjuration.

Barfinan voulut en vain se dérober par la fuite ; Amadis le saisit, brisa son épée, le terrassa sous ses pieds ; & bientôt Gandalin l'ayant fait enchaîner, l'envoya dans le même cachot où Lifvard qui rentroit à l'instant par une autre porte, faisoit conduire le neveu d'Arcalaüs.

Lifvard étoit déjà dans les bras de la Reine Brisène ; Amadis, Galaor & le Roi de Nor-gales, jouissoient à leurs genoux du bonheur de leur avoir sauvé la vie, lorsque le bon Chevalier Grumedan arriva, donnant la main à la belle Oriane. Prince de Gaule, dit Grumedan en entrant, c'est vous qui me l'avez confiée, c'est à vous qu'elle doit l'honneur & la liberté, & c'est entre vos mains que je la remets. Oriane n'eut l'air d'écouter Grumedan que par un regard bien tendre qu'elle jetta sur Amadis, &

courut se précipiter aux genoux de Brisène. Cette heureuse famille réunie, fut bien pénétrée en ce moment du bonheur le plus pur dont puissent jouir les bons Rois, celui d'avoir des serviteurs attachés, vertueux & fidèles. Ceux qui n'avoient pas expié leurs forfaits par l'épée d'Amadis ou par celle d'Agraves, périrent dans les supplices ; le traître Barfinan & le neveu d'Arcalaüs, finirent dans un bûcher leur détestable vie : tout fut calme dans Londres dès le lendemain. Cette aventure écrite dans les fastes de la grande Bretagne, fut une leçon mémorable pour apprendre aux plus grands Rois que l'Eternel tient toujours dans ses mains leur destinée, & qu'il peut à son gré renverser les trônes qui paroissent être les plus affermis, comme celui du puissant Roi de la grande Bretagne avoit pensé l'être en si peu de tems, au moment où son pouvoir l'élevoit au-dessus de tous les Souverains de l'Europe.

La Cour de Lifvard & de Brisène fut plus brillante que jamais, après cet événement qui leur avoit si bien fait connoître tout le prix des services & de l'attachement de leurs Chevaliers. Le tendre & respectueux Amadis n'osoit rien dire devant Oriane qui pût lui rappeler les heureux momens qu'il avoit passés dans la forêt :

un véritable amant ne croit jamais avoir de droits acquis sur celle qu'il adore ; il n'est occupé qu'à se rendre assez aimable pour mériter de nouvelles faveurs. Mabilie même ne put former le plus léger soupçon sur leur secrète liaison ; & , sans la Demoiselle de Danemarck qui s'attendrissoit souvent sur le sort de ces tendres & timides amans , ils n'auroient jamais joui de ces momens délicieux que le mystère enveloppe de ses voiles. Pour le jeune Galaor , il éprouva souvent la reconnoissance que lui marquèrent plusieurs Dames de la Cour de Brisène ; & toutes ces Dames se disoient l'une à l'autre , en souriant : Il faut convenir qu'il est un peu voyage ; mais Galaor est un héros.

Les plaisirs de cette Cour aimable & riante furent suspendus pendant quelques jours par l'arrivée du Duc de Bristoie , qu'Olivas avoit accusé de trahison , & qui se rendit près de Lifvard , pour combattre son accusateur. Guilan le Pensif ne put voir sans frémir celui qui faisoit depuis deux ans le malheur de sa vie : il envia bien le bonheur d'Olivas prêt à combattre son odieux rival ; mais l'honneur de la Duchesse de Bristoie lui fut assez cher pour qu'il ne laissât rien pénétrer sur l'état présent de son ame.

Le combat fut long & sanglant, & terminé par la mort du Duc de Bristoie. Brisène ignorant les secrets sentimens de la jeune Duchesse, dont elle étoit proche parente, l'envoya prier par le vieux Chevalier Grumedan de venir chercher de la consolation auprès d'elle, & de passer l'année de son deuil dans sa Cour. La Duchesse de Bristoie qui regrettoit peu celui dont l'injustice & la trahison l'avoient enlevée à Guilan, & sachant que son ancien & fidèle amant jouissoit de la plus haute faveur près de Lifvard à la délivrance duquel il avoit contribué, n'hésita pas à se rendre à Londres sous la garde de Grumedan; & la belle Aldène, sa sœur, la suivit avec tout le plaisir & toute l'ardeur que faisoit naître en son ame l'espérance de revoir l'aimable Galaor.

L'arrivée de ces deux jeunes Princesses fut une nouvelle fête pour cette Cour: on ne trouva plus que Guilan méritât le surnom de Pensif, Libre d'offrir une seconde fois & son cœur & sa main à celle dont son ame avoit été toujours si fortement occupée, tous les surnoms que peuvent mériter les amans les plus tendres, étoient les seuls qu'on eût pu lui donner alors.

Galaor eut beau vouloir se contraindre, & paroître ne voir Aldène que pour la première

fois ; une jeune Dame intéressée à connoître l'impression que cette Princesse feroit sur lui ; surprit bientôt entr'eux quelques regards assez expressifs pour qu'ils lui fissent soupçonner leur ancienne intelligence. Elle fut plus attentive que jamais à suivre toutes les démarches de Galaor , & ne fut pas long-tems sans s'apercevoir qu'elle étoit trompée ; mais Galaor étoit un trompeur si séduisant & si capable de réparer ses torts, qu'elle prit le parti d'avoir l'air de le croire fidèle ; & Galaor , toujours plein de courage , soutint avec honneur l'idée qu'il crut qu'elle avoit de sa fidélité.

Nous frémissons d'avance en nous trouvant forcés de suivre l'Auteur dans le récit des malheurs prêts à tomber sur le frère de Galaor & sur son amante ; en pouvoit-il naître de plus affreux pour Amadis que les soupçons & la colère d'Oriane ? & les Euménides mêmes pouvoient-elles briser un cœur aussi sensible que l'étoit celui de cette Princesse, par un tourment plus cruel que celui de la jalousie ? Jeunes amans dont l'ame s'ouvre pour la première fois à la passion la plus douce qui vous fasse aimer la vie , vous qui vous en formez une idée digne de sa céleste origine , vous qui croyez de si bonne foi que vous serez à jamais fidèles , pleu-

rez, pleurez avec moi sur deux amans qui méritoient de ne connoître que les charmes de l'amour. Près d'un an s'étoit écoulé depuis qu'Amadis avoit promis à la belle & jeune Briolanie, Reine de Sobradise, de venger la mort de son père, & de revenir avec deux autres Chevaliers pour combattre l'usurpateur Abyseos & ses deux fils. Nous avons vu qu'Amadis ayant reçu de cette jeune Reine une riche épée, qu'elle l'avoit prié de conserver pour l'amour d'elle, il avoit brisé cette épée dans un combat; mais qu'il avoit eu soin d'en rassembler les pièces pour pouvoir lui prouver qu'il avoit conservé ce don de sa main. Oriane étoit depuis long-tems prévenue de la promesse qu'Amadis avoit faite à Briolanie; mais si l'honneur de son amant lui étoit trop cher pour l'empêcher d'exécuter sa promesse, sa présence l'étoit trop aussi pour qu'elle pût se résoudre à l'en faire souvenir. Ce fut donc Amadis qui fut forcé de rappeler à sa chère Oriane, que la loi du serment & son honneur le forçoient à s'éloigner d'elle pour aller combattre Abyseos. Oriane, le cœur ferré par la douleur, fut un instant sans lui répondre; ses yeux se remplirent de larmes; elle prit la main de son amant, & la serrant avec tendresse: Ah! lui dit-elle, cher

Amadis , c'est pour vous-même que je vous adore ; votre gloire m'est chère & la mienne en dépend , puisque nos ames & notre destinée sont unies jusqu'au dernier soupir. Partez , hélas ! . . . partez , cher Amadis , & puisse me tromper le noir pressentiment qui , malgré moi , m'afflige pour la première fois ! Non que je puisse craindre que vous cessiez d'être invincible ; mais vous-même , vous m'avez parlé de la beauté de la jeune Briolanie ; elle va vous devoir & la vengeance de son père & ses Etats. Ah Dieux ! j'avoue que je crains encore plus sa reconnoissance , que le combat sanglant que vous allez livrer pour elle.

Le sensible & fidèle Amadis eut le cœur percé de l'inquiétude offensante que lui montrait Oriane ; il s'en plaignit si tendrement , sa candeur & son amour passèrent si bien dans ses yeux & sur ses lèvres , qu'Oriane parut rassurée ; elle mit la main d'Amadis sur son sein : Ne desire jamais d'autre bien , d'autre empire , que le cœur de ton Oriane , lui dit-elle , & reviens promptement me rapporter celui dont ma vie dépend ! . . .

Amadis , après avoir mêlé ses larmes avec les siennes , fut avertir Agrayes & Galaor qu'il avoit déjà prévenus , qu'il étoit tems de partir

pour aller au secours de Briolanie ; & tous les trois se préparèrent à leur départ pour le lendemain matin.

Amadis dut encore pendant cette nuit quelques momens heureux à la Demoiselle de Danemarck ; la belle Olinde fut rassurée autant qu'une tendre amante peut l'être , par les sermens & par les caresses d'Agrayes ; & la jolie Aldène , & deux ou trois de ses rivales ne purent avoir l'ingratitude de croire que Galaor ne fût pas le plus vif & le plus aimable de tous les amans.

Dès l'aube du jour les trois Chevaliers partirent ensemble , & se retournèrent plusieurs fois en soupirant , tant qu'ils furent à portée de voir les tours de Londres ; ils n'en étoient encore éloignés que d'une demi-lieue , lorsqu'Amadis se ressouvint de l'épée de Briolanie , & demanda si Gandalin avoit eu le soin d'en emporter les pièces ; malheureusement Gandalin les avoit oubliées , & plus malheureusement encore il chargea le nain d'Amadis de retourner à Londres pour les chercher.

Le nain exécute cette commission avec diligence , trouve l'épée cassée , en rapporte les pièces , & passe sous les fenêtres d'Oriane qui le reconnoît , l'appelle , & lui demande pour quelle raison il est revenu sur ses pas. Voyez

Madame, répondit le nain, en lui montrant les pièces de l'épée. Eh ! lui dit-elle, quel prix ton maître peut-il mettre à ces débris inutiles ? Tout celui qu'on peut mettre aux présens d'une main qui nous est chère, répondit le nain, (qui, comme tous les valets intriguans & curieux, croient toujours avoir pénétré les secrets les plus cachés de leurs maîtres.) Eh ! quelle est donc la main dont Amadis reçut cette épée, reprit vivement Oriane ? Celle de la jeune Princesse pour laquelle il va combattre, repartit le malheureux nain ; & je ne doute pas, après quelques propos que je leur entendis tenir la dernière fois qu'ils se virent, que mon maître ne se soit offert & n'ait été accepté pour être désormais son Chevalier. A ces mots, le menteur de nain donna deux coups d'éperon à son cheval, & la tendre Oriane éperdue, immobile à sa fenêtre, s'en seroit précipitée de désespoir, si la Princesse Mabilie & la Demoiselle de Danemarck accourues au premier cri qu'elle n'avoit pu s'empêcher de jeter, ne l'avoient retenue entre leurs bras.

Cependant le nain courant toujours avec la même vitesse, rejoignit bientôt les trois Chevaliers ; mais en montrant l'épée brisée qu'il avoit rapportée, il ne parla point des questions qu'O-

riane avoit faites , ni des cruelles réponses qu'elle avoit reçues de lui. Rien ne troubla donc pendant leur premier jour de marche, l'entreprise qu'ils avoient faite de joindre promptement la jeune héritière de Sobradife.

Ils passèrent la nuit chez un riche Vavasseur *, qui les reçut avec magnificence, & qui leur apprit qu'ils auroient peine à traverser le lendemain la forêt voisine, sans être obligés de jouter contre un Chevalier qui, depuis quinze jours, gardoit la principale route de cette forêt. A la bonne heure, répondit en riant Galaor; je suis bien aise de savoir si le séjour de Londres ne m'a point fait oublier à me servir d'une lance.

Ils partirent au lever du soleil, & ne marchèrent pas long-tems sans rencontrer une Demoiselle qui les reconnoissant à la forme de leurs armes pour être des Chevaliers de la grande Bretagne, les arrêta pour les prier avec instance de lui dire des nouvelles d'Amadis. Que desirez-vous de lui, répondit ce Prince avec em-

* On nommoit ainsi le possesseur d'un fief noble, relevant d'un Seigneur suzerain, & dont la naissance l'excluoit de la Chevalerie, à moins qu'il ne parvînt à la mériter par des actions éclatantes & de longs services dans des grades inférieurs à celui de Chevalier.

pressément? Je vais, dit-elle, pour le fommer d'une parole qu'un aussi bon Chevalier auroit dû tenir de lui-même, celle de secourir Briolanie, Princesse de Sobradise, contre le meurtrier de son père & l'usurpateur de ses Etats. Amadis, en se faisant connoître, lui prouva qu'il ne méritoit aucun reproche, & lui dit qu'il étoit prêt à la suivre avec les deux autres Chevaliers qu'il avoit promis à Briolanie d'amener à son secours. La Demoiselle bien satisfaite retourna sur ses pas, & s'offrit à leur servir de guide. Ils la suivoient avec empressement, & ne s'occupoient que de remplir l'espérance de Briolanie, lorsqu'ils se virent arrêtés par le Chevalier dont le Vavasseur leur avoit parlé la veille.

Ce Chevalier, qui leur parut être d'une taille avantageuse, maniant son cheval avec grace, & ferme dans les arçons, leur proposa de rompre une lance, en les prévenant que ne desirant que l'honneur de jouter avec eux, il espéroit que nulle espèce de ressentiment ne les animeroit à vouloir combattre à coups d'épée, au cas qu'il remportât un premier avantage. Agrayes, auquel ce Chevalier sembloit porter la parole, se sentit très-piqué de ce qu'il paroissoit trop présumer de sa force & de son adresse, & pour toute réponse il lui cria de se défendre, courut sur

lui, & fut très-étonné de se voir désarçonné par l'inconnu, & de se trouver démonté. Son cheval épouvanté par la violence avec laquelle les deux lances s'étoient brisées, s'étant éloigné en courant dans l'épaisseur de la forêt, Galaor se présenta pour venger Agrayes; mais son cheval n'étant pas de force à résister à celui de l'inconnu, roula sur la poussière avec son maître, sans que celui-ci pût le faire relever. Amadis s'approchant aussi-tôt, modéra la colère de Galaor, qui demandoit le combat à l'épée, en lui représentant que l'inconnu jusqu'alors avoit rempli la condition de la joute qu'il avoit proposée; & se présentant aussi-tôt contre l'inconnu, cette course fut la plus violente de toutes: leurs lances furent brisées jusques dans les gantelets, & les deux Chevaliers s'étant choqués réciproquement en passant, les deux chevaux tombèrent de la force du coup, sans qu'aucun des deux eût perdu les rênes; mais le cheval d'Amadis ayant eu l'épaule cassée, ne put se relever; & l'inconnu s'élança légèrement sur le sien, qui n'avoit été qu'étourdi par cette rencontre.

Ce fut en vain que les trois Chevaliers provoquèrent l'inconnu pour se battre à pied, l'épée à la main: il leur répondit avec politesse, qu'heureux de leur avoir résisté dans un com-

bat qu'il ne regardoit que comme une légère épreuve, nul motif ne le forçoit à regarder comme ennemis trois braves Chevaliers dont il venoit de connoître la force & le courage. A ces mots, il s'éloigna d'eux, en suivant une route assez frayée, & les laissa tous les trois démontés au milieu de la forêt. Amadis & son cousin Agrayes prirent facilement le parti de rire de cette aventure; mais Galaor, piqué vivement de sa chute, sauta sur un cheval de fuite, &, sans écouter Amadis ni la Demoiselle, il courut de toute la vitesse de ce médiocre cheval à la poursuite du Chevalier inconnu. Amadis & Agrayes étant démontés tous les deux, n'eurent à prendre aucun autre parti que celui de suivre à pied la Demoiselle, qui, dès le même soir, les conduisit au château de Thorin, où la jeune Briolanie & Grovanèse sa tante étoient arrivées de la veille, pour les attendre à l'entrée de ses anciens Etats.

Ces deux Princesses reçurent Amadis & son cousin Agrayes avec l'air de la plus vive reconnaissance. L'Auteur Portugais, dont le Traducteur d'Herberay se croit en droit de s'écarter quelquefois, prétend même qu'à peine Amadis eut-il ôté son casque, que la jeune Briolanie ne put le voir sans l'aimer; mais d'Herbe-

ray, mieux instruit sans doute par les anciens manuscrits Picards qu'il avoit lus précédemment, assure que la présence d'Amadis ne fit d'autre impression sur cette jeune Princesse, que celle de lui donner l'idée de la perfection qu'on pouvoit desirer dans un Chevalier, & que préparer son cœur à ne pouvoir se défendre des mêmes charmes répandus dans toute la personne du jeune Galaor, que la jeunesse & le desir de plaire rendoient encore plus séduisans en lui que dans son frère, qu'une grande passion rendoit souvent distrait, inattentif & sérieux.

Amadis & son cousin Agrayes passèrent plusieurs jours dans le château de Thorin, espérant donner à Galaor le temps de les rejoindre, & voulant aussi laisser à Briolanie celui de faire avertir Abyseos, Dorison & Dramis ses deux fils, que les Chevaliers qui se présentoient pour soutenir sa querelle étoient arrivés, & leur demandoient d'assigner le jour & le lieu du combat.

C'est en vain qu'ils se flattoient que leur jeune compagnon, lassé d'une vaine poursuite, retourneroit bientôt sur ses pas: Galaor avoit trouvé dans la forêt une Demoiselle assez jolie pour l'engager à s'arrêter. Personne ne possédoit mieux que lui l'art de faire de nouvelles con-

noissances , dès qu'il prévoyoit qu'elles pouvoient lui devenir agréables. La Demoiselle ayant assuré Galaor qu'elle connoissoit le Chevalier qui l'avoit démonté, & sa demeure ordinaire, il l'avoit priée de le conduire; & le chemin qu'elle lui fit prendre l'éloigna trop d'Amadis, pour ne lui pas faire perdre l'espérance de le rejoindre.

Chemin faisant, elle lui dit qu'elle étoit une des Demoiselles de la belle Corisande, souveraine d'une Isle voisine, & que sa belle maîtresse, éprise de la plus vive passion pour le Chevalier qu'il poursuivoit, le retenoit depuis plusieurs mois dans cette Isle, enchaîné par son amour pour elle, comme par le serment qu'il avoit fait de ne la point quitter sans qu'elle le lui permît. La Demoiselle ajouta que la seule Corisande connoissoit le nom & la naissance de ce Chevalier qui paroissoit avoir des raisons pour cacher l'un & l'autre: Ma maîtresse, dit-elle, ne pouvant s'opposer au desir qu'il a d'acquérir de la gloire, lui permet quelquefois de sortir de son Isle & de venir dans cette forêt, pour s'exercer à la joute contre les Chevaliers qu'il peut y rencontrer; mais elle lui a fait jurer de n'en venir jamais au combat à coups d'épée, à moins que ce ne soit dans son Isle,
où

où plusieurs Chevaliers ont déjà passé pour le combattre, mais dont ils ne font ressortis qu'après avoir perdu leurs chevaux & leurs boucliers.

Le desir de s'éprouver contre ce Chevalier, peut-être aussi l'espérance que lui donnoient les beaux yeux noirs pleins de feu de cette Demoiselle, déterminèrent Galaor à ne la pas quitter. Elle le conduisit chez un ancien Chevalier de sa connoissance, pour y passer la nuit. Il trouva la famille du vieux Seigneur de ce château dans les larmes : ses deux fils venoient d'être rapportés chez lui bien blessés. Depuis quelque tems ils avoient fait le projet de forcer le Chevalier inconnu qu'ils avoient vu plusieurs fois passer dans la forêt, de leur dire son nom; & le même jour, le voyant prêt à s'embarquer pour retourner dans l'Île, ils avoient voulu vainement s'opposer à son passage; le combat qu'ils l'avoient forcé de livrer avec l'épée, ne leur avoit pas mieux réussi que la joute. Galaor promit au Seigneur Châtelain de les venger, & de lui rapporter les boucliers de ses deux fils. Le bon vieillard reconnoissant, crut ne pouvoir lui rendre un plus grand honneur, que de lui faire dresser un lit à côté du sien, selon l'usage de ce tems. La vieille Châtelaine en fit autant de

son côté pour la Demoiselle de la Dame Corifande. Galaor se fût bien passé de cet excès de politesse, & ne put s'empêcher de montrer quelque humeur, lorsque la Demoiselle, d'un air assez malin, vint lui souhaiter une bonne nuit, & le reconduire jusqu'à la chambre du Châtelain.

Galaor espéra pouvoir trouver, du moins le lendemain matin, une occasion de dire à la Demoiselle qu'il la trouvoit charmante, & lui fit promettre qu'ils partiroient ensemble dès l'aurore ; mais l'éternel Châtelain auroit cru lui manquer, s'il ne l'eût accompagné jusqu'à la barque qui devoit le passer dans l'Isle de Corifande ; & Galaor, plein de dépit, jura bien de n'entrer jamais le soir dans aucun château, quand la fortune auroit mis quelque Demoiselle de vingt ans sous sa garde.

L'Isle de Corifande n'étoit pas éloignée de la côte ; le trajet fut fait en peu de tems ; & Galaor étant descendu sur le rivage, il entendit annoncer son arrivée par le son des trompettes qui retentit sur le donjon du beau château qui dominoit sur cette Isle. La Demoiselle l'avertit de se préparer à combattre : On ne trouve pas toujours, lui dit-elle en riant, des Seigneurs Châtelains aussi polis que celui qui vous a si bien

fait les honneurs de son château ; & je crains bien que celui-ci n'obtienne de vous le bouclier que vous portez , pour le joindre à ceux que vous voyez attachés à ces poteaux.

Galaor n'eut pas le tems de répondre à cette plaisanterie , la porte du château s'ouvroit dans ce moment ; il en vit sortir un Chevalier de la plus belle taille , & d'une figure charmante : il étoit entre deux compagnes de la Demoiselle , dont l'une portoit son casque , & l'autre une forte lance. Une jeune Dame d'une beauté parfaite le suivoit , en portant une couronne de laurier entremêlée de myrthe & de roses ; & , le regardant d'un air tendre , elle sembloit la lui destiner pour le prix de la victoire.

Le Chevalier s'avança d'un air poli vers Galaor. Chevalier , lui dit-il , vous avez su par celle qui vous a conduit dans cette Isle , quelles sont les conditions de l'espèce de combat que je vous vois prêt à me livrer ; je vois que vous vous obstinez à me connoître autant que je le suis à cacher mon nom , jusqu'à ce que je l'aie rendu digne de ceux auxquels je tiens par les liens du sang. Si j'osois vous les nommer , je suis sûr que vous m'approuveriez. Quoique Galaor sentît naître dans son cœur une secrète sympathie pour le Chevalier inconnu , le sou-

venir d'en avoir été renversé dans la forêt, ne lui permit point de se livrer à ce sentiment : Souvenez-vous, lui dit Galaor, de l'espèce d'outrage que vous m'avez fait, en me refusant le combat à l'épée, après m'avoir abattu. Je vous ai suivi depuis ce moment, & rien ne peut plus m'empêcher d'en avoir raison. A ces mots. ils s'éloignèrent, & revinrent l'un sur l'autre la lance en arrêt : les deux lances volèrent en éclats sans qu'ils en fussent ébranlés ; mais le cheval de Galaor n'étant pas aussi vigoureux que celui de son adversaire, & pliant sous son atteinte, Galaor n'eut d'autre ressource que d'embrasser en passant l'inconnu, & tous les deux tombèrent ensemble sur le sable. L'un & l'autre se relevèrent avec la même légèreté ; & , mettant l'épée à la main, ils s'attaquèrent avec autant d'adresse & de vigueur que de courage. Le combat fut si long & si terrible, que Galaor pensa qu'il n'en avoit jamais effuyé de pareil depuis celui qu'il eut contre Amadis ; & Corisande épouvantée profita d'un instant où tous les deux reprenoient haleine, pour tâcher de les séparer ; mais Galaor plus animé que jamais par la longue résistance qu'il venoit d'éprouver, & par son sang qu'il voyoit couler, ne voulut écouter aucune proposition jusqu'à ce

que ce Chevalier consentît à lui dire son nom. Le combat entr'eux devint donc plus terrible & plus dangereux encore à cette seconde attaque. Les débris sanglans de leurs armes couvroient le sable ; & Corisande éperdue voyant chanceler un moment son Chevalier, elle ne put résister à sa douleur , & courant se jeter entre les combattans : Arrête, cruel, cria-t-elle à Galaor, arrache-moi plutôt la vie que de répandre un sang si précieux ; & , si mon amour ne te peut toucher , crains la vengeance d'Amadis & de Galaor. Que dites-vous, grands Dieux ! s'écria Galaor , en baissant la pointe de son épée ? Non , continua-t-elle , mon cher Florestan, il n'est plus tems de cacher votre nom ; sachez , continua-t-elle en s'adressant à Galaor , que c'est le fils de Perion, Roi de Gaule, & le frère des deux plus redoutables Chevaliers de l'Univers, que vous êtes prêt d'enlever à mon amour. A ces mots , celui-ci jette son casque, & court présenter le pommeau de son épée à Florestan. Ah ! mon frère , s'écria-t-il, reconnoissez Galaor à sa douleur & à sa tendresse. J'aurois dû le reconnoître plutôt à ses coups comme à sa valeur, dit Florestan, en se précipitant dans ses bras. La tendre émotion des deux frères dans cet embrassement, fit cou-

ler leur sang avec encore plus d'abondance ; & l'un & l'autre fussent tombés sur le sable, si Corisande & ses deux Demoiselles ne les eussent soutenus. Florestan eut cependant la force de prendre la couronne que Corisande tenoit dans sa main, & la posa sur le front de son frère, qui l'ôta promptement pour en couronner les beaux cheveux de celle qui venoit de les réunir *.

* Nous avons cru ne devoir point interrompre cette narration par l'épisode qui nous apprend comment Florestan se trouvoit être frère d'Amadis & de Galaor : l'estime & la sympathie les avoient portés également tous les deux à se reconnoître pour frères ; & ce ne fut que dans le château de Corisande que Galaor apprit de Florestan que, dans le tems où le Roi Perion partit de la Gaule pour aller voir le Roi Gariater dans la petite Bretagne, il fut obligé de s'arrêter pendant quelques jours chez le Comte de Salandrie, dont la fille ne put résister à l'amour que l'aimable Perion fit naître en son ame sans aucuns soins & sans le desirer. Ce Prince une nuit reposoit tranquillement dans son lit, lorsqu'il se sentit serré par deux bras qui ne faisoient pas craindre qu'ils cherchassent à nuire.... Perion, en voulant s'en débarrasser, cessa bientôt d'employer toutes ses forces, de crainte de blesser tout ce que ses mains rencontroient de charmant, en lui faisant connoître que ces bras arrondis par la jeunesse, étoient ceux d'une De-

Quelque nombreuses que fussent les blessures des deux frères, aucune n'étoit assez dangereuse

moiselle : bientôt il la reconnut à sa voix pour être la fille du Comte de Salandrie. Ah ! Perion, lui dit-elle, en tournant une lanterne sourde, & lui laissant voir presque toute nue la figure la plus charmante, cédez à mon amour, ou donnez-moi la mort. Perion étoit bien vif & bien jeune, mais il étoit également loyal ; son premier mouvement fut de repousser doucement la jeune Comtesse de Salandrie, & de lui dire qu'il ne pouvoit abuser de sa foiblesse, & violer les droits de l'hospitalité. Confuse, désespérée de cette cruelle réponse, elle se jette sur l'épée de Perion, la tire, & la veut plonger dans son sein : Ce sein étoit si beau, que Perion avança sa main, & s'empressa de le défendre de cette pointe cruelle : l'épée tomba, Perion ne retira pas sa main, la lanterne s'éteignit ; & Florestan dut sa naissance à tous ces accidens, & à ceux qui les suivirent. Honteux le lendemain matin de s'être trouvé si foible en se livrant à des desirs qu'il avoit vivement partagés, il partit dès le lever du soleil pour continuer sa route, & ne put s'empêcher de rougir & de s'accuser secrètement en prenant congé du Comte de Salandrie.

La jeune Comtesse versa bien des larmes en apprenant son départ ; elle en versa de nouvelles en connoissant bientôt les suites de cette nuit. Une de ses tantes qui l'avoit élevée, sut cacher son embarras & son état jusqu'au dernier moment : elle reçut Florestan ; elle l'éleva jusqu'à l'âge de dix-huit ans ; & , lui voyant toutes les vertus & les qualités d'un Damoisél accompli,

pour faire craindre pour leur vie ; mais l'un & l'autre trop épuisés par la perte de leur sang , ne furent point en état pendant près d'un mois de porter les armes ; & quelque enchanté que fut Galaor d'avoir trouvé Florestan , il ne put penser sans la plus vive douleur , qu'il ne pouvoit arriver à tems pour seconder Amadis & Agrayes dans leur combat contre Abyfeos & ses deux fils.

Amadis & Agrayes en effet ayant attendu Galaor pendant cinq ou six jours dans le château de Thorin , & voyant que le tems marqué pour le combat étoit prêt de s'écouler , ils s'avancèrent avec Grovanèse & Briolanie vers So-

elle le fit armer Chevalier par le Comte de Salandrie. Elle lui découvrit sa naissance , & l'envoya chercher les aventures , en lui prescrivant de ne se faire connoître pour être le fils de Perion , que lorsque sa renommée égaleroit celle de ce Prince , & celle qui commençoit à se répandre dans toute l'Europe , des exploits d'Amadis & de Galaor.

Florestan depuis trois ans s'étoit couvert de gloire ; mais sa modestie ne lui auroit pas encore permis de se nommer , quoiqu'il eût déjà triomphé d'un grand nombre de Chevaliers renommés , depuis six mois que Corisande le retenoit dans ses aimables chaînes , sans le combat qui força cette rendue amante d'apprendre à son frère Galaor & sa naissance & son nom.

bradise ; & , se croyant assez forts pour combattre Abyseos & ses deux fils , ils firent tendre deux riches pavillons dans une prairie voisine de cette capitale , & Briolanie envoya dire à son ennemi mortel , que , selon les conditions arrêtées , elle avoit amené les champions qui devoient soutenir sa querelle.

Abyseos , quoique très-brave , sentit un noir pressentiment : il connoissoit sa cause pour être si mauvaise , & d'ailleurs maître absolu dans Sobradise il pouvoit si facilement éluder ce combat , qu'il fut tenté de commettre cette lâcheté ; mais ses orgueilleux fils , Dorison & Dramis , s'opposèrent à ce dessein ; & fiers de leur force & de leur taille gigantesque , ils déterminèrent leur père à répondre qu'il offroit le combat pour le lendemain matin.

Amadis & Agrayes s'étant présentés dès le lever du soleil dans la place destinée pour le combat , Abyseos & ses fils ne tardèrent pas à paroître ; & , ne trouvant que deux adversaires , ils envoyèrent à Briolanie , pour lui demander pourquoi le troisième ne se présentoit pas ? Amadis , impatient de combattre , répondit pour elle , en disant au Héraut : Vas dire à tes maîtres que leur cause est si mauvaise , que le plus foible de nous deux suffiroit pour que la

justice céleste les punit de leur orgueil & de leur trahison , & que la légitime Reine de Sobradise se soumet à tout si nous sommes vaincus.

Rien n'arrêtant donc plus le combat , Abyfeos & Dramis coururent tous les deux sur Amadis , & brisèrent leurs lances sur ses armes , sans l'ébranler ; mais ce premier choc rétablit l'égalité dans le combat , Amadis ayant percé d'outre en outre Dramis , qui tomba versant des flots de sang sur la poussière.

Dorifon & Agrayes se chargeant avec une égale fureur , leurs chevaux ne purent supporter l'impétuosité de ce choc , & roulèrent tous les deux sur leurs maîtres. L'un & l'autre également prompts à se relever , s'attaquèrent à coups d'épée , & bientôt le sang coula de leurs blessures ; mais Agrayes , ayant vu son cousin Amadis fendre d'un seul coup la tête d'Abyfeos , il fut honteux que Dorifon lui disputât si longtemps la victoire. Il s'élança sur lui ; & le faïssant par son casque , il lui trancha la tête & courut la porter aux pieds de Briolanie. La mort de l'usurpateur & de ses fils décida du sort du Royaume de Sobradise ; les corps de ses ennemis vaincus furent traînés hors de la lice , au milieu des acclamations des sujets de Brio-

lanie, dont les principaux vinrent prêter serment à ses genoux.

Cette belle Reine sentit peut-être moins de plaisir encore à remonter sur le trône de ses pères, qu'à penser qu'elle pouvoit offrir à son libérateur de le partager avec elle. Les blessures qu'Amadis & son cousin avoient reçues dans ce combat les ayant arrêtés pendant quelque tems à Sobradise, Briolanie ne put s'empêcher de laisser pénétrer ses sentimens; mais Amadis, trop fidèle pour en être touché, trop loyal Chevalier pour vouloir feindre, fut lui faire entendre qu'il n'étoit plus le maître de son cœur; & Briolanie, étouffant dès sa naissance une passion qui ne pouvoit être que malheureuse, la plus tendre reconnoissance & la plus fidèle amitié furent les seuls sentimens qui lui restèrent pour Amadis.

Galaor, & Florestan son frère, furent un mois sans être en état de porter les armes. Étant partis ensemble pour rejoindre Amadis, ils eurent en chemin plusieurs aventures de l'espèce de celles qui pouvoient être les plus agréables à ces deux braves & galans Chevaliers; & ce ne fut qu'après en avoir abattu plusieurs, & même avoir fait avouer à leurs jeunes maîtresses qu'elles avoient beaucoup gagné en passant sous leur

garde, qu'ils rejoignirent Amadis qui reçut Florestan dans ses bras, & qui ne put se résoudre à gronder Galaor ; il dit seulement en sa présence à Briolanie, qu'il devoit bien regretter en ce moment de n'avoir pas partagé le bonheur de la venger. Ce seul mot, qu'un regard de cette belle Reine rendit encore plus frappant pour Galaor, le fit soupirer & tomber dans une profonde rêverie ; & dès ce moment Agrayes fit remarquer à son cousin, que la gaieté de Galaor sembloit s'altérer de jour en jour, & qu'il paroïssoit même voir avec indifférence les jeunes beautés qui formoient la Cour de Briolanie, quoique souvent elles eussent l'air de l'agacer.

Fin du premier Livre.

*N*ICOLAS D'HERBERAY dédie ce second Livre, comme le précédent, à François premier ; nous croyons ne devoir pas rapporter les Vers médiocres qui servent de Dédicace, ni le Sonnet pareil qu'il adresse à ses Lecteurs, pour s'excuser par l'exemple d'Homère & de Virgile, du merveilleux qui commence à devenir plus fréquent dans ce second Livre.

L'isle Ferme & le Palais d'Apollidon jouant un très-grand rôle dans ce Livre, & dans presque tous ceux qui le suivent, l'Auteur débute par en donner une description, & par raconter l'histoire d'Apollidon & de Grimanèse, avant de

reprendre le fil de sa narration. Il nous paroît qu'on doit louer l'Auteur de ce début ; il est nécessaire pour mettre les Lecteurs au fait d'une histoire & d'un palais qu'on retrouve à tout moment , & , s'il l'eût placé dans le corps du Roman , il en eût refroidi l'action.



LIVRE SECOND.

Description de l'isle Ferme ; Histoire sommaire d'Apollidon & de Grimanèse, & des enchantemens qu'Apollidon fit dans l'isle Ferme, en y élevant l'arc des loyaux amans & la chambre défendue.

UN Roi de Grèce ayant épousé la sœur de l'Empereur de Constantinople, eut deux fils, entre lesquels il voulut en mourant partager ses Etats & ses richesses. Apollidon, l'aîné de ces deux fils, s'étoit uniquement occupé, dès son enfance, des exercices de la Chevalerie & de l'étude des sciences les plus sublimes ; il laissa son frère paisible possesseur des Etats de son père, & ne prit en partage que les livres, de bonnes armes, & des richesses suffisantes pour l'entretien des amis qu'il s'étoit attachés, & d'un certain nombre de vaisseaux sur lesquels il s'embarqua pour parcourir les mers, & se choisir une contrée où il fonderoit un nouvel Empire.

Après une navigation assez longue, il aborda sur les côtes d'Italie. Sa magnificence, sa valeur, & quelques aventures singulières, le firent recevoir par l'Empereur des Romains, comme un héros. Cet Empereur, nommé Suidan, étoit frère de la charmante Grimanèse ; & quoiqu'elle eût des prétentions légitimes, & que de grands seigneurs eussent demandé sa main, Suidan avoit toujours éloigné leurs propositions.

Apollidon & Grimanèse furent frappés du même trait : s'aimer, se le dire, jurer d'être à jamais unis, sortir ensemble du palais pendant l'obscurité d'une nuit, s'embarquer sur les vaisseaux d'Apollidon, & n'avoir plus pour guides que la fortune & l'amour, ce fut le sort que ces deux amans se choisirent, & ce fut celui qui fit leur gloire & leur félicité.

Etant parvenus, après une longue navigation, dans le port d'une île qui leur parut fertile, agréable, & qu'ils crurent être inhabitée, ils y furent bientôt attaqués par un Géant, dont la barbarie avoit fait périr presque tous les anciens habitans de cette île, & qui s'étoit retiré dans les rochers qui la bordaient au nord, avec les esclaves qu'il avoit conservés pour le servir.

Tuer ce cruel Géant, épouser le même soir
la

la belle Grimanèse, ce furent pour Apollidon les événemens du premier jour qu'il passa dans cette isle; il s'occupa pendant le second à bâtir un palais digne de celle qu'il adoroit; & les Génies, obéissant à ses ordres, ornèrent ce palais somptueux de toutes les richesses de la nature, & le rendirent célèbre & redoutable par les enchantemens qu'ils y formèrent.

On ne pouvoit entrer dans ce palais sans passer sous une espèce d'arc de triomphe, qui prit le nom de l'arc des loyaux amans: l'entrée en étoit défendue par des forces invisibles qui repoussent avec violence les téméraires & volages amans qui s'exposent à cette épreuve. Une statue de bronze surmontoit la voûte de cet arc; elle portoit une trompe avec laquelle elle honoroit le passage d'un amant fidèle sous cet arc, en rendant un son mélodieux, & répandant des fleurs sur sa tête; la même trompe punissoit l'amant coupable, par des sons effrayans, & par des flammes mêlées d'une fumée noire & empoisonnée.

Au-delà de cet arc on trouvoit un perron de bronze doré, sur lequel on voyoit les figures d'Apollidon & de Grimanèse; une grande table de jaspe étoit à leurs pieds enclavée dans le perron, & le nom de ceux ou de celles qui

passoient sous l'arc, paroissoit aussi-tôt s'y graver de lui-même.

Au-delà du perron de cuivre on en voyoit un de marbre blanc; mais ceux mêmes qui venoient de passer sous l'arc ne pouvoient en approcher, & monter quelques degrés de ce perron, qu'autant que le Chevalier pouvoit atteindre par sa valeur & par ses exploits, à la haute renommée d'Apollidon, & que la Dame pouvoit égaler la beauté de Grimanèse.

Au-dessus de ce perron, on voyoit une plateforme, & la porte toujours fermée d'une espèce de temple en rotonde, qui portoit le nom de la *chambre défendue*; des Génies puissans veilloient sans cesse sur cette enceinte sacrée qui ne pouvoit s'ouvrir que pour un héros supérieur au grand Apollidon, ou pour une beauté digne d'éclipser celle de la belle Grimanèse.

Après avoir fait cette description, que nos lecteurs seront souvent obligés de se rappeler, l'Auteur reprend le fil de sa narration, au moment où Galaor & son frère Florestan venoient de rejoindre Amadis & Agrayes dans Sobradise, à la Cour de la jeune Reine Briolanie; il nous apprend seulement, que l'Empereur, frère de Grimanèse, étant mort, Apollidon &

sa charmante épouse furent forcés de quitter l'isle ferme, pour aller occuper le trône des Césars, & qu'ils laissèrent cette belle demeure sous la garde de quelques anciens serviteurs, & sous celle des Génies qui veilloient sur les enchantemens.

Quoique Briolanie s'occupât sans cesse de rendre le séjour de Sobradise agréable aux trois fils de Perion & au Prince Agrayes, Amadis occupé sans cesse de son amour, brûloit d'impatience de retourner près d'Oriane; &, quoiqu'il s'aperçût que le cœur de Galaor commençoit à sentir une passion plus sérieuse que les premières qui l'avoient jusqu'alors amusé plus qu'elles ne l'avoient touché, ce tendre amant fut déterminer ses compagnons à prendre congé de la jeune Reine, pour retourner à la Cour de Lifvard.

Au moment où ces Princes étoient prêts à s'embarquer, ils rencontrèrent deux Demoiselles qui leur demandèrent si, se trouvant à portée de l'isle ferme, ils ne se proposoient pas d'en aller éprouver les aventures; & sur cela l'une des deux Demoiselles, qui se trouvoit être fille du Gouverneur de cette isle, leur raconta ce que nous venons de voir, & leur proposa de les y conduire. Galaor & Florestan se soucioient fort peu de la suivre : l'arc des loyaux amans

leur donnoit une secresse inquiétude ; ils n'avoient pas la présomption d'espérer que la statue leur prodiguât ses fleurs ; mais Agrayes, enchanté de l'espérance de pouvoir rendre un hommage éclatant à la belle Olinde, dit avec finesse : Ah ! si le brave Amadis aimoit , pourroit-il hésiter à le prouver à celle qu'il adore ? Amadis rougit , n'osa répondre ; mais lui-même à l'instant, donnant la main aux Demoiselles pour les faire entrer dans son vaisseau , courut au gouvernail & le dirigea vers l'isle ferme, selon les instructions qu'il reçut de la Demoiselle.

Les quatre Chevaliers abordèrent cette isle dès le même soir , & furent reçus dans un hôtel , à quelque distance du palais d'Apollidon , par le père de la Demoiselle , qui se plut à les instruire de tous les détails de ce palais enchanté.

Ce fut Agrayes qui, dès le lendemain matin, se présenta le premier pour passer sous l'arc des loyaux amans ; aussi-tôt la statue répandit quelques fleurs , & de sa trompe elle fit retentir l'air d'un son agré ble. Agrayes s'étant avancé jusqu'au perron de cuivre , contemplot avec admiration les statues des deux heureux & fidèles époux. Amadis ne put différer plus long-tems à suivre Agrayes ; & demandant à

ses frères , en fouriant, s'ils ne l'imiteroient pas, il les vit se faire beaucoup de complimens l'un à l'autre , à qui passeroit le premier ; alors, ne voulant pas jouir plus long-tems de leur embarras ; il dit dans son cœur : Chère & divine Oriane, c'est en ton nom que j'éprouve cette aventure ! . . . A peine Amadis fut-il sous l'arc, qu'une pluie de fleurs couvrit la terre, & qu'un concert céleste se fit entendre ; il rejoignit Agrayes près du perron de cuivre ; & tous les deux, après avoir admiré l'air majestueux d'Apollidon & la beauté de Grimanèse, se mirent à parcourir cette première enceinte où tout leur paroissoit merveilleux. Ils s'occupèrent à lire plusieurs noms écrits sur la pierre de jaspe ; celui d'Agrayes les surmontoit déjà tous. Amadis lut avec plaisir celui de Bruneau de Bonnemer, sur la même ligne que celui d'Agrayes : il savoit que Bruneau de Bonnemer adoroit sa jeune sœur Mélicie, & dès cet instant il la lui destina. Dans ce même moment, une main invisible gravoit le nom d'Amadis sur le frontispice de la table de jaspe, il ne restoit aucune place pour le nom de celui qui l'auroit pu surmonter.

Amadis & son cousin, enchantés de tous les nouveaux objets qui frappaient leurs yeux , ou-

blíoient Galaor & Florestan qui commençoient à s'ennuyer d'une si longue attente. Ysanie, le Gouverneur de l'isle ferme, ne put s'empêcher de leur dire : Messieurs, ferez-vous les premiers qui soyiez venus jusqu'ici, sans oser éprouver cette aventure ? Ce mot, *sans oser*, blessa le sensible Florestan. Par saint George ! il n'est rien, dit-il, que je ne puisse oser ; & la certitude de la mort même ne m'arrêteroit pas. . . . A ces mots, il s'élance & franchit à moitié le passage de l'arc ; mais à l'instant, il se sent arrêté par une infinité de griffes cruelles qui le pénètrent de tous côtés ; la statue secoue sur sa tête des mouches-guêpes & des chauve-fouris ; une fumée insupportable l'environne, lui fait perdre la respiration ; & dans ce moment, un coup de vent le repousse & le rejette à quatre pas au-delà de l'entrée du passage. Galaor, furieux de voir Florestan étendu sur l'herbe, & tout en sang des égratignures qu'il avoit reçues, met l'épée à la main, & se couvrant de son bouclier, baisse la tête & pénètre sous l'arc fatal : une autre espèce de résistance s'oppose à son passage ; & tandis que la statue répand sur sa tête un nuage de puces & de cousins qui pénérent sous ses armes, en le perçant de mille aiguillons, Galaor sent une infinité de petites

mains qui , quoiqu'elles lui paroissent douces & potelées , le faisoient par le nez , les oreilles & le bout des doigts ; jusqu'à ses paupières , jusqu'à ses sourcils , rien n'échappe sur Galaor de tout ce qui peut être saisi par ces méchantes petites mains qui le pincent cruellement , le renversent , lui font perdre terre , & le portent étendu sur le dos , à côté de Florestan. Ah ! mon frère , s'écrièrent-ils tous deux , maudite soit celle qui nous a conduit ici ! Cependant l'instant d'après , les égratignures de Florestan furent guéries , sans qu'il en restât la moindre marque ; & Galaor ne souffrant plus de la cuisson des pinçons qu'il avoit reçus , fut assez incorrigible pour regretter de ne plus sentir l'atteinte de ces mains qui lui avoient paru jolies ; mais il ne le fut pas assez pour oser tenter une seconde épreuve.

Agraves , après avoir suffisamment observé la première enceinte , voulut essayer de franchir le perron de marbre blanc ; mais à l'instant il se sentit chargé de tant de coups auxquels il opposoit vainement son épée & son bouclier , qu'il ne put jamais monter que les deux premiers degrés ; & , cédant à la force , il fut renversé sans connoissance & reporté jusques sous l'arc des loyaux amans , où la fraîcheur des

fleurs que la statue lui versa, & les sons harmonieux qu'elle tira de sa trompe, le rappellèrent à la vie.

Amadis, invoquant alors Oriane, & soutenant la multitude des coups qu'on lui portoit de toutes parts, franchit tous les degrés; mais à peine fut-il sur la plate-forme, que les coups parurent redoubler, & l'en eussent précipité peut-être, si tout-à-coup la porte de la chambre défendue s'entr'ouvrait, il n'en fût pas sorti un bras enveloppé de satin vert, qui le tira dans l'intérieur de la chambre. Dans ce moment, un nombre infini de voix se fit entendre: Honneur, crioient-elles, au brave Chevalier dont la gloire & les exploits surpassent ceux d'Apollidon qui fit cet enchantement.

La loi qu'Apollidon avoit écrite en partant étoit formelle; elle eut sa pleine exécution; la conquête de la chambre défendue en rendoit l'accès libre à l'avenir au Chevalier vainqueur, & lui donnoit la souveraineté de l'isle ferme & la possession du palais d'Apollidon. Ysanie, suivi des principaux habitans, vint sur-le-champ aux genoux d'Amadis lui prêter serment de fidélité. Agrayes, Galaor & Florestan étoient trop généreux pour voir le triomphe d'Amadis avec envie; & tous les trois, oubliant les petites

disgraces qu'ils avoient effuyées, vinrent unir leurs voix à celles qui célébroient le nouveau souverain.

Quelle nouvelle plus charmante eût-on pu porter à la belle & sensible Oriane, que le nouveau triomphe d'Amadis? Mais, hélas! au moment même où cet amant si tendre se préparoit à lui faire part d'une victoire qu'il ne devoit qu'à la fidélité de son amour pour elle, Oriane, la malheureuse Oriane avoit le poignard dans le cœur, & la lettre cruelle qu'elle envoyoit par Durin, frère de la Demoiselle de Danemarck, alloit le plonger aussi dans celui d'Amadis.

Durin étoit arrivé dans le moment où, marchant vers la chambre défendue, Amadis avoit déjà passé sous l'arc des loyaux amans. Gandalin qui se douta bien que Durin apportoit des nouvelles d'Oriane, le pria d'attendre pour les rendre à son maître, qu'il eût mis le comble à sa gloire, en faisant la conquête de cette chambre; ce ne fut donc qu'après avoir reçu le serment d'Ysanie & de ses nouveaux sujets, qu'Amadis parut aux yeux de Durin. Enchanté de recevoir une lettre de celle qu'il adore, il amène Durin dans un bosquet écarté; il reconnoît & baise l'écriture, il rompt le cachet avec un

transport qui faisoit trembler ses mains & palpiter son cœur. Hélas ! le malheureux Amadis alloit recevoir le coup le plus mortel.

Nous ne voulons point rapporter la lettre d'Oriane ; c'étoit celle d'une amante désespérée !.... Elle eût touché, brisé le cœur coupable qui l'auroit méritée ; quel effet mortel ne fit-elle pas sur le plus tendre & le plus fidèle ?

Les premières lignes que lut Amadis lui firent verser un torrent de larmes , & la lettre tomba de ses mains. Durin l'ayant relevée , les derniers mots étoient qu'Oriane lui défendoit de paroître à ses yeux , qu'elle desiroit & qu'elle attendoit la mort. A ce dernier trait , Amadis tomba sans connoissance , mais dans un état bien plus fâcheux encore que celui d'un simple évanouissement ; il se rouloît sur la terre , jettant quelques cris étouffés ; il demandoit son épée , sembloit chercher le tronc d'un arbre pour se briser la tête. Le fidèle Gandalin accourut à son secours , & le saisit entre ses bras avec Durin , pour l'empêcher du moins de se nuire , & tous les deux le gardèrent pendant plus de deux heures dans ce transport auquel à chaque instant même ils craignoient de le voir succomber.

L'épuisement qu'il lui causa donnant quelque

calme à ses sens, il en reprit l'usage: Ah! cher Gandalin, s'écria-t-il, en portant la lettre d'Oriane sur son front, & en l'attachant sur son cœur; cher Gandalin, voici l'arrêt de ma mort; il ne me reste plus qu'à le subir. Hélas! nous fûmes nourris du même lait; je dois tout à ton vertueux père, comme à ton tendre & fidèle attachement: reçois comme mon frère & mon ami le seul bien dont je puisse disposer. Puisque cette isle est à moi, je te la donne. Va trouver mon frère Galaor, dis-lui que je lui demande pour dernière grace de t'armer Chevalier: aide-moi pour la dernière fois à me couvrir de mes armes: amène-moi mon cheval à cette petite porte écartée, & garde-toi bien de me suivre; tu redoublerois ma fureur & mon désespoir, si tu t'écartois des ordres que je te donne en te faisant mes derniers adieux.

Gandalin baigné de larmes, n'osa résister; mais après avoir obéi à ses ordres, il monta promptement à cheval, & suivit Amadis qui s'avançoit vers une langue de terre par laquelle l'isle tenoit au continent, ce qui lui faisoit donner le nom de l'isle ferme: il le suivit de loin, mais toujours à vue, & sans que son maître pût s'en appercevoir; Durin ne put de même se résoudre à l'abandonner.

Amadis ayant franchi l'espèce de chaussée de l'isle ferme , s'enfonça dans une épaisse forêt ; à peine la clarté de la lune faisoit-elle distinguer les objets. Se croyant alors suffisamment éloigné de ceux qui tenteroient de le suivre , il descendit de cheval , se jeta sur l'herbe , & donna cours à ses plaintes & à ses gémissemens. Gandalin & son compagnon n'osèrent le troubler ; mais ils descendirent aussi de cheval & se cachèrent dans un buisson d'où ces fidèles serviteurs pouvoient observer tous ses mouvemens : l'un & l'autre passèrent cette nuit dans les larmes , en entendant le malheureux Amadis se plaindre de l'injustice d'Oriane , & appeller la mort à son secours.

L'aube du jour étoit prête à paroître , lorsque Gandalin entrevit arriver un Chevalier couvert d'armes , qu'un reste de lune faisoit paroître brillantes : ce Chevalier s'arrêta , passa la bride de son cheval dans une branche d'arbre , & tout en cherchant une place commode pour se reposer jusqu'au jour , il se mit alors à chanter une chanson. Nous ne la rapporterons point , mais nous convenons qu'il méritoit bien d'être puni ; premièrement , d'en avoir fait une aussi mauvaise ; secondement , d'oser se vanter en détestables vers de son amour pour Oriane , &

d'en être aimé. Gandalin fut bien surpris de voir qu'Amadis paroissoit n'être point ému par cette chanson : cet apparent oubli de lui-même & de son amour , parut être le comble du désespoir au fidèle Ecuyer ; il ne balança plus à chercher à l'en distraire ; il craignoit bien moins pour son maître le combat le plus périlleux, que cette indifférence mortelle. Il court à lui, le tire de son anéantissement : Quoi ! seigneur, lui dit-il, n'avez-vous donc pas entendu ce que cet audacieux Chevalier vient de dire ? Pourquoi me viens-tu troubler contre mes ordres, lui répondit Amadis en fureur ? sans le souvenir de ton père , il t'en coûteroit la vie. Mais dis , insensé , dis donc , que veux-tu ? que prétends-tu ? qu'espères-tu de moi ? Que vous le combattiez , dit Gandalin , que vous le fassiez dédire , & que vous le punissiez du plus noir & du plus orgueilleux mensonge. Ah ! le puis-je, mon pauvre Gandalin , dans l'état où je suis , répondit-il ? ne tenois-je pas de la divine Oriane toute ma force & mon courage ? Je crois sans doute comme toi, que cet impudent & félon Chevalier est bien loin du bonheur dont il se vante ; mais , tel qu'il puisse être, il est encore plus digne de combattre au nom d'Oriane, que le malheureux qu'elle a condamné. Eh ! que

Durin pourra-t-il donc dire à cette belle Princesse , s'écria Gandalin ? Vous ignorez qu'elle l'a chargé d'observer vos yeux , votre air , toutes vos actions , après qu'il vous auroit vu lire sa lettre ; il m'a suivi jusqu'ici ; fera-t-il donc obligé de lui dire que vous avez souffert qu'un audacieux attentât à sa gloire ? Quoi ! Durin est ici , dit Amadis ? Oui , mon maître , j'y suis , s'écria Durin en tombant à ses genoux : ah ! ne vous désespérez pas ; quelque faux rapport aura blessé la Princesse , sa colère ne sera pas durable ; espérez tout des soins de ma sœur , & du compte que je vais lui rendre à mon retour. Ah ! dit Amadis en l'embrassant , donnez-moi promptement mes armes , & puisse-je verser tout mon sang en défendant l'honneur d'Oriane , après l'avoir vengée !

Amadis s'étant mis promptement en état de combattre , s'élança sur son cheval que Gandalin tenoit tout prêt , & s'approchant du Chevalier : Vous , lui dit-il , qui vous louez tant de l'amour , je ne crois pas que jamais vous en ayiez reçu de faveurs , ni même que vous ayiez pu les mériter. Qui es-tu , répondit l'autre , qui me parles avec tant d'audace ? Crois-tu que ma valeur & ma renommée ne me rendent pas digne de l'amour de la plus belle Princesse de

l'univers ? Non , je ne t'en crois pas digne , répondit Amadis avec fureur , ni même de l'honneur que je fais à un lâche tel que toi , de le défier. Le Chevalier , sans rien répondre , détache son cheval , monte dessus , prend sa lance & dit froidement : Je pense que l'amour te maltraite assez pour que tu desires de perdre la vie : vas , malheureux , ôte-toi de ma présence , & respecte les amans fortunés. A ces mots , il tourne bride , & veut s'éloigner sans combattre ; mais Amadis l'arrête en lui criant : Lâche , soutiens ce que tu viens de dire , ou sois sûr d'éprouver la punition la plus humiliante. Ce Chevalier très-vain & très-présomptueux , ne manquoit pas cependant d'une certaine valeur ; & lorsqu'il s'entendit menacer , il mit sa lance en arrêt , & courut contre Amadis qui le fit voler par-dessus la croupe de son cheval : cependant il n'avoit point lâché les rênes , il remonta légèrement pendant qu'Amadis fournissoit sa carrière , & se présenta l'épée haute , quand celui-ci revint sur lui en lui disant : En vérité , l'amour ne pouvoit pas plus mal placer ses faveurs qu'en un aussi vil & foible champion que vous me le paroissez. C'est ce qu'il faudra voir , dit l'autre , en lui portant de toutes ses forces un coup qui ne pénétra pas même le bouclier

d'Amadis. Le coup terrible porté par le bras toujours victorieux de celui-ci, coupa tout un côté du casque de son adversaire, & le fit tomber entre les jambes de son cheval en versant un ruisseau de sang. Amadis qui le crut mort, dédaigna cette victoire ; & donnant des éperons à son cheval, il voulut s'enfoncer de nouveau dans la forêt ; mais s'apercevant que Durin & Gandalin le suivoient, il s'arrêta, prit le premier par la main, & lui dit : Mon cher Durin, mon malheur & mon désespoir sont si terribles, que la mort seule peut les terminer : je te prie de ne me plus suivre ; retourne vers celle que j'adore, & que je n'ose plus nommer ; dis à la Princesse Mabille que je mourrai son serviteur & son ami ; dis à ta bonne sœur la Demoiselle de Danemarck, que j'emporte avec moi le regret de n'avoir pu reconnoître ses bons offices & son amitié. Alors les sanglots lui coupèrent la voix, il baigna de ses larmes le visage de Durin en l'embrassant, & partit de nouveau. Durin obéit en retournant sur ses pas ; mais Gandalin s'obstinant à le suivre : Prends garde, Gandalin, lui cria fortement Amadis ; je sens que je ne suis plus le maître de la fureur qui me possède, & garde-toi, sur ta vie, puisque tu veux suivre un malheureux, de t'opposer à
rien

rien de ce qu'il voudra dire ou faire. Gandalin lui jura de se conformer à ses ordres ; & son maître arrachant une partie de ses armes qu'il lui remit , l'un & l'autre continuèrent leur chemin sans projet & sans tenir de route certaine.

Durin s'étant éloigné d'Amadis , ne fut pas long-tems sans rejoindre le Chevalier blessé qu'Amadis avoit laissé sur la poussière. Ce Chevalier venoit d'ôter son casque , de se relever , & cherchoit du secours ; voyant arriver le jeune Durin qu'il ne connoissoit pas , il l'appella : Damoisel , dit-il , où pourrois-je trouver du secours ? Je l'ignore , dit Durin ; je ne connois près d'ici qu'un château fameux où tout le monde est dans les larmes : un Chevalier célèbre venoit d'en faire la conquête en passant sous l'arc des loyaux amans , & en s'emparant de la chambre défendue. Quoi ! s'écria le blessé , je vois que vous parlez de l'isle ferme que je me proposois de conquérir ; seroit-il possible qu'un autre que moi eût pu forcer les enchantemens d'Apollidon ? Quel est donc celui que quelque Magicien sans doute aura favorisé pour mettre à fin cette aventure ? Durin se moquant en lui-même de la présomption du Chevalier vaincu , lui répondit : Seigneur , je ne vous dirai son nom qu'à condition que vous m'apprendrez quel

est le vôtre. Volontiers, répondit-il ; il est trop beau , trop célèbre , pour que je veuille le cacher : sachez que je suis le Chevalier Patin , frère de l'Empereur de Rome , présentement attaqué d'une maladie mortelle , & que je suis prêt de lui succéder. Par saint Pierre ! lui répondit Durin , vous soutenez bien mal une si haute naissance. Sachez à votre tour que le Chevalier vainqueur des enchantemens d'Apollidon , ne doit sa victoire qu'à son courage comme à son amour ; & vous devez le croire sans peine , puisque c'est le même Chevalier qui vous a si facilement & si bien puni de votre orgueil. Le Patin , furieux de ce propos , voulut faire un effort pour sauter à la bride du cheval de Durin , qui lui fit un éclat de rire , en lui disant : Adieu , pauvre battu , qui méritez de l'être toujours ; je pars pour la Cour de Londres , où j'aurai bien du plaisir à vous couvrir de honte , & à rendre justice au loyal amour & à la rare valeur d'Amadis. A ces mots , il partit avec vitesse , & disparut aux yeux de Patin. Ce Chevalier joue un si grand rôle dans la suite de cette Histoire , que l'Auteur ne veut pas , avec raison , laisser ignorer ses premières démarches & ses projets.

Le Patin , en effet , étoit frère de Suidan ,

Empereur de Rome, prêt à mourir sans enfans ; il étoit désigné pour succéder à son frère, & devoit aussi-tôt conclure son mariage arrêté depuis un an avec la belle Princesse Sardamire, héritière du royaume de Sardaigne. Ce Chevalier né le plus orgueilleux de tous les hommes, dit un jour à cette Princesse : Je ne trouverois point d'adversaires en Italie qui fussent dignes de moi, si je voulois faire triompher votre beauté de celle de toutes les Princeses de l'univers ; mais comme j'ai ouï dire que Lifvard, Roi de la grande Bretagne, a pour fille une certaine Oriane dont on célèbre les charmes, je pars pour Londres, & je veux voir s'il s'y trouvera quelque Chevalier assez téméraire pour soutenir ceux d'Oriane contre les vôtres. Sardamire auroit souhaité de le retenir, non qu'il fût cher à son cœur, mais ne se souciant point que son nom & sa beauté fussent compromis par une entreprise qu'elle regardoit comme superflue & peu sage.

Le Patin ayant exécuté son projet, fut reçu par Lifvard avec les plus grands honneurs, comme celui qui devoit bientôt occuper le trône de l'Empire Romain ; mais le cœur de Patin n'étoit pas assez ferme ni assez fidèle pour résister aux charmes de la divine Oriane. A

peine l'eut-il vue, que changeant de projet, il dit à Lifvard qu'il n'étoit parti de Rome que pour venir lui-même lui demander de placer Oriane sur le premier trône du monde Chrétien. Lifvard, dont le projet jusqu'alors avoit été de ne donner Oriane à aucun Prince qui pût la faire fortir de la grande Bretagne dont elle étoit héritière, répondit à Patin qu'il avoit promis de ne jamais marier Oriane que de sa volonté.

Le Chevalier Patin étoit trop présomptueux pour n'être pas satisfait de cette réponse : il passa quelques jours dans cette Cour, cherchant un moment favorable pour prévenir Oriane de ses desseins; mais l'air froid & modeste de cette Princesse l'avoit long-tems retenu. L'ayant vue presque seule un jour qu'il lui donnoit la main : Puis-je espérer, Madame, (lui dit il d'un air assez avantageux) que vous obéirez aux ordres que pourra vous donner le Roi votre père ? Oriane le regardant d'un air fort étonné, lui répondit : Je serois bien fâchée, Monsieur, que vous pussiez me soupçonner de n'être pas toujours soumise aux ordres d'un aussi bon pere. C'est tout ce que je voulois savoir, lui dit-il, & votre cœur & votre intérêt me faisoient prévoir cette réponse. Dès le même soir, il dit

à Lifvard : Sire, je vois que les sentimens de la Princesse votre fille sont assez d'accord avec les miens, pour que dès ce moment je travaille à venir apporter de nouveaux trophées à ses pieds, & dès demain je pars pour en conquérir qui soient dignes d'elle. Lifvard surpris, fut quelques momens en suspens, & se contenta pour-lors de le détourner du projet d'aller chercher des aventures ; mais l'orgueilleux Patin partit dès le lendemain ; & sachant que nul Chevalier n'avoit pu réussir à conquérir l'isle ferme, il eut la présomption d'espérer que cette conquête lui étoit destinée. Plein de cette idée, & véritablement épris d'Oriane, ne doutant pas non plus qu'elle ne répondît à son amour, il fit la mauvaise chanson dont nous avons parlé. Ce fut en la répétant qu'il s'arrêta dans le bois où la nuit l'avoit surpris ; & ce fut aussi cette même chanson qui lui fit recevoir une leçon qui, toute forte qu'elle étoit, ne put rien diminuer de sa folle présomption.

Amadis étoit parti si secrètement de l'isle ferme, que Galaor, Agrayes & Florestan ne s'en étoient point apperçus : Ysanie, retenu par son serment, ne les en informa que le lendemain matin. Leur douleur fut extrême en apprenant le départ d'Amadis, & quel étoit son désespoir.

Ils firent seller promptement leurs chevaux, & s'étant armés ils suivirent la route qu'il avoit d'abord prise, & vinrent jusqu'à l'endroit où le Chevalier Patin étoit encore entouré de ses Ecuyers occupés à le secourir. Galaor lui demanda par quel accident il se trouvoit si hors d'état de leur répondre : ce furent ses Ecuyers qui apprirent aux trois Princes que c'étoit un Chevalier de l'isle ferme qui venoit d'abattre & de blesser celui-ci, & qu'après ce combat ce Chevalier qui portoit deux lions sur son écu, s'étoit enfoncé dans le bois en versant beaucoup de larmes, & faisant retentir les environs de ses plaintes & de ses gémissemens. Les trois Princes, plus déterminés que jamais à faire tous leurs efforts pour le rejoindre, prirent le parti de se séparer, & occupèrent différentes routes pour le chercher ; mais, quoique tous les trois parcourussent depuis une infinité de pays dans lesquels ils éprouvèrent des aventures périlleuses, leur recherche fut vaine, Amadis n'ayant que trop bien su se cacher aux yeux de l'univers. Ce Prince, après avoir long-tems marché, descendit sur la fin du jour dans le fond d'une vallée profonde, pleine d'épais buissons ; &, se croyant à couvert de toute recherche, il mit pied à terre pour faire paître son cheval ; &

se couchant sur le bord d'un ruisseau , ses pleurs & ses gémissemens parurent redoubler.

Gandalin eut la mal-adresse d'oser blâmer Oriane , & de l'accuser ou d'avoir autorisé Patin à faire la chanson qu'ils avoient entendue, ou d'avoir écrit cette lettre par un de ces caprices que les femmes emploient quelquefois pour éprouver leurs amans : peu s'en fallut qu'Amadis furieux ne punit sur le champ Gandalin d'un pareil blasphême. Ah ! malheureux , s'écria-t-il , crains la mort , si tu continues d'outrager la plus parfaite créature que le Ciel ait formée ! Non , divine Oriane , cria-t-il dans son transport , vous ne pouvez être injuste ni légère , & je me crois coupable , puisque vous m'avez condamné. A ces mots , il s'éloigne de quelques pas en remontant le ruisseau , & Gandalin , pour laisser calmer sa colère , feint de s'endormir ; mais l'instant après , épuisé par la fatigue , il ferme les yeux & se livre véritablement au sommeil. Amadis qui s'en apperçoit , saisit ce moment pour débrider le cheval de Gandalin , cache sa bride dans un buisson , monte sur le sien , & , sortant de la vallée , franchit la montagne , traverse une grande plaine , & marche le reste du jour sans rencontrer d'habitations ni de voyageurs : ce n'est qu'à la vue d'un hermite

courbé par les années, & portant avec peine une besace, qu'il s'arrête pour lui demander s'il est ministre des Autels. L'hermite lui répond que depuis plus de quarante ans il a reçu le sacerdoce ; Amadis descend, débride son cheval, le chasse dans un bois voisin, arrache ses armes qui restent éparfes sur l'herbe, & nue tête & désarmé, ce malheureux Prince se jette aux genoux du vieillard. L'hermite considère Amadis avec autant d'admiration que de pitié : bientôt il s'apperçoit qu'une douleur mortelle l'agite ; il lui prend les mains, le relève, le fait asseoir à côté de lui, & cherche à porter la consolation dans son ame, en lui parlant de la miséricorde du très-Haut. Amadis, touché des soins paternels du saint hermite, lui fait un humble aveu de ses fautes. L'hermite qui connoît alors quelle est la haute naissance d'Amadis, & tous les détails & toute la violence de son amour pour Oriane, lui parle en ami tendre pour le ramener, mais aussi comme un père sévère qui parle au nom du Ciel.

Sauvez-moi de mon désespoir, ô mon père ! s'écria le malheureux Amadis. Je n'ai d'autre résolution à suivre que de me livrer sans défense à la dent meurtrière des bêtes de cette forêt, à périr de faim & de rage, si vous me

refusez de m'emmener avec vous dans votre hermitage. L'hermite s'en défendit long-tems, & lui dit que sa retraite étoit sur une roche stérile, à sept lieues en mer, & qu'il y vivoit des aumônes que des mariniers charitables venoient lui porter, ou qu'il venoit chercher quelquefois sur le continent. Amadis ayant redoublé ses instances pour qu'il le conduisît dans son hermitage qu'on nommoit la Roche-pauvre, celui-ci ne put le refuser plus long-tems; mais il ne se rendit à sa prière qu'en lui faisant jurer qu'il lui obéiroit dans tout ce qu'il pourroit lui commander; & c'est, lui dit-il, la pénitence que je vous impose en priant le Ciel de vous remettre vos offenses. Amadis s'y soumit & le lui jura. La première marque d'obéissance que l'hermite exigea de lui, fut de prendre quelque nourriture; ce léger repas lui procura quelques heures de calme & de sommeil.

Le repos d'Amadis fut interrompu par un songe qui lui parut terrible & qui le réveilla, en lui faisant jetter un grand cri: il avoit cru voir la Princesse Mabilie sa cousine, & la Demoiselle de Danemarck, qui le prenoient par la main & le faisoient sortir de ce lieu solitaire; elles lui paroissoient, dans son rêve, précédées par un rayon brillant qui guidoit leur

marche vers un grand feu dans lequel il aperçut tout-à-coup sa chère Oriane; il s'élança dans ce feu, d'où l'ayant enlevée entre ses bras, il lui sembla qu'il la portoit sur un lit de fleurs, au milieu d'un bosquet couvert de feuillage.

L'hermite étant accouru pour savoir la cause du cri qu'il avoit jetté, fut encore obligé de travailler à calmer son ame agitée: Mon fils, lui dit-il, quoique vous soyiez un grand Prince & un Héros, dès le printems de votre âge vous allez mener une vie bien obscure sur la Roche-pauvre & dans la pénitence: vous voulez renoncer au monde & cacher votre nom; je n'en trouve pas de plus convenable à vous donner déformais que celui du beau Ténébreux. Amadis y consentit, &, marchant avec l'hermite, ils arrivèrent jusqu'au bord de la mer, où les mariniens qui connoissoient le saint vieillard, les reçurent dans leur barque, & les conduisirent à la roche, avec les petites provisions qu'ils portoient. C'est-là qu'Amadis, oubliant facilement toutes les victoires qu'il avoit remportées, ne connut que trop qu'il n'oublieroit jamais son amour: il élevoit souvent son ame au Ciel, mais il y voyoit encore cette céleste Oriane qui lui paroissoit rassembler toutes les perfections qu'on peut imaginer dans les êtres les plus parfaits

que l'Eternel ait créés : s'il prioit avec ferveur, hélas ! que demandoit-il alors, que pouvoit-il demander, si ce n'est qu'Oriane reconnût son innocence, qu'elle lui pardonnât, & qu'il pût aller mourir de joie à ses pieds ?

On imaginera sans peine quel fut le désespoir de Gandalin, lorsqu'en se réveillant il ne vit plus son maître : il se douta bien, en trouvant son cheval débridé, qu'Amadis avoit pris ces précautions pour l'empêcher de le suivre : mais le fidèle Ecuyer, après bien des recherches, ayant enfin apperçu la bride de son cheval, se hâta de suivre les traces que celui d'Amadis avoit laissées sur le sable : il marcha pendant six jours sans en avoir de nouvelles. Sur le soir du sixième, étant arrivé dans la même prairie où son maître avoit rencontré l'hermite, il trouva deux Demoiselles assises sur le bord d'une fontaine, auxquelles il demanda s'il n'étoit point passé dans ces cantons un Chevalier dont il leur désigna les armes. Nous ne l'avons point vu, lui dirent-elles ; mais nous avons trouvé ces mêmes armes, avec un bouclier, sur lequel on voit deux lions rampans, & les ayant rassemblées, nous les avons montrées à dom Guilan le Pensif, qui venoit de nous délivrer des fers de Gandinos, & qui a versé des torrens de

larmes en les voyant : Guilan , ajoutèrent-elles, après avoir cherché inutilement ce Chevalier pendant trois jours , est revenu hier au soir, & demain nous partons pour Londres, où ce Chevalier compte remettre les armes d'Amadis, s'étant chargé ; par respect pour lui, de porter à son cou l'écu que ce Héros a rendu si célèbre & si redoutable. Gandalin ne voulant pas perdre de tems dans sa recherche, les pria de dire à Guilan que les armes de son maître ne pouvant être en de meilleures mains, il alloit continuer sa marche & sa recherche.

Pendant ce tems, Durin avoit fait une si grande diligence, qu'il étoit arrivé le huitième jour à Londres: ce fut en fondant en larmes qu'il embrassa sa sœur la Demoiselle de Danemarck, qu'il lui raconta ce qui s'étoit passé sous ses yeux, & qu'il lui peignit le désespoir d'Amadis depuis qu'il avoit reçu la fatale lettre dont Oriane l'avoit chargé pour ce malheureux Chevalier.

Oriane ayant appris le retour de Durin, l'envoya chercher, & se jeta sur son lit pour être plus en état de soutenir l'impression qu'elle prévoyoit que son rapport alloit faire sur elle. Par la fidélité que tu m'as jurée, dit-elle, je te conjure de me dire ce que tu penses, ce que

tu fais de la Reine Briolanie , & quelle étoit la contenance d'Amadis en lisant ma lettre. Madame , lui dit Durin , si je ne vous avois pas vue , j'aurois jugé que Briolanie étoit la plus belle Princesse de l'univers ; je n'ai plus trouvé dans sa Cour les Chevaliers qui l'ont défendue ; Amadis l'avoit quittée dès qu'il avoit vu ses sujets lui prêter serment : sachant qu'il étoit parti pour l'isle ferme , je l'ai suivi. Ah ! Madame , croyez-en un serviteur fidèle. Au moment où j'arrivois pour joindre Amadis , ce Prince commençoit l'épreuve des enchantemens d'Apollidon , & venoit de passer sous l'arc des loyaux amans. Dieux ! s'écria toute troublée la belle Oriane , comment osa-t-il tenter de s'y présenter , le cœur coupable d'une aussi grande perfidie ? Je ne fais quelle est votre idée , Madame ; mais j'ai vu le passage jonché des fleurs que la statue avoit répandues sur sa tête ; jamais je n'entendis des sons plus harmonieux que ceux que la statue rendoit encore : tous les habitans étoient dans l'admiration , & disoient que jamais aucun Chevalier ne vit honorer son passage par des signes aussi frappans. Notre étonnement à tous a bien redoublé , lorsque nous avons vu qu'il étoit vainqueur de tous les obstacles , & que la conquête qu'il a faite

de la chambre défendue, a prouvé que ce Héros surpasse en courage, en amour & en fidélité le grand Apollidon même; ce qui l'a rendu sur le champ souverain de l'isle ferme, qu'il s'est assujettie par ce nouveau triomphe.

Le premier sentiment d'Oriane fut la joie de recevoir des preuves aussi frappantes de la fidélité d'Amadis; mais la renfermant dans son cœur, elle continua ses questions. Durin ne put tenir à celles qu'elle lui fit sur le moment où il lui présenta sa lettre: Ah! Madame, lui dit-il avec une douleur amère, pourquoi m'avez-vous choisi pour cette cruelle commission? pourquoi m'avez-vous fait porter la mort dans l'ame la plus généreuse & la plus fidèle? Ah Dieux! que vas-tu m'apprendre! s'écria-t-elle, en laissant tomber sa tête sur son oreiller, & commençant à verser des larmes; mais poursuis, mon cher Durin, poursuis; &, puisque le fidèle Amadis est malheureux, il est bien juste que la cruelle & coupable Oriane le devienne encore plus que lui. Alors Durin lui fit un récit fidèle de tout ce qui s'étoit passé sous ses yeux, du départ d'Amadis, de son combat contre Patin, & de l'ordre qu'il lui avoit donné de retourner près d'elle, tandis qu'en attendant la mort il alloit s'enfoncer dans les déserts les plus éloi-

gnés , pour obéir à ses ordres. Oriane ne put entendre ce récit sans jeter des cris qui ne cessèrent que par un évanouissement presque mortel dont Mabilie & la Demoiselle de Danemarck furent deux heures sans pouvoir la faire revenir. Ayant enfin repris un peu ses sens , & les voyant toutes les deux en larmes : Ah ! mes amies , leur dit-elle , ne pleurez point pour une malheureuse , indigne de votre pitié ; pleurez , pleurez sur Amadis dont je cause peut-être la perte à l'univers par mon injuste & coupable jalousie. A ces mots , elle s'évanouit une seconde fois entre les bras de Mabilie qui , quoiqu'irritée des maux qu'elle faisoit éprouver à son cousin , ne sentit plus que la tendre pitié qui l'intéressoit pour elle , & ne s'occupa plus qu'à la consoler. Quoi ! ma cousine , pouvez-vous croire qu'Amadis ne soit pas assez épris , assez constant pour vous pardonner un premier mouvement qui ne lui paroîtra bientôt plus que l'effet d'un excès d'amour ? S'il s'est éloigné après avoir fait repartir Durin , c'est pour vous laisser le tems de reconnoître son innocence , & vous le verrez plus tendre & plus soumis que jamais à vos genoux. Ah ! ma chère cousine , répondit Oriane , que je suis coupable ! Ah Ciel ! pouvez-vous croire qu'Amadis puisse jamais

Poublier ? Oui , oui , ma cousine , répliqua vivement Mabilie , un seul de vos regards , un seul mot de votre belle bouche effacera ce cruel souvenir : mais occupons-nous promptement à le secourir ; faisons-le chercher de toutes parts pour le rappeler près de vous. Je connois sa confiance & sa tendresse pour Gandales ; c'est dans les bras des personnes qui leur sont les plus chères , que les malheureux vont porter leur douleur : envoyons promptement la Demoiselle de Danemarck en Ecosse ; elle trouvera peut-être Amadis chez Gandales , ou du moins elle trouvera chez lui les nouvelles que son fils Gandalin lui donnera de ce Damoisel de la mer qui lui dut la vie , & qu'il rendit si vertueux. Oriane approuva fort ce projet : en est-il qui ne flatte un instant l'espérance d'une ame au comble du malheur , & sur-tout d'un malheur causé par l'amour ? Elle écrivit de sa main une longue lettre qu'elle mouilla de ses larmes ; quelques lignes en étoient effacées : mais qu'Amadis devoit être heureux en trouvant l'impreinte de ces larmes précieuses , & en déchiffrant les traces de la main tremblante qui peignoit ses regrets & son amour !

La Demoiselle de Danemarck partit , & , montée sur la meilleure haquenée d'Oriane , elle
traversa

traversa la grande Bretagne , & arriva le dixième jour près du château de Gandales.

La Demoiselle de Danemarck n'en étoit point connue ; Gandales qui revenoit de la chasse la rencontra , lui fit offre de ses services , & lui demanda ce qu'elle cherchoit dans ce pays assez sauvage. Hélas ! dit-elle , je cherche un ancien & vertueux Chevalier qui servit de père au plus brave Chevalier de l'univers , & j'espère qu'il pourra m'en donner des nouvelles : Ah ! Demoiselle , répondit Gandales , si c'est Amadis que vous cherchez , vous me voyez inquiet comme vous de sa destinée : celle de mon fils unique est attachée à la sienne , & depuis longtemps je suis privé du bonheur de voir les personnes qui me sont les plus chères : en disant cela les larmes lui tombèrent des yeux , & la Demoiselle de Danemarck trompée dans son espérance , ne voulut pas lui faire partager son affliction ; elle raconta seulement à Gandales la victoire d'Amadis sur Abyseos , pour le service de Briolanie , & la conquête de l'isle ferme ; mais elle lui cacha l'injustice d'Oriane & le désespoir de son élève : elle passa deux jours à se reposer chez Gandales , & forma le dessein de s'embarquer sur un vaisseau prêt à partir pour les isles Orcades. Amadis , se disoit-elle dans sa

douleur extrême, aura peut-être choisi pour sa retraite les pays les plus déserts & les plus éloignés du commerce des hommes.

Nous avons vu que Guilan le Pensif, après avoir trouvé les armes d'Amadis, les rapportoit à la Cour de Lifvard : l'écu de ce Héros pendoit au cou de Guilan qui n'eût osé s'en servir, & qui reprenoit le sien lorsqu'il étoit obligé de combattre.

L'écu d'Amadis fut reconnu par deux neveux d'Arcalais : ces scélérats l'attaquèrent à-la-fois, en se disant, de par tous les diables, nous porterons sa tête à notre oncle. Oh ! de par saint Denis, s'écria Guilan, scélérats que vous êtes, c'est vous qui laisserez la vôtre. A ces mots, il perce la gorge de l'un des deux, d'un coup de lance, & l'autre s'enfuit lâchement en le voyant revenir sur lui l'épée haute. Guilan poursuivant sa route, arriva près d'un pont sur lequel il étoit obligé de passer, & fut témoin de la lâche action de celui qui le défendoit, & qu'il vit faire couvrir de chaînes un Chevalier, que ses satellites avoient abattu, & qu'il reconnut pour être son cousin & son ami Ladasin. Guilan remettant le bouclier d'Amadis à son écuyer, prit le sien, & fondit sur la troupe qui tenoit Ladasin enchaîné ; l'ayant bientôt

mise en fuite, il s'avança contre le Chevalier qui gardoit le pont, & commençoit à lui faire des reproches ; mais l'autre l'interrompit, en lui disant : Apprends, avant que je te donne la mort, que je suis Gandaloc, fils de Barfinan, que le traître Lifvard a fait brûler dans Londres : Ah ! que ne puis-je tenir ce méchant Roi ! mais n'étant pas en état de l'attaquer dans son palais, je jouirai du moins du plaisir de lui envoyer ta tête, & celle de quatre de ses Chevaliers que j'ai déjà dans mes fers. Vas, lui répondit Guilan, les traîtres de ta race sont trop lâches pour soutenir les regards de ce Prince, s'ils le trouvoient seul à seul. A ces mots, il court contre Gandaloc ; tous les deux sont renversés avec leurs chevaux dans cette atteinte ; Guilan se relève, & le combat à pied devient long & cruel : à la fin, Gandaloc, étourdi par les coups de Guilan, tombe à ses pieds ; celui-ci lui fait crier merci, le fait lier, & le conduit à Londres, après avoir délivré les prisonniers.

Lorsque Lifvard vit paroître Guilan portant les armes & le bouclier d'Amadis : Ah, Dieux ! s'écria-t-il, quelle funeste nouvelle allez-vous m'annoncer ? avons-nous perdu pour toujours l'honneur & le modèle de la Chevalerie ? Je l'ignore, Sire. Alors voyant la Reine Brisène :

C'est à vous, Madame, que je dois rendre compte de ce que je peux savoir de votre Chevalier. Il lui raconta comment il avoit trouvé ses armes entières & fans aucune marque qu'elles eussent été endommagées dans un combat. Cette circonstance ne put suffire pour consoler Brisène qui versa des larmes amères; mais sa douleur n'égalait point encore celle de la belle Oriane qui, venant auprès de sa mère, avoit reconnu les armes que Guilan venoit de rapporter : la Princesse Mabilie eut bien de la peine à l'empêcher de se précipiter d'un balcon sur lequel elle avoit couru, & ce ne fut que la circonstance d'être sûre que nulle marque de sang ne paroïssoit sur les armes d'Amadis, qui put la résoudre à jurer à Mabilie qui la tenoit entre ses bras, qu'elle n'attenteroit pas à sa vie. Pendant que la sensible Oriane gémissoit de son injustice, & que tous les vœux que son cœur formoit rappelloient son Amadis, ce malheureux Prince sous le nom du beau Ténébreux que l'Hermite avoit cru devoir lui donner, languissoit dans l'hermitage de la Roche-pauvre : il assistoit aux prières, à tous les offices du saint homme ; mais il ne pouvoit résister à l'attrait enchanteur qui l'entraînoit à ne s'occuper que d'Oriane, & qui lui rappelloit les heureux

momens qu'il avoit passés près d'elle ; quelque-fois il alloit pêcher à la ligne sur le bord de la mer, & ne voyoit point, sans avoir le cœur ferré, la barrière & la distance qui le séparoit pour toujours de celle qu'il ne pouvoit ni ne vouloit oublier : le sommeil fermoit rarement ses paupières, & la cloche de la chapelle de l'Hermite ne lui paroissoit importune, que parce qu'elle sembloit l'avertir que le jour qu'il alloit passer seroit aussi malheureux que les derniers qui l'avoient précédé.

Il révoit un matin en s'avancant vers le bord de la mer où la veille il avoit laissé ses hameçons ; quelle fut sa surprise de voir aborder une galère sur cette côte déserte, & d'en voir descendre des femmes accompagnées de quelques Chevaliers ! Ils paroissoient occupés à soutenir une dame richement vêtue & à lui chercher un asyle ; plusieurs de ces femmes s'avancèrent dans l'isle, & l'une d'entre elles l'appercevant, l'appella : Mon ami, lui dit-elle, ne pourriez-vous point nous procurer une maison où nous puissions faire tendre un lit pour notre maîtresse que la fatigue de la mer a rendue malade ? Hélas ! Madame, répondit Amadis, je ne connois sur cette roche qu'une cabane qui sert d'asyle à l'Hermite que je sers, & la chapelle

où dans un moment il va célébrer les saints mystères. Ah ! de grace , répliqua-t-elle , priez-le d'attendre un instant pour donner le tems à ma maîtresse de se rendre ici & de se joindre à vos prières.

Amadis retourna vers l'Hermite pour l'en avertir ; le bon vieillard n'apprit point l'arrivée de ces femmes sans quelque peine. Je me suis retiré depuis quarante ans , lui dit-il , sur cette roche , pour fuir ce sexe dangereux ; & les années & ma longue pénitence ne me rassurent point sur le péril qu'on court à le voir : donnez à ces étrangers les secours qui sont en votre pouvoir , mais n'exigez pas de moi que je les voie. En disant ces mots , il s'enferme dans la sacristie d'où quelque tems après il sort les yeux baissés , pour monter à l'autel , & , dès qu'il en descendit , il rentra dans la même sacristie pour ne plus reparoître.

Quoique le beau Ténébreux fût bien éloigné de l'état de perfection de l'Hermite , il couroit moins de risque que ce bon vieillard à voir les étrangères : son ame déchirée par la douleur étoit trop occupée d'Oriane , pour que nul autre objet pût la troubler. Lorsque le service fut fini , il les conduisit dans un endroit de cette roche , où quelques arbres nourris par un peu

de terre étoient crûs fans culture, & dont une fontaine baignoit les racines : ce lieu parut commode aux étrangers , pour y dresser une tente où la Dame incommodée se fit apporter.

Amadis , il faut l'avouer , n'avoit fait que de vains efforts dans l'hermitage pour renoncer absolument au monde : toujours occupé d'Oriane , cette Dame étrangère lui parut être d'un rang assez considérable pour avoir des liaisons dans les différentes Cours de l'Europe ; il conçut l'espérance d'apprendre par elle quelques nouvelles de celle de la grande Bretagne ; & , nous l'avons déjà dit , la plus légère de toutes les espérances suffit à l'amant bien épris , & surtout lorsqu'il est malheureux : il se prêta donc à toutes les questions qu'on lui fit. Ces étrangers ne pouvoient remarquer la richesse de sa taille , son air noble , sa jeunesse & ses traits , fans admiration & fans être surpris de l'avoir trouvé dans cette affreuse solitude. Amadis , fans être obligé de leur en faire la question , apprit d'eux que cette Dame s'appelloit Corisande , & qu'elle s'étoit embarquée pour passer dans la grande Bretagne , étant très-inquiète de n'avoir point eu depuis long-tems de nouvelles d'un Chevalier nommé Florestan , qu'elle espéroit trouver dans cette Cour. N'en soyez point

en peine , dit le beau Ténébreux , il n'y a pas long-tems que je l'ai vu dans l'Isle ferme avec Agrayes & Galaor ; ils revenoient des Etats de la Reine Briolanie.

Corifande parut être étonnée de trouver dans le compagnon du vieil Hermite un homme d'une figure & d'un maintien aussi noble , & qui paroissoit connoître , encore mieux qu'il ne vouloit le laisser présumer , les plus célèbres Chevaliers de la Grande-Bretagne. Puisque vous connoissez si bien , lui dit-elle , Florestan & Galaor , ne pourriez-vous pas me dire ce que fait Amadis & s'il est avec eux ? Je l'ignore , Madame , répondit-il , en laissant échapper un soupir ; mais j'en doute , parce que je crois avoir rencontré ce Chevalier à deux journées de l'Isle ferme , j'ai cru du moins le reconnoître sur le bord d'une fontaine , à moitié défarmé , baigné de larmes ; & m'étant caché dans un buisson pour l'observer , je l'entendis chanter , d'une voix entrecoupée , une complainte qu'à chaque vers ses sanglots interrompoient. Ah ! s'écria Corifande , que peut-il donc être arrivé de si sinistre à ce Chevalier que je croyois être au comble de la gloire & du bonheur ? Je regrette bien de ne pouvoir entendre cette complainte qui m'apprendroit peut-être quelle est l'espèce de malheur dont il se plaint. Hélas ! Madame ,

dit Amadis, les malheureux s'intéressent toujours pour leurs semblables : ce Chevalier répéta deux fois la même complainte * ; j'en fus trop touché

* C O M P L A I N T E

D' A M A D I S

S U R L A R O C H E - P A U V R E .

Lay plaintif en Virelay.

Roses d'amour embellissoient ma vie,
A les cueillir je semblois destiné :
Douce espérance.... hélas ! tu m'es ravie....
Il est passé ce tems si fortuné.



I L est passé !... Dieux ! quelle calomnie
A pu noircir le plus loyal amant ?
Aurois-je pu manquer à mon serment ?
Roses d'amour embellissoient ma vie.



T O N tendre cœur tu me l'avois donné !
Ta foi.... ta foi.... tu me l'avois jurée !...
Toutes ces fleurs que répand Cythérée ,
A les cueillir je semblois destiné.



pour ne la pas retenir. Ah ! de grace , répétez-la moi , dit Corisande. Vous exigez beaucoup de moi , dit-il les larmes aux yeux , je sens que je ne pourrai vous la redire sans m'attendrir sur

MAIS ton courroux , ta noire jalousie
Brisent un cœur qui n'adora que toi ;
Puisque tu crois qu'il t'a manqué de foi ,
Douce espérance.... hélas.... tu m'es ravie.



SUR cette roche , errant , abandonné ,
Cherchant la mort , la desirant sans cesse ,
Baigné de pleurs , je dis.... J'eus sa tendresse !...
Il est passé ce tems si fortuné !



ROSES d'amour embellissoient ma vie ,
A les cueillir je semblois destiné :
Douce espérance.... hélas ! tu m'es ravie....
Il est passé ce tems si fortuné....



RAPPELLES-TOI les jeux de notre enfance !
Mon cœur ému pour la première fois ,
Ne palpitait qu'aux accens de ta voix ,
Et ne craignoit que ton indifférence.



mes propres malheurs : alors le beau Ténébreux prenant un luth que tenoit une des Demoiselles de Corifande, il chanta la complainte qu'il avoit composée depuis qu'il étoit dans l'hermitage,

A P E I N E alors le connus-je ce cœur,
Que je sentis qu'Amour étoit son maître :
Je n'ai cherché ceux qui m'ont donné l'être,
Que pour en faire hommage à mon vainqueur.



O U B L I E R A S - T U qu'en ton doux vasselage
Ton seul desir fut ma suprême loi ?
D'un Los nouveau refuse-tu l'hommage ?
L'arc redoutable a couronné ma foi.



A H ! souviens-toi qu'en une douce ivresse,
Quand je lisois mon bonheur dans tes yeux,
A tes genoux je répétois sans cesse :
Qui l'aima bien..... doit l'en aimer bien mieux.



R O S E S d'amour embellissoient ma vie,
A les cueillir je semblois destiné :
Douce espérance..... hélas ! tu m'es ravie....
Il est passé ce tems si fortuné !



mais il supprima le nom de celle pour laquelle l'amour & le désespoir la lui avoient dictée.

La douceur de la voix d'Amadis, la justesse des sons de son luth, & la grace avec laquelle il l'accompagnait, achevèrent de convaincre Corisande, que le beau Ténébreux étoit d'un rang & d'une naissance illustre, que la dévotion ou le désespoir avoient conduit dans cette affreuse solitude : elle fut si touchée de cette complainte qui s'accordait à l'état présent de son ame, qu'elle pria le beau Ténébreux de l'apprendre à ses Demoiselles, pour qu'elles pussent la lui répéter.

Corisande se trouvant beaucoup mieux, & le vent étant favorable, elle remonta dans son vaisseau, après avoir fait de vains efforts pour engager le beau Ténébreux à quitter cette solitude & s'embarquer avec elle. Un vent frais la porta dans peu de jours dans l'embouchure de la Tamise ; & la Reine Brisene sa cousine, ayant appris son arrivée, envoya sa Dame d'honneur & des équipages pour la conduire dans son palais.

Corisande fut reçue par Lifvard comme une

MOURONS, mourons, puisqu'il ne peut renaitre :
Dieux ! qui m'arrête?... ô transports superflus !

Amour me dit.... Tu ne la verras plus....

Souffre pour elle.... obéis à ton maître.



parente qui méritoit fa tendresse, & qu'il avoit élevée dans sa Cour. Lorsqu'il lui demanda s'il pouvoit la servir en quelque chose, Corisande ne lui cacha point ses liaisons avec Florestan, & se plaignit de ne le pas trouver dans sa Cour où ce Prince lui avoit dit qu'il devoit se rendre. Ah ! répondit Lifvard, Florestan est accablé du même malheur qui nous afflige tous ; nous ignorons si son frère Amadis vit encore, personne ne peut en donner de nouvelles, & depuis quelques jours Guilan nous a rapporté ses armes. Florestan & plusieurs Chevaliers de ma Cour sont partis pour le chercher ; & , si j'avois pu m'éloigner de mes Etats, j'aurois été moi-même à sa recherche. Vous me faites frémir, Sire, répondit Corisande ; je connois la tendresse de Florestan pour Amadis, il ne pourroit survivre au malheur de l'avoir perdu.

Oriane & Mabilie arrivèrent dans ce moment ; les plus tendres caresses furent réciproques entre ces jeunes Princesses : en peu de jours leur liaison devint intime.

Il n'est point d'ame bien éprise qui ne soit occupée à faire naître les occasions de rappeler l'objet aimé : le nom seul de ce qu'on aime cause une douce émotion dans la bouche de son amie ; & Corisande, en causant avec Oriane,

ne prononçoit jamais le nom de Florestan, qu'Oriane n'eût l'adresse de la faire parler d'Amadis. C'est à la suite d'une conversation de cette espèce, que Corisande raconta tout ce qu'elle avoit vu pendant son séjour sur la Roche-pauvre : elle peignit le beau Ténébreux avec des traits qui frappèrent également Oriane & Mabilles ; & Corisande leur ayant dit que ses Demoiselles avoient appris la complainte que ce singulier Hermite avoit chantée, elles la supplièrent de les faire venir. Elles firent apporter deux luths, & les Demoiselles chantèrent cette complainte d'un ton si attendrissant, qu'elles arrachèrent des larmes de toutes celles qui les écoutoient. Oriane avoit été la première à pleurer, lorsque, dès le premier couplet, elle reconnut un air qu'Amadis avoit fait pour une première complainte, dans laquelle il ne se plaignoit alors que de ses rigueurs ; mais, lorsque dans les paroles de cette dernière, elle vit qu'Amadis désespéré l'accusoit d'injustice, de cruauté, & finissoit par appeller la mort à son secours, tout lui dit que cette complainte ne pouvoit être d'un autre que de son amant ; & penchant sa tête sur son beau sein, elle resta sans connoissance entre les bras de Mabilles qui la soutint à temps, & la fit emporter sur son

lit. Ah ! n'en doutons pas , ma chère Mabilie , dit Oriane , en reprenant ses sens , c'est Amadis ; oui , c'est ce héros que j'adore , & dont j'ai causé tous les malheurs , qui a fait cette complainte , & peut-être est-ce lui-même qui l'a chantée & qui va périr sur la Roche-pauvre. Je le pense comme vous , ma chère cousine , répondit Mabilie ; mais tranquillisez-vous , je vais prendre de nouveaux éclaircissémens de Corisande ; & , si nous sommes assez heureuses pour que le beau Ténébreux soit Amadis , nous pouvons espérer de le revoir bientôt. Ah ! comment l'espérer , dit Oriane ; la Demoiselle de Danemarck a pris la route de l'Ecosse , & Durin est parti pour le chercher dans la Gaule. Je ne peux pas dire , ma cousine , interrompit Mabilie , en fouriant , qu'Amadis me soit absolument tout aussi cher qu'à vous ; mais en vérité , il est dans mon cœur à côté de mon frère Agraves ; & , si dans quinze jours nous n'en avons pas de nouvelles , je prendrai le prétexte d'aller en Ecosse voir la Reine ma mère , & de m'embarquer pour faire ce voyage plus commodément ; & feignant d'avoir été dérangée de ma route par les vents contraires , le Pilote du vaisseau que j'aurai , me conduira vers la Roche-pauvre. Oriane embrassa tendrement

Mabille, & reçut dans son cœur la consolation avec l'espérance de revoir bientôt son cher Amadis.

La Demoiselle de Danemarck avoit presque perdu celle de le trouver : elle ne toucha qu'à la première isle des Orcades, & cette isle étoit inhabitée; ce n'étoit qu'un vaste rocher couvert par de gros oiseaux de mer qui venoient y faire leurs nids. Elle se proposoit de pénétrer plus avant dans l'espèce d'archipel de ces isles sauvages, lorsqu'un coup de vent du nord la repoussa le long des bords de l'Ecosse, & le même vent continuant plusieurs jours, porta le vaisseau dans une mer inconnue, où la tempête qui s'éleva le mit en danger de périr. La Demoiselle passa toute la nuit suivante entre la vie & la mort; & le Pilote au point du jour appercevant assez près une espèce de gros écueil qui s'élevoit très-haut hors de la mer, il eut l'adresse de diriger son vaisseau, de façon à s'en approcher assez près pour s'en faire un abri.

La tempête commençant à se calmer & le soleil à paroître, le Pilote s'aperçut qu'il étoit facile d'aborder sur cet écueil qui, de ce côté présentant un rivage assez uni, n'étoit point hérissé de roches dangereuses; mais, quoique
son

son équipage & la Demoiselle de Danemarck fussent très-fatigués de la tempête, ils n'auroient point hasardé de descendre sur cet écueil qu'ils croyoient inhabité, si le son d'une cloche qu'ils entendirent, ne leur eût fait espérer d'y trouver le repos & les secours dont ils avoient besoin.

La Demoiselle de Danemarck, accompagnée du Capitaine du vaisseau, descendit à terre ; & le son de la cloche les ayant dirigés, ils trouvèrent bientôt un sentier qu'ils suivirent, se doutant bien qu'il les conduiroit vers l'habitation.

Nous sommes sûrs que les lecteurs apprendront avec plaisir, que c'étoit à la Roche-pauvre que la Demoiselle de Danemarck avoit abordé : le beau Ténébreux ayant été dès l'aurore entretenir ses tristes & tendres rêveries dans le petit bois d'où l'on découvroit la mer, il avoit vu le vaisseau s'approcher du rivage ; mais , lorsqu'il vit descendre à terre ceux qui le montoient , il regagna promptement sa demeure, crainte d'être aperçu.

Ceux du vaisseau , suivant la route qui montoit en tournant jusqu'à l'Hermitage, rencontrèrent un jeune neveu du vieil Hermite, qui venoit de lui porter des provisions , & qui leur dit que son oncle étoit prêt à monter à l'Autel

pour célébrer les saints Mystères ; la Demoiselle & les passagers se hâtèrent de se rendre à la Chapelle , pour remercier le Tout-Puissant de les avoir sauvés de la tempête. ,

Le beau Ténébreux , au moment de son retour , avoit averti l'Hermite de l'arrivée de ces étrangers ; le saint homme les avoit attendus , & ne commença le saint Sacrifice que lorsqu'ils entrèrent dans la Chapelle. Le beau Ténébreux , à genoux & le dos tourné vers les assistans , se préparoit à le servir à l'Autel ; à peine en avoit-il la force : toujours dans les larmes & dans la plus mortelle douleur , ne mangeant que par obéissance , le teint brûlé par les rayons du soleil , sa maigreur & son abattement , tout le rendoit méconnoissable. Ce ne fut que vers la fin de la messe , au moment de présenter les burettes , qu'il jeta la vue sur les assistans , & reconnut la Demoiselle de Danemarck ; son état de foiblesse ne lui permit pas de soutenir la vive émotion qu'il sentit alors , & poussant un gémissement sourd , il tomba sur le carreau sans connoissance. L'Hermite vint à son secours ; mais , le croyant mort , il adressa la prière la plus fervente au Ciel pour qu'il reçût son ame : se trouvant trop foible pour le relever , il pria ceux qui suivoient la Demoiselle d'aider à

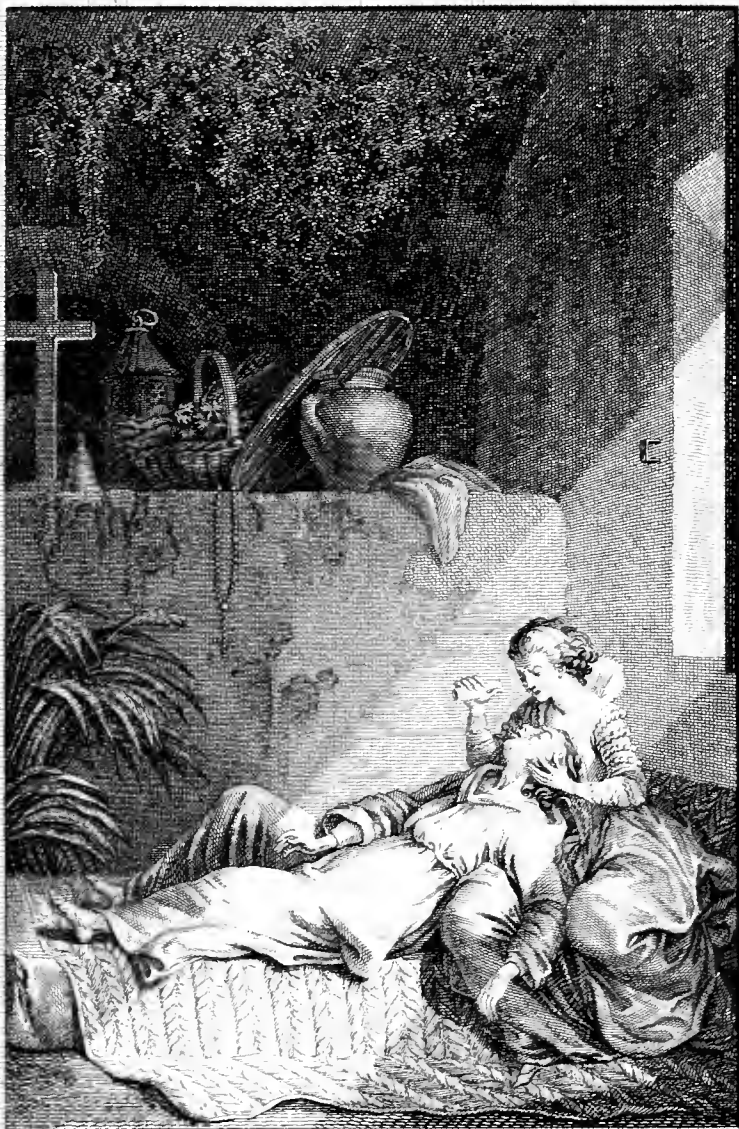
porter son compagnon dans la chambre, ce qu'ils firent avec zèle.

La Demoiselle de Danemarck s'étant informée à l'Hermite quel espèce d'homme étoit le compagnon pour lequel elle lui voyoit verser des larmes : Hélas ! dit-il, c'est un Chevalier qui faisoit ici la plus rigoureuse pénitence ; il a choisi cette roche pour se séparer à jamais des hommes & servir l'Eternel avec plus de ferveur. La Demoiselle sachant que c'étoit un Chevalier, envoya vite au vaisseau chercher tous les secours qui pouvoient être nécessaires ; & , voulant lui procurer les plus pressés , elle entra dans la chambre , lui souleva doucement la tête , & lui fit respirer des eaux spiritueuses.

Amadis revint à lui ; mais songeant à l'instant que , s'il se faisoit connoître , ce seroit peut-être défobéir aux ordres d'Oriane qui l'avoit à jamais banni de sa présence , (& pour lui c'étoit l'être de l'univers) , il continua de fermer les yeux , & ; quelque chose que la Demoiselle pût lui dire , elle ne put en tirer que des soupirs. La Demoiselle croyant que l'air lui feroit du bien , celui de la chambre obscure qu'il habitoit étant chaud & épais , elle courut ouvrir la fenêtre , & les rayons du soleil tombèrent sur le visage pâle & couvert de larmes du beau Ténébreux.

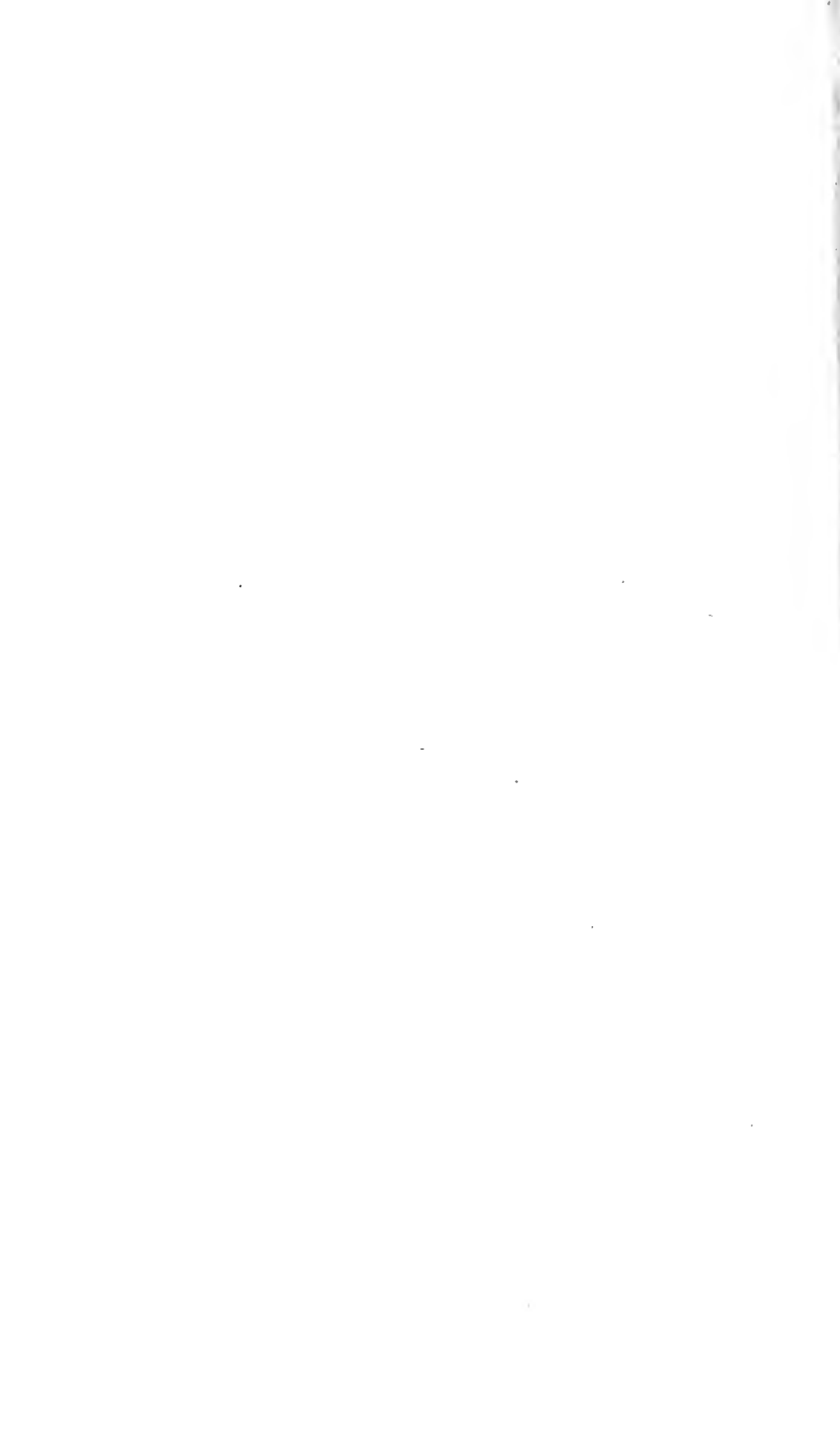
Malgré la pâleur extrême & la maigreur qui défiguroit ses traits, la Demoiselle de Danemarck sentit une vive émotion en croyant le reconnoître ; mais , en le considérant encore avec plus d'attention , elle apperçut à son front la cicatrice qui lui restoit d'une blessure qu'il avoit reçue d'Arcalaüs. Ah ! Dieux , s'écria-t-elle avec transport : ah ! vous êtes donc celui qui nous faites verser tant de larmes , & que je cherche en m'exposant sans cesse à de nouveaux périls ? Hélas ! c'est à vous à présent à pardonner à votre chère & malheureuse Oriane : un faux rapport l'avoit trompée ; elle voudroit effacer de tout son sang la cruelle lettre qui fait votre malheur. Amadis ! tendre & fidèle Amadis , recevez cette lettre de votre Oriane , & venez avec moi sur-le-champ à Mirefleur où l'amour vous attend pour sécher vos larmes & pour nous réunir.

Amadis éperdu , & pouvant à peine l'en croire , serre les mains de la Demoiselle de Danemarck , sans lui répondre ; il prend la lettre , il reconnoît , il baise , il couvre de larmes les traces de la main d'Oriane ; il porte cette lettre sur son front , il la serre sur son cœur , il l'ouvre enfin ; & c'est dans les transports les plus vifs que puisse éprouver un amant heureux , qu'A-



*Ah! Dieux, ah! vous êtes donc celui qui
nous faites verser tant de larmes?*

E. De Chérol sculp



madis voit qu'Oriane , cette Oriane , l'unique maîtresse de son ame & de sa volonté, s'humilie jusqu'à se condamner elle-même, jusqu'à convenir de l'injustice de sa jalousie, & à lui demander pardon. . . . Ames vulgaires, que l'amour n'embrâse ni n'épure, concevrez-vous que celle dont un seul regard soumettoit tous les cœurs, dont un seul mot décidoit de la vie d'un Héros, pût se soumettre à se servir de cette dernière expression ? Elle eut tout l'effet qu'Oriane en desiroit ; Amadis fut heureux , il oublia ses malheurs : pénétré d'amour & de joie , il leve sur la Demoiselle de Danemarck des yeux qui venoient de reprendre tout leur éclat & tout leur feu. O vous ! dit-il, qui me rendez plus que la vie par cette divine lettre, par quels services pourrai-je reconnoître tout ce que je vous dois ?

Un sang plus doux & plus animé coule dans les veines du beau Ténébreux ; le coloris de la jeunesse & ses forces se raniment ; il se leve sans aucun secours, & déjà le moment de son départ est le premier projet qu'il concerta avec sa vraie libératrice.

Il ne put prendre congé de l'Hermite sans être attendri ; les soins du saint vieillard l'avoient sauvé de sa propre fureur , en calmant par

degrés son désespoir. L'Hermite versa des larmes en l'embrassant; il implora pour lui la protection divine, & lui donna sa bénédiction au moment où il le vit monter sur le vaisseau.

Ah ! que le beau Ténébreux sentit vivement le bonheur de se rapprocher de ce qu'on aime. Les voiles enflées par un vent frais & favorable faisoient voguer le vaisseau rapidement ; mais il se plaignoit encore de sa lenteur à lui faire découvrir les côtes blanches de la grande Bretagne : il ne calmoit son impatience qu'en parlant sans cesse d'Oriane ; il se faisoit répéter jusqu'aux moindres circonstances ; & , ne se plaignant jamais de tout ce qu'il avoit souffert, il ne s'attendrissoit que sur la douleur dont cette Princesse étoit accablée depuis qu'elle avoit bien connu toute son injustice.

Le sommet d'un cap élevé que les yeux d'un amant pouvoient seuls découvrir, le fit tressaillir : Ah ! s'écria-t-il, à la Demoiselle, je vois l'heureuse isle que la divine Oriane habite, & bientôt je respirerai le même air : il desiroit déjà que le zéphir pût porter sur ses levres un soupir de son Amante, & de moment en moment chaque objet nouveau qu'il découvroit augmentoit ses transports. Le vaisseau dirigé vers une anse peu fréquentée, le mit à portée de dé-

barquer sans courir le risque d'être reconnu : la Demoiselle de Danemarck conduisit le beau Ténébreux dans un Monastère situé dans une forêt à trois journées de Londres ; elle envoya chercher en diligence son frère Durin, que le messager d'Oriane avoit instruit de ses liaisons secrètes, & dont elle connoissoit la discrétion & la fidélité. Durin fit la plus grande diligence, & joignit promptement sa sœur qui le surprit bien agréablement, en lui disant que sa recherche avoit été heureuse, & qu'elle ramenoit Amadis. Durin courut à la cellule où ce Prince s'étoit retiré : Me pardonnerez-vous, lui dit-il en embrassant ses genoux, tout le mal que j'eus le malheur de vous faire ? Ah ! mon cher Durin, lui répondit Amadis, ne devois-tu pas obéir à la divine Oriane ? J'ai vu couler les larmes que tu donnois à mes peines, & je dois mon bonheur & la vie à ton aimable sœur.

Le beau Ténébreux avoit toujours conservé son habit d'hermite ; mais l'amour heureux commençoit à ne plus laisser les traces de la pénitence sur son front. Le hasard ayant conduit un cousin de la Demoiselle dans ce Monastère, ce cousin, dont le nom étoit Enil, les reconnut, leur offrit ses services ; mais n'ayant jamais vu

le beau Ténébreux, & lui trouvant une figure également noble & charmante, il fit quelques plaisanteries à sa cousine sur l'espèce de Chevalier qu'elle menoit à sa suite. Tel qu'il puisse être, mon cher Enil, je connois assez ta loyauté pour te le confier, lui dit-elle : ne cherche point à le connoître; mais rends-lui les soins & les services les plus attentifs, en attendant le retour de Durin avec lequel je vais partir à l'instant pour l'affaire la plus pressée : sache seulement que tu me remercieras un jour de la marque de confiance que je te donne. Enil en effet en étoit digne; il se comporta près du beau Ténébreux d'une manière aussi discrète que conforme aux ordres de sa cousine qui partit sur-le-champ avec Durin pour se rendre à Londres.

Le court séjour qu'Amadis fit dans ce Monastère, lui suffit pour reprendre ses forces & sa beauté. Enil admiroit souvent toutes les perfections qu'il découvroit dans cet Hermite, & le surprenoit bien plus souvent à rêver & à soupirer, qu'il ne le voyoit en prières.

Pendant ce tems, Galaor, Agrayes & Florestan que le rapport d'Ysanie, Gouverneur de l'isle ferme, avoit vivement affligés, se séparèrent après leur départ de cette isle, & parcoururent

inutilement presque tous les pays de l'Europe, pour avoir des nouvelles d'Amadis ; ils éprouvèrent tous les trois plusieurs aventures périlleuses dont ils se tirèrent avec gloire. Tous les trois voyant que leur recherche étoit vaine, & que le tems qu'ils avoient marqué pour se rejoindre à la Cour de Lifvard approchoit, se rendirent par divers chemins à peu de jours l'un de l'autre dans un Hermitage près de Londres. Florestan fut celui des trois qui s'y rendit le dernier, parce qu'il avoit rencontré Gandalin & le nain d'Amadis avec lesquels il avoit prolongé ses recherches.

Après s'être rassemblés, ils prirent le chemin de Londres ; ils rencontrèrent Florestan à quelque distance de cette ville : il accourut dès qu'il les eut reconnus, & les larmes aux yeux en ne voyant point Amadis avec eux, il leur demanda s'ils n'en avoient aucunes nouvelles. Lifvard sentit redoubler la peine que lui fit leur réponse, en voyant avec Galaor un Chevalier de l'âge, de la taille d'Amadis, avec lequel ce Chevalier avoit une ressemblance frappante. Florestan fléchit un genou & voulut lui baiser la main ; mais Lifvard, loin de le souffrir, l'embrassa tendrement, en lui disant : Je reconnois le sang de mon ami le Roi Perion, & je suis

pénétré de joie de recevoir dans ma Cour un de ses fils que la renommée déjà rend égal à ses frères. Lifvard retourna sur-le-champ dans son palais au milieu des deux frères & d'Agrayes ; mais , en y entrant , ils entendirent bientôt pousser des cris lamentables ; c'étoit Gandalin & le nain Ardan qui venoient de reconnoître les armes d'Amadis : on eut peine à les calmer , jusqu'à ce que Guilan le Pensif leur eût dit lui-même comment il les avoit trouvées.

La Reine Brisène apprenant le retour de Galaor & d'Agrayes , s'empressa de les voir , & vint suivie de quelques Dames : l'heureuse Olinde étoit de ce nombre , elle alloit revoir Agrayes ; elle savoit déjà que ce Prince avoit passé sous l'arc des loyaux amans. Quelque éprise que l'on soit , ah ! qu'il est doux d'être sûre qu'on est pour un amant fidèle : ce calme charmant de l'ame est le seul que l'amour permette , & c'est le comblé des félicités qu'il répand.

Corisande ne s'informa point si Florestan avoit franchi ce passage qu'elle eût peut-être redouté pour elle-même ; contente de retrouver son amant , elle ne s'occupa que du bonheur de lire dans ses yeux tout le plaisir qu'il avoit à la revoir : tous les deux étoient libres, per-

sonne n'avoit d'intérêt à les observer, & l'un & l'autre sembloient se dire en se regardant, qu'ils attendoient la nuit avec impatience.

Mabille, après avoir embrassé son frère Agraves, courut chez Oriane pour lui faire part de l'arrivée des trois Princes : Ah ! dit-elle, en répandant de nouvelles larmes, Amadis n'est pas avec eux. Mabille pendant long-temps la pressa vainement de paroître : Eh ! le puis-je, dit-elle, dans l'état où je suis ? En effet, ses yeux étoient rouges & ternis par les larmes, & son sein oppressé la laissoit respirer à peine. Consolerez-vous, ma chère cousine, lui disoit Mabille, vous connoissez Amadis ; peut-être l'auront-ils trouvé sans pouvoir le connoître ; & , voulant leur cacher le sujet de sa douleur, il n'aura pas voulu paroître à leurs yeux ; mais soyez sûre que la Demoiselle de Danemarck sera plus heureuse, & qu'Amadis, dès qu'il la verra, ne balancera pas à lui parler, & même à la suivre.

Oriane fit un effort sur elle-même, & ses yeux s'étant remis à-peu-près dans leur état naturel, elle passa chez le Roi son père. Galaor courut au-devant d'elle & lui baïsa la main. Ne trouvez-vous pas ma fille bien changée, lui dit Lifvard ? Sire, répondit-il, je la trouve un peu maigre.

Ah ! Madame , lui dit-il en la regardant avec des yeux bien expressifs , qu'il me seroit doux de pouvoir contribuer à vous rendre la santé ! Oriane ne put s'empêcher de sourire : ma santé reviendra facilement , dit-elle ; plutôt au Ciel que vous puissiez retrouver de même le frère que vous avez perdu , & qui dans ce moment seroit si nécessaire au service du Roi mon père ! A ces mots , jettant les yeux sur Florestan qui s'avançoit pour la saluer , la vive émotion que sa ressemblance avec Amadis fit naître dans le cœur d'Oriane , pensa devenir funeste à cette Princesse : à peine put-elle parler à Florestan ; ses genoux trembloient , & ce ne fut qu'avec le secours de Mabilie , qu'elle put se retirer dans son appartement. Ma chère cousine , lui dit-elle , vous voyez que chaque jour m'apporte ici de nouvelles peines , & tout ce qui m'en coûte pour les cacher : je n'ai point à prendre un meilleur parti que de chercher la retraite , & d'obtenir du Roi mon père la permission d'aller habiter pendant quelque temps le château de Mirefleur où j'espère que vous ne voudrez pas m'abandonner. Mabilie aimoit trop sa cousine pour le lui refuser ; elle en prévint Agraves : Oriane obtint de Lifvard la permission d'aller prendre l'air à Mirefleur , & les deux Princeses

réfolurent de partir enfemble pour s'y rendre dès le lendemain matin.

Galaor & fes compagnons voulurent le même jour prendre congé de Lifvard pour retourner à la recherche d'Amadis ; mais ce Prince les retint, en leur difant : Ah ! mes amis , m'abandonnez-vous au moment où j'ai le plus de befoin de votre fecours ? Vous favez que l'Irlande eft affujettie à payer un tribut à la grande-Bretagne , depuis la défaite d'Abyes : Cildadan, Roi d'Irlande , refufe de le payer , & m'a envoyé défier par un de fes Hérauts d'armes , en me propofant un combat à la tête de cent Chevaliers de chaque pays , fous les conditions d'être affranchi du tribut s'il eft vainqueur , ou de le payer double fi je remporte la victoire ; j'ai cru qu'il étoit de mon honneur de ne point refufer ces propofitions , & je me félicite de les avoir acceptées , fi je peux être sûr que vous ferez tous les trois du nombre des combattans. Les trois Princes ne balancèrent point à donner leur parole à Lifvard , & Galaor fut avertir Gandalin qui devoit le fuivre dans fa quête , qu'il étoit obligé de la remettre après le combat entre Lifvard & Cildadan. Ah ! dit Gandalin à la Princeffe Mabile , qu'il eft malheureux que mon maître ne puiffe pas offrir fon bras au père

d'Oriane. Hélas ! par quelle affreuse fatalité s'est-elle privée de son secours & du Chevalier le plus soumis à ses ordres ? Mabille, qui se doutoit bien que Gandalin étoit mieux informé de la cause du désespoir de son maître, qu'il n'osoit le faire paroître, ne balança point à lui raconter l'indiscrétion du nain, lorsqu'il revint chercher les pièces de l'épée qu'Amadis avoit reçue de Briolanie. Oriane, ajouta-t-elle, ne douta point qu'elle ne fût abandonnée ; & , voyant que la Demoiselle de Danemarck & moi nous persiflions toujours à soutenir qu'il étoit impossible qu'Amadis fût infidèle, elle se cacha de nous pour écrire la lettre fatale qui leur coûte tant de maux à tous les deux, & la fit porter secrètement par Durin.

Oriane écoutoit cette conversation d'un cabinet où elle s'étoit retirée ; elle accourut pâle & tremblante, en criant à Gandalin : Ah ! mon ami, la plus grande marque d'attachement que tu puisses donner à ton maître, c'est de percer le cœur coupable de celle qui pût le soupçonner & qui fait son malheur. Ah ! Madame, s'écria Gandalin, croyez que mon maître payeroit de tout son sang les larmes que vous versez pour lui ; espérez tout de la bonté du Ciel qui ne voudra point rompre une union

si belle , & peut-être Amadis fera-t-il bientôt dédommagé de tout ce qu'il a souffert , en se retrouvant à vos genoux. Mon cher Gandalin , reprit Oriane d'un ton plus modéré , je pars pour Mirefleur , c'est là que j'attendrai des nouvelles de la Demoiselle de Danemarck : toute mon espérance est en elle ; & si je perds Amadis pour toujours , mon unique ressource c'est de me donner la mort : prenez le prétexte de venir voir la Princesse Mabilie , & venez souvent à Mirefleur.

Oriane prit congé de Lifvard qui lui dit en partant qu'une Princesse de son âge , qui s'éloignoit de la Cour de la Reine sa mère ne pouvoit avec décence recevoir personne dans sa retraite , & devoit se renfermer dans l'enceinte de son château & du couvent de Religieuses qui étoient dans le parc. Oriane l'assura sans peine que son dessein avoit toujours été de se conformer à ses ordres , & qu'elle espéroit que l'air de la campagne la remettroit bientôt en état de venir le féliciter sur sa nouvelle victoire pour laquelle elle alloit élever des vœux au Ciel.

Corisande , alarmée du péril que son cher Florestan alloit courir , & se trouvant déplacée dans une Cour où l'on ne s'occupoit plus que

des préparatifs du combat sanglant qui devoit avoir lieu dans quinze jours, retourna dans son île favorite , après avoir reçu la parole que Florestan lui donna de l'aller rejoindre après la bataille.

Oriane se trouvant en liberté dans l'agréable retraite de Mirefleur , & pouvant s'entretenir sans cesse avec son aimable cousine, de celui qu'elle aimoit, elle ne fut pas long-tems sans éprouver le bon effet de l'air pur qu'elle respiroit. En parcourant un jour le parc avec Mabilie, elles apperçurent à l'une de ses extrémités une petite porte qui donnoit dans la campagne. Mabilie, dont le caractère étoit très-gai, & qui cherchoit à distraire sa belle cousine des sombres rêveries où sa douleur la faisoit retomber sans cesse, lui dit en riant : Je voudrois bien savoir si les dévotes habitantes de ce Couvent n'ont jamais tiré parti de cette petite porte dont je desirerois que nous fussions à même de nous servir. Eh ! quel usage en pourriez-vous donc faire , lui dit Oriane ? Ah ! répondit Mabilie, si mon pauvre cousin revenoit bientôt, je regretterois de n'avoir pas les clefs de cette petite porte, car j'aurois bien du plaisir à m'en servir pour le faire entrer & l'amener à vos genoux. Oriane n'écouta d'abord le propos de
Mabilie

Mabille que comme une plaisanterie ; mais l'idée de cette petite porte & de la voir passer au Conquérant de la chambre défendue & de l'arc des loyaux amans , fit bien du progrès dans son imagination , & bientôt elle sentit palpiter son cœur , en pensant qu'en effet cette porte seroit la seule par laquelle il fut possible de faire entrer Amadis dans Mirefleur ; sans qu'il fût découvert. Oriane cependant ne suivit pas cette conversation ce même soir ; mais Gandalin l'étant venu voir le lendemain , elle le mena promener dans le parc ; & , reprenant les routes qu'elle avoit suivies la veille , elle repassa devant cette même porte , & ne put s'empêcher de soupirer en la regardant. Mabille l'observoit sans lui rien dire , & sourit malicieusement en voyant qu'Oriane , après s'être éloignée de cinquante pas , revint pour passer une seconde fois vis-à-vis cette petite porte , en disant à Mabille : Vous dites donc , ma cousine , que vous voudriez en avoir la clef ? Eh ! qu'en pourrois-je faire , dit Mabille , faisant semblant d'avoir oublié (comme un propos léger) ce qu'elle avoit dit la veille ? La tendre Oriane baissa les yeux , & fit un soupir , dont Mabille fut si touchée , qu'elle l'embrassa tendrement , en lui disant : Ah ! ma chère cousine , nous nous entendons à présent toutes

deux, & mon cœur me dit que les soins que je vais prendre pourront bien ne nous pas être inutiles. Elle n'en dit pas davantage, & laissant Oriane, elle fut sur-le-champ voir l'Abbesse du Couvent. Mabilie, pleine d'esprit & de graces, avoit déjà gagné la confiance & l'amitié de cette Abbesse; il lui fut facile d'en obtenir la clef de cette petite porte, sous le prétexte d'aller se promener dans les premières routes de la forêt, pour y voir les biches & les dains dont elle étoit remplie. Elle rapporta sur-le-champ cette clef à Gandalin, le mit dans sa confiance, & le chargea de faire faire promptement deux clefs toutes pareilles à Londres, & de les lui rapporter. Oriane n'eut point l'air de s'apercevoir de tout ce que sa cousine venoit de faire; mais Mabilie ne douta plus qu'elle ne l'eût devinée, à toutes les caresses que le même soir elle en reçut.

Depuis le départ d'Oriane, la Cour de Lifvard avoit pris le ton sérieux, & s'occupoit des soins multipliés qui précèdent toujours l'exécution de grands projets. Lifvard rassembloit le nombre de Chevaliers à la tête desquels il devoit combattre contre Cildadan, & regrettoit vivement qu'Amadis ne fût pas de ce nombre. Un jour ce Prince en sortant de table avec eux vit entrer

un Chevalier étranger qui lui présenta d'un air respectueux une lettre scellée de cinq sceaux différens , & lui demanda permission de la lire. Lisvard , se doutant bien que le Chevalier étoit porteur d'un nouveau cartel , lui dit qu'il pouvoit faire sa charge : alors le Chevalier qui jusqu'alors s'étoit tenu le genou droit à terre , se releva , ouvrit la lettre , & lut d'un air fier & d'une voix forte : Roi Lisvard , je te défie & tous tes alliés , de la part des puissans Princes Famongomad , géant du lac Boulant , Cartadague , géant de la montagne défendue , Mandasabul , géant de la Tour vermeille , Quedragant , géant , frère du feu Roi Abyes , d'Irlande , & de celle de l'Enchanteur Arcalaüs : ils te mandent , par moi , qu'ils ont tous juré ta mort , & qu'à cet effet ils feront tous les cinq compris dans le nombre des cent Chevaliers du Roi Cildadan : cependant le redoutable Famongomad t'offre de te ménager la paix , si tu veux donner ton héritière Oriane pour servir de Demoiselle à Madasine sa fille qui la mariera dans la suite avec Basigant qui mérite bien de devenir maître de tes Etats.

Lisvard ne répondit d'abord à cet insolent cartel que par un rire méprisant : Chevalier , lui dit-il ensuite , ceux qui vous ont donné cette

commission, ont bien compté sur ma modération; c'est les armes à la main que je leur porterai ma dernière réponse : mais puis-je compter de même sur leur loyauté, lorsqu'un Chevalier de ma Cour leur portera celle que je vais faire à ce défi? Sire, répondit le Chevalier, je me charge de le conduire moi-même à Montgase où ces Princes sont tous rassemblés chez Quedragant, & nulle injustice ne peut être commise par-tout où commande un aussi vertueux Chevalier. Je suis Landin, neveu de ce Prince, & je brûle d'impatience comme lui de venger la mort du Roi Abyes: puissé-je me trouver à portée de punir celui qui la lui donna! mais on m'a dit qu'il étoit absent de votre Cour, & je doute qu'il choisisse, pour y revenir, le tems où vous êtes prêt à combattre les ennemis redoutables qui desirent aussi vivement que moi sa mort.

Florestan ne put écouter un pareil propos sans colère : Chevalier, lui dit-il, je ne suis ni de la Cour, ni vassal du Roi Lifvard; mais s'il m'est permis de parler en sa présence & devant tant de braves Chevaliers, apprenez que je suis Florestan, frère d'Amadis, que vous devriez craindre & respecter, & qu'en son absence je vous défie & saurai vous punir des propos que vous osez tenir contre lui.

Chevalier, répondit Landin, les loix de la Chevalerie vous devroient être mieux connues : vous voyez que je ne peux plus disposer de moi qu'après le combat général ; nous nous y rencontrerons peut-être : en tout cas , si nous y survivons, j'accepte votre défi. Landin, à ces mots , lui présenta son gage, & Florestan lui remit le sien. Lifvard députa, pour le suivre & porter sa réponse, un Chevalier de sa Cour, également ferme & prudent ; &, pour dissiper les idées sombres que ce nouveau défi sembloit avoir portées dans sa Cour, il fit appeller la jeune petite Princesse Léonor, sœur cadette d'Oriane, laquelle arriva suivie d'une troupe charmante de petites Demoiselles de son âge ; elles étoient vêtues de blanc , couronnées de fleurs & de guirlandes passées avec grace autour d'elles, formant une espèce de chaîne qui paroissoit être le présage de celles qu'elles étoient destinées à faire porter : ces aimables enfans arrivent en chantant en chœur une chanson qu'Amadis avoit faite six mois auparavant pour la jeune Léonor, & qui commençoit ainsi :

Léonor, douce Rosette ,
Blanche parfus toute fleur ,
Rosette fraîche & doucette ,
Bientôt nous mettez en douleur.

La chançon avoit plusieurs couplets auxquels celui-ci servoit de refrain : Amadis l'avoit faite un jour que cet enfant l'ayant surpris causant tout bas avec Oriane, elle lui dit qu'elle vouloit qu'il fût aussi son Chevalier, & que, pour s'en assurer, elle lui faisoit présent de son bouquet, & lui demandoit de faire une chançon pour elle.

La jeune Léonor s'étant retirée, Lifvard tint conseil avec les trois Princes, sur les dispositions du combat; ils ne purent en parler sans regretter Amadis, & la belle Oriane s'affligea presque autant pour son père que pour elle, que ce Héros ne fût pas à portée de combattre pour lui, lorsque Gandalin vint à Mirefleur lui porter la nouvelle de ce nouveau cartel.

Gandalin saisit cette occasion pour lui donner une espérance qu'il avoit lui-même. Ah ! Madame, je crois plus que jamais jouir du bonheur de revoir mon maître; depuis deux mois le célèbre & terrible combat entre le Roi votre père & Cildadan est annoncé dans toute l'Europe; quelque part que puisse être Amadis, soyez sûr que s'il jouit de sa liberté, rien ne l'empêchera d'employer son bras dans cette occasion d'acquérir de la gloire, & de servir le Prince dont il s'est déclaré le Chevalier. Oriane étoit prête à dire :

Ah ! Gandalin , croyez -vous donc que votre maître ne voudroit combattre que pour le service de Lifvard , lorsqu'une jeune fille de sa suite accourut pour lui dire : Ah ! Madame , que je suis aise ; je viens au moment même de voir de ma fenêtre , ma bonne amie la Demoiselle de Danemarck qui descend de son palefroi.

La crainte & l'espérance faïsirent si vivement le cœur de la sensible Oriane , qu'elle perdit la voix , & demeura presque sans connoissance sur son sofa. Gandalin , presque aussi saisi qu'elle , sentit trembler ses jambes en voulant courir au-devant de la Demoiselle de Danemarck : mais celle-ci montant légèrement l'escalier , passa près de lui sans s'arrêter , & la joie peinte dans les yeux , elle fut embrasser les genoux d'Oriane : Ah ! divine Princesse , que je me trouve heureuse de ramener Amadis , & de vous présenter cette lettre de sa main ! Oriane , éperdue , jette les yeux sur la lettre ; elle reconnoît l'écriture d'Amadis , penche sa tête sur celle de la Demoiselle , l'embrasse , & s'écrie : Ah ! Dieux , le reverrai -je , & m'a -t -il pardonnée ? Ah ! Madame , pouvez-vous être inquiete des sentimens de l'amant le plus soumis & le plus fidèle ? A ces mots , elle aide Oriane , dont les mains

tremblantes avoient peine à rompre le cachet de cette lettre : tout ce qu'Oriane lit, lui prouve qu'Amadis ne respire que pour elle. Mabilie accourt, partage la joie de sa cousine ; l'une & l'autre apprennent de la Demoiselle de Danemarck tous les événemens de son voyage, & l'heureux hasard qui lui fit trouver Amadis dans l'Hermitage de la Roche-pauvre.

La prudence exigeant que la Demoiselle de Danemarck parût en public, Oriane fit appeller les personnes de sa suite, & leur ordonna de faire monter Durin, & de lui dire d'apporter les présens dont la Reine d'Ecosse avoit chargé sa sœur pour la Princesse Mabilie sa fille & pour elle. Durin connu par l'ordre qu'on lui porta de la part d'Oriane, ce qu'il avoit à répondre, & montant à l'instant, il se mit à genoux devant elle, & lui demanda pardon de n'avoir pas encore apporté ces présens que leur pesanteur l'avoit forcé de déposer dans une maison du port où le vaisseau qui portoit sa sœur avoit abordé. Oriane parut fâchée de ce retard, & dit tout haut à la Demoiselle de Danemarck de prendre des mesures avec son frère pour qu'il repartît dès le lendemain matin, & allât chercher ces présens.

La Demoiselle de Danemarck comprit aisément

quelle étoit la volonté d'Oriane , & prit ses ordres dès que ses femmes furent retirées. Oriane commençoit la lettre dont elle vouloit charger Durin pour la remettre à son cher Amadis, lorsque Mabilie entra dans sa chambre : en disant : Ma cousine , eh ! que pourrons-nous faire de ces clefs de la petite porte du parc ? Gandalin vient de me les remettre ; ne pourriez-vous pas consulter Amadis dans votre lettre, sur l'usage qu'on en pourroit faire ? Taisez-vous, méchante , lui dit Oriane en l'embrassant : puisse l'amour vous punir bientôt en vous rendant sensible ; mais puisse-t-il aussi vous épargner les peines , & ne vous faire connoître que ses charmes & ses faveurs !

Le conseil de Mabilie étoit si bon, Oriane avoit tant de penchant à le suivre, que la fin de la lettre apprit à son amant les moyens d'arriver à Mirefleur, de rester dans la forêt près du parc jusqu'à la nuit , & d'entrer dans l'intérieur du château qu'elle habitoit, par la petite porte dont elle renferma l'une des deux clefs dans la lettre que la Demoiselle de Danemarck remit le soir même à son frère.

Pendant l'absence de la Demoiselle de Danemarck, le beau Ténébreux, qui sentoit renaître ses forces, dit un soir à l'Ecuyer Enil, qui

commençoit à soupçonner que ce froc d'Hermite cachoit quelque grand personnage : Mon cher Enil , ce harnois-ci commence à me peser ; j'ai grande envie d'essayer si je pourrois encore porter des armes , & vous me ferez grand plaisir de partir demain pour Londres , & de me rapporter les meilleures que vous pourrez trouver : quant à l'écu , je desire qu'il soit vert , semé de lions d'or. Enil ayant ordre d'obéir au beau Ténébreux , exécuta ses ordres en diligence , & rapporta les armes telles qu'il les desiroit le même jour que Durin revint de Mirefleur pour lui remettre la lettre d'Oriane , & l'instruire de ce qu'il avoit à faire , ainsi que des précautions qu'il avoit à prendre.

Durin informa le beau Ténébreux , qu'Agrayes , Galaor & Florestan étoient à la Cour de Lisvard en attendant le combat contre Cildadan ; il ne lui cacha point l'insolent cartel que Lisvard avoit reçu , ce que Famongomad avoit osé proposer contre la divine Oriane , & la colère avec laquelle Florestan avoit répondu , lorsque Landin avoit eu l'audace de parler de lui.

Le beau Ténébreux embrassa mille fois Durin , lorsqu'il fut qu'il l'alloit conduire à Mirefleur , & qu'il le feroit entrer dans la retraite qu'habitoit Oriane. Animé par cette douce

espérance, il s'élança légèrement sur le vigoureux cheval que Durin avoit su bien choisir ; & l'étonnement d'Enil redoubla lorsqu'il vit celui qui venoit de quitter l'habit d'Hermite , faire bondir & passer ce cheval avec une adresse & une vigueur peu commune.

Couvert de son casque pour n'être point reconnu , le beau Ténébreux marchoit depuis deux jours avec les deux Ecuyers , lorsqu'il fut arrêté par un Chevalier de la taille d'un géant , monté sur un puissant cheval , qui lui cria : Chevalier , je défends ce passage jusqu'à ce que je sois informé par vous de ce que je veux savoir. Le beau Ténébreux , ayant examiné le bouclier de ce Chevalier , qui portoit d'azur à trois fleurs d'or , il le reconnut pour être le même que celui qu'il avoit vu dans l'isle ferme , au-delà de l'arc des loyaux amans , où les boucliers de ceux qui l'avoient passé étoient attachés en honneur de leur loyauté ; il se souvint même que ce bouclier étoit surmonté du nom de Dom Quedragant , ce qui le prévint d'estime pour celui qui s'opposoit à son passage.

Il faut , lui dit Quedragant , que vous me disiez si vous êtes de la Cour du Roi Lifvard. Pourquoi , répondit le beau Ténébreux ? Parce que je suis son ennemi mortel , dit Quedragant ,

& de tous ceux qui tiennent son parti. Ah ! dit le beau Ténébreux , quoique votre haute naissance & votre renommée soient également illustres, je vous trouve bien imprudent de vous déclarer l'ennemi d'un si grand Roi , & de tant de braves Chevaliers qui lui sont attachés : quoique je sois un des moindres d'entr'eux, je suis prêt à soutenir cette querelle ; il me seroit cependant plus agréable d'être votre ami , que de combattre contre vous. Eh ! comment vous nomment-on, vous qui mêlez tant de politesse à trop d'audace ? Mon nom ne vous est pas connu , lui répondit-il ; on m'appelle le beau Ténébreux , & ce nom ne mérite encore aucune renommée. Voyons , répliqua Quedragant, s'il en acquerra dans cette occasion , qui peut-être va le faire oublier pour toujours. A ces mots, ils coururent l'un contre l'autre : le beau Ténébreux fut légèrement blessé , & voyant Quedragant renversé sur la poussière , il sauta promptement à terre pour suivre ce premier avantage. Quedragant s'étant bientôt relevé, le combat à coups d'épée fut long & terrible ; mais à la fin le beau Ténébreux le saisissant d'un bras victorieux , & le renversant sur la poussière : Vous êtes mort, lui dit-il, si vous ne me jurez d'obéir aux deux conditions que j'exige de vous. Qui que

vous foyiez , dit-il , je ne cede du moins qu'au plus brave Chevalier de l'univers , & je jure d'observer ce que vous me prescrirez. Eh bien ! dit le beau Ténébreux , rendez-vous à la Cour du Roi Lifyard , dites-lui que vous venez de ma part vous rendre à lui , que vous abandonnez la querelle de Cildadan , pour devenir l'un de ses Chevaliers , & jurez , en présence de tous les Chevaliers de sa Cour , que vous pardonnez la mort de votre frère Abyes à celui qui combattit loyalement contre lui. Ces conditions sont bien dures , répondit Quedragant ; mais je vous jure de les remplir. A ces mots , le beau Ténébreux lui tendit la main pour le relever , & ferrant la sienne avec amitié : J'espère vous retrouver , lui dit-il , & la haute estime que j'ai pour vous , pourra dans la suite me mériter votre amitié. Ah ! répondit Quedragant , quel que vous puissiez être , le beau Ténébreux peut s'assurer que je ne ferai jamais son ennemi.

Le beau Ténébreux continua sa route , après l'avoir remis entre les mains de ses Ecuyers. Enil disoit tout bas à Durin , en le suivant : Tu-dieu , mon cousin , quel Hermite ! son bras & son épée seroient encore plus utiles à notre Roi que ses prières , pour le combat qu'il est prêt de livrer.

Le lendemain le beau Ténébreux partit dès l'aurore, dans l'espérance de pouvoir arriver vers le soir, à portée de découvrir Londres & la retraite de Mirefleur du haut d'une colline qui dominoit sur la plaine. Durin avoit préparé un asyle sûr & secret dans un hameau, pour le cacher jusqu'au moment de le conduire à la porte du parc. Prêt d'arriver à cette colline au pied de laquelle couloit une rivière qu'il falloit traverser, il fut surpris de voir dans la belle prairie que cette rivière arrosoit, plusieurs riches tentes, un grand nombre de jeunes personnes dont les unes dansoient en rond, tandis que les autres cueilloient des fleurs dans la prairie, pour en former des petits chapeaux & des guirlandes, & dix Chevaliers à cheval & bien armés qui leur servoient de garde. Le beau Ténébreux ne douta point que ces Dames ne fussent de la Cour de la Reine Brisène, & craignant d'être découvert ou retardé dans sa marche, il remontoit le long de la rivière, pour la passer un peu plus haut : mais il avoit été déjà vu par les Chevaliers. L'un d'eux se détacha sur-le-champ pour le suivre : Chevalier, cria-t-il au beau Ténébreux, ignorez-vous les usages de la grande-Bretagne, & croyez-vous pouvoir passer cette rivière, & vous dispenser de rompre

une lance en l'honneur des Dames que vous voyez ? Vraiment , répondit-il , je vois que vous aimez à prendre votre avantage ; vous me voyez arrivant sur un cheval fatigué d'un long voyage ; & vous , Chevalier , que feriez-vous en ma place ? Si j'avois autant de peur que vous de perdre mon cheval à la joute , peut-être en ferois-je de même , répondit le Chevalier. Amadis , qui craignoit d'être détourné du projet qui remplissoit son cœur , lui repartit : Ne trouvez donc point étrange si je vous quitte. A ces mots il s'éloigna ; mais les Dames se plaissant à tourmenter celui qu'elles soupçonnoient de timidité , envoyèrent l'une d'entr'elles qui l'arrêta. Sera-t-il possible , Chevalier , lui dit-elle , que vous refusiez une joute en l'honneur de la Princesse Léonor , fille du Roi Lifvard , & que vous lui donniez mauvaise opinion de votre courage ? Non , de par Saint George , dit le beau Ténébreux impatienté ; qu'ils viennent deux à deux ou trois à trois , & , puisqu'ils m'y forcent , il ne fera pas dit que je perde cette occasion de les corriger , & d'amuser la jeune & charmante Léonor. Alors , courant contre le dernier qui l'avoit provoqué , il l'enleva des arçons , comme un enfant , sans rompre sa lance ; les neuf autres se succédèrent pour l'éprouver , &

subirent tous le même sort. Les dix chevaux selon la loi de cette joute étoient à lui; mais il les envoya tous à la Princesse Léonor, en lui faisant dire qu'un Chevalier, nommé le beau Ténébreux, se mettoit à ses pieds, & que, desirant plus vivement que personne de la servir, il feroit bien fâché de démonter les Chevaliers de sa garde; qu'il la prioit seulement de leur conseiller d'être plus polis pour les Chevaliers étrangers; & de se tenir mieux à cheval une autre fois.

Le beau Ténébreux, échauffé par ces joutes, & trouvant à un quart de lieue un hermitage, s'arrêta sur le bord d'une fontaine pour se rafraîchir pendant quelque tems, après avoir débridé son cheval: il comptoit attendre la fin du jour dans ce lieu solitaire, pour se rendre à l'entrée de la nuit à la fontaine des trois Canaux, où Durin devoit le venir joindre & lui donner des nouvelles de ce qui se passoit à Mirefleur; mais tout-à-coup il entendit des voix de femmes qui se plaignoient. Il n'en fallut pas davantage à ce brave Chevalier pour remonter à cheval & voler à leur secours: il fut bien surpris de voir un grand char, sur lequel étoient dix Chevaliers enchaînés, sans casque & sans bouclier, avec plusieurs jeunes personnes, qui
par

par leurs gémiffemens lui firent juger qu'elles étoient enlevées. Reconnoiffant les boucliers attachés aux côtés du char qu'un géant précédoit de quelques pas, il ne douta plus qu'il n'eût enlevé la Princeffe Léonor. Ah ! s'écria-t-il, c'est servir la divine Oriane, que de fecourir fa fœur. A ces mots, il s'avança vers le char, en criant, d'un ton impérieux à ceux qui le conduifoient, de s'arrêter. Le géant s'avance, avec un air furieux, en lui difant : Vil mortel, ofes-tu bien t'exposer à la mort la plus cruelle, en t'opposant un moment à la volonté de Famongomad ? Ce nom excita la colère du beau Ténébreux qui fe fouvenoit de l'infolent message que ce géant avoit envoyé faire à Lifvard ; & pour toute réponfe il courut contre lui la lance en arrêt avec une telle violence que, ni l'écu ni la cuiraffe ne purent réfifter, & ce géant percé d'outre en outre, tomba roulant fur la pouffière. Le géant, ayant porté fon coup trop bas, avoit frappé mortellement le cheval du beau Ténébreux qui le fentant chanceler fous lui, fauta légèrement à terre, & courut fur Famongomad qui faisoit des efforts pour fe relever, en criant : Mon fils Bafigant, accourez à mon fecours. A ce cri, le beau Ténébreux fut attaqué par un fecond

géant qui paroissoit encore plus grand & plus redoutable que le premier : celui-ci voulut faire passer son cheval sur le corps du beau Ténébreux, & le fendre en deux d'un coup de hache; mais il esquiva l'une & l'autre atteinte, & coupant les jarrets du cheval du géant, il obligea ce colosse à se jeter à terre. Le beau Ténébreux fut assez généreux pour ne pas profiter de cet avantage, & lui laisser le tems de se relever. Le géant, animé par les cris de son père expirant, vint la hache haute, dans l'espérance de l'anéantir d'un seul coup. Le beau Ténébreux le reçut sur son bouclier où la hache entra si profondément, que le géant eut peine à la retirer; & le beau Ténébreux profitant de ce moment, lui traversa la gorge d'un coup d'épée: Basigant tomba versant un torrent de sang; après avoir chancelé quelques pas qui le rapprochèrent de son père, l'un & l'autre expirèrent dans l'instant, après avoir maudit leurs Dieux qui ne les avoient pas protégés, & qui les avoient laissé vaincre par un seul Chevalier.

Le beau Ténébreux s'emparant du cheval de Famongomad, s'élança dessus, mit en fuite les conducteurs du char, & s'approchant de la jeune Princesse Léonor : Madame, lui dit-il,

retournez en triomphe à Londres ; j'espère que vos Chevaliers perdront l'opinion que d'abord ils ont eue de moi, qu'ils se souviendront que dans le même jour je leur rends deux fois leurs chevaux, & qu'ils voudront bien présenter au Roi les corps de ces deux géants, de la part du Chevalier qui n'a d'autre nom que celui du beau Ténébreux. A votre égard, Madame, croyez que je répandrois tout mon sang pour vous & pour tout ce qui vous est cher : le Roi votre père aura ces deux ennemis de moins dans son combat contre Gildadan ; ils méritoient bien d'être punis de l'insolence de leur message, & dites-lui que pour toute grace je lui demande de me comprendre dans le nombre des Chevaliers qui doivent combattre sous ses ordres, & que je me rendrai à tems auprès de lui pour ce combat. A ces mots, il s'éloigna, laissant Léonor & ses Chevaliers dans l'admiration de son courage, & se disant l'un à l'autre que ce Chevalier égaloit le redoutable Amadis. Parbleu, dit Galaor, je suis bien ennuyé d'entendre comparer ce beau Ténébreux à mon frère Amadis, & je me propose bien de m'éprouver avec lui, & d'en faire connoître la différence.

La Princesse Léonor, en arrivant à Londres à cheval, étoit suivie du char qui portoit les

corps des géants : cette vue jetta Lifvard & toute sa Cour dans l'admiration & la surprise qu'un seul Chevalier eût pu leur donner la mort ; cette surprise augmenta par l'arrivée de Que-dragant qui vint se rendre à la merci de Lifvard , & lui raconta la victoire que le même Chevalier avoit remportée sur lui. Chacun se demandoit s'il avoit entendu parler du beau Ténébreux. Le seul Florestan dit que Corisande avoit trouvé sur la Roche-pauvre un Hermite qui jadis avoit porté les armes , & qu'elle avoit entendu dire qu'il portoit ce nom : mais , dit Florestan , ce ne peut être le même ; car Corisande, en me parlant de cet Hermite, me dit, qu'accablé par la douleur & par les austérités, il touchoit presque à sa dernière heure.

Il étoit bien juste qu'après tant de peines & de combats, la fortune traitât Amadis plus favorablement, & que l'Amour récompensât la constance du plus tendre & du plus loyal de tous les amans. Après que, sous le nom du beau Ténébreux, il eut pris congé de Léonor, il arriva près de la fontaine des trois Canaux, où, prenant le prétexte de ses armes presque brisées dans les combats qu'il avoit livrés, il envoya l'Ecuyer Enil à Londres , en lui prescrivant de lui faire faire de nouvelles armes

absolument semblables à celles qu'il avoit, & de les lui apporter dans huit jours, sur le bord de cette même fontaine qu'il lui marqua pour rendez-vous, ayant compté que ce feroit dans ce même tems qu'il devoit se rendre près de Lifvard, afin de se trouver au combat contre le Roi Cildadan.

Au moment qu'Enil étoit prêt à partir pour Londres, il arriva près de cette fontaine trois Demoiselles, parentes de l'Abbesse de Mirefleur. Enil leur raconta tout ce qu'il avoit vu faire au beau Ténébreux, en les assurant que depuis Pacome, nul Hermite n'avoit fait des œuvres plus miraculeuses & plus dignes de louanges. Ces trois Demoiselles partagèrent son admiration & furent très-empressées, en arrivant à Mirefleur, de répéter le récit d'Enil à toutes les habitantes de ce Monastère. Oriane reconnut sans peine son cher Amadis dans celui qui portoit le nom du beau Ténébreux; elle frémit des nouveaux périls qu'il venoit d'essuyer : mais sachant des Demoiselles, qu'elles l'avoient laissé sur le bord de la fontaine en bonne santé, son ame ne fut plus occupée que de l'espérance de le revoir bientôt; & la Princesse Mabilie présente à ce récit, mettant la main sur son cœur, sentit qu'il palpitoit, mais qu'il n'étoit pas oppressé. Que

ne sommes-nous à portée de voir ce beau Ténébreux, dit-elle à sa cousine, en la regardant d'un air malin? Eh bien, ma chère Oriane, la clef de cette petite porte sera-t-elle toujours inutile? Je commence à me savoir gré de ne l'avoir rendue à Madame l'Abbesse qu'après en avoir fait faire deux autres. Oriane ne lui répondit qu'en laissant tomber sa tête sur son sein : quelque confiance qu'on ait pour sa meilleure amie, on est toujours bien embarrassée dans les momens où l'on a besoin qu'elle favorise une passion qu'elle ne connoît pas encore.

L'une & l'autre cependant s'entendirent si bien, qu'écartant les Demoiselles de leur suite, elles se perdirent dans le parc, & bientôt elles se retrouvèrent près de la petite porte. Oriane ne put s'empêcher d'essayer la clef & de fixer ses regards sur la route de la forêt par laquelle le beau Ténébreux devoit arriver ; mais le soleil étoit encore élevé sur l'horizon. Oriane eut à souffrir cette émotion mêlée de plaisir & de peine, que donne l'impatience ; Mabil le partagea moins vivement, quoique le plus grand plaisir dont jusqu'alors elle eût formé l'idée, étoit de revoir un cousin qu'elle aimoit tendrement.

Le soleil enfin descendit sous l'horizon : Amadis, l'heureux Amadis, trouva Durin &

son fidèle Ecuyer au rendez-vous qu'ils lui avoient donné : Durin prit son cheval & Gandalin le conduisit en silence vers la petite porte dont il avoit reçu la clef. Qui pourroit exprimer ce que sentit Oriane en entendant cette clef tourner dans la ferrure ! & les Cieux ouverts auroient-ils pu causer un ravissement pareil à celui d'Amadis, lorsqu'un reste de lumière lui fit entrevoir Oriane, dès que cette porte fut ouverte ? Il se précipite à ses genoux ; Oriane passe ses bras à son cou & baigne son front de larmes : Me pardonnez-vous, se disoient-ils tous les deux d'une voix entrecoupée ? Chaque assurance de ce pardon mutuel étoit un baiser , & cette même question se répétoit sans cesse. Eh ! oui, oui, vous vous pardonnez, s'écria Mabilie , impatientée. Levez-vous donc , mon cher cousin , & que je puisse vous embrasser aussi. Ils s'apperçurent enfin que Mabilie étoit avec eux , & l'un & l'autre la serrèrent tendrement dans leurs bras. Mabilie , prenant leurs mains, les unit dans les siennes , & ces heureux amans, revenus de leur première émotion , commençoient à se raconter toutes les peines qu'ils avoient souffertes depuis leur séparation : mais bientôt Mabilie , plus impatientée que jamais , mit la main sur leur bouche pour les faire taire :

Vous n'êtes pas raisonnable, ma chère Oriane, de laisser Amadis se rappeler des malheurs dont vous fûtes la cause ; & vous, mon cousin, vous l'êtes encore moins de laisser si long-tems Oriane exposée au fercin : allons promptement dans sa chambre où vous aurez le tems tous les deux de parler de tout ce qui vous touche. Ce conseil étoit si bon, qu'Amadis, leur donnant le bras à toutes les deux, pria Mabilie de les guider ; car cet amant respectueux n'osoit pas en presser Oriane, & portoit ses soins timides & charmans jusqu'à l'air de croire qu'il l'entraînoit à la suite de Mabilie.

Mabilie les conduisit d'abord dans sa chambre, dont une porte communicuoit dans celle d'Oriane ; & cette porte, au signal qu'elle fit, fut ouverte par la Demoiselle de Danemarck, dont les soins avoient écarté tout ce qui pouvoit troubler ces heureux amans. Vous pouvez à présent causer tout à votre aise, leur dit Mabilie en riant ; mais, comme je me doute bien que vous allez vous répéter ce que j'ai cent fois entendu de votre bouche, je ne ferai pas la dupe de passer ma nuit à vous écouter. Ma foi, Madame, vous avez bien raison, dit la Demoiselle de Danemarck, je pense tout comme vous ; & les plaintes de la Princesse Oriane m'ont trop

souvent tenue sans dormir pour que je ne profite pas de cette nuit ; j'espère que leurs plaintes mutuelles n'iront pas jusqu'à se quereller. En disant ces mots , la Demoiselle donna le bras à Mabilles , & toutes deux sortirent de l'appartement.

Amadis étoit alors assis dans un grand fauteuil placé dans un coin de la chambre ; Oriane étoit restée debout & le fixoit tendrement. Amadis maître de ses belles mains , les tenoit toutes deux dans l'une des siennes , & les baisoit avec ardeur..... L'amour & l'hymen sourioient en les regardant : Amadis devenoit plus tendre & plus pressant ; & la belle Oriane , baissant les yeux : O mon ami ! lui dit-elle , font-ce là les leçons que vous avez reçues de l'Hermite de la Roche-Pauvre ? Amadis ne répondit rien , son trouble augmentoit de momens en momens : il fallut bien enfin qu'Oriane le partageât ; car que pouvoit-elle dire à l'heureux amant qui ne lui répondoit plus ? Ce silence délicieux , cet abandon de toute idée , ce sentiment dans lequel tous les autres se réunissent & se confondent ; cette espèce d'existence que tous les êtres sensibles ont reçue plus ou moins de la Divinité , ces transports aussi doux à faire naître qu'à les éprouver soi-même , c'étoit tout ce que ces amans ressentoient en ce mo-

ment; ils n'auroient pu se rendre compte de leur bonheur mutuel, & ce ne fut qu'en le faisant souvent renaître qu'ils purent s'assurer qu'ils jouissoient de la suprême félicité. C'est dans le comble de cette ivresse qu'Amadis passa huit jours sans s'éloigner un instant de sa chère Oriane, & le flambeau de l'amour fit briller sans cesse ses flammes les plus vives sur ces jours heureux.

Gandalin alloit tous les matins à Londres, tant pour savoir les évènements qui s'y passaient, que pour presser les ouvriers qui forgeoient & polissoient les armes d'Amadis. Vers le quatrième jour qu'il passait à Mirefleur, Gandalin, à son retour de Londres, leur raconta la nouvelle aventure arrivée le même jour à la Cour de Lifvard.

Le Roi, leur dit-il, sortoit de table, lorsqu'un Gentilhomme dont la barbe & les cheveux blancs annonçoient l'expérience & la vieillesse, se mit à ses genoux, & lui dit en langue Grecque : Sire, après avoir parcouru vainement l'Europe & l'Asie, le fils du Roi Ganor, qui étoit frère du célèbre Apollidon, vient à vos pieds pour vous prier de mettre fin à ses peines, & de permettre qu'il éprouve si, dans cette Cour célèbre par le nombre & la renommée des Chevaliers qui la composent, il n'en pourra pas

trouver un qui mette fin à sa peine. A ces mots, il ouvrit un riche coffre de jaspe, dans lequel on vit une épée de la plus grande beauté, dont un côté de la lame brilloit du feu le plus vif au travers du fourreau transparent qui la renfermoit. Cette épée, dit-il, ne peut être tirée & servir qu'au plus loyal des amans, & ce n'est que de sa main qu'il m'est permis de recevoir l'ordre de la Chevalerie. Le vieux Gentilhomme, continua Gandalin, tira du même coffre un chapeau formé de fleurs inconnues, dont la moitié brilloit des plus vives couleurs, & dont l'autre moitié paroissoit flétrie : ces fleurs desséchées, dit-il, ne peuvent reprendre leur premier éclat que lorsque la Dame la plus tendre, la plus fidèle & la mieux aimée, en couvrira sa tête. Lifvard, poursuivit Gandalin, non-seulement accorda la permission de faire cette épreuve au vieux Gentilhomme; mais voulant donner l'exemple à sa Cour, il voulut que la Reine Brisene & lui-même fussent les premiers à la faire.

Lifvard prit l'épée & la tira plus qu'à moitié de son fourreau, mais les flammes qui s'élançèrent de la lame ne lui permirent pas de faire de plus longs efforts : une partie des fleurs flétries reprit son premier éclat sur la tête de

Brifene, mais il en resta quelques-unes de sèches, & le vieux Gentilhomme dit en soupirant, que, quoique personne encore n'eût été plus près de finir cet enchantement, l'épreuve étoit manquée, & qu'il s'arrêteroit quelques jours dans cette Cour pour voir s'il ne s'y trouveroit pas quelque Chevalier ou quelque Dame qui pût mettre à fin cette aventure.

Le récit de Gandalin fit tomber Amadis dans une profonde rêverie; quoiqu'il eût passé sous l'arc des loyaux amans & qu'il eût conquis la chambre défendue, il ne put s'empêcher de desirer de donner à la divine Oriane cette nouvelle preuve de son amour & de sa loyauté. Ne doutant nullement que les fleurs flétries du chapeau ne reprissent toute leur fraîcheur en touchant les beaux cheveux d'Oriane, il lui proposa de venir sous des habits étrangers & le visage couvert d'un voile, à la Cour de Lifvard, pour faire avec lui l'épreuve du chapeau, comme il se proposoit de faire celle de l'épée. Quelque effroi que pût avoir la belle Oriane d'oser paroître à la Cour du Roi son père; & quelque fût le danger pour elle d'être reconnue, elle ne put refuser Amadis qui sur le champ envoya Gandalin demander sûreté pour le beau Ténébreux & une Demoiselle inconnue qui desiroient se présenter à l'épreuve,

mais sous la condition pour le Chevalier , de n'être pas obligé de lever la visière de son casque, & pour la Demoiselle , de n'être pas forcée de baisser le voile dont sa tête seroit enveloppée.

Lifvard , pénétré déjà de reconnoissance pour le beau Ténébreux auquel il devoit la défaite des deux geans , & de n'avoir plus le brave Quedragant pour ennemi , accorda sans peine cette demande ; & Gandalin , en ayant reçu sa parole royale , vint l'apporter aux deux amans qui résolurent de partir dès le lendemain pour se rendre à Londres.

Toutes leurs précautions étant prises à cet effet , ils partirent le lendemain de Mirefleur & se rendirent à la Cour de Lifvard au moment qu'il sortoit de table. Le beau Ténébreux fut annoncé dans cette Cour par l'acclamation du peuple qui déjà reconnoissoit en lui le vainqueur de Famongomad , de Easigant & de Quedragant. Lifvard ne permit point qu'Amadis embrasât ses genoux , & le reçut avec les plus grands honneurs. Brisene , ne doutant point que la Dame qu'il conduisoit ne fût du plus haut parage , voulut , à l'exemple de Lifvard , rendre les memes honneurs à l'inconnue dont elle admiroit l'air noble & la taille svelte & élevée. Brisene fit frémir Oriane par ses empressements , mais bientôt

celle-ci fut rassurée par l'attention que chacun donnoit aux épreuves que plusieurs Chevaliers & dames de la Cour recommencèrent, & dont aucune ne réussit.

Amadis étant invité par Lifvard même de se présenter, ce Prince ferrant tendrement la main d'Oriane sans qu'on pût s'en appercevoir : Ah ! lui dit-il tout bas , si la loyauté la plus pure suffit pour conquérir cette épée, j'ose être sûr de l'apporter à vos pieds comme un gage de mon amour. A ces mots, saisissant l'épée par la poignée, il la tira sans effort du fourreau ; la lame en sortant rendit une lumière brillante qui disparut à l'instant, & les deux côtés de cette lame devinrent égaux. Ah ! bon Chevalier, s'écria le vieux Gentilhomme, c'est à vous que je dois la fin de mes peines. A ces mots, il se jeta à genoux, & lui demanda l'accolée. Amadis la lui donna sur le champ en l'embrassant. Oriane, enchantée & encouragée par le succès de son amant, s'avança vers le chapeau de fleurs, le prit d'une main assurée & le posa sur sa tête. A peine le chapeau l'eut-il touchée, que toutes les fleurs sèches parurent aussi brillantes que les autres, & toutes ensemble exhalèrent le parfum le plus délicieux : le vieux, mais nouveau Chevalier, courut à ses genoux, & lui

présenta une autre épée qu'il la supplia de lui ceindre.

Cette double victoire, remportée par deux inconnus, excita vivement la curiosité de tout ce qui composoit la Cour de Lifvard. Galaor sur-tout mouroit d'envie de trouver un moyen d'éprouver si le Chevalier seroit aussi brave en se servant de cette belle épée, qu'il s'étoit montré loyal amant en la tirant du fourreau ; il n'eût peut-être pas été fâché de savoir aussi si la Dame qui remportoit le chapeau étoit assez jolie pour avoir du mérite à la fidélité dont elle venoit de donner des preuves. Amadis rit sous son casque, comme Oriane sous son voile, de toutes les espèces d'agaceries que leur fit Galaor qui ne reçut d'eux que des plaisanteries fines, mais assez polies pour qu'il ne pût saisir l'occasion d'en paroître offensé. Pour le Roi Lifvard , fidèle à sa parole, il serra dans ses bras le beau Ténébreux, sans lui faire aucune instance pour se laisser connoître ; & présentant la main à la Dame inconnue, il la conduisit à son palefroi dont il tint les rênes jusqu'au moment où les deux amans se courbant sur les arçons de la selle, prirent congé de lui.

Amadis & sa chère Oriane s'éloignèrent & prirent un chemin détourné pour rejoindre celui

de Mirefleur ; tous les deux s'applaudissoient d'un triomphe dont ils s'attribuoient l'un à l'autre tout le succès & tout l'honneur : Si je n'adorois pas Oriane, je n'aurois pas conquis cette belle épée, s'écrioit Amadis d'une voix haute : Si j'eusse été plus sévère, disoit d'un ton plus bas la tendre Oriane, je n'aurois pas ce beau chapeau de fleurs.

Amadis marchoit à côté d'elle & pensoit avec transport, en la regardant, à le lui faire encore plus mériter, lorsqu'ils furent interrompus par un Ecuyer qui, sans le saluer, lui dit d'un ton brusque : Arcalaüs vous ordonne de lui conduire sur le champ, & de lui céder cette Demoiselle ; obéissez, & n'attendez pas qu'il vienne vous enlever la tête avec elle. Ah ! dit Amadis, montrez-moi donc le seigneur Arcalaüs. L'Ecuyer le lui fit voir sous une touffe d'arbres, montant à cheval, ainsi qu'un Chevalier d'une taille gigantesque qui l'accompagnoit. Oriane fut si faïcie d'un pareil message, qu'elle pensa se laisser tomber de cheval. Quoi ! ma chère Oriane, lui dit Amadis, pouvez-vous craindre le lâche & perfide Arcalaüs, étant sous ma garde ? Alors, se retournant vers l'Ecuyer : Vas dire à ton maître que je le connois de réputation, & que je suis un Chevalier étranger qui le méprise trop pour obéir à ses ordres.

Arcalaüs,

Arcalaüs, quoique doué d'une force prodigieuse, évitoit volontiers les occasions de se battre : Mon neveu, dit-il à Lindoraque, fils de Cartadaque, géant de l'Isle défendue, allez prendre ce beau chapeau que je destine à ma nièce Madafine ; & si son conducteur ose résister, tranchez-lui la tête, & pendez-la par les cheveux à cet arbre.

Lindoraque s'avancant pour exécuter cet ordre, Arrête, lui cria d'une voix menaçante le beau Ténébreux, ou prends garde à toi. L'un & l'autre à ces mots coururent, leurs lances furent brisées ; mais celle du beau Ténébreux traversant les armes & le corps de Lindoraque, celui-ci fut défarçonné de la force de cette atteinte ; il fit de vains efforts pour se relever ; & retombant sur le tronçon de sa lance, il le fit pénétrer plus avant, & perdit la vie en jettant un cri douloureux.

Arcalaüs, furieux de la mort de son neveu, & voyant que le beau Ténébreux n'avoit plus de lance, fondit sur lui dans l'espérance de le renverser ; mais celui-ci sut éviter le fer d'Arcalaüs, & lui porta en passant un coup d'épée avec tant d'adresse, qu'il lui coupa dans la main la poignée de sa lance, qui tomba sur le sable avec quatre doigts de cette main. Arcalaüs se

sentant sans défense & blessé, prit aussi-tôt la fuite; le beau Ténébreux, qui desiroit purger la terre de ce perfide enchanteur, le suivit quelque temps; mais la peur de s'éloigner trop de sa chère Oriane, le fit revenir auprès d'elle.

Amadis, toujours inconnu par Enil qui continuoit à s'émerveiller des hauts faits de son Hermite, lui dit de prendre la tête de Lindoraque & les quatre doigts d'Arcalaüs, & de les porter au Roi Lifvard de la part du beau Ténébreux. Enil, en arrivant à Londres, renouvela l'admiration qu'on avoit déjà des hauts faits de ce Chevalier inconnu, qu'on comparoit plus que jamais au redoutable Amadis; & Galaor & Florestan, plus piqués que jamais de cette comparaison, seroient partis sur le champ pour le chercher, s'ils n'avoient été retenus par l'approche du combat contre Cildadan. Pendant ce temps, Amadis & sa chère Oriane arrivoient & rentroient dans Mirefleur. Je dois cette épée à votre cousine, dit Amadis à Mabille, en l'embrassant; Oriane se contenta de lui montrer le chapeau de fleurs en rougissant. Eh! vraiment, dit Mabille, je crois sans peine que vous les avez bien mérités l'un & l'autre; mais croyez aussi, ma belle cousine, que vous les devez un peu aux larmes que j'ai versées pour vous depuis votre

départ, & songez que tandis que vous acquérez de la gloire ou que vous vous occupez si doucement à la mériter, cette pauvre Mabile ne connoît que les inquiétudes que vous lui donnez si souvent. Ah ! ma chère cousine, lui dirent-ils tous les deux en l'embrassant, n'est-ce donc rien que d'être la meilleure & la plus aimable des amies ? Que ne puis-je payer de mon sang, disoit Amadis, les larmes que vous avez versées pour moi ? Que ne puis-je, disoit Oriane, amener un second Amadis à vos genoux ? Allons, allons, leur dit en riant Mabile, je vous dispense de vous attendre sur mon état, & je n'imagine encore rien au-delà du bonheur de vous aimer : mais ne causons pas plus long - temps ; vous devez mourir de faim l'un & l'autre, & déjà la nuit approche. A ces mots, elle les amena tous les deux dans sa chambre où la Demoiselle de Danemarck avoit eu soin de préparer un bon souper, & même de disposer la table de façon que par la porte entr'ouverte Amadis pouvoit voir le lit de la belle Oriane. L'amour de la gloire pouvoit seul séparer Amadis de sa chère Princesse, & cet amour étoit animé par le desir qu'il avoit de servir le Roi Lifvard, & de mériter qu'il lui donnât la préférence sur ses rivaux. Lifvard avoit à peu près rassemblé le nombre

des Chevaliers qui devoient combattre avec lui, lorsqu'il fut troublé par un message qu'il reçut d'Urgande; une Demoiselle, envoyée de sa part, remit deux lettres à ce Prince, dont l'une étoit pour lui, l'autre étoit pour Galaor; & cette Demoiselle disparut aussi-tôt sans attendre de réponse.

Urgande, dans la lettre qu'elle écrivoit à Lifvard, lui prédisoit que la bataille contre Cildadan seroit sanglante, que le beau Ténébreux y perdrait son nom; que tous ses hauts faits seroient mis en oubli par un seul coup d'épée, & que par deux autres coups, ceux de son parti seroient vainqueurs, mais qu'elle ne pouvoit lui cacher qu'un de ces trois coups seroit couler son sang.

Galaor qui lut cette lettre avant celle qu'il avoit reçue, ne douta point que le beau Ténébreux ne dût combattre pour Cildadan; & voyant que Lifvard étoit menacé de répandre son sang par les coups que le beau Ténébreux devoit porter, son premier mouvement fut de presser Lifvard de tâcher d'éviter ce combat; mais Lifvard ne put écouter cet avis, & dit qu'ayant vécu toujours avec gloire, il aimoit mieux mourir que d'avoir l'air d'en craindre l'évènement.

La lettre de Galaor portoit que dans ce combat

terrible il demeureroit sans défense; que sa vie seroit au pouvoir du beau Ténébreux, & que cependant elle seroit tout son possible pour que cette vie qu'il avoit déjà rendue si célèbre, ne fût pas terminée.

Lifvard effrayé du péril qui menaçoit son Chevalier, dit à Galaor qu'il étoit prêt à suivre son premier avis; mais celui-ci lui répondit que sans doute il vouloit le punir de le lui avoir donné, & que plus le danger de ce combat menaçoit sa tête, plus aussi vouloit-il en courir tous les risques.

Tous les deux étant donc également déterminés à combattre, ils pensèrent qu'ils auroient le beau Ténébreux pour ennemi. Quelques momens après ils virent arriver deux Chevaliers qui vinrent se présenter à Lifvard; leurs armes brisées faisoient connoître qu'ils venoient d'essuyer un combat sanglant, c'étoit Bruneau de Bonnemer & Brunfil son frère. Bruneau de Bonnemer, auquel son tendre & loyal amour pour Mélicie, sœur d'Amadis, avoit déjà mérité de passer sous l'arc des loyaux amans, accouroit dans l'espérance de conquérir l'épée; mais sachant qu'elle avoit été remportée par le beau Ténébreux, il supplia Lifvard de le comprendre avec son frère dans le nombre de ses cents Chevaliers; ce que

Lifvard leur accorda sur le champ à l'un & à l'autre. Lifvard reçut le même jour une lettre dont il fut bien vivement touché; le Roi Arban de Norgales & Angriote Destravaux lui mandoient qu'étant tombés par surprise sous la puissance de la cruelle Gromadase, veuve du géant Famongomad, elle les tenoit dans les chaînes, leur faisant subir chaque jour de nouveaux supplices. Lifvard, dans l'impuissance de les secourir avant la bataille, les fit assurer que son premier soin, après la défaite de Cildadan, seroit de voler à leur secours.

Le jour du combat approchoit; Amadis s'en souvint, même dans les bras d'Oriane: Ah! lui disoit-il, je ne m'éloigne de vous que pour vous mériter. Dans quel temps pourrois-je me rendre plus utile au Roi votre père? Peut-être le sort me destine-t-il à sauver la vie de celui qui vous donna le jour. Les larmes & les baisers de la tendre Oriane furent sa seule réponse; elle-même aidait Gandalin à bien attacher les armes d'Amadis; elle voulut placer son casque de ses belles mains. Rapportez-moi bientôt, lui disoit-elle, cette tête charmante; c'est tout ce que je desire, puisque je suis sûre de votre cœur. Amadis la ferroit à tous momens dans ses bras, & sentit déchirer son ame en faisant le dernier

effort qui l'éloigna d'elle. Suivi de Gandalin & d'Enil, Amadis, par des routes détournées, fut se rendre dans le château d'Abradan ancien Chevalier dont l'habitation étoit près du champ de bataille que les deux Rois avoient choisi. Le vieux Abradan le reçut avec la politesse dont il usoit pour tous les Chevaliers étrangers; mais lorsque celui-ci le pria d'envoyer un de ses neveux assurer le Roi Lifvard que le beau Ténébreux se rendroit le lendemain sous ses ordres, il rendit à ce héros tous les honneurs qu'il devoit à sa haute renommée.

Lifvard apprit avec la plus grande joie, par le neveu d'Abradan, que le beau Ténébreux combattroit pour lui. Le vieux Grumedan qui devoit porter sa bannière le jour du combat, lui dit : Sire, il ne vous manque plus qu'un Chevalier, mais le beau Ténébreux en vaut lui seul plus de dix. Plusieurs autres disoient : Quoique Amadis soit absent, avec le beau Ténébreux, nous sommes assurés de la victoire. Agrayes, Galaor & Florestan frémissaient de colère d'entendre tenir ces propos, & se promettoient l'un à l'autre d'effacer les exploits de ce Chevalier qu'on osoit comparer au redoutable Amadis.

Le neveu d'Abradan, à son retour du camp de Lifvard, rendit compte au beau Ténébreux

de tout ce qu'on avoit dit lors de son message, & sur le champ Enil se jettant à ses pieds : Ah ! Seigneur, dit-il, accordez un don à l'homme le plus pénétré d'admiration pour vous. Le beau Ténébreux lui tendit la main en accordant ce don : Il manque un Chevalier dans le nombre des cents du parti du Roi Lifvard, reprit Enil ; donnez-moi l'ordre de Chevalerie, & permettez-moi de combattre près de vous. Gandalin regretta bien de ne l'avoir pas précédé dans cette demande ; mais son attachement à la personne d'Amadis, auquel il pouvoit être nécessaire après le combat, lui fit différer de demander la même grace. Le beau Ténébreux ayant armé le Chevalier Enil qui reçut de fortes armes d'Abradan, l'un & l'autre partirent à la pointe du jour, & vinrent joindre le Roi Lifvard qui faisoit déjà ses dispositions pour combattre.

Lifvard embrassant tendrement le beau Ténébreux, lui fit part de son ordre de bataille, & le pria de choisir le poste qui lui conviendrait le mieux. Ce sera celui, répondit-il, d'où je pourrai sans cesse veiller sur votre tête sacrée.

Lifvard harangua ses Chevaliers avec cette fierté noble & cette confiance qui fait également élever les cœurs & se les attacher. Cildadan en fit autant de son côté : Braves Irlandois, leur

disoit-il, ferez-vous toujours tributaires de vos injustes voisins ? S'ils sont plus riches & plus nombreux, songez que vous êtes aussi forts, aussi braves, & qu'aujourd'hui le nombre est égal entre vous. L'un & l'autre parti desiroit trop vivement le signal du combat pour le différer. A peine le son aigu des trompettes eut frappé l'air, qu'il retentit aussi par la course impétueuse des chevaux, & par le choc des armes & des lances brisées. Plusieurs braves Chevaliers perdirent la vie dans cette première atteinte, plusieurs autres furent desarçonnés & foulés par les chevaux avant de pouvoir remonter à cheval. Le beau Ténébreux fit mordre la poussière à tous ceux qui se présentèrent à ses coups ; & Galaor jaloux de ses exploits & desirant les surpasser, fondit comme un lion sur l'escadron où plusieurs géans du parti de Cildadan s'étoient rassemblés, s'étant promis l'un à l'autre de tourner tous leurs efforts contre le Roi Lifvard, & de le prendre prisonnier ou de lui arracher la vie.

Cartadaque, Seigneur de l'Isle défendue, étoit le plus redoutable de tous ; & quoique Florestan l'eût blessé, il avoit déjà renversé six Chevaliers de Lifvard, lorsque Galaor l'attaquant avec furie, le frappa sur son casque avec tant de violence, qu'il lui abbatit l'oreille, & du même

coup fit sauter de sa main la pesante hache dont il étoit armé. Ce géant doué d'une force furnaturelle, saisit Galaor entre ses bras, l'enleva des arçons, & l'eût étouffé, si Galaor, à force de lui donner des coups du pommeau de son épée, ne l'eût assez étourdi pour le faire tomber de son cheval. Galaor ayant alors dégagé son bras droit, enfonça son épée dans la visière de son casque, & lui donna la mort; mais épuisé par ce combat & par le sang qu'il avoit perdu, il resta sans connoissance sur le champ de bataille, sans avoir pu retirer son épée enfoncée dans la tête de Cartadaque. Cildadan étant accouru pour l'achever ou pour le prendre, eût réusé dans son projet, si le beau Ténébreux, s'en étant apperçu, n'eût renversé Cildadan à ses pieds d'un seul coup d'épée. Pendant que Galaor étoit défendu par son frère, le Roi Lifvard n'avoit plus autour de lui que trois ou quatre Chevaliers blessés; & le vieux Grumedan, qui défendoit de son mieux la bannière royale à moitié coupée, fut attaqué par le geant Mandafabul qui commandoit le corps de réserve. Ce géant accourant sur un cheval frais & vigoureux, renversa sans peine celui de Lifvard, saisit ce Prince, l'enleva des arçons, & sortant de la mêlée, il l'emportoît vers les

galères ; heureusement il fut apperçu par le beau Ténébreux qui venoit de remonter sur un cheval frais que Gandalin venoit de lui donner. Effrayé du péril que couroit le père d'Oriane , il tombe comme la foudre sur Mandafabul , & lui portant un coup terrible , il le fend à moitié entre le cou & l'épaule ; l'épée descend assez bas pour blesser le bras du Roi Lifvard , dont le sang aussi-tôt rougit la terre , quoique la blessure fût légère. Mandafabul tomba mort ; & sur le champ le beau Ténébreux couvrant Lifvard de son bouclier , tandis que ce Prince remontoit sur un cheval que lui donna Florestan , s'écria d'une voix terrible : Gaule ! Gaule ! Victoire ! je suis Amadis ! fuyez , & dérobez-vous à la mort. A ces mots , les Irlandois effrayés commençoient à prendre la fuite ; mais le brave géant Grandacuriel les ralliant , les ramena pleins d'une nouvelle ardeur au combat. Amadis , qui dans ce moment perdit le nom de beau Ténébreux , selon la prédiction d'Urgande , soutint presque seul l'effort de ce nouveau combat , les Chevaliers de Lifvard s'occupant alors du salut de ce Prince qui remontoit à cheval , & dont on rattachoit les armes. Florestan seul s'apperçut du péril d'Amadis , vola pour le secourir ; & Grandacuriel désespéré de

voir tomber ses Chevaliers sous l'épée d'Amadis qui l'avoit déjà blessé, tourna bride sur Lifvard, & fondit sur ce Prince, pour venger la défaite de Cildadan qu'il voyoit assurée; mais Amadis ayant connu son dessein, le suivit avec la même vitesse, & lui porta sur son casque un coup si furieux, que les attaches se rompirent, le casque tomba, & Lifvard, qui l'épée haute s'étoit mis en défense, lui fendit la tête, & le fit tomber mort à ses pieds. Grandacuriel fut le dernier du parti de Cildadan, qui périt en combattant. Le reste des Irlandois prit la fuite vers leurs vaisseaux, en abandonnant le Roi Cildadan étendu parmi les morts, ainsi que Galaor.

Lifvard, pénétré de reconnoissance pour Amadis, s'avançoit pour l'embrasser comme un héros auquel il devoit la vie, mais il le trouva dans un désespoir affreux; il n'avoit point apperçu Galaor depuis qu'il l'avoit vu tomber, & le croyoit mort, puisqu'il avoit cessé de combattre; il pria Florestan & son cousin Agrayes de l'aider à le chercher parmi les morts. Ce ne fut pas sans peine qu'ils le trouvèrent couvert de sang & de blessures, & sans donner aucun signe de vie; ils reconnurent le Roi Cildadan à quelques pas de lui dans le même état; & tous les trois

se préparoient à les faire emporter, lorsqu'ils virent arriver douze Demoiselles suivies de quatre Ecuyers, dont la plus apparente leur dit : Ces deux Princes en ce moment sont perdus pour vous, mais ils respirent encore; donnez-nous-les, & laissez-nous-les emporter. Quoi! donnerois-je mon frère, dit Amadis? Vous le devez sans hésiter, lui répondit-elle, si ses jours vous sont chers. Amadis, en ce moment, se souvint de la protection d'Urgande; il couvrit de larmes les joues presque froides de son frère, & le laissa relever de terre, ainsi que Cildadan, par les douze Demoiselles & les quatre Ecuyers qui les posèrent doucement sur deux lits couverts de pourpre, & les emportèrent dans un vaisseau richement orné qui les attendoit sur le rivage.

Amadis & Florestan, après les avoir vu partir, allèrent relever le vieux géant Gandalac qui désespéré d'avoir vu tomber Galaor qu'il avoit élevé comme son fils, s'en étoit pris à un autre géant du parti de Cildadan, dont Galaor avoit reçu par derrière un coup de massue. Ces deux géans s'étoient si bien entre-assommés, que l'Irlandois avoit perdu la vie, & que Gandalac alloit la perdre s'il n'eût été promptement secouru.

Lifvard fit enlever les morts des deux partis ; il fit prendre soin des blessés , & fit partir un de ses Chevaliers , pour aller annoncer à Brisène l'heureux succès de ce combat terrible , le retour d'Amadis , & toute la part que ce héros avoit à la victoire qu'il venoit de remporter.

La Reine de la grande Bretagne partit aussitôt pour aller au-devant du Roi son époux , & regretta qu'Amadis ne fût pas venu lui-même lui porter ces heureuses nouvelles ; mais Amadis savoit qu'il n'eût point trouvé sa chère Oriane auprès d'elle , & son cœur étoit déchiré du funeste état où son frère Galaor étoit encore lorsqu'il avoit été secouru par les douze Demoiselles & leurs Ecuyers. La Reine Briolanie prit l'occasion du départ de Brisène , pour lui demander la permission d'aller passer quelques jours à Mirefleur près de la Princesse Oriane qu'elle ne connoissoit point encore. Oriane prévenue par sa mère de l'arrivée de Briolanie , fit tout préparer pour la bien recevoir , & ne put s'empêcher de desirer secrettement dans son cœur , de ne pas trouver à cette jeune Reine des charmes aussi séducteurs que ceux que la renommée avoit si souvent célébrés.

La première entrevue d'Oriane & de Briolanie fut affectueuse & polie , mais accompagnée de

cet examen sévère , & de cette curiosité qui caractérise presque toujours celle de deux jeunes personnes qui se voient pour la première fois , & qui peuvent se disputer l'empire de la beauté. Briolanie approchoit si fort de la perfection , qu'un sentiment jaloux se réveilla dans le cœur d'Oriane : elle eut peine à croire qu'Amadis eût pu voir tant de charmes sans devenir sensible... Il est donc vrai que rien ne peut rassurer une amante , & que l'amour porte toujours dans l'ame un trouble secret que rien ne peut calmer , puisque l'arc des loyaux amans & la conquête de l'épée ne suffisoient pas pour la rassurer !

Briolanie, moins agitée en ce premier moment, rendit justice à la belle Oriane : elle la trouva si charmante, si parfaite , qu'elle ne douta plus que ce ne fût pour elle qu'Amadis eût si souvent poussé des soupirs en sa présence , que ce ne fût le desir de retourner aux genoux d'Oriane qui l'eût pressé de la quitter si promptement après la défaite d'Abyseos , & qui l'eût rendu plus embarrassé que galant, lorsqu'elle avoit été prête à lui laisser connoître l'impression qu'il commençoit à faire sur elle. Briolanie, en voyant Oriane, bannit plus que jamais toute espérance d'enchaîner Amadis , & la tranquillité de son ame lui permit de faire mille caresses si vraies

& si tendres à la divine Oriane, que celle-ci ne put se refuser à les lui rendre. Un jour, causant ensemble avec cette douce confiance que de jeunes personnes ont toujours l'air d'avoir l'une pour l'autre quand elles desirent de se plaire, Oriane se crut bien fine, & imagina bien cacher ses secrets sentimens, en disant à Briolanie : Mais, ma belle cousine, comment, étant maîtresse d'un beau Royaume & de votre main, n'avez-vous jamais imaginé d'offrir l'un & l'autre au fils aîné du Roi de Gaule, pour prix de sa victoire sur Abyseos ? Il me semble que vous n'auriez jamais pu faire un meilleur choix. Ah ! ma belle cousine, reprit Briolanie (sans pouvoir s'empêcher de faire un soupir), je ne vous cacherai pas que d'abord j'en ai eu le dessein ; mais je me trouvai bien heureuse d'avoir renfermé ces premiers sentimens, lorsque les soupirs, l'air distrait, & quelques plaintes même, me firent juger que le cœur d'Amadis étoit plein d'une grande passion. Auroit-il mérité d'ailleurs (me dis-je en moi-même) de passer sous l'arc des loyaux amans, s'il n'eût été amoureux autant qu'il étoit fidèle ? Vous savez en effet de plus avec quelle facilité ce Prince a remporté l'épée ; ce qui nous est une nouvelle preuve qu'il aime & qu'il est aimé. J'ignore,

ajouta-

ajouta-t-elle, en jettant les yeux sur ceux d'Oriane qui les tenoit alors baissés, j'ignore quelle est l'heureuse Princesse que ce héros adore; mais qu'il est doux, qu'il est honorable pour elle, d'être aussi parfaitement aimée! Oriane forcée de suivre cette conversation embarrassante, lui dit enfin: Mais, ma cousine, ne seroit-ce pas cette Demoiselle avec laquelle il vint sous le nom du beau Ténébreux, lorsqu'il tira du fourreau cette épée qui depuis soixante ans n'avoit pu l'être par personne? car ce fut cette même Demoiselle qui remporta le précieux couvre-chef..... Je pense tout comme vous, reprit assez vivement Briolanie, & si nous revoyons Amadis au retour de Lifvard, ah! ma cousine, il faudra que nous fassions si bien l'une & l'autre, qu'il soit forcé de nous découvrir quelle étoit celle qui remporta le chapeau de fleurs. J'espère en effet que nous le reverrons bientôt, reprit Oriane; cependant je crains bien que sa tendresse extrême pour son frère Galaor ne l'entraîne à le chercher; jamais deux frères n'ont été plus dignes l'un de l'autre, & ne se sont si tendrement aimés. Vous avez bien raison de louer Galaor, reprit Briolanie; j'avoue qu'il est bien aimable & bien brave, mais son cœur est si léger!..... Que ne fait-il aimer comme

Amadis , puisqu'il a reçu les mêmes dons de plaire ? Ah ! ma charmante cousine , dit Oriane , il me semble qu'il seroit bien flatteur & bien doux de faire assez complètement la conquête de l'aimable Galaor , pour attacher son cœur & triompher de sa légèreté.

Tandis que les deux belles Princesses s'occupoient de Galaor , ce jeune Prince éprouvoit bien des événemens extraordinaires : il ne reprit point la connoissance tant qu'il fut sur la galère dans laquelle les douze Demoiselles l'avoient enlevé du champ de bataille avec Cildadan ; & , lorsqu'il commença d'ouvrir les yeux , il se trouva sur un lit dans un salon richement orné , élevé de trente pieds sur quatre gros piliers de marbre , & situé dans un grand jardin émaillé de fleurs. Cildadan n'étoit pas dans une position si riante ; en reprenant ses sens il se trouva dans un bon lit , mais ce lit étoit enfermé sous une voûte dans une tour bâtie sur une roche isolée que la mer environnoit & battoit de toutes parts.

Les secours que l'un & l'autre reçurent , furent cependant les mêmes : Cildadan vit bientôt arriver une Demoiselle respectable par son âge & par son maintien , suivie de deux vieux Chevaliers ; elle versa sur ses blessures un baume

assez salutaire pour lui procurer un doux sommeil. Galaor fut traité de même par une Demoiselle entre deux âges, qui s'étoit fait suivre par deux charmans enfans de quatorze à quinze ans, qui portoient chacune de petites boîtes de jaspe fleuri, pleines du baume le plus précieux. La Demoiselle qui les conduisoit vit avec plaisir que Galaor leur sourioit en les regardant; elle espéra dès ce moment beaucoup de sa guérison, & dit aux jeunes filles qu'elle laissa près de lui, d'être attentives à lui rendre compte des progrès du retour de sa santé. Galaor les laissa faire tout ce qu'elles voulurent, & sentit bientôt calmer la douleur que lui causoient ses blessures; mais il ne s'endormit point comme Cildadan, & s'amusa beaucoup à causer avec ces deux aimables enfans qui savoient les plus jolis contes, & qui les tenoient de plusieurs Fées douées d'autant d'imagination que de pouvoir; malheureusement les manuscrits de ces contes se perdirent alors, & furent bien des siècles avant d'avoir été retrouvés par Hamilton, le Chevalier de Boufflers & M. de Marmontel.

Lorsque la Demoiselle revint le lendemain, elle fut rassurée sur l'état de Galaor, en levant le premier appareil; elle lui fit espérer qu'au

bout de huit jours il feroit en état de se lever. Mais , lui dit-il , ne mettez-vous pas le comble à vos bienfaits , en me procurant la liberté ? Si cette grace n'est pas en votre puissance , je vous conjure de faire avertir la célèbre Urgande de ma situation. La Demoiselle se prit à rire : Ah ! ah ! dit-elle , vous avez donc bien de la confiance dans le pouvoir d'Urgande ? Comment n'en aurois-je pas , dit-il , dans ma première bienfaitrice , pour laquelle je voudrois exposer mille fois ma vie ? Puisque vous pensez ainsi , lui répondit-elle , je suis assez de ses amies pour vous promettre de sa part de vous guérir & de vous remettre en liberté , pourvu que vous m'accordiez un don pour elle , dont elle vous fera souvenir quand elle aura besoin de vous. Galaor n'hésita pas à le lui promettre ; & la Demoiselle en sortant le laissa dans la même compagnie que la veille. Cildadan ne jouissoit pas d'une société si riante ; il n'étoit soigné que par la vieille Demoiselle , accompagnée des deux Chevaliers armés dont les longues barbes blanches tomboient sur leur ceinture ; & , quoiqu'il sentît que de jour en jour sa santé se réparoit , il avoit la douleur de se voir dans une prison inaccessible , sous la garde de la Demoiselle & de ces deux

Chevaliers qui se retiroient toujours sans parler.

Le troisième jour , lorsque la Demoiselle revint chez Galaor , l'une des deux jeunes filles accourut vers elle & lui dit : Mon Dieu ! ma tante , je suis bien inquiète aujourd'hui du Chevalier blessé ; il a paru ce matin plus tourmenté qu'à l'ordinaire ; il me prenoit la main , il sembloit me demander du secours , & j'ai bien regretté de n'être pas aussi savante que vous ; j'aurois moi-même appliqué du baume nouveau sur ses blessures ! Eh bien ! soyez attentive , lui dit-elle , à ce que vous me verrez faire , & s'il retomboit dans le même état , vous pourrez me remplacer.

La Demoiselle à ces mots s'approcha du Chevalier blessé : Quoi ! Galaor , lui dit-elle , est-il possible que vous puissiez méconnoître votre meilleure amie , & croyez-vous qu'une autre qu'Urgande eût pu vous sauver la vie ? Galaor voulut faire un effort pour embrasser ses genoux , mais Urgande l'arrêta : Toute espèce d'agitation , lui dit-elle , pourroit vous être nuisible ; lorsque les premiers huit jours seront passés , soyez sûr que je vous donnerai de nouvelles marques de mon amitié.

Urgande se mit aussi-tôt en devoir de décou-

vrir ses blessures, & sa nièce Juliande s'appliqua soigneusement à voir comment elle s'y prenoit pour les traiter. Galaor plein de courage, n'avoit reçu que des blessures honorables dans ce combat, presque toutes avoient porté sur son sein, & Juliande fut bien attendrie en le voyant aussi maltraité; jamais elle n'avoit été plus attentive aux leçons de sa tante qu'elle le fut dans ce moment; ses mains blanches se promenoient de blessures en blessures & levoient bien doucement les appareils. Elle cherchoit avec inquiétude s'il en étoit échappé quelqu'une à sa tante qui sourioit de cet examen, & qui finit par l'interrompre. Quoique le bon cœur de Galaor commençât à lui donner l'air de la plus vive reconnoissance, la prudente Urgande prit le parti de toucher légèrement le front de Galaor qui s'endormit aussi-tôt. Elle fit retirer ses nièces, & occuper leurs places par Gasuval son Ecuyer, & par Ardan, le nain d'Amadis, qu'elle avoit amené dans sa galère, pour servir Galaor lorsqu'il seroit guéri de ses blessures.

Son assoupissement ayant peu duré, ce Prince à son réveil fut très-fâché de ne plus voir les deux jolies nièces d'Urgande; & la présence de deux hommes qu'il aimoit ne put le dédom-

raager de celle de deux jeunes Demoiselles qui lui plaisoient : il fut forcé cependant, les quatre nuits suivantes, de causer assez tristement avec eux, sans oser se plaindre à la sage Urgande de l'avoir privé d'une société beaucoup plus aimable.

Pendant ce même tems, Urgande continua de laisser croire à Cildadan qu'il avoit perdu pour toujours la liberté, & lorsqu'elle lui donna quelque espérance de sortir de cette prison, ce ne fut qu'après l'avoir amené par degrés à lui promettre que désormais tout ressentiment seroit éteint dans son cœur contre le Roi Lifvard & ses Chevaliers, & que non-seulement il se soumettroit à lui payer le tribut accoutumé, mais même à devenir désormais son allié le plus fidèle.

Quelques jours après que Cildadan en eut prêté le serment, Urgande fut forcée de sortir de son isle & de se rendre chez le sage Alquiffé pour prendre avec lui des mesures sur les grands événemens qu'elle prévoyoit être déjà prochains. Elle se plaignit en présence de ses nièces de l'embarras où elle étoit de n'être plus à portée de pouvoir prendre soin des deux Chevaliers blessés. Ah ! ma chère tante, lui dit Juliande avec empressement, ma sœur & moi nous avons été

tellement attentives à vous voir soigner leurs blessures , que vous pouvez avec confiance nous envoyer à leur secours. Pour moi , continuait-elle , je me charge de Galaor , & vous verrez à votre retour que vous ferez bien contente de mes soins & de mon adresse. Urgande fut un instant sans lui répondre On ne peut fuir sa destinée , dit-elle ; allez donc les trouver , mes chères enfans , & rassurez-les sur mon absence qui sera la moins longue qu'il me sera possible.

Elle partit , à ces mots , sur un char traîné par deux dragons , & disparut bientôt dans les airs. La sœur aînée de Juliande , qui se nommoit Solise , courut au secours de Cildadan , & voyant les deux vieux Chevaliers prêts à la suivre , son bon petit cœur lui fit imaginer que leur présence ne pouvoit être que nuisible à la guérison de Cildadan , en entretenant sans cesse dans son esprit l'idée de sa captivité : les deux vieux Chevaliers que l'air de la mer avoit enrhumés , furent fort aises d'éviter cette corvée , & Solise munie des médicamens nécessaires , courut sur le rocher où reposoit Cildadan. Elle fut assez agréablement surprise en entrant dans la chambre de ce Prince , pour s'arrêter quelques momens à le considérer. Cildadan avoit à peine un an

plus que Galaor, il l'égalait presque pour les graces & pour la beauté : Ah ! s'écria-t-il , en voyant entrer Solise , j'espère tout puisqu'une divinité bienfaisante daigne venir à mon secours !... Solise s'approcha d'un air doux & compâtissant : Je regrette bien , lui dit-elle , de n'avoir pas suivi ma tante dans les premières visites qu'elle vous a faites ; je ne connois point encore vos blessures ; mais soyez certain que je ferai de mon mieux pour que vous ne vous apperceviez pas de son absence. Ah ! lui dit-il , je sens déjà que votre présence me rappelle à la vie , & à l'espérance d'un sort plus heureux.

Juliande n'avoit perdu que le tems de voir disparaître Urgande , pour voler au secours de Galaor. Son petit amour-propre de quatorze ans lui faisoit croire qu'elle étoit assez habile pour étonner sa tante , à son retour , par le succès des soins qu'elle alloit prendre ; & ce pauvre Galaor , d'ailleurs , lui paroissoit si joli , si doux , si riant , qu'elle se sentoît un secret plaisir à le guérir & à mériter sa reconnoissance. Quoi ! c'est vous , belle Juliande , s'écria-t-il (en la voyant entrer seule , & lui voyant fermer la porte avec soin pour n'être pas interrompue ni distraite dans un travail qu'elle sentoît mériter toute son attention) , quoi ! c'est vous qui

venez aujourd'hui pour me secourir ! Juliande lui fit part des raisons qui venoient de forcer Urgande à partir , & ces raisons parurent si bonnes à Galaor , qu'il en trouva bientôt d'aussi fortes pour envoyer Ardan rassurer Amadis sur son état présent. Il ordonna à Gasval de parcourir sur-le-champ l'isle d'Urgande pour lui trouver un cheval propre à porter un Chevalier , espérant être bientôt en état de s'en servir. L'un & l'autre obéirent à des ordres aussi pressans ; & Galaor , en voyant Juliande s'approcher de son lit , sentit que chaque pas qu'elle faisoit sembloit hâter sa guérison.

Les blessures de Galaor étoient déjà presque toutes refermées ; il baïsa les jolies mains qui s'occupoient à les découvrir ; il avoit un air si tendre , si reconnoissant , que Juliande en étoit attendrie : Vos blessures vont très-bien , lui dit-elle , mais n'auriez-vous pas un peu de fièvre ? je vois dans vos yeux un feu qui m'inquiète. Galaor la rassura ; son sein étoit déjà découvert , & le pauvre blessé prenant la main de Juliande , la posa sur son cœur : Ah dieux ! s'écria-t-elle , comme il palpite ! . . . Son effroi fut extrême ; elle ignoroit les moyens de calmer une agitation qui n'avoit jamais paru devant sa tante dont elle oublioit les leçons en ce moment. Mais . . .

lui dit-elle d'une voix tremblante, je crains que vous ne soyiez bien plus mal que ces derniers jours. Galaor ne répondit rien, & Juliande fut encore bien plus effrayée lorsqu'elle crut qu'un transport violent mettoit ses jours en danger. Elle en fit un cri de surprise & de douleur ; mais l'instant d'après elle fut rassurée en le trouvant un peu mieux.

La petite boîte de jaspe fut employée à son tour, & les cicatrices tendres & vermeilles qui tranchoient sur la blancheur du sein de Galaor, furent doucement étuvées avec le même baume qui les avoit fermées : elles parurent en si bon état à Juliande, qu'il ne lui resta plus d'inquiétude que pour le retour de ce transport qui l'avoit effrayée au point de la mettre hors d'elle-même ; mais le blessé la rassura. Plus tranquille alors il embrassa tendrement Juliande en la remerciant de lui avoir sauvé la vie ; il la conjura de ne le pas laisser seul pendant l'absence de son Ecuyer ! Ah ! vraiment, dit-elle, je m'en garderai bien. Eh ! que fais-je ? Si ces mêmes accidens alloient vous reprendre Et que diroit ma tante si je négligeois les moyens de vous en guérir avant son retour ? Le bon Galaor l'assura bien qu'il couroit les plus grands risques sans sa présence & sans des soins

affidus : alors Juliande , prenant un petit air grave & bien capable , elle lui présenta de sa main ce qu'Urgande lui faisoit prendre tous les jours ; elle l'arrangea bien dans son lit , & lui prescrivit de se livrer au sommeil pendant quelques heures : cependant elle reprit un air plus tendre , en lui promettant qu'elle se trouveroit à son réveil.

Juliande de ce pas fut rejoindre sa sœur qui revenoit dans l'instant de chez Cildadan : toutes les deux rougirent en se regardant , & Solise fut celle qui demanda la première à sa sœur , comment elle avoit rempli les ordres de leur tante , pour le traitement du Chevalier qu'elle lui avoit confié ? Et vous , ma sœur , lui répondit Juliande d'un air embarrassé ? . . . Pendant quelques momens , les deux jeunes sœurs continuèrent à s'interroger , aucune des deux n'osant hasarder de répondre la première : à la fin , la confiance commençant à se rétablir , elles se mirent à se raconter toutes les deux à-la-fois tout ce qui s'étoit passé dans l'action importante qu'elles venoient de faire ; des ris immodérés interrompirent cent fois leur récit ; une des deux sœurs mettoit sa main sur la bouche de l'autre , pour se faire écouter ; & ce ne fut qu'après s'être presque battues , & s'être baisées

à tous momens, qu'elles s'apprirent mutuellement que l'événement de leurs visites, à quelques petites circonstances près, avoit absolument été le même.

Les trois jours pendant lesquels Urgande fut absente furent si bien employés, les deux sœurs furent si doucement occupées à calmer les légers accidens que leur tante n'avoit pas connus, qu'à son retour ils ne reparurent point en sa présence. Urgande eut l'air d'être très-contente des soins de Solise & de Juliande : elle eut bien celui de croire tout ce que Cildadan & Galaor lui dirent de la reconnoissance qu'ils leur devoient ; mais, comme aucune Fée ne savoit lire aussi bien qu'elle dans l'avenir, dès ce moment elle eut soin de s'assurer de deux excellentes nourrices, & même elle fut prévoir que deux jolis enfans dignes de Galaor & de Cildadan, seroient un jour les compagnons de celui qui devoit naître pour le bonheur d'Amadis & d'Oriane, & pour la gloire & la réunion de la Gaule & de la grande-Bretagne.

Le tems approchoit où ces espèces d'orages si fréquens dans les grandes Cours alloient naître, où les intérêts particuliers prévaudroient sur l'intérêt général, où de vils flatteurs se feroient écouter & forceroient le caractère magnanime

de Lifvard à se livrer à la défiance, à l'injustice, & même jusqu'à l'ingratitude. Ce Prince, après la guérison des blessures qu'il avoit reçues, s'étoit rendu dans la ville de Fernèse où sa famille & sa Cour s'étoient rassemblées. Oriane & Briolanie sentirent une joie presque égale, en y voyant arriver Amadis; mais l'une ne donnoit déjà plus qu'à la reconnoissance, des sentimens que l'autre donnoit à l'amour.

Oriane cependant ne pouvoit se défendre d'une secrète inquiétude, toutes les fois que Briolanie parloit à son défenseur. Cette belle Reine faisant un jour des questions sur l'isle ferme & sur les merveilles qu'elle renfermoit, Amadis peignit celles de la chambre défendue avec tant d'admiration, que Briolanie ne put s'empêcher de lui demander la permission d'en faire l'épreuve. On fait que le Chevalier qui prétendoit à pénétrer jusques dans cette chambre redoutable, devoit surpasser le célèbre Apollidon par ses exploits & par sa renommée; & que la Dame qui se sentoit le courage de se présenter à cette épreuve, ne pouvoit y réussir qu'en surpassant la belle Grimanèse, en charmes, en amour, & en fidélité.

Amadis répondit à Briolanie avec politesse, qu'elle étoit trop en droit de tenter cette

épreuve avec confiance , pour la différer. Cette réponse fuffit pour ranimer les foupçons & le courroux d'Oriane qui fe leva fans regarder Amadis , & fut de ce pas porter des plaintes amères à la Princeffe Mabilie , en lui difant que fon coufin étoit fi convaincu du pouvoir des charmes de Briolanie , qu'il l'avoit lui-même preflee de faire l'épreuve de la chambre défendue. Mabilie fe douta bien que la jaloufie d'Oriane lui faifoit changer le vrai fens de la réponse d'Amadis , & s'étant fait rapporter tout ce qui pouvoit avoir précédé cette réponse , elle jugea que fon coufin ne pouvoit en faire une autre en pareille occafion. Mabilie étoit vive , & fon indifférence naturelle l'empêchoit d'excuser les inquiétudes momentanées des amans ; elle fe fâcha férieufement contre Oriane ; elle lui reprocha d'avoir pensé déjà coûter la vie à fon malheureux coufin , par fon injuftice : Vous favez , lui dit-elle , que fa vie ou fa mort dépendent abfolument de vous ; & puifque vous avez l'ingratitude de vous livrer encore à des foupçons que tant de raifons doivent bannir à jamais de votre ame , je ne veux plus en être le témoin , & je vais prier le Prince Galvanès , mon oncle , de me remener en Ecoffe avec lui.

Oriane fondant en larmes , fe précipita dans

les bras de sa cousine ; elle convint de tous ses torts , & fut en obtenir le pardon. Le même jour Briolanie & les Dames de la Cour pressèrent vainement Amadis de leur dire le nom de la Dame qui l'accompagnoit lorsqu'il obtint l'épée , & lorsqu'elle remporta de même le beau chapeau de fleurs. Amadis mit tant d'esprit & d'adresse dans cette réponse , qu'il les contenta sans leur rien apprendre. Oriane profita de cette occasion pour lui prouver que la tranquillité de son ame lui permettoit de lui faire des plaisanteries , & le pressa si vivement de lui dire le nom de cette Dame , ou du moins de la lui peindre , qu'il ne put se tirer d'embarras qu'en lui disant : Madame , pendant tout le tems que je fus avec elle , je n'ai pu voir que ses cheveux , & je fus surpris de les trouver presque aussi beaux que les vôtres.

Les Dames ne s'arrêtent pas facilement dans leurs questions , & sur-tout les Dames de la Cour qui sont souvent très-exigeantes ; mais Amadis fut heureusement appelé par le Roi Lifvard , & se rendit chez ce Prince ; il trouva près de lui Quedragant qui sur-le champ lui dit : Chevalier , sous le nom du beau Ténébreux vous m'avez donné la vie & fait promettre de me rendre à la Cour du Roi de la
grande

grande-Bretagne; vous m'avez fait jurer de ne plus porter les armes contre lui, d'attendre Amadis en sa Cour, & de renoncer à tout ressentiment de la mort de mon frère Abyes; j'ai rempli ma promesse, & je m'acquitte envers vous; mais que le beau Ténébreux me fasse donc connoître Amadis, & soyez encore assez généreux pour m'obtenir son amitié, & pour lui demander de me recevoir au nombre de ses frères d'armes, & de me permettre de lui demeurer attaché le reste de ma vie. La réponse d'Amadis fut d'accourir à Quedragant, de l'embrasser, & de lui jurer pour toujours cette fraternité d'armes si sacrée pour nos braves & loyaux ancêtres.

Landin, le neveu de Quedragant, témoin de cette nouvelle alliance, s'avança vers Florestan d'un air noble & riant : Brave Chevalier, lui dit-il, je venois pour remplir ma promesse & pour vous combattre; mais j'espère que vous ferez aussi généreux qu'Amadis, en recevant cette épée à la place de mon gage que je vous avois remis. A ces mots, il lui présenta par la poignée celle qu'il portoit à son côté; Florestan se hâta de détacher la sienne : Je ne l'accepte, brave Landin, lui dit-il, qu'à condition que vous recevrez la mienne, & le même

ferment que mon frère vient de faire à votre oncle. Cet heureux accord entre ces deux Chevaliers, la noblesse & la vérité qu'ils y portèrent, attendrit toute la Cour de Lifvard ; Quedragant & Landin regrettèrent que Galaor n'en eût pas été le témoin, & promirent dès ce moment à ses frères de partager les soins qu'ils alloient prendre pour le trouver.

Lifvard eût désiré partir lui-même pour entreprendre la recherche de son Chevalier ; mais il sentit qu'il devoit tous ses soins à la délivrance d'Arban de Norgales & d'Angriote d'Estravaux qui languissoient dans l'isle de Montgase, exposés aux mauvais traitemens que la barbare veuve de Famongomad leur faisoit essuyer dans la plus affreuse prison.

Amadis & Florestan étoient prêts à partir avec Agrayes pour chercher Galaor, lorsqu'un événement qui d'abord effraya toute la Cour de Lifvard, les arrêta. Ce Prince se promenant vers la fin du jour sur le bord de la mer, vit approcher deux pyramides de feu, dont l'une s'élevoit jusqu'aux nues, & paroissoit sortir du sein des eaux. Lifvard, trop intrépide pour en être effrayé, s'avança suivi des trois frères & d'Agrayes ; ils distinguèrent bientôt au milieu des flammes qui devinrent plus brillantes que

jamais, une galère dorée qui portoit des voiles de pourpre , & construite sur le modèle de celle que montoit Cléopâtre sur le Cydnus, quand elle parut la première fois aux yeux de Marc-Antoine ; des sons harmonieux & douze Demoiselles vêtues de blanc, qui, parées de guirlandes de fleurs, paroissoient sur les bords de cette galère, annoncèrent à Lifvard l'arrivée de la sage Urgande.

Cette puissante Fée tenoit dans ses mains un petit coffre d'or ; elle en tira sur le champ une bougie allumée qu'elle jetta dans la mer, & dans l'instant ces feux s'éteignirent. Lifvard s'avança pour lui donner la main. Amadis voulut baiser le bas de sa robe ; mais Urgande l'embrassant, lui dit : Vous iriez vainement à la recherche de votre frère Galaor ; il est dans mon isle , invisible pour tous les mortels ; mais soyez tranquille sur son état, jamais il ne s'est mieux porté. Il est toujours le même, ajouta-t-elle en riant, & bientôt vous le reverrez plus beau, plus brave, mais moins digne que jamais des prix qui sont dus à votre fidélité.

Lifvard conduisit Urgande à son palais où Brisene, Oriane & Briolanie la reçurent avec le plus tendre empressement, & la firent asseoir au milieu d'elles. L'arrivée d'Urgande, & les

bonnes nouvelles qu'elle avoit données de Galaor , ayant arrêté le grand nombre de Chevaliers qui se dispoſoient à partir pour ſa recherche , les Dames furent très-aiſes de n'être point abandonnées , & la joie ſe rétablit dans cette Cour. Jamais vous ne l'avez vue ſi brillante , dit Urgande à Liſvard , & nul Souverain ne peut rasſembler un auſſi grand nombre de Chevaliers renommés. Qui pourroit réſiſter à la force de vos armes , tant qu'ils vous demeureront attachés ? Mais , hélas ! dit-elle les larmes aux yeux , que je crains , ô Roi Liſvard , que la fortune ne ſe laſſe de vous favoriſer , & qu'enorgueilli par votre puiſſance , & trompé par des traîtres & de lâches flatteurs , vous ne vous prépariez les plus mortels chagrins !

Madame , dit-elle à Briſène , ſi la plus haute valeur illuſtre les Chevaliers du Roi votre époux , la plus rare beauté pare votre Cour ; & les événemens qui viennent de ſe paſſer ſous vos yeux , vous prouvent que les vertus & la loyauté des Dames qui la compoſent , ſont égales à leurs charmes : la conquête du chapeau de fleurs eſt la plus honorable & la plus brillante qu'aucune Dame pût jamais faire.

Oriane rougit à ces mots ; & , ſachant que rien ne pouvoit échapper à la ſavante Urgande ,

elle craignit qu'elle ne dît quelque chose qui pût la faire connoître ; mais Amadis la rassura bientôt , en lui disant tout bas que la prudence d'Urgande égaloit son savoir. Il en étoit si persuadé , qu'il osa même presser Urgande de nommer celle dont on cherchoit en vain à connoître le nom. Vraiment , lui répondit Urgande , c'est à vous que je m'adresserois pour le savoir , puisqu'après qu'elle eut couronné ses cheveux du chapeau de fleurs , vous l'amenâtes avec vous , & que vous la délivrâtes des insultes de Lindoraque & du danger de tomber dans les mains d'Arcalaüs : mais je crois que nous n'en savons ni plus ni moins l'un que l'autre ; & tout ce que je peux dire de plus , c'est que vous vous trompez tous , si vous imaginez que ce soit une Demoiselle qui tienne le chapeau de fleurs en sa puissance , puisque j'ai quelques raisons pour croire que c'est la plus belle & la plus parfaite de toutes les Dames. Amadis recut alors à son tour ; Urgande sourit finement , & les questions cessèrent. Urgande fut très-aimable pendant toute la soirée qui suivit cette conversation. Sensible aux caresses de la belle Oriane , elle demanda de passer la nuit avec elle ; & , lorsque les Dames se retirèrent , elle fut conduite dans l'appartement de cette Princesse , où Mabilie & Briolanie

occupoient un lit, & cette aimable Fée partagea celui d'Oriane.

Urgande, s'apercevant que Mabille & Briolanie dormoient déjà, prit les mains d'Oriane & lui dit: Vous veillez, belle Oriane; ne parlerons-nous pas un peu de celui qui veille si souvent pour vous? Oriane n'osa répondre, craignant d'être entendue; mais Urgande l'eut bientôt rassurée: elle dit quelques mots, & sur le champ Mabille & Briolanie se mirent à ronfler. Appelez la Demoiselle de Danemarck, lui dit Urgande; & celle-ci accourant à la voix d'Oriane, tomba dès qu'elle eut passé le seuil de la porte, & se mit à ronfler pareillement. Eh bien! charmante Princesse, dit Urgande, vous voyez que nous sommes bien en sûreté. Ah! Madame, dit Oriane, en penchant sa tête sur son sein, je vois bien que rien ne peut vous être caché; mais puisque vous connoissez l'état de mon ame, l'union que j'ai contractée, & mes secrets les plus cachés, de grace, dites-moi ce que vous prévoyez de la suite des événemens de ma vie? Il ne m'est pas permis de vous le découvrir ouvertement, lui dit Urgande. A ce mots, elle prit le ton d'une Sibylle, & lui fit une longue prédiction, où tous les événemens futurs étoient présentés sous une forme méta-

phorique, & dont quelques - uns alarmèrent Oriane , au point de la faire repentir d'avoir fait des questions trop pressantes.

Le charme assoupissant qu'Urgande avoit jetté sur la chambre d'Oriane, cessa dès le lever du soleil. La Demoiselle de Danemarck fut très-surprise en se réveillant de se trouver à demi nue sur le parquet de cette chambre; elle aida la Princesse Oriane à s'habiller. Urgande, la prenant sous les bras, passa chez Lifvard, où les trois frères s'étoient déjà rassemblés: Vous avez connu la vérité de mes prédictions , leur dit-elle, puisque trois grands coups d'épée ont décidé du sort du combat contre Cildadan, & que l'un de ceux qu'Amadis a portés au moment de délivrer Lifvard , a fait couler le sang de ce Roi jusqu'à terre : je vais vous en faire de nouvelles; mais elles sont si compliquées , que vous vous tourmenteriez en vain pour les expliquer. Bien des orages, bien des combats, bien du sang répandu vont troubler la paix de cette heureuse Cour; & vous , Amadis , vous ferez bientôt obligé de regretter d'avoir fait la conquête de la riche épée, au point de desirer qu'elle soit ensevelie sous les ondes de la mer.

Amadis étoit trop intrépide pour être troublé par l'annonce du plus grand péril: J'essaie-

rai du moins, dit-il, de ne rien perdre de ce que j'ai eu le bonheur d'acquérir, & je ne crains rien pour ma vie. Ah ! dit Urgande, un aussi grand cœur que le vôtre est propre à tout surmonter ; mais votre magnanimité subira de cruelles épreuves. A ces mots, Urgande prit congé de Lifvard qui la reconduisit à son vaisseau. Dès que les ancres furent levées, les deux feux se rallumèrent ; & les vaisseaux d'Urgande, voguant avec rapidité, disparurent bientôt à tous les yeux.

Une heure après son départ, une Demoiselle assez belle & bien parée, mais d'une taille presque gigantesque, se fit annoncer à Lifvard, & lui demanda de l'écouter. Lifvard lui répondit de l'air le plus poli, qu'il étoit prêt à l'entendre. La Demoiselle alors tira d'un riche porte-feuille une lettre scellée de deux sceaux : Avant de l'ouvrir, dit-elle d'un air fier, puis-je savoir si celui qui se faisoit nommer le beau Ténébreux est dans cette Cour ? Amadis prit la parole, & lui dit qu'il desiroit, en se faisant connoître, qu'elle voulût l'employer pour son service ; alors cette Demoiselle que tous ses propos firent bientôt surnommer l'injurieuse, en tint de très-offensans pour lui, dit qu'elle doutoit qu'il osât répondre à la lettre qu'on alloit

lire. Amadis sourit , & pria le Roi de lui permettre d'en faire lui-même la lecture. Cette lettre portoit que Gradamase , la géante du lac brûlant , & sa fille Madasime , desirant épargner le sang de leurs sujets , & même de Lifvard , propoisoient de remettre la possession de cette souveraineté , & la délivrance d'Angriote & d'Arban de Norgales , au sort d'un combat que le redoutable Ardan-Canille livreroit seul à seul contre Amadis. Cet Ardan Canille étoit une espèce de monstre , de la taille d'un géant , d'une figure horrible , & d'une force si prodigieuse , que depuis cinq ans personne n'avoit osé le combattre. La Demoiselle injurieuse , après la lecture de cette lettre , finit par dire : Amadis , attends-toi , si tu n'acceptes pas ce combat , à recevoir bientôt en présent les têtes des deux Chevaliers que tu regardes comme tes compagnons. Amadis ne voulut pas laisser le tems à Lifvard de répondre. Oui , j'accepte ce combat , dit-il à la Demoiselle ; mais quelle sûreté Gradamase donnera-t-elle de l'accomplissement des propositions qu'elle fait dans sa lettre ? Je crois , dit la Demoiselle , qu'elle risque si peu dans l'événement d'un combat contre vous , que j'offre de sa part de remettre la belle Madasime sa fille , en ôtage entre les

main du Roi Lifvard, avec dix Chevaliers & autant de Demoiselles de haut parage ; on amenera même les deux prisonniers pour qu'ils soient témoins du combat , & qu'on leur tranche la tête au moment où l'on verra tomber la vôtre.

Bruneau de Bonnemer aimoit trop Amadis, pour entendre sans indignation les propos de la Demoiselle injurieuse : Sachez, lui dit-il, que tel que puisse être Ardan Canille, sa présomption & sa force ne le garantiront pas de tomber sous les coups d'Amadis ; & je désirerois vivement que votre Ardan pût amener un second, pour me mettre à même de le combattre. Ah ! vraiment , dit la Demoiselle injurieuse , je ne comptois que sur la tête d'Amadis ; mais , puisque vous êtes si fort son ami, je me sens assez le desir de voir aussi tomber la vôtre, pour vous promettre de vous amener mon frère qui se chargera de ce soin. Sur cela Bruneau présenta son gage à la Demoiselle injurieuse qui le reçut, & fut le porter à Lifvard avec une attache de pierreries, priant ce Prince de garder les deux gages jusqu'après le combat.

La coutume étoit alors de bien recevoir, & même de traiter avec magnificence ceux que l'on chargeoit de porter de pareils cartels. Amadis, voulant voir si la Demoiselle injurieuse

soutiendrait toujours le même ton & le même caractère , s'approcha d'elle , & la pria de venir se reposer & dîner dans son palais. Tous les lieux me sont égaux , lui dit-elle , & je n'imagine point de raison de vous refuser ; je suis si contente d'ailleurs de vous voir , contre mon attente , accepter un combat que l'amour de la vie vous devoit faire éviter , que je me plais à voir plus long-tems la victime qu'Ardan Canille sacrifiera bientôt aux mânes de Famongomad & de Barfinan.

A ces mots , elle lui présenta la main d'un air plus fier que jamais , & se laissa conduire à son palais.

Amadis l'ayant fait entrer dans un riche appartement qui malheureusement se trouvoit être celui qu'il occupoit , il crut qu'il étoit de la politesse de l'y laisser seule quelque tems avec une Demoiselle qui l'avoit suivie ; & de ce pas il alla donner ses ordres pour faire promptement servir un somptueux repas. La Demoiselle injurieuse , en parcourant des yeux l'appartement d'Amadis , lorsqu'elle fut seule , aperçut au chevet de son lit la belle épée qu'il avoit conquise , comme le prix de son amour & de sa loyauté ; elle forma sur le champ le coupable dessein de la lui ravir , & elle eut

l'adresse de l'exécuter en la tirant de son riche fourreau & la plaçant sous sa robe où la grandeur de sa taille lui donna le moyen de la cacher. Bientôt après elle sortit, sous le prétexte de parler aux Ecuyers qui l'avoient suivie; &, remettant cette épée à l'un de ceux qui retournoient à son vaisseau, elle lui donna ses ordres pour la cacher à fond de cale, & sur le champ elle revint d'un air libre dîner avec Amadis & Bruneau de Bonnemere qui ne purent, par toutes les politesses dont ils la comblèrent, l'engager à leur parler d'un ton plus honnête & plus doux.

La Demoiselle injurieuse abrégéa sans peine un dîner que rien ne rendoit agréable par l'humeur qu'elle y portoit sans cesse; &, se hâtant de retourner à son vaisseau, elle partit très-contente de son message, & très-aise d'avoir privé son ennemi de l'épée dont les géans ses oncles avoient éprouvé la bonté.

Dès qu'elle fut de retour au lac brûlant, non-seulement elle se fit honneur de la fierté qu'elle avoit mise dans son message, de sa réussite à mettre Amadis à portée de tomber sous les coups d'Ardan, mais aussi d'avoir su lui dérober la bonne épée que ce dernier reçut de sa main avec bien de la reconnoissance, ne

pouvant s'en procurer une meilleure pour le combat qu'il étoit prêt à livrer.

Ardan joignoit à sa taille de géant une figure hideuse , une ame atroce , & n'étoit fait que pour inspirer l'horreur & le mépris de son amour. Ce monstre avoit été adouci par les charmes de Madafime dont la main devoit être le prix de son combat contre Amadis. Madafime n'avoit point oublié l'aimable Galaor ; non-seulement elle regrettoit que son frère fût exposé dans un combat aussi terrible , mais elle avoit une si grande horreur pour Ardan , qu'elle avoit résolu de se donner la mort s'il étoit vainqueur , plutôt que de l'accepter pour époux. Je ne veux passer pour être Chevalier digne d'estime , ni recevoir votre main , dit-il à Madafime , si dans moins d'un quart d'heure je ne fais voler la tête d'Amadis , & si je ne vous l'apporte pour présent de noces. En disant ces mots , il osa vouloir l'embrasser , mais son haleine infecte fit reculer d'horreur la pauvre Madafime. La Demoiselle injurieuse ne perdit pas cette occasion de la gronder , en lui disant , qu'aux termes où elle en étoit avec Ardan , elle avoit tort d'affecter une rigueur déplacée. Madafime outrée de douleur de sa position , se trouva du moins heureuse de s'éloigner d'Ardan , lorsque sa mère ,

pour remplir les conditions proposées , la fit partir sur le champ pour se rendre en ôtage à la Cour de Lifvard , sous la conduite d'un vieux géant & de dix Chevaliers ; elle étoit accompagnée de onze Demoiselles qui devoient rester en ôtage avec elle.

Lifvard avoit fait préparer un château pour la recevoir ; elle y fut traitée avec magnificence ; & , quoique aussi tôt on établît une garde autour de ce château , elle ne s'aperçut en rien qu'on voulût la traiter en prisonnière.

Ardan Canille n'arriva dans ce même château que la veille du jour marqué pour le combat : il avoit fait conduire Arban de Norgales & Angriote d'Esttravaux : tous les deux étoient chargés de chaînes ; & ils annonçoient par leur air pâle & leur maigreur , le traitement indigne qu'ils avoient essuyé.

Dès le même jour Ardan conduisit Madasime à laquelle il donnoit la main , à la Cour de Lifvard , pour reconnoître le camp , & régler les conditions du combat.

Amadis apprenant que cette Princesse approchoit , fut à cheval au-devant d'elle , accompagné d'Agrayes , de Florestan & de plusieurs autres Chevaliers. Il aborda Madasime d'un air respectueux & galant ; & , sans lui rien dire qui

pût lui rappeler le temps qu'il avoit passé près d'elle avec Galaor, il lui dit qu'il s'estimerait heureux s'il avoit à combattre pour son service. Regardant alors l'horrible Canille, il ne fut ému d'aucune autre crainte que de celle de voir tomber la belle Madasime en son pouvoir. Il lut sans peine dans ses yeux l'horreur que cette espèce de monstre lui donnoit, & se sentit animé plus vivement que jamais à l'en délivrer.

Le brutal Ardan se trouva très-offensé qu'un Chevalier qu'il ne connoissoit point encore, eût l'audace d'aborder celle qu'il se destinoit pour épouse : Recules, qui que tu sois, dit-il en s'avancant avec fureur, & saches que c'est me manquer de respect que d'oser lui parler sans ma permission. Je ne t'en dois point, repartit vivement Amadis; apprends que je suis celui qui te punira de tes forfaits, & qui délivrera la belle Madasime de l'horreur de te donner la main.

Quoi ! dit Ardan, c'est toi, courtisan efféminé, que l'audace la plus folle ose porter à venir m'apporter ta tête ? Non, je ne puis croire que les redoutables Famongomad & Barfinan soient tombés sous tes coups, & tu n'as pu leur donner la mort sans la plus lâche trahison. Amadis saisit avec fureur la garde de son épée : Info-

lent, s'écria-t-il, je te punirois sur le champ, sans la sauve-garde qui te garantit encore ; mais bientôt j'espère délivrer Madasime & mes compagnons, & purger la terre d'un monstre qu'elle est lassé de porter. Ardan Canille tout en colère qu'il étoit, n'osa se compromettre sans armes à combattre Amadis, quoique celui-ci n'eût alors que son épée : il éprouva trop la supériorité que la vraie valeur a toujours sur la férocité ; mais, poursuivant encore avec la même insolence : Rends grace, dit-il, à la trêve qui me retient, & à l'arrivée de ton Roi qui s'avance.

Lisvard en effet arrivoit à cheval avec Oriane, Mabilie & Briolanie qui, sachant que Madasime n'avoit rien de la férocité de sa race & qu'elle joignoit des mœurs douces à la beauté, s'étoient déterminées à la recevoir dans leur société, pour adoucir l'effet des conventions qui la forçoient de demeurer en ôtage.

Oriane fut effrayée en voyant l'espèce de monstre que son cher Amadis avoit à combattre ; mais Mabilie fut la rassurer, en lui disant : Pouvez-vous craindre qu'Amadis puisse cesser d'être invincible, & sur-tout étant animé par votre présence ?

L'entrevue fut très-courte. Ardan Canille re-
mit

mit les ôtages entre les mains de Lifvard : & , lorsque la belle Oriane s'avança pour recevoir elle-même la main de Madafime , Ardan dit à celle-ci : Madame , avant la fin de vingt-quatre heures , je reviendrai couvert du sang d'Amadis vous retirer des mains où je vous laisse , & que je destine même avant peu de temps à vous servir.

Oriane & Mabilie regardèrent Ardan avec le mépris qu'il méritoit ; elles emmenèrent Madafime qu'elles voyoient confuse & baignée de larmes. Le combat fut décidé pour le lendemain matin ; & le superbe Ardan Canille étant le maître d'en choisir le lieu , il voulut , pour le rendre plus éclatant , qu'il se passât sur la planimétrie d'une colline sur laquelle s'élevoit en pente douce un énorme rocher plat , dont le faîte pénétoit en saillie sur la mer.

Lifvard , de retour en son palais , envoya préparer la lice sur la colline , & fit élever des échafauds & des balcons pour sa famille & pour sa Cour. Toutes les circonstances rendoient le combat du lendemain l'un des plus mémorables qui se fût donné dans la grande Bretagne ; & quelque confiance qu'il eût dans la force , l'adresse & le courage indomptable d'Amadis , il ne pouvoit sans une vive inquiétude le voir

aux mains avec Ardan qui n'avoit jamais trouvé d'adversaire qui pût lui résister. Lifvard voulut lui-même visiter les armes dont Amadis devoit se couvrir, & dit à Gandalin de les apporter; mais quel fût le désespoir de ce fidèle Ecuyer, lorsqu'il ne retrouva que le fourreau de la bonne épée dont son maître avoit fait la conquête! Il se douta bien alors que la Demoiselle injurieuse l'avoit dérobée. Donnez-moi la mort s'écria Gandalin, en retournant près de Lifvard & d'Amadis. Celui-ci, très-étonné du désespoir d'un homme qu'il aimoit comme son frère, ne s'occupa qu'à le calmer; & lorsque Gandalin s'accusa d'une négligence impardonnable, en n'ayant pas empêché le vol de cette excellente épée, Amadis l'embrassa, & lui dit que toute espèce d'épée seroit suffisante dans sa main, pour défendre une aussi bonne & si juste cause: cependant, voyant Lifvard plus inquiet que lui-même de cette perte, il le fit souvenir qu'il avoit encore dans son cabinet celle que Guilan le Pensif avoit rapportée avec ses armes, après qu'il les eut jettées sur le bord d'une fontaine. Lifvard sur le champ se faisant apporter cette épée, le hasard fit que la lame se trouva juste pour le fourreau de celle qu'il regrettoit.

Les trompettes & les clairons annoncèrent

dès l'aurore le combat mémorable que le soleil alloit éclairer, & toutes les cloches de la Ville appelèrent les fidèles à se joindre aux prières que maints Chapitres, Moines & Nonains élevoient au Ciel pour Amadis. Florestan, Agraves & Bruneau de Bonnemer l'accompagnèrent lorsqu'il partit pour se rendre au lieu du combat; l'un portoit son bouclier, l'autre son casque, & le dernier sa lance.

Lisvard, sans être armé, montoit un cheval d'Espagne, & portoit un bâton d'ivoire comme juge souverain du camp, ayant en seconds sous lui Dom Grumedan & Quedragant. Les Princesses suivoient dans de riches litières. C'est en tournant sans cesse les yeux vers celle qui portoit Oriane, qu'Amadis croyoit sentir encore accroître ses forces & son courage; &, quelle que fût la crainte intérieure de cette tendre amante, elle fut marquer à son amant de la confiance, & l'espérance de le voir couronné bientôt d'un nouveau laurier.

Lisvard & sa suite ne furent pas long-tems sans voir Ardan Canille couvert de fortes armes, & portant à son col un bouclier d'acier poli, qui, malgré sa taille gigantesque, le couvroit presque entier; il ébranloit une lance du double de la force ordinaire, avec tant de vi-

gueur, que malgré la grosseur de son fust, l'œil trompé croyoit en voir deux dans sa main. Mais ce qui fut bientôt remarqué par Oriane avec la plus vive douleur, c'est que le perfide Ardan avoit osé ceindre à son côté la redoutable épée que la Demoiselle injurieuse avoit dérobée; la trêpe en étoit connue: Amadis même en la reconnoissant en fut ému, se ressouvenant de la prédiction d'Urgande; mais il n'en fut que plus animé pour la conquérir une seconde fois, & pour priver Ardan d'une épée destinée à récompenser la vertu.

Aucun pour-parler entre deux adversaires pleins d'une égale animosité, ne retarda le signal du combat. Amadis tourna ses regards sur sa chère Oriane, en élevant sa lance & la rabaisant avec grace pour la mettre en arrêt. Tous les deux partants avec la même impétuosité, se rencontrèrent au milieu de la carrière, & leurs lances brisées & volant en éclats n'empêchèrent point le choc terrible de leurs boucliers & de leurs chevaux; celui d'Ardan roula mort sur son maître, & celui d'Amadis ayant eu l'épaule cassée, ne lui laissa que le tems de sauter légèrement à terre. Les deux Chevaliers revinrent bientôt l'un sur l'autre l'épée à la main; & c'est alors que l'on connut toute l'importance du vol

qu'avoit fait la Demoiselle injurieuse. Quelque force qu'eussent les coups qu'Amadis portoit sur le bouclier & sur le casque d'Ardan, à peine son épée pouvoit-elle les entamer ; & celle d'Ardan, d'une trempe bien supérieure, tranchoit , déclouoit les armes & le haubert d'Amadis dont le sang commençoit à couler , sans que la sienne se fût encore rougie de celui de son ennemi ; cependant il lui portoit des coups si redoublés & si terribles , que souvent il le faisoit reculer, chanceler, & le mettoit dans un si grand désordre, qu'Ardan heureusement ne lui portoit presque jamais que des coups mal assurés ; mais aussi tous ceux qu'il réussissoit à lui donner, tranchoient ses armes & faisoient couler son sang. Oriane , ne pouvant supporter l'inégalité de ce combat, ni voir le sang d'Amadis, voulut se retirer du balcon où elle fut retenue heureusement par Mabilie : Ah ! ma cousine , y pensez-vous, s'écria-t-elle ? voulez-vous faire périr Amadis ; il perdra son courage & ses forces s'il ne vous voit plus ? Ne savez-vous pas qu'elles semblent s'accroître de plus en plus à mesure que le péril augmente , & que son élément semble être d'aimer , de combattre & de vaincre ?

Lifvard , Grumedan & Quedragant tremblè-

rent alors la première fois pour les jours d'Amadis, & ne pouvoient espérer qu'il pût surmonter un ennemi qui faisoit si souvent couler son sang, sans perdre le sien ; Amadis lui-même (ainsi qu'Urgande l'avoit prédit) desira plus d'une fois dans cette extrémité, que la mer eût englouti la fatale épée qu'il avoit conquise, & dont Ardan alors se trouvoit armé.

Cependant, honteux de laisser si long-tems indécis un combat qu'il livre sous les yeux d'Oriane, il saisit son épée à deux mains, s'élance sur Ardan, le frappe sur son casque d'un si terrible coup, qu'il le fait tomber sur ses genoux ; mais l'épée trop foible pour en supporter la force, se brise en trois pièces, sans avoir fait d'autre effet que d'étourdir son ennemi. Ardan se relève en chancelant ; alors, voyant Amadis défarmé, bientôt il se rassure & s'écrie lâchement : Regarde, Amadis, la bonne épée que tu ne méritois pas de conquérir & qui va te donner la mort ; & vous, Demoiselles de Cour, avancez sur vos balcons pour voir Madafime vengée, & me reconnoître digne de son amour.

Ce moment étoit en effet si terrible, la défaite & la mort d'Amadis paroissoient si certaines, qu'Oriane, Mabilie même, toutes deux également éperdues, s'arrachèrent du balcon & se

jettèrent la face la première sur un lit où déjà ce n'étoit plus que le genre & le choix d'une mort prompte dont Oriane étoit occupée. Madafime, d'une autre part, fut se jeter aux pieds de Brisène : Ah ! Madame , s'écria-t-elle , le brave Amadis succombe ; mais ne permettez pas que ce monstre d'Ardan profite de sa victoire en me forçant à l'épouser , ou je vais répandre tout mon sang à vos yeux. Rassurez-vous, ma fille, lui dit Brisène, je vous protégerai ; mais ne désespérez pas d'Amadis , jusqu'à ce que vous voyiez rouler sa tête sur la poussière. Mabile entendit ce peu de mots , & sentant toute l'importance qu'Amadis pût voir son Oriane en cette extrémité , elle eut la force & le courage de l'enlever & de la rapporter sur le balcon , à l'instant même où son tendre & loyal amant élevoit les yeux , & sembloit chercher à puiser de nouvelles forces dans les regards de celle qu'il adoroit. Oriane leva ses beaux yeux au Ciel , & les laissa retomber sur ceux d'Amadis. Ce fut le trait de flamme , ce fut le signal auquel Amadis s'élança sur son ennemi ; le frappa du pommeau qui lui restoit , l'étonna , le fit reculer , arracha son écu , & , pensant encore moins à s'en couvrir qu'à redoubler ses attaques , ramassa le fort tronçon d'une lance qu'il porta

dans la visière d'Ardan. Celui-ci l'évite, lève l'épée redoutable, en frappe un coup terrible qu'Amadis pare avec le bouclier d'Ardan, dans lequel la lame pénètre trop avant pour que celui-ci puisse aisément la retirer. Amadis saisit cet instant, le frappe du fer de sa lance qu'il tenoit au tronçon. La douleur que ressent Ardan détend les muscles de son bras, il laisse échapper l'épée, qu'Amadis saisit, qu'il arrache du bouclier, & dont il cherche à frapper son ennemi; mais Ardan défarmé se trouve trop lâche pour chercher les mêmes ressources qu'Amadis avoit su saisir; il se retire à reculons sur le rocher, évitant les coups que son vainqueur se plaît en ce moment à ne pas précipiter, pour que sa chère Oriane puisse jouir plus long-tems du spectacle de sa victoire. Ardan épouvanté parvient en reculant toujours jusqu'à l'extrémité du rocher qui s'avance en saillie sur la mer; c'est-là qu'Amadis s'écrie : Vas, malheureux, tu ne mérites pas de périr par ma main; vas ensevelir ta honte & ta vie coupable dans les flots. A ces mots, le frappant dans la visière d'un coup du pommeau de son épée, il le précipite dans la mer qui s'ouvre, dont les eaux jaillissent, se referment, & le font disparaître pour toujours,

Amadis à l'instant est entouré par Lifvard & ses amis qui célèbrent sa victoire ; mais ce Héros qui voit Arban de Norgales & Angriote près du balcon d'Oriane, court aussi-tôt vers eux, brise les liens qui les attachent encore, & passe avec eux sous le balcon d'Oriane, comme pour lui rendre un nouvel hommage de leur liberté. Oriane ne laisse tomber sur Amadis qu'une seule fleur qu'il cache aussi-tôt dans son sein, car il sent qu'elle est baignée de ses pleurs ; il la reconnoît pour être une de celles du couvre-chef qu'elle a su remporter, & cette fleur lui paroît plus fraîche & plus brillante encore que lorsqu'elle en couronna ses beaux cheveux.

Cependant le sang d'Amadis couloit d'un grand nombre de blessures qui s'étoient rouvertes par l'émotion délicieuse que le prix qu'Oriane venoit de donner à sa victoire, excitoit dans cette ame si passionnée ; Brisène s'en aperçut, elle appella du secours, fit étancher son sang, & le prit avec elle dans sa litière pour le conduire elle-même dans le palais qu'il occupoit ; & , dès le premier appareil qu'on mit à ses blessures, on reconnut qu'aucune ne devoit faire craindre pour sa vie.

Le jour suivant, tandis que toute la famille royale & la Cour ne s'occupoient que de la

viçtoire d'Amadis, la Demoiselle injurieuse , fans paroître abattue de la défaite d'Ardan, ni même honteuse du larcin si lâche dont elle étoit convaincue, s'avança fièrement devant Lifvard : Faites donc appeller, lui dit-elle, ce téméraire ami d'Amadis, dont je vous ai remis le gage contre mon frère ; qu'il se présente s'il ose. Qu'oiqu'il ne vaille pas Ardan Canille, ce sera toujours pour nous une petite consolation que d'emporter sa tête. Bruneau de Bonnemer se présenta sur le champ ; & la Demoiselle ayant alors fait paroître son frère Mandamain, qu'elle avoit amené, les deux Chevaliers renouvellèrent leur défi devant le Roi Lifvard, qui leur remit leurs gages, leur accorda le champ, & leur dit de s'aller armer.

Le même terrain du combat d'Amadis contre Ardan, fut choisi par Mandamain. Bruneau de Bonnemer, jaloux de donner une haute idée de sa valeur au frère de la jeune & belle Mélicie, après les preuves qu'il venoit de lui donner de son attachement, se comporta dans ce combat avec tant d'adresse & de courage, qu'il fut conduire Mandamain, en le faisant toujours reculer, vers une autre pointe de rocher qui s'avançoit en faillie sur la mer, comme celle d'où le féroce Ardan avoit été précipité. Man-

damain éprouva le même sort ; & , la gorge percée d'un coup d'estoc , il tomba du rocher à la renverse , & fut sur le champ enseveli sous les ondes. La Demoiselle injurieuse conservant toujours son caractère , vit tomber son frère sans verser une larme ; alors , courant vers le lieu où son épée étoit tombée , elle s'en frappa le sein , avant que Bruneau pût l'en empêcher : Puisque mon message a coûté la vie à mon Prince , s'écria-t-elle d'une voix encore assez forte , & qu'il me fait perdre aussi mon frère , je n'aurai pas la lâcheté de leur survivre. A ces mots , elle s'élança dans la mer , & laissa tous les spectateurs de sa mort étonnés de son caractère altier & de son courage.

Bruneau , vainqueur de Mandamain , fut reconduit au milieu des acclamations au palais d'Amadis : Cher Bruneau , lui dit ce Prince , en le voyant entrer couvert encore de son propre sang & de celui de Mandamain , le frère le plus tendre ne pouvoit faire rien de plus pour moi ; j'espère que ma sœur Mélicie m'acquittera par sa main de la reconnoissance qu'il m'est également cher & honorable de vous devoir.

La prodigieuse quantité de blessures qu'Amadis avoit reçues dans ce combat , & le sang

qu'il avoit perdu, rendant sa guérison fort lente, Briolanie jugea bien qu'il seroit encore plus d'un mois sans être en état de porter les armes. Nul intérêt de cœur ne la retenant à Londres, & les affaires de son Royaume la rappelant à Sobradise, elle suivit le dessein qu'elle avoit de visiter l'isle ferme en passant, & de voir les enchantemens du palais d'Apollidon & de Grimanèse. Amadis lui donna le nouveau Chevalier Enil pour la conduire, & fit dire à Ysanie de rendre à Briolanie plus d'obéissance & d'honneurs qu'il ne pourroit en rendre à lui-même. Oriane lui fit promettre un compte fidèle du succès des épreuves qu'elle tenteroit: Je ne prétends, dit la belle Briolanie, avec autant de grace que de modestie, qu'aux honneurs de l'arc des loyaux amans; celui de remporter la chambre défendue, & la palme de la beauté sur Grimanèse, ne peuvent être destinés qu'à la céleste Oriane.

Pendant la convalescence d'Amadis, tout ce que la jalousie & l'envie peuvent imaginer de plus noir fut employé contre lui près du Roi Lifvard, par deux anciens Chevaliers, nommés Brocadan & Gandandel, lesquels avoient été élevés dans la Cour de Salangris, prédécesseur & frère aîné de Lifvard.

Gandandel avoit deux fils, & tous les deux avoient joui de la réputation d'être les plus redoutables Chevaliers de la grande Bretagne, avant l'arrivée d'Amadis, de ses frères & d'Agrayes. Le vieux père, fâché de la supériorité que ces Princes avoient prise sur ses enfans, fit le complot avec Brocadan, d'employer toutes les ruses possibles pour mettre mal dans l'esprit de Lifvard Amadis & ses proches, & pour les éloigner de son service.

Gandandel ayant demandé une audience secrète à Lifvard : Sire, lui dit-il, l'attachement que la reconnoissance m'inspire & la fidélité que je dois à mon maître, me forcent à vous parler avec sincérité ; & quelque admiration, quelque amitié même qu'Amadis m'inspire, j'avoue, Sire, que ce ne peut être sans inquiétude que je le vois devenir de jour en jour plus puissant dans vos Etats, où bientôt il le fera peut-être encore plus que vous-même. Rappelez-vous, Sire, les longues guerres que la Gaule a soutenues contre la grande Bretagne, la rivalité que ces deux Royaumes si voisins ont entr'eux pour l'empire de la mer : craignez, Sire, qu'Amadis destiné par sa naissance à succéder à Perion, ne se serve des avantages que chaque jour vous lui laissez prendre, ainsi qu'à

ses frères, pour se rendre maître de l'intérieur de vos Etats, ou du moins vous assujettir à n'oser plus rien entreprendre qui ne lui soit agréable. Quelles grâces d'ailleurs peuvent espérer vos propres Sujets, lorsque vous vous laissez entourer d'une multitude de Princes étrangers, qui vous enleveront toutes celles que vous pouviez répandre sur les Chevaliers Bretons ? Je vous le répète, Sire, c'est à regret que je soupçonne Amadis d'épier le moment de faire éclater son dessein funeste ; & plus il est grand par ses vertus guerrières, plus la victoire sur Ardan le rend recommandable aux yeux de vos Sujets, plus vous devez le redouter. Vous connoissez assez les Bretons pour savoir à quel point ce peuple est enthousiaste, & toujours prêt à la rebellion ; conquis plusieurs fois, ou forcé par les armes ou par le fanatisme d'obéir à de nouveaux maîtres, il semble qu'il en ait pris l'habitude, & son bras est toujours également prêt à soutenir le trône ou à le renverser : il fait que chaque mutation des Dynasties de ses Souverains lui procure de nouveaux privilèges, & ses Rois ont à craindre de lui jusqu'à l'attentat, où de proche en proche l'esprit d'indépendance peut le conduire, si le maître n'a l'adresse de l'attacher & de le rete-

nir par l'espérance des honneurs & des bienfaits. Lifvard, malgré toute la reconnoissance qu'il devoit au Prince de Gaule, n'écouta que trop facilement les perfides conseils de Gandandel. Jamais Prince n'avoit été plus jaloux de son autorité que Lifvard; & quoique Amadis, Galaor & Florestan même lui eussent tous les trois sauvé la vie dans des occasions différentes, la crainte qu'il eut que ses Sujets ne le soupçonnassent d'avoir laissé trop d'empire sur son esprit aux trois Princes Gaulois, lui fit prendre l'imprudente & fatale résolution de leur refuser la première demande qu'ils pourroient lui faire, & d'avoir désormais en public avec eux l'air plus froid & plus réservé. Lifvard, plein des fausses instigations de Gandandel, cessa même d'aller voir, a son ordinaire, Amadis que ses blessures retenoient encore dans sa chambre; & le vieux Brocadan qui s'étoit chargé du soin d'éloigner Amadis de son attachement pour Lifvard, fit remarquer ce changement au Prince de Gaule, & s'éleva contre l'ingratitude dont le Roi lui donnoit des marques, dans le moment même où les sources de sa vie étoient encore épuisées par le sang qu'il venoit de répandre pour son service.

Florestan & le Prince Agrayes, Bruneau,

Guilan, Quedragant, ayant éprouvé de leur côté quelques froideurs de la part de Lifvard, se consultèrent avec Galvanès, frère du Roi d'Ecosse, Chevalier d'une longue expérience, & qu'Agrayes & Mabile, ses neveux, aimoient & respectoient comme leur propre père. Galvanès en ce moment avoit grand besoin que ce Prince ne lui refusât pas la demande qu'il étoit prêt à lui faire; il entraîna ses amis & son neveu chez Amadis, & leur ouvrit son cœur en présence de ce dernier.

Quoique dix lustres commençassent à blanchir la tête de Galvanès, cette tête long-tems si sage n'avoit pu braver les traits de l'amour; il n'avoit pu voir la belle Madasime, sans désirer de la posséder; il en fit l'aveu, & ce fut un vrai bonheur que Galaor alors se trouvât absent. Agrayes & Florestan qui n'étoient pas moins gais que lui, ne purent s'empêcher de plaisanter un peu le bon Galvanès sur son amour, & sur le projet d'épouser Madasime. Parbleu ! mon oncle, dit Agrayes, je vous trouve bien courageux d'oser lui offrir votre main : croyez-vous qu'une Princesse de vingt-deux ans, aussi bien élevée qu'elle paroît être, ne connoisse pas assez bien tous les droits du mariage, pour n'en vouloir pas laisser perdre aucun ? & vous proposez-

proposez-vous de les remplir? Galvanes eût la bonne-foi de ne dire ni oui ni non, tant la candeur respectable de ce tems étoit sévère! Le Prince Ecoffois ne leur répondit rien que de modeste & de vraisemblable, & leur promit sur-tout de n'être pas jaloux: Mais, leur dit-il, la dernière victoire d'Amadis assure à Lifvard la souveraineté de l'isle de Montgase, dont Madasime se trouve dépossédée: le moyen le plus sûr pour l'y faire rentrer, seroit qu'elle me donnât la main, (ce dont elle n'est nullement éloignée), & que Lifvard, en considération de ce mariage, nous rendît, à la prière d'Amadis, l'isle de Montgase, dont nous lui prêterions l'hommage comme à notre Seigneur suzerain. Amadis trouva ce projet si raisonnable, il avoit si grand desir d'obliger l'oncle d'Agraves & de Mabilie, qu'il ne balança pas à se charger de demander cette grace au Roi Lifvard; & quoiqu'il fût encore d'une grande foiblesse, il se feroit fait porter sur le champ chez ce Prince, si Galvanes lui-même ne l'eût retenu. Pendant huit jours qu'on le força de donner encore à laisser consolider ses blessures, Gandandel & Brocadan redoublèrent leurs menées secretes pour aliéner de part & d'autre les esprits; ils ne réussirent que trop auprès de Lif-

vard dont ils avoient su blesser l'amour propre, & réveiller la défiance. Mais le cœur d'Amadis étoit trop noble & trop loyal pour soupçonner deux anciens Chevaliers de perfidie, & pour imaginer que Lifvard pût oublier l'attachement dont il lui avoit donné tant de preuves; cependant il ne put s'empêcher d'être étonné de ce que ce Prince avoit cessé tout-à-coup de le venir voir. Brocadan fit de son mieux pour aggraver cet oubli; & ce fut par lui qu'il apprit que Lifvard, en colère de ce que la mère de Madafime paroïssoit refuser de se soumettre aux conditions du combat contre Ardan, & de lui remettre l'isle de Montgase, avoit fait signifier à Madafime & à tous les otages qu'il avoit reçus avec elle, que si dans huit jours on ne lui faisoit pas remettre cette isle, il leur seroit couper la tête. Amadis crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour parler au Roi Lifvard, & ne douta point de l'amener facilement à des sentimens plus généreux, comme à faire accorder au Prince Galvanès la grace qu'il lui demanderoit pour lui; il avertit donc ses parens & ses amis de se trouver le lendemain matin chez lui; &, le desir de servir Galvanès lui donnant des forces, il se rendit avec eux chez le Roi, au moment où le Prince revenoit de sa chapelle.

Amadis plein de cette noble confiance, l'un des caractères du véritable héroïsme, aborda Lifvard d'un air respectueux, sans s'appercevoir même de l'accueil glacé qu'il en recevoit: Sire, dit-il, je connois si bien la générosité de votre ame pour vos anciens serviteurs, que je viens faire mon compliment à Votre Majesté sur le bon usage qu'elle peut faire de sa nouvelle conquête, & sur le bonheur qu'elle aura d'acquérir un nouveau vassal également illustre & fidèle. Le frère du Roi d'Ecosse, le brave Galvanès, Sire, vous demande la main de Madasime, avec l'isle de Montgase, & vous offre de se ranger pour toujours au nombre de vos sujets. Galvanès est mon parent & mon ami, & je ne regretterai pas tout le sang que je viens de répandre, si le bonheur de ce Prince qui n'a point reçu d'Etats en partage, en est le prix. Lifvard pâlit. Gandandel caché dans la foule des parens d'Amadis, lui fit un signe; & ce Prince, après un moment de silence, répondit: Vraiment, seigneur Amadis, il me semble que vous disposez assez librement des Etats qui sont en ma puissance; mais Galvanès ne peut espérer celui de l'isle de Montgase, puisque j'en dispose en faveur de ma seconde fille la Princesse Léonore.

Amadis parut interdit d'une pareille réponse; mais Agrayes très-vif de fon naturel en fut indigné: En vérité, Sire, dit-il à Lifvard, vous nous faites bien connoître que les services de vos plus zélés ferviteurs ne vous font plus agréables & leur font inutiles; c'est du moins les mettre à portée de vous connoître, & les instruire du parti qu'ils ont à prendre à l'avenir. Parbleu! mon neveu, dit Galvanes, vous avez bien raison; & l'homme sage & courageux ne doit employer son bras que pour un Prince dont le caractère reconnoissant en sente le prix. Eh! mes amis, interrompit Amadis, ne vous plaignez pas si le Roi vous refuse ce qu'il vient de donner à sa propre fille. Qu'il permette seulement que le Prince Galvanes épouse Madafime: je n'ai que l'isle ferme, je ne la tiens que de Dieu & de mon épée; & je prie Galvanes de l'accepter, en attendant que le Roi puisse récompenser plus dignement ses services.

Madafime est ma prisonnière, répondit brusquement Lifvard; & si Montgase ne m'est rendu avant la fin du mois, la tête des ôtages & celle de Madafime même m'en répondront. Sire, dit Amadis, d'un ton plus ferme & plus haut, je crois que nous étions en droit d'attendre une autre réponse de Votre Majesté, & qu'elle ne

connoît pas encore quels font & doivent être les sentimens des gens de notre sorte. Je les connois assez, dit Lifvard avec un air de dédain, pour vous dire que si les miens ne vous conviennent pas, le monde est assez grand pour que vous alliez chercher des Souverains qui se laissent maîtriser. Sire, dit très-vivement Amadis, je vous avois cru jusqu'ici le Prince le plus juste & le plus généreux : c'est avec regret que je vois que je me suis trompé ; mais, puisque vous changez de façon d'être, le parti que je prends n'est pas douteux. Faites ce que vous voudrez, s'écria Lifvard en colère. A ces mots, il tourne le dos & court chez Brisène, à laquelle il rend compte de tout ce qui vient de se passer.

Cette sage Reine en fut très-affligée : Avez-vous réfléchi, dit-elle à Lifvard, à tout ce qu'Amadis a fait pour vous, & au nouvel éclat que votre puissance & votre gloire ont sans cesse acquis depuis que ce Prince & les siens se sont attachés à votre service ? Qui pourra vous dédommager de ce que vous allez perdre par leur éloignement ? Pourquoi vous privez-vous du plus ferme soutien de votre couronne ? Ne m'en parlez plus, dit vivement Lifvard, le sort en est jeté.....

Amadis & ses amis, pleins d'un noble & juste ressentiment, s'étoient sur le champ retirés, avec promesse de se rassembler le lendemain matin chez Amadis, pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient en sortant de la grande Bretagne, celui de quitter le service de Lifvard n'étant plus douteux. Amadis envoya sur le champ Durin à sa sœur la Demoiselle de Danemarck, pour la prier d'obtenir d'Oriane qu'il pût lui parler pendant la nuit. Oriane, la Demoiselle & Durin même ignoroient ce qui venoit de se passer ; & la tendre Oriane, loin d'être alarmée de ce message, ne sentit que la joie de savoir que la santé de celui qu'elle regardoit comme son époux, lui permettoit enfin de venir passer quelques momens heureux auprès d'elle.

Durin, dès que la nuit & le silence régnèrent dans la Cité, conduisit à l'appartement de sa sœur, Amadis qui s'étoit enveloppé d'un long manteau gris. La chambre de la Demoiselle de Danemarck communiquoit à celle d'Oriane ; il trouva cette Princesse prête à se mettre dans son lit, sur le bord duquel elle étoit assise avec Mabille : Eh ! mon cher cousin, dit en riant celle-ci, prenez vite ma place. Comment, en l'état où vous êtes encore, avez-vous osé vous

exposer à l'air de la nuit? Amadis s'étoit déjà précipité aux genoux d'Oriane qui l'embrassoit tendrement; il vit dans ses yeux tant d'amour & de plaisir de le revoir, il en étoit si pénétré lui-même, qu'il ne put se refoudre d'abord à porter le poignard dans le cœur de celle qu'il adoroit. Il obéit à Mabilie en prenant la place qu'elle occupoit, & laissa tomber son long manteau, que Mabilie pensoit en elle-même qu'elle alloit bientôt garder; elle s'y détermina presque sur le champ, en voyant Oriane laisser tomber doucement sa tête sur son oreiller. Bon soir, mes chers amis, leur dit-elle; je ne veux point perdre la fin d'une histoire charmante que la Demoiselle de Danemarck me racontoit, & j'en fais assez de la vôtre pour me passer de tout ce que vous avez à vous dire. A ces mots, retirant d'une main le manteau, de l'autre enveloppant son couffin sous les rideaux du lit d'Oriane, elle ne laissa de lumière qu'une petite lampe de nuit, & alla manger avec la Demoiselle de Danemarck des cerises & des fraises qu'Oriane avoit cueillies, & qu'elle oublioit dans ce moment.

Le cœur de Mabilie étoit tranquille, mais son imagination étoit trop vive, pour qu'elle ne desirât pas d'écouter à la porte ce que di-

soient ces heureux amans; à peine avoit-elle entendu quelques soupirs, lorsqu'un cri douloureux, mais étouffé, qui fut suivi par des sanglots, la firent voler auprès d'Oriane. Hélas ! cette malheureuse Princesse venoit d'apprendre de la bouche d'Amadis sa querelle avec Lisvard, le traitement & l'offensant congé qu'il avoit reçu de son père, & la résolution qu'il avoit prise de le quitter dès le lendemain.

Le cœur d'Oriane étoit plein d'élévation & de fierté; elle jugea par le sien de celui d'Amadis; &, voyant que son honneur étoit offensé, quelque désespérée qu'elle fût en ce moment fatal, elle n'exigea point de son amant qu'il lui sacrifiât un sentiment aussi juste; elle prit avec lui des mesures, pour recevoir souvent de ses nouvelles & lui donner des siennes; ils se répétèrent cent fois le serment d'être à jamais unis, en présence de Mabilie, qui mêloit ses larmes avec celles qu'ils versôient. Celle-ci, connoissant que le tems seul pouvoit remédier à leurs malheurs, voyant que l'aube du jour approchoit, & que tous les deux abîmés dans leur douleur étoient prêts à se trouver mal, elle les serra entre ses bras, & bientôt arrachant Amadis de ceux d'Oriane, elle le remit entre les mains du fidèle Durin pour le reconduire à son palais.

Florestan, Agrayes, Angriotes & Quedragant s'étant rassemblés avec Galvanes chez Amadis peu de tems après le lever du soleil, ils envoyèrent chercher ceux des Chevaliers qu'ils favoient être attachés à ce Prince; le nombre en fut encore plus grand qu'ils ne l'avoient prévu: les propos & l'ingratitude de Lifvard avoient volé de bouche en bouche; & les plus braves Chevaliers de sa Cour, pénétrés d'admiration & de respect pour Amadis, étoient accourus pour offrir à ce Prince de suivre sa destinée, & d'embrasser ses intérêts & sa querelle.

Amadis, qui ne pouvoit prendre une résolution forte contre le père d'Oriane, modéra leur ardeur, & leur dit qu'il falloit voir encore comment Lifvard soutiendrait sa présence, & l'adieu qu'il étoit près de lui faire. Angriotes d'Esttravaux, à peine délivré de ses chaînes par le bras victorieux d'Amadis, s'écria vivement: Ah! je ne vois que trop que l'ingrat Lifvard s'est laissé séduire par les artifices de Gandandel & de Brocadan; c'est à moi de punir ces traîtres; & s'ils se défendent sur leurs vieux ans du déli que je vais leur porter, ils ont des fils pour soutenir leur vieillesse, & je vengerai du moins dans ce sang perfide l'injure que vient d'essuyer mon bienfaiteur.

Amadis arrêta le zèle & la colère d'Angriotes : Vous ferez toujours à tems, lui dit-il, cher & généreux ami, de faire le défi que vous vous proposez ; mais il faut auparavant avoir des preuves plus complètes pour justifier vos soupçons. Lifvard va sortir bientôt de sa chapelle ; présentons-nous encore à cette heure en sa présence, pour voir de quelle manière nous en serons reçus. Au reste, quel que soit le parti que je sois forcé de prendre, songez, mes amis, que vous ne devez pas quitter le service d'un grand Roi, pour suivre la fortune d'un simple Chevalier, qui ne peut encore vous offrir que l'isle ferme pour asyle. Ah ! s'écria Quedragant, quand même vous ne seriez pas possesseur de cette isle agréable, fertile & pleine de trésors inestimables, ne seroit-ce donc pas le moment de vous faire distinguer parmi nous ceux qui vous sont véritablement attachés ? Allons trouver Lifvard, puisque vous paroissez le désirer encore ; mais je prévois d'avance que c'est pour la dernière fois qu'il verra tant de vertueux Chevaliers rassemblés dans sa Cour.

Cette nombreuse assemblée, ayant les Princes de Gaule & d'Ecosse à sa tête, se trouva peu de momens après sur le passage de Lifvard, prêt à partir pour la chasse. Ce Prince parut

d'abord étonné du grand nombre de ceux qui suivoient Amadis ; mais bientôt pour achever de le braver , lui & ses amis , il passa fièrement devant eux , sans avoir l'air d'en regarder aucun , & , prenant un émerillon sur le poing , il monta sur son cheval , & s'éloigna d'eux , suivi seulement de ses deux flatteurs & de ses fauconniers.

Amadis , ne voulant avoir rien à se reprocher vis-à-vis le père d'Oriane , attendit son retour de la chasse ; & l'abordant d'un air libre & respectueux , il lui dit : Sire , je ne suis né vassal ni de vous , ni d'aucun autre Prince ; j'ai souvent répandu mon sang pour vous , je desirois trouver l'occasion de le répandre encore ; mais vous m'avez trop fait connoître le peu de prix que vous mettez à mon attachement , & je prends congé de vous. A ces mots il se retira. Florestan , Galvanes , Agrayes , Angriotes , & tous les amis d'Amadis lui firent comme ce Prince une profonde révérence , & prirent congé de lui. Quedragant s'avança l'un des derniers , & ne put s'empêcher de lui dire : Sachez , Sire , que l'amitié que j'ai pour Amadis me retenoit seule dans votre Cour : c'est à celui qui vous sauva la vie en l'arrachant à Mandafabul , qui vous fit triompher de Cildadan , & qui délivra

vosre fille Oriane des mains du traître Arca-
lais, que je consacre & ma vie & mon épée.
Le nombre de Chevaliers d'un haut renom qui
se retirèrent sur le champ avec Amadis fut si
grand, que Lifvard se trouva presque seul ; &
de dépit il ne voulut pas permettre que ce
Prince allât prendre congé de la Reine Brisène.
Amadis, rencontrant alors le vertueux vieillard
Grumedan, Chevalier d'honneur de la Reine,
l'embrassa les larmes aux yeux, & le pria de
rendre compte de tout ce qui s'étoit passé en
sa présence à la Reine Brisène & aux deux
Princesses, & de les assurer de son respect &
d'un dévouement éternel.

Tous les grands officiers de la couronne re-
grettèrent alors d'être attachés par leurs char-
ges, & de ne pouvoir suivre Amadis ; ils mon-
tèrent tous à cheval pour le reconduire ; &
Mabille, qui dans ce moment se trouvoit à sa
fenêtre, appelant Oriane, lui cria : Venez, ma
cousine, venez voir quelle est la troupe invin-
cible qui suit à présent celui qui, pour l'amour
de vous, s'étoit réduit au simple état d'un Che-
valier errant ; jouissez du moins du triomphe
que vous partagez, & voyez quels sont les Prin-
ces & les Chevaliers qui se rangent sous la ban-
nière de celui qui s'honore & qui fait son bon-

heur d'être votre esclave le plus soumis. Malgré la vive douleur d'Oriane, elle ne put s'empêcher d'être sensible à la nouvelle gloire de l'époux qu'elle s'étoit choisi. Ah ! ma cousine, s'écria-t-elle, qui fait mieux que moi combien Amadis mérite d'être aimé ? Mais, hélas ! quand verrons-nous finir nos malheurs ? Ah ! cruelle Urgende, pourquoi les avez vous laissé s'accumuler sur nos têtes, puisque vous les aviez prévus ?

De tous ceux qui ne suivirent point Amadis, Guilan le Penlif parut être le plus affligé ; les deux années du deuil de la Duchesse de Bristoie n'étoient pas encore accomplies ; Amadis connoissoit trop bien l'amour, pour ne pas excuser Guilan de rester près de celle dont il attendoit la main : Adieu, cher Guilan, lui dit-il en l'embrassant, (& voyant couler ses larmes,) sauf votre honneur, je suis bien sûr de trouver en vous le compagnon & l'ami le plus tendre & le plus loyal.

Amadis & le grand nombre d'amis qui le suivoient, ayant pris le chemin de l'isle ferme, Lifvard se vit presque seul dans son palais, & se repentit, mais trop tard, de ce qu'il avoit fait. Gandandel & Brocadan étant avertis de ce qu'Angriote d'Estravaux avoit dit à Lifvard,

crurent parer ce coup en flattant l'orgueil de ce Prince : Nous vous faisons notre compliment, osèrent-ils lui dire, sur le parti que vous avez pris de vous défaire d'un ennemi secret, qui tôt ou tard vous eût trahi ; ne soyez point en peine de la suite de cette affaire, nous saurons remédier à tout, & maintenir en vigueur & vos intérêts & votre autorité.

Lisvard avoit un caractère trop altier pour revenir de ce qu'il avoit fait contre Amadis ; & les Rois, toujours gâtés par l'exercice du souverain pouvoir, & par la servitude & la bassesse de la plupart de ceux qui les entourent, peuvent souvent se repentir, mais ils ne savent presque jamais réparer. Trop haut pour avouer ses torts, mais assez juste pour commencer à mépriser ceux qui l'avoient séduit, il les regarda fièrement & leur dit : Etes-vous donc assez présomptueux pour croire que vous puissiez m'être utiles ? & croyez-vous que les Princes & les grands Seigneurs qui sont mes vassaux, s'abaissassent à obéir à des gens d'une réputation aussi médiocre que la vôtre ? Les deux traîtres honteux & commençant à craindre la suite de leur trame criminelle, se retirèrent en silence.

Lisvard étant parti pour la chasse, Oriane &

Mabille qui se promenoient tristement ensemble, virent arriver une Demoiselle de la Reine Briolanie, qui venoit de la part de cette Princesse pour leur rendre compte des aventures qu'elle avoit éprouvées dans l'isle. Ce ne put être sans une secrète inquiétude qu'Oriane fit entrer cette Demoiselle dans son appartement, pour en écouter le récit.

Pendant les trois premiers jours, dit-elle, ma maîtresse fut occupée à parcourir les merveilles de ce séjour enchanté; le quatrième, s'étant présentée à l'arc des loyaux amans, la statue la couvrit de fleurs, & rendit des sons mélodieux: elle s'avança librement vers la statue d'Apollidon & de Grimanèse; bientôt une main invisible qui gravoit des caractères brillans sur la table de jaspe, lui fit lire: Briolanie, Reine de Sobradise, & fille du Roi Tragadan, est la troisième Dame qui se soit couverte de gloire en passant sous l'arc. Ma maîtresse, continuait-elle, contente de cette première épreuve, remit au jour suivant celle de la chambre défendue; le lendemain, s'étant parée d'une riche robe ornée de diamans & de fleurs entrelacées, laissant flotter ses beaux cheveux sur ses épaules & sa gorge d'albâtre à demi nue, elle nous parut si belle, que nous ne

doutâmes plus qu'elle ne réussît également à cette seconde épreuve. Eh bien? reprit vivement Oriane, en rougissant & ne pouvant cacher son inquiétude. Madame, reprit la Demoiselle, elle franchit sans peine le premier perron, elle monta de même les trois premières marches du perron de marbre, dont jusqu'alors aucune Dame ne pouvoit approcher; mais à l'instant qu'elle espéroit franchir les deux dernières, des mains invisibles la saisirent sans pitié par ses beaux cheveux, & l'entraînèrent sans connoissance jusqu'au parvis où nous l'attendions, & où nos soins la firent revenir. Ah! nous dit-elle en reprenant ses sens, je n'espère plus que dans la divine Oriane pour rompre ce fatal enchantement. Le lendemain elle repartit de l'isle ferme sans desirer de voir le reste des autres merveilles; &, reprenant le chemin de Sobradise, elle me fit partir pour vous dire, Madame, qu'elle compte uniquement sur vous pour la venger. Oriane, un peu honteuse de s'être laissée entraîner par son premier mouvement, conduisit la Demoiselle chez la Reine sa mère & la combla de présens pour Briolanie & pour elle.

Dans ce même tems Amadis arrivoit à l'isle avec ses compagnons; ils admirèrent la richesse

&

& la force de cette isle qui étoit bordée de rochers inaccessibles ; on ne pouvoit y arriver que par le port très-facile à défendre , & par une langue de terre que trois châteaux en demi-cercle l'un sur l'autre rendoient impossible à forcer. A peine avoient-ils eu le temps de s'assurer que l'armée la plus formidable les attaqueroit vainement , que Balais de Carfantes , qu'Amadis avoit délivré des chaînes d'Arcalaïs , accourut de Londres pour le rejoindre , après avoir été vainement à la Cour de Lifvard pour l'y chercher : il leur rapporta que ce Prince étoit toujours dans la résolution de faire trancher la tête à Madasime , si Gradomase ne lui remettoit l'isle de Montgase avant la fin du mois. Galvanes , désespéré d'une si funeste résolution , excita dans ses compagnons la même indignation dont il étoit agité : les loix de la Chevalerie les autorisoient à défendre les douze Demoiselles en otages : Amadis leur conseilla de faire partir douze Chevaliers , d'aller trouver Lifvard , de lui reprocher sa cruauté , & de lui dire qu'ils venoient soutenir l'innocence des douze Demoiselles contre ceux de sa Cour qui soutiendroient qu'elles étoient coupables. Agrayes , Florestan , Brian , fils du Roi d'Espagne & cousin germain d'Amadis , Ymosil ,

frère du Duc de Bourgogne, voulurent suivre Galvanes; & ce fut avec plaisir qu'Amadis connut & les assura que Lifvard auroit peine à leur opposer douze autres Chevaliers qui pussent les égaler par leur naissance, & par leur force & leur courage. Pendant le tems que ces douze Chevaliers se préparoient à leur départ, Gandandel & Brocadan, inépuisables en ressources pour exécuter leurs lâches desseins, trouvèrent le moyen d'exciter encore la colère de Lifvard, & tinrent conseil ensemble sur ce qu'ils auroient à lui dire pour avancer la mort des ôtages & de Madafime. Se croyant tous les deux en sûreté, ces deux méchans vieillards parloient librement d'un complot qui, (disoient-ils,) rendroit Lifvard & Amadis irréconciliables. Heureusement ce qu'ils dirent fut entendu par Sarquilles, neveu d'Angriotes d'Estravaux. Ce jeune Chevalier, amoureux d'une nièce de Brocadan, avoit obtenu de venir la voir dans l'absence de son oncle; mais celui-ci l'ayant presque surpris, Sarquilles n'avoit eu que le tems de se cacher sous une tapisserie, d'où bien facilement il avoit entendu toute la teneur de ce noir complot.

Dès que Sarquilles put sortir sans être aperçu, Lifvard fut informé par lui de tout ce qu'il

venoît d'entendre ; & , quoique très-nouveau Chevalier , il eut l'assurance de dire à Lifvard , que n'étant point né son sujet ni son vassal , il ne vouloit plus servir un Prince qui venoit de perdre Amadis & la fleur des Chevaliers de sa Cour , par la confiance qu'il avoit eue pour deux traîtres ; il ajouta , qu'il alloit retrouver à l'isle ferme son oncle Angriotes , & que bientôt il en reviendrait avec lui pour les défier. Lifvard laissa partir Sarquiles sans lui rien répondre ; mais ce Prince ne put s'empêcher de reconnoître tout le tort qu'il s'étoit fait à lui-même en offensant Amadis avec tant de précipitation , sur la foi de deux vieillards ambitieux. Tous les services qu'il avoit reçus de ce Prince lui revinrent en mémoire , il se repentit ; mais nous l'avons déjà dit , les Souverains , trop accoutumés à l'empire absolu , n'ont presque jamais que des retours inutiles sur eux-mêmes ; ils croiroient s'avilir en se laissant aller à ce sentiment si naturel aux vrais sages , celui de réparer un tort qu'ils reconnoissent & qu'ils ont eu. Le caractère altier de Lifvard ne lui permit de faire aucune démarche pour rappeler Amadis auprès de lui : cependant , le rapport de Sarquilles fut utile aux ôtages , & lorsque les deux vieillards osèrent encore le presser de faire tran-

cher la tête à Madafime, il ne les écouta qu'avec un mépris mêlé d'indignation, & leur dit de penser à se défendre eux-mêmes des accusations qu'on alloit bientôt porter contre eux.

Sur ces entrefaites, ce Prince fut averti que douze Chevaliers de l'Isle ferme venoient d'arriver & de faire tendre leurs pavillons sur le bord de la Tamise, à demie-lieue de Londres; & qu'Ymosil, frère du Duc de Bourgogne, demandoit à lui parler au nom de ses compagnons.

Lisvard le reçut avec politesse, & parut touché de ce qu'Ymosil lui dit en faveur des otages; le Prince Bourguignon lui représentant sur-tout que Madafime, forcée par sa mère de demeurer en otage, n'étoit point dans le cas d'être condamnée, les loix de la grande Bretagne ne punissant les femmes de mort que dans le cas d'adultère ou de haute trahison. Ymosil ajouta, que si quelques Chevaliers de sa Cour osoient soutenir le contraire, ils étoient partis de l'Isle ferme au nombre de douze, pour délivrer chacun l'une des douze Demoiselles parmi lesquelles Madafime étoit comprise.

Lisvard, qui sentoît toute la justice de la demande d'Ymosil, voulut cependant avoir l'air de ne se rendre qu'à l'avis de son Conseil qu'il

fit assembler. Le jugement n'étoit pas douteux, il fut en faveur des ôtages ; & Lifvard le confirmant, l'annonça lui même aux douze Chevaliers de l'Isle ferme, qui vinrent lui rendre leurs respects. Ymosil, continuant de parler en leur nom, supplia Lifvard de ne point déshériter Madasime qui, dans ce moment même, devenoit souveraine de l'Isle de Montgase, par la mort de sa mère, qu'un Chevalier de cette isle vint annoncer ; mais quelque juste que fût cette demande, (Madasime ne devant pas souffrir des fautes de sa mère) Lifvard craignit de montrer trop de foiblesse, en accordant cette seconde demande que les douze Chevaliers de l'Isle ferme avoient l'air de faire à main armée : il répondit avec hauteur, qu'il ne révoqueroit pas le don qu'il avoit fait à sa fille Léonor, & que c'étoit beaucoup même qu'il accordât à Madasime & la vie & la liberté.

Galvanes ne put entendre cette réponse sans impatience : Par saint George ! Sire, (dit-il brusquement) puisque nous ne pouvons recevoir aucune justice de vous, je saurai m'adresser à tel qui me la fera rendre. Lifvard comprit bien que Galvanes vouloit alors parler d'Amadis, & ne pouvant supporter l'ombre d'une menace, il lui répondit avec colère, que les audacieux

qui tenteroient d'attaquer l'isle de Montgase, pouvoient être sûrs d'y trouver la punition & la mort la plus ignominieuse.

Agrayes, vivement ému lorsqu'il entendit menacer Amadis & ses compagnons, dit à Lifvard avec aigreur : Songez que celui qui conquiert pour vous l'isle de Montgase, la pourra reprendre encore plus facilement sur vous. Brian d'Espagne, voyant qu'Agrayes s'échauffoit, l'interrompit, & prenant la parole : Sire, dit-il, avez-vous oublié tous les services que vous avez reçus d'Amadis & de ses proches, & ne réfléchissez-vous pas qu'ils ne vous devoient rien ? Amadis est fils d'un grand Roi qui vous égale par la naissance & par le pouvoir. Seigneur Dom Brian, dit Lifvard, je vois que vous l'aimez mieux que moi ; & lorsque vous vîntes dans ma Cour, le Roi d'Espagne, votre père, ne vous envoya pas pour m'y manquer de respect. Je n'en dois qu'à votre âge, répondit vivement Dom Brian ; & lorsque je suis venu près de vous, c'étoit uniquement pour y chercher mon cousin germain Amadis, & recevoir l'exemple & les leçons de ce Héros.

Pendant cette vive contestation, Angriotes d'Estravaux & son neveu Sarquilles qui venoient d'arriver, parurent tout-à-coup sans se faire

annoncer, & l'empêchèrent d'aller plus loin. Sire, dit Angriotes, nous vous supplions de faire sur le champ paroître en votre présence les deux méchans vieillards Gandandel & Brocadan, pour que je déclare à toute votre Cour la noire trahison qu'ils vous ont faite, & sur laquelle Sarquilles & moi nous les défions: s'ils s'excusent sur leur âge, c'est à leurs fils qui se piquent d'être valeureux, à soutenir la cause de leurs indignes pères. Gandandel prit la parole, & dit à Lifvard que s'il laissoit injurier ainsi ses gentilshommes, Amadis viendrait bientôt lui-même l'insulter au milieu de sa Cour. Lifvard, fâché contre les deux traîtres qui lui suscitoient tant d'affaires très-désagréables, leur imposa silence, & dit à Sarquilles de déclarer ce qu'il avoit entendu.

Toute la Cour fut indignée par le rapport fidèle que fit Sarquilles, qui finit par offrir de soutenir son accusation les armes à la main avec son oncle Angriotes, contre les trois fils de ces traîtres. Ces trois fils, à ces mots, fendirent la presse, & se mettant à genoux, devant Lifvard: Sire, dirent-ils, nous soutenons au nom de nos deux pères, qu'Angriotes & Sarquilles en ont menti par la gorge, & que toutes fois

qu'ils tiendront pareils propos, ils mentiront lâchement; & voici nos gages.

Lifvard crut ne devoir pas leur refuser le combat, quoique celui de trois contre deux lui parût inégal; mais Angriotes, avec un air de mépris, s'écria : Je desirerois que cette lâche & mauvaise race fut encore plus nombreuse pour la détruire tout-à-la-fois, & purger la grande Bretagne des traîtres qui déshonorent l'ordre de Chevalerie.

Le vertueux & ancien Grumedan fut chargé par Lifvard de faire préparer les lices pour le combat qui fut décidé pour le lendemain; il eut des paroles fort vives avec les deux pères, & finit par les défier tous les deux : Nous sommes tous les trois de même âge, leur dit-il, acceptez le combat de moi seul contre vous, & procurez-moi le plaisir de vous faire pendre tous les deux au bout de la lice, après vous avoir forcés d'avouer votre trahison. Les deux vieillards, aussi lâches que méchans, refusèrent de combattre, & dirent à Grumedan de faire sa charge, & qu'ils remettoient à leurs enfans le soin de défendre leur honneur outragé.

Le combat s'exécuta le lendemain en présence des douze Chevaliers de l'Isle ferme, & le peu de ceux qui restoient à la Cour de Lifvard. Ce
combat

Combat ne fut pas long-tems douteux ; dès la première atteinte , Angriotes perça d'outre en outre l'un des deux qui coururent sur lui ; les deux autres tombèrent sous ses coups & ceux de Sarquilles , & traînant par les pieds les trois corps hors de la lice , on les pendit aux fourches préparées , tandis que les deux traîtres vieillards se dérobèrent à la fureur du peuple pour s'enfuir dans une île , où , le reste de leurs jours , ils cachèrent leur opprobre & leur douleur. Angriotes , Sarquilles & les douze Chevaliers , qui se trouvoient très-bleffés de la réception & des propos de Lifvard , partirent aussi-tôt sans prendre congé de ce Prince , qu'ils laissèrent presque seul avec les grands officiers qui ne pouvoient le quitter.

Tous ces événemens & toutes ces nouvelles querelles ne pouvoient qu'augmenter la douleur d'Oriane qui connoissoit trop le caractère du Roi son père , pour conserver l'espoir qu'il se réconciliât avec Amadis : mais dans ce moment cette malheureuse Princesse étoit agitée par une inquiétude encore plus vive & plus cruelle. Hélas ! l'amour , & cet hymen tel que celui qui suffisoit aux mortels dans le premier âge du monde , avoient précédé les cérémonies devenues en usage parmi les nations policées : Oriane

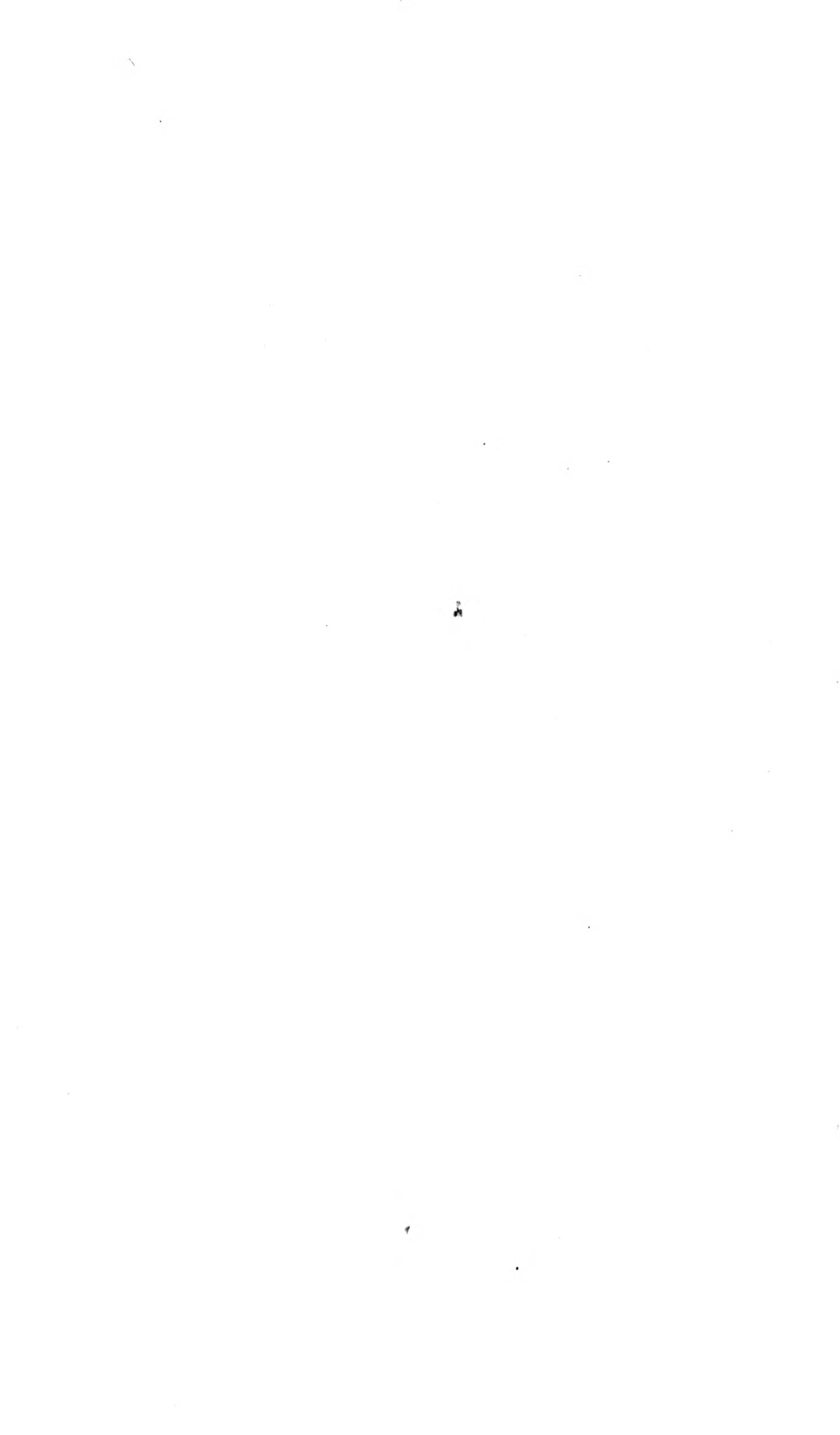
sentit qu'elle portoit dans son sein le gage de l'amour d'Amadis ; forcée par son état de rompre le silence, elle s'enferma dans son cabinet, dont elle avoit fermé les fenêtres, avec Mabilles & la demoiselle de Danemarck ; c'est-là que, baignée de larmes & dans une obscurité qui cachoit sa rougeur, Oriane, la modeste Oriane fut obligée de leur faire un aveu nécessaire autant qu'il étoit douloureux. Ah ! qu'allez-vous penser, ma chère cousine, dit-elle en cachant sa tête dans le sein de Mabilles, & frémissant de la réponse qu'elle en alloit recevoir ? Ma foi, ma belle & chère cousine, dit Mabilles en riant & l'embrassant, je me doutois bien depuis quelque tems *qu'à tel saint viendroit telle offrande* * ; mais ne vous effrayez point, consolez-vous ; Dieu qui connoît la candeur de votre ame, & vos engagemens sacrés, saura pourvoir à votre destinée & à celle de l'enfant que vous portez. Oriane, un peu plus assurée par l'aveu qu'elle avoit fait, & par tout ce que sa cousine venoit de lui dire, la supplia de l'aider de ses soins & de ses conseils ; elle fit la même prière à la Demoiselle de Danemarck qui lui jura d'exposer mille fois sa vie, & même jusqu'à son honneur, pour la tirer d'embarras.

* Expression du Roman, que j'ai cru devoir conserver.

Elles arrêterent entr'elles qu'Oriane demanderoit à retourner à Mirefleur, sous le prétexte de remettre sa fanté : les roses moins vives de son teint, le manque d'appétit, un peu de maigreur même l'autorisoient à former cette demande ; & la Demoiselle de Danemarck, se disant en elle-même, après avoir été la victime de l'atrocité de Galpan, il m'est bien plus doux de l'être d'une Princesse que j'adore : Tranquillisez-vous, lui dit-elle, sur le sort de votre enfant ; je suis amie intime de l'Abbesse de Mirefleur ; j'irai demain la voir, & lui faisant une fausse confiance, je lui dirai que je me suis mariée en secret avec Gandalin, que je suis grosse, & que nos intérêts communs m'obligeant à cacher mon mariage, je la prie de me chercher une nourrice pour l'enfant dont je me délivrerai, & que, faisant porter aussi-tôt cet enfant à la porte de son Eglise, elle en fera prendre soin. Ainsi, Madame, vous pourrez sans crainte jouir du bonheur de voir élever un enfant si cher sous vos yeux. Oriane embrassa tendrement celle qui se sacrifioit si généreusement pour son service, & lui jura de reconnoître son attachement jusqu'au dernier soupir. Mabilie embrassa la Demoiselle à son tour : Ah ! ma bonne Demoiselle, que je t'aime, lui

dit-elle ! Ah ! que ton projet est bien imaginé ! Allons, allons, ma chère cousine, prenez courage ; tout ira bien, & je me fais d'avance une vraie fête de bercer le petit Amadis.

Fin du second Livre & du premier Volume.





PQ Tressans, Louis Élisabeth
2067 de La Vergne de Broussien, comte
T5 de
1787 Oeuvres choisies du comte de
t.1 Tressan. t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
